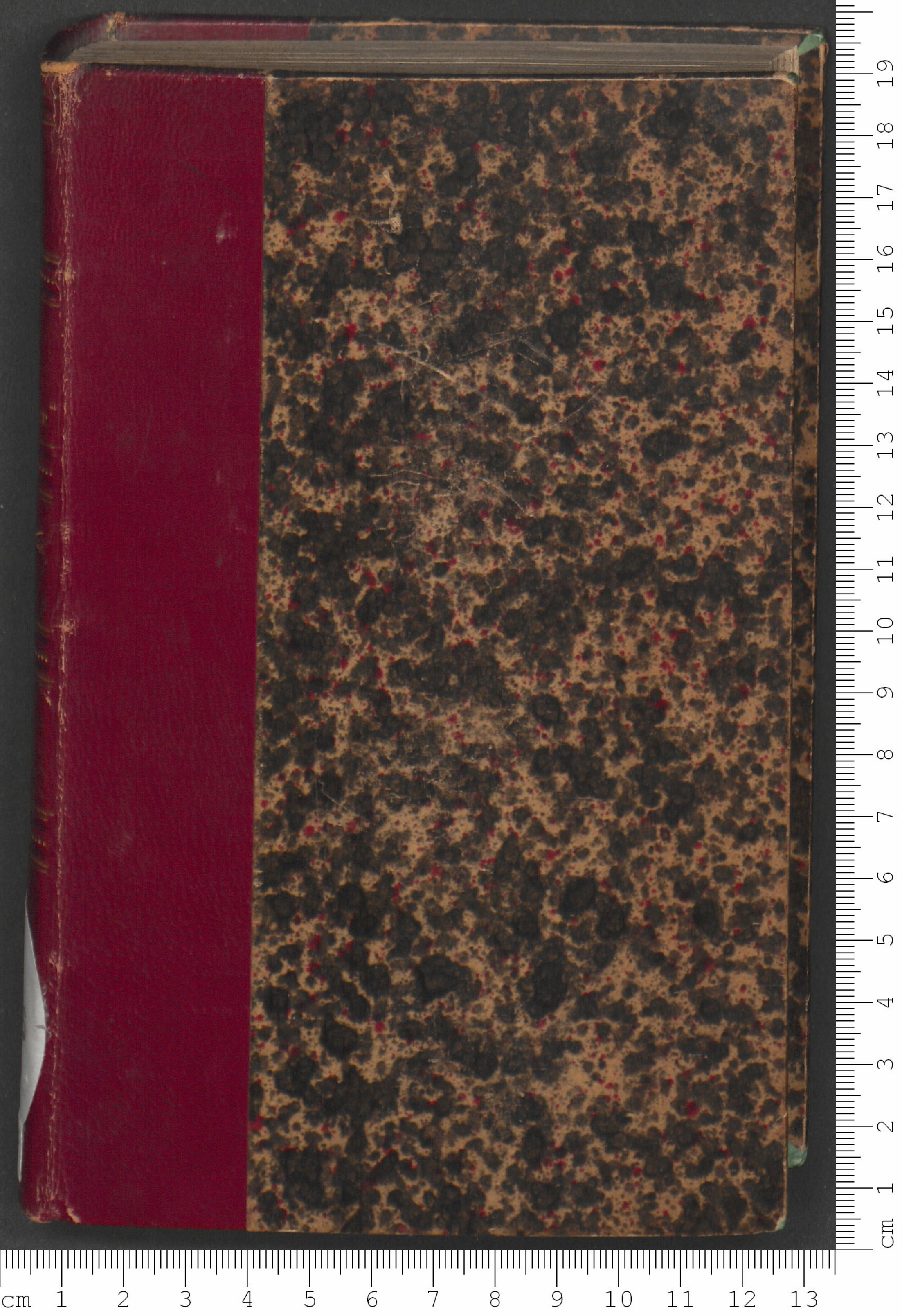
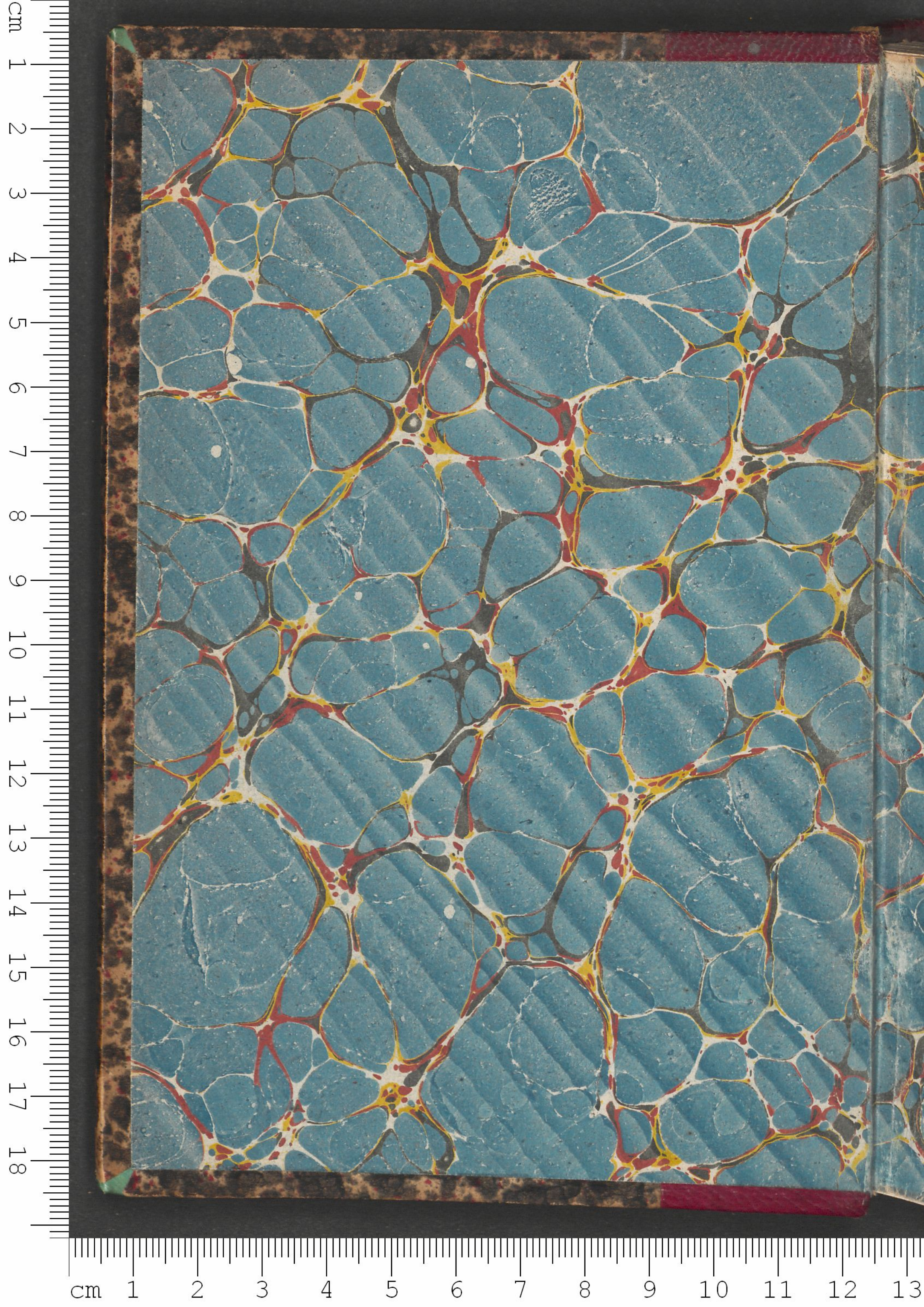
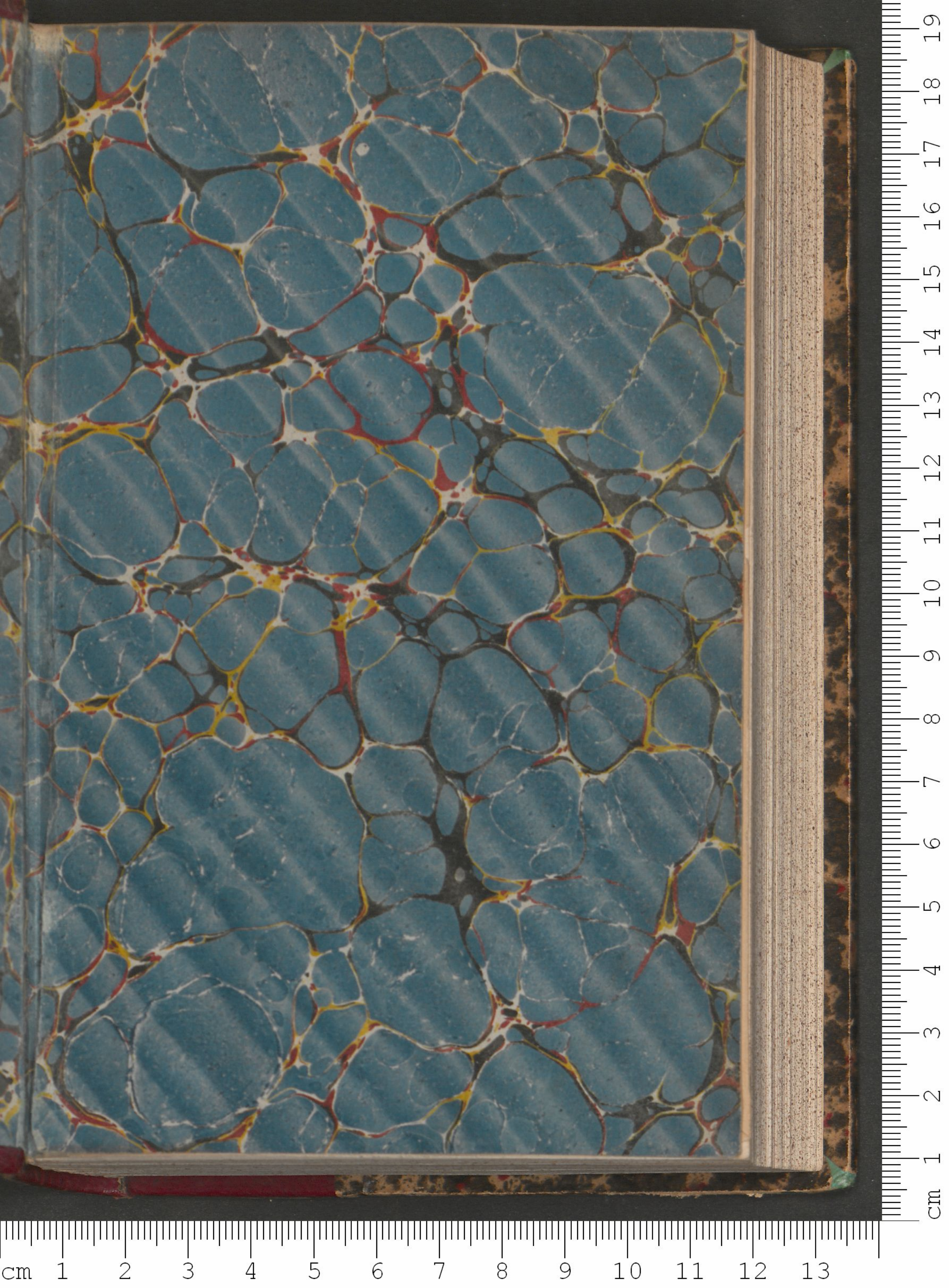
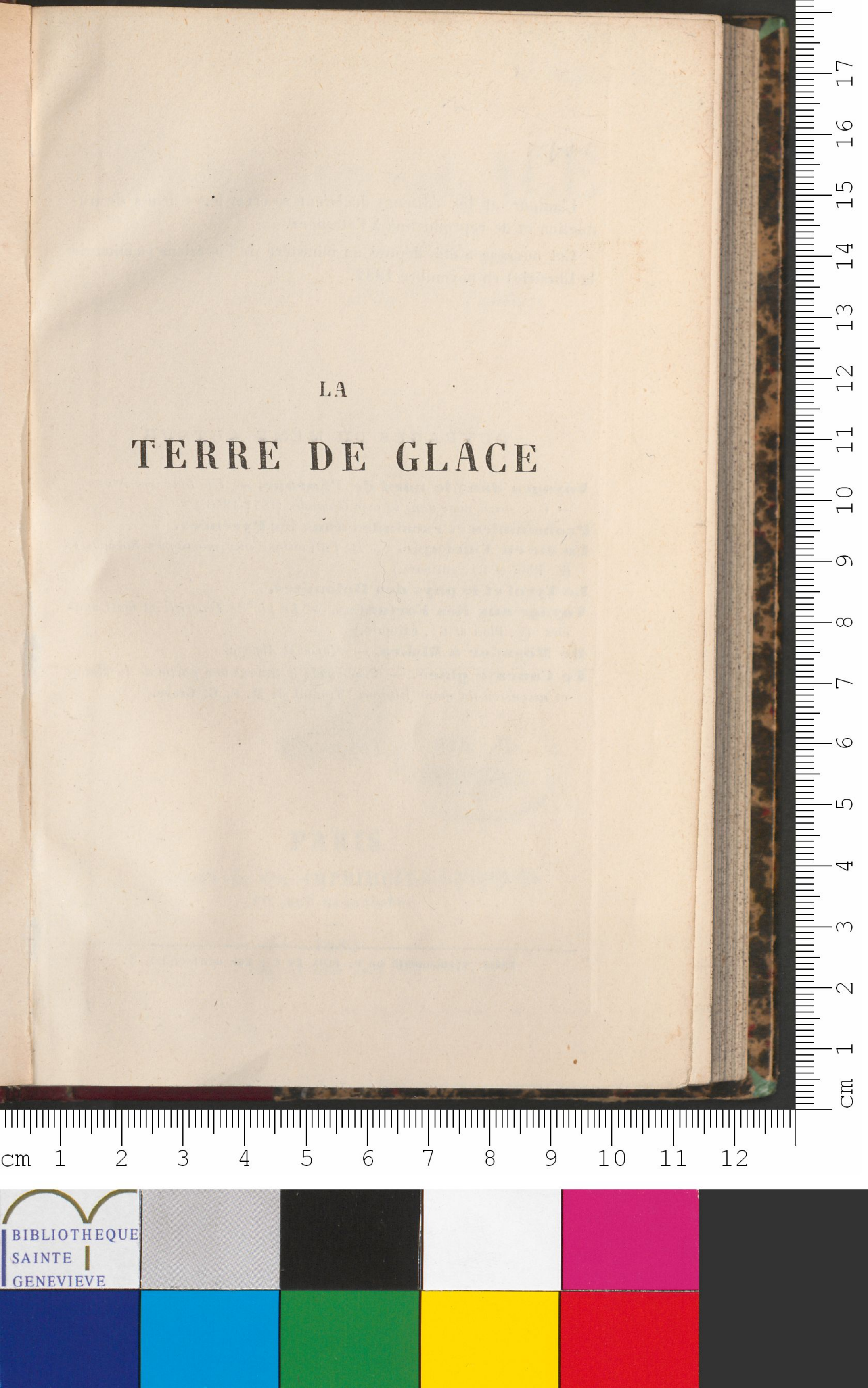

J. LECLERCQ
LA
TERRE DE GLACE





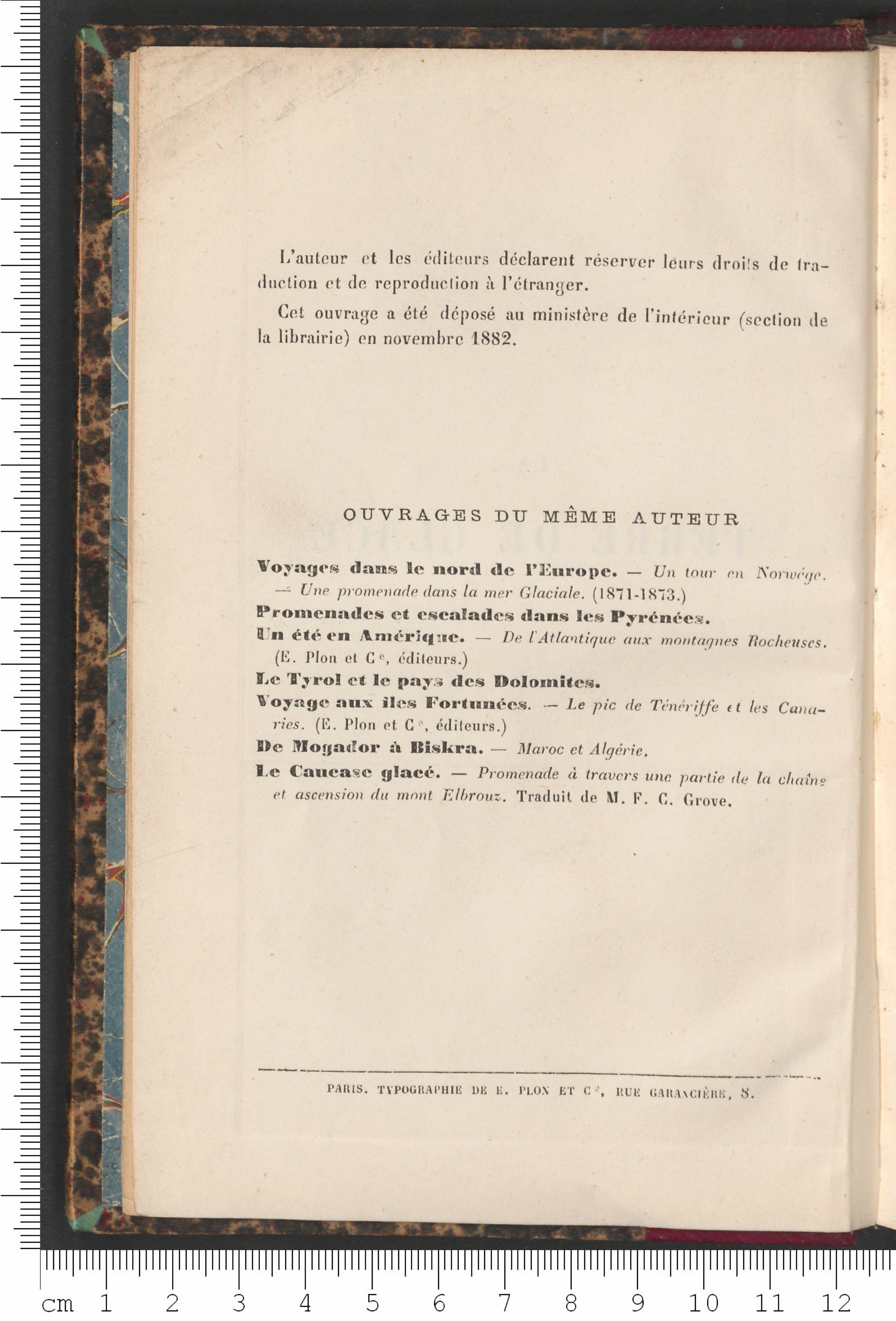






LA

TERRE DE GLACE



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Voyages dans le nord de l'Europe. — *Un tour en Norwége.* — *Une promenade dans la mer Glaciale.* (1871-1873.)

Promenades et escalades dans les Pyrénées.

Un été en Amérique. — *De l'Atlantique aux montagnes Rocheuses.* (E. Plon et Cie, éditeurs.)

Le Tyrol et le pays des Dolomites.

Voyage aux îles Fortunées. — *Le pic de Ténériffe et les Canaries.* (E. Plon et Cie, éditeurs.)

De Mogador à Biskra. — *Maroc et Algérie.*

Le Caucase glacé. — *Promenade à travers une partie de la chaîne et ascension du mont Elbrouz.* Traduit de M. F. C. Grove.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

LA TERRE DE GLACE

FÉROË — ISLANDE

LES GEYSERS — LE MONT HÉKLA

PAR

JULES LECLERCQ

Ouvrage enrichi de gravures et de deux cartes



PARIS
E. PLON et Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

—

1883

CARTE
de
L'ISLANDE
D'APRÈS LA CARTE
publiée par la Société de Géographie
de Londres

Milles Géographiques
0 10 20 30 40

Gravé par L. Sonnet, 99 Bd. St. Germain.
Libie E. PLON et Cie Editeurs.
Paris, Imp. Becquet.

LA TERRE DE GLACE

AVANT-PROPOS

La Terre de glace! la Terre des geysers et des volcans! On a deviné l'Islande, car quelle autre contrée offre le surprenant spectacle d'une lutte éternelle entre le feu et le froid?

Depuis longtemps l'Islande avait pour moi je ne sais quel irrésistible attrait. Je ne pouvais regarder une carte d'Europe sans considérer d'un œil rêveur cette grande île reculée et mystérieuse touchant au cercle polaire et isolée du monde par un océan presque toujours orageux.

Je venais de visiter l'archipel volcanique des Canaries, j'avais gravi le pic de Ténériffe et contemplé du haut de son cratère un admirable paysage tropical. L'inquiète nostalgie des rivages d'outre-mer, qui s'accommode de tous les contrastes, m'attirait maintenant vers le mont Héklas cachant sous son manteau de neige une fournaise bien autrement redoutable que celle de Ténériffe.

Je ne me dissimulais pourtant pas que le pays auquel je rêvais me paraîtrait bien triste après les îles Fortunées.

Son nom seul éveillait dans mon esprit les plus sombres images : le premier qui l'explora l'appela *Snaeland* ou « Terre de neige », et ceux qui s'y établirent plus tard l'appelèrent *Island* ou « Terre de glace ». Les descriptions des voyageurs me représentaient une contrée d'une nature infernale. Henderson, qui la visita au commencement du siècle, dit qu'elle offre l'aspect le plus âpre et le plus lugubre qui se puisse imaginer : il emprunte le langage de Jérémie au sujet de ces régions maudites « où toute vie meurt, où la mort vit, et où la nature n'engendre que des monstruosités et des miracles ». Les voyageurs contemporains ont tracé de l'Islande le même tableau peu réjouissant. Baring Gould dit que son aspect général est d'une souveraine désolation; suivant Cleasby, l'île tout entière n'est qu'un champ de lave éteinte ; enfin un Islandais a fait de son pays la peinture suivante : « Rien que des marais, des rochers et des précipices ; des précipices, des rochers et des marais ; de la glace, de la neige, de la lave ; de la lave, de la neige, de la glace ; des rivières et des torrents, des torrents et des rivières. »

Après avoir vu l'Islande de mes yeux, je ne puis que reconnaître l'exactitude de ces sombres tableaux. Et cependant cette île de désolation exerce une puissante attraction sur tous les voyageurs, et il est bien rare qu'on n'y retourne pas après l'avoir vue une fois, témoin le capitaine Burton, Watts, Lock, Dillon, Shepheard, Wolley, Newton, Paijkull, Oswald, Evans et bien d'autres. Un célèbre naturaliste était sous l'empire de cette fascination lorsqu'il écrivait ces lignes : « Plus je reporte mes souvenirs vers notre voyage accompli cet été, plus je me sens attiré vers l'Islande, dont la nature éminemment sauvage porte un cachet tout à fait particulier, et dont le sol volcanique offre encore tant de questions à résoudre. »

Si l'Islande n'offre point les douces séductions des con-

trées tropicales, elle captive par ses mille aspects étranges qui n'appartiennent qu'à elle. Tout y est extraordinaire : c'est une terre de prodiges, où les feux souterrains font explosion à travers un sol glacé, où les trombes d'eau bouillante jaillissent du sein des neiges perpétuelles. Aucune autre contrée au monde n'a ce double aspect polaire et volcanique. La nature s'y montre si différente d'elle-même, qu'elle ne semble plus faite pour les êtres terrestres. Ces vallées dévastées par les volcans, ces montagnes aux cimes cratériformes, ces froides plaines ensevelies sous des nappes de lave et éclairées par la lumière étrange des silencieuses nuits crépusculaires, tout donne l'illusion de ces paysages lunaires dont le télescope nous a révélé l'aspect. L'homme ne s'y sent pas à sa place, et l'impression qu'il en rapporte est si profonde, que plus jamais il ne l'oublie.

Nulle contrée n'est plus intéressante pour le géologue : il n'est pas, en effet, sur toute la surface du globe, un pays d'une pareille étendue qui doive sa formation uniquement aux agents volcaniques sous-marins, et où l'on voie l'énergie plutonienne résister avec une pareille ténacité aux fureurs de l'Océan, aux froids du pôle, aux assauts des banquises, aux envahissements des glaciers et à l'action destructive des tremblements de terre.

Aux aventureux, l'Islande offre aussi l'attrait de l'inconnu. Le cœur de l'île, inhabité et inhabitable, est encore une terre *incognita*. C'est là que se trouvent ces glaciers aussi grands que des provinces, ces volcans dont on ignore l'emplacement exact et qu'on ne connaît que par les terribles éruptions qui en révèlent périodiquement l'existence, et ces immenses coulées de lave qui atteignent des dimensions inconnues dans les autres contrées volcaniques. La région du Vatna Jökull, qui n'est qu'un formidable amoncellement de glaces, de neiges et de volcans, est d'un accès aussi difficile que l'intérieur du Groënland : l'intrépide

Watts, jeune Anglais qui osa y pénétrer en 1875 et faillit y mourir de froid, n'a pas eu d'imitateurs. Le capitaine Burton lui-même, le célèbre explorateur du continent noir, y a échoué en 1872. « Les explorations en Islande sont, dit-il, aussi chanceuses que celles de l'Afrique centrale, et le voyageur doit s'attendre à y être le jouet de circonstances auxquelles il ne peut absolument rien. »

En France, on ne connaît guère l'Islande que par la relation, vieille de près d'un demi-siècle, du voyage exécuté à bord de la corvette *la Recherche* par la commission scientifique du Nord, sous la direction de M. Gaimard et sous les auspices du gouvernement de Louis-Philippe. M. Marmier, membre de cette expédition, publia en 1837 ses *Lettres sur l'Islande*. En 1857, parut la relation du voyage du prince Jérôme Napoléon dans les mers du Nord, à bord de la corvette *la Reine Hortense*. Depuis les expéditions de la *Recherche* et de la *reine Hortense*, organisées à grands frais par un gouvernement et par un prince, il n'a plus paru en France un seul volume sur l'Islande.

Par contre, la littérature anglaise relative à cette contrée est considérable. L'Islande est devenue aujourd'hui la *great attraction* des géologues, des sportsmen et des touristes de nationalité britannique ou américaine. Le livre si finement écrit il y a vingt-cinq ans par lord Dufferin[1], aujourd'hui ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, n'a pas peu contribué à tirer de l'oubli la prétendue *Ultima Thule* de Pythias. Dans un article publié récemment dans une revue anglaise[2], M. Rodwell assure qu'il paraît à Londres au moins un livre par an sur ce pays, qui était à peu près inconnu au commencement du siècle. Et cepen-

[1] *Letters from the High Latitudes.*
[2] *The Academy*, 29 juillet 1882.

dant M. W. Geo. Lock, un de ceux qui connaissent le mieux l'Islande, a pu dire avec raison que cette île a été fort peu décrite, quoiqu'on ait beaucoup écrit sur elle. C'est peut-être, de toutes les contrées de l'Europe, celle où l'on peut relever le plus d'erreurs et d'exagérations dans les récits de voyage. On a longtemps considéré cette terre isolée du monde comme un de ces pays lointains et difficilement accessibles qu'on peut raconter au gré de l'imagination, sans crainte du contrôle d'autrui, et l'on s'est plu à dépeindre une Islande idéale, bien plus merveilleuse que la réalité. Ne fallait-il pas donner raison au dicton populaire? Anderson, qui écrivait en 1746, assure que la raison pour laquelle on ne trouve pas de souris en Islande, c'est que l'île tout entière n'est qu'un amas de soufre. Il est fâcheux pour Anderson qu'il y ait des souris en Islande comme partout, et même des moutons, des chevaux et des vaches, qui pourtant ne sont guère friands de soufre. Les récits de voyage du siècle dernier sont pleins d'absurdités de ce genre.

Même dans les plus récentes relations, on trouve la préoccupation des anciens voyageurs de se poser en héros aux yeux du lecteur. A en croire la plupart des descriptions, l'Hékla est une terrible montagne, une sorte de mont Cervin, et l'on expose mille fois sa vie en escaladant ses pentes glacées. Il n'est point de « humbugs » que ne se permettent à cet égard les Américains. Un jeune géologue de New-York, que j'ai rencontré en Islande, n'a pu résister à la tentation de raconter dans la *New-York Tribune* et dans la *Weekly Detroit Free Press* [1] comment il parvint à escalader le mont Herdubreid, une montagne que nul n'avait jamais gravie, par la raison que ses parois verticales sont absolument inaccessibles. La recette est assez curieuse pour mériter d'être connue des alpinistes en quête de beaux exploits.

[1] 26 novembre 1881.

« Le seul moyen, dit-il, de gravir une paroi de 1,500 pieds, était de lancer un grand cerf-volant muni d'une ancre, à laquelle était attachée une corde. J'assurais l'ancre aux rochers qui surplombaient au-dessus de ma tête, et me hissais ensuite au moyen de la corde. A force de répéter la même opération, je parvins à faire l'ascension en *trente-huit heures.* » Si l'on ne connaissait l'étonnante aptitude des Américains à triompher des difficultés, on se demanderait comment, dans un pays aussi privé de ressources que l'Islande, notre héros a pu confectionner un cerf-volant de dimensions suffisantes pour enlever une ancre et une corde pouvant résister au poids d'un homme; par quel ingénieux mécanisme le cerf-volant choisissait toujours, au milieu d'une grande tempête de neige, le point précis où devait mordre l'ancre; par quelle magique influence enfin un Yankee peut faire surgir du sol une ancre au cœur d'un affreux désert de lave.

Je n'ai, pour ma part, nulle prétention à la célébrité. Je raconterai l'Islande telle que je l'ai vue, et tâcherai de me garder de l'enthousiasme qui nuit à la vérité. Ce ne sera peut-être pas toujours facile. « Quand on parle de l'Islande, dit le capitaine Burton, ce vétéran des voyageurs, on est toujours en péril d'induire en erreur le lecteur, à moins qu'une convenable réflexion ne corrige une œuvre hâtive. Le sujet est, à certains égards, du type *sensationnel,* comme la Grèce et la Palestine; nous avons tous entendu parler dans notre enfance de ces merveilles du monde, l'Hékla et le Geyser, et comme il arrive toujours en pareil cas, nous nous sommes tous fait une Islande à nous. »

*
* *

Je remercie ici le conseil de la Société royale de géographie de Londres, qui m'a très-gracieusement donné la

permission de reproduire la carte d'Islande et le plan de la vallée des Geysers qui font partie des publications de la société [1]. La carte, dressée pour illustrer le voyage de MM. Peek, Coles et Morgan, est la plus récente qui ait paru. Elle indique les dernières découvertes que M. Watts a faites dans les régions désertes du Vatna Jökull et de l'Odadahraun, et elle offre une remarquable exactitude eu égard à son échelle restreinte; elle est, sous ce rapport, supérieure même à la publication officielle *Uppdráttr Islands*. Le plan de la vallée des Geysers a été levé au mois de juillet 1881 par MM. Coles et Peek. — Les dessins qui accompagnent cet ouvrage ont été exécutés d'après des photographies que j'ai rapportées de l'Islande.

[1] *Proceedings of the Royal Geographical Society*, mars 1882.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Étendue de l'Islande. — Absence de routes. — Moyens de transport. — Le poney islandais. — Dangers de l'équitation. — Passage des rivières. — La question du bagage. — La selle de charge. — Les provisions. — Coutume de dormir dans les églises. — Objets de campement. — Costume de voyage. — Le guide Zoega. — Coût du voyage. — Avantages de la vie nomade.

Pour se faire une idée de l'étendue de l'Islande, on peut dire que son territoire est égal à celui du Portugal; il dépasse d'un cinquième celui de l'Irlande; il est cinq fois plus considérable que celui de la Sicile, et cinq fois plus petit que celui de la France. La superficie de l'île est, en chiffres ronds, de 100,000 kilomètres carrés; elle a 500 kilomètres de longueur de l'est à l'ouest, et 300 de largeur du nord au sud.

L'Islande offre les mêmes difficultés de parcours que les contrées complétement vierges. Il n'y a pas, dans toute l'étendue de l'île, une seule route, et l'on y chercherait vainement le véhicule le plus primitif. On n'y a pas même la ressource du voyage pédestre, que rendent impossible les rivières sans pont, les marais, les déserts de sable, les plaines de cendres, les laves, la longueur des étapes, et mille autres obstacles. Un membre de l'Alpine-Club avec qui j'ai gravi l'Hékla s'était embarqué avec l'intention de parcourir le pays le sac au dos; il prenait l'Islande pour le Tyrol ou les Grisons, et sa méprise eut auprès des indigènes un franc succès d'hilarité : dès les premiers pas, il

jura qu'on ne l'y prendrait plus, bien qu'il fût aussi déterminé que peut l'être un alpiniste anglais.

Le poney est le seul moyen de transport dans ce pays dépourvu de voies de communication; il est à l'Islandais ce que le chameau est au Bédouin : il porte le voyageur et tous ses *impedimenta*. D'une race particulière, le poney d'Islande est une robuste petite bête de courte encolure : il a une grosse tête, l'œil intelligent, et manque d'épaules. Infatigable et sobre comme l'exigent la nature du pays et la rareté des pâturages, il peut fournir six heures de marche sans prendre aucune nourriture, et une heures de repos le rend apte à une autre étape de même durée. Lorsqu'il est fatigué, il bronche souvent, mais ne tombe presque jamais. Il n'est nullement dressé à être conduit par la bouche, et il vaut mieux se fier à son instinct que de vouloir le guider; il sait trouver lui-même sa voie au milieu des laves, des rivières et des marais, s'assurer du terrain par le flair, et éviter les fondrières. Lorsqu'il résiste à la bride, c'est que le sol n'est pas sûr.

Ces chevaux islandais sont presque tous des ambleurs : ils portent en avant simultanément les deux jambes droites, puis les deux jambes gauches, et l'on peut s'imaginer combien cette allure irrégulière est fatigante dans les premiers temps. Le trot à l'anglaise est impossible, et il faut se laisser retomber à chaque pas sur la selle à la façon des soldats. Comme on peut le croire, les selles du pays sont détestables, et les rênes ne valent pas mieux : on fera donc bien d'emporter une selle d'Europe, et l'on s'épargnera ainsi bien des misères.

Les pistes que les chevaux suivent de temps immémorial à travers les plaines sont un des plus sérieux dangers qui menacent le voyageur en Islande : elles sont tellement usées par le frottement de leurs sabots, qu'elles forment le plus souvent de perfides ornières; un cavalier distrait

et inexpérimenté court grand risque de s'y broyer les chevilles, à l'exemple de Bayard Taylor, le poëte voyageur américain, qui essuya un semblable accident sur la route des geysers, en 1874. On n'échappe à ce danger qu'en levant les jambes de ci de là ou en vidant les étriers, ce qui réclame une attention de tous les instants Les Islandais sont, sous ce rapport, plus favorisés que les autres mortels, parce qu'ils sont, en général, remarquablement courts de jambes. Les partisans de la sélection naturelle en tireront peut-être argument et émettront gravement cette proposition, que plus un Islandais est court de jambes, mieux il est taillé pour le « struggle for life ».

Le plus grand ennui du voyage en Islande est le passage des rivières. Leurs eaux rapides et froides proviennent des glaciers; aucune n'est navigable sur un long parcours. Elles sont si nombreuses, avec leurs tributaires, qu'on en traverse souvent une douzaine dans le cours d'une étape. Elles n'ont jamais de pont ; la plupart n'ont pas même de bac, et il faut généralement les passer à cheval. Les poneys plongent jusqu'au poitrail dans les eaux tumultueuses; ils trébuchent constamment sur les blocs de lave; parfois même ils perdent pied. Le cavalier passe par toutes sortes de péripéties et d'émotions : en vain il allonge les jambes sur la croupe ou le cou de sa monture, il n'en prend pas moins un bain partiel; dans la position instable à laquelle il doit recourir pour éviter l'immersion, il risque de perdre l'équilibre et de faire le plongeon chaque fois que l'animal vient à heurter un obstacle. Ce qui complique encore la situation, c'est le vertige que donne la rapidité du courant : il faut fermer les yeux ou regarder la rive, qui semble fuir en arrière parce que le courant porte le cheval en aval. Le lit des rivières islandaises est souvent formé de sables mouvants qui changent constamment de place; on ne saurait avoir de pire aventure que de s'y engager

avec son poney. La seule chance de salut serait, dans ce cas, de se coller solidement au cheval, car, quand bien même la rapidité du courant n'entraînerait pas le meilleur nageur, la température glaciale de l'eau aurait bientôt paralysé ses efforts. Voilà pourquoi il faut franchir les rivières sous la conduite d'un guide local qui connaisse les points guéables. Les chevaux, avec un merveilleux instinct, comprennent le péril et mettent le plus grand soin à emboîter le pas derrière le guide. On a peine à comprendre comment ces hommes peuvent s'y reconnaître, alors que le lit change si souvent de configuration et que la teinte terreuse des eaux le cache aux regards.

Les rivières d'Islande engloutissent chaque année un certain nombre de chevaux et même des victimes humaines. On m'a montré l'endroit où ont péri récemment deux prêtres islandais en franchissant la Thjorsà sur la glace qui se brisa sous leurs montures. En été, il arrive souvent que des rivières guéables en temps ordinaire grossissent subitement à la suite de la fonte des neiges. Les chevaux sont réduits alors à nager, et le danger est qu'ils ne viennent à s'embarrasser les sabots dans les étriers il est prudent : en pareil cas de leur mettre les étriers sur le cou.

Quand on traverse pour la première fois une rivière islandaise, on ne peut se défendre de la crainte; mais on s'accoutume vite à ce genre d'émotion, et l'on finit même par y trouver un certain charme.

Comme le bagage doit être porté à dos de poney, il doit pouvoir supporter les mille frottements contre les laves et les rochers, et les continuelles immersions qui l'attendent au passage des rivières. Aussi l'on n'a que faire des valises : il faut recourir aux coffres primitifs en usage dans le pays. Ces coffres, d'une construction lourde et massive, garnis de gros clous et de ferrailles, ont environ 80 centimètres de long, 30 de large et 40 de haut. Leur

profondeur et leur étroitesse les rendent peu propres à recevoir l'attirail du voyageur; mais ils s'adaptent parfaitement aux chevaux de charge. Ils sont munis de solides anneaux en fer, par lesquels on les suspend à des crochets fixés à la selle de charge : l'animal porte ainsi un coffre sur chaque flanc, et il faut avoir soin que le fardeau soit parfaitement équilibré, sans quoi l'on devra s'arrêter à chaque minute pour arranger la selle qui s'en va de travers avec les bagages. Cette selle se compose de différentes pièces de tourbe sur lesquelles s'applique une charpente en bois en forme de voûte.

Tous les voyageurs se plaignent des ennuis perpétuels que causent les bagages, et des retards qu'ils apportent à la marche de la caravane. Les pièces de tourbe ne veulent jamais rester en place, ou bien l'un des crochets qui suspendent les coffres vient à se briser, ou encore les objets fragiles volent en éclats par suite des secousses qu'ils éprouvent sur l'échine du trotteur. Ces inconvénients proviennent d'ailleurs souvent de la négligence qu'on apporte au chargement des chevaux. Le grand art consiste à bourrer les coffres de telle sorte, que leur contenu ne puisse vaciller, et à répartir la charge de manière que chaque coffre ait un poids égal. Il faut aussi ne pas perdre de vue qu'un poney ne peut porter une charge de plus de 200 livres, et que si l'on veut faire de longues et rapides étapes, on ne pourra dépasser un maximum de 100 livres.

Si primitive que soit la selle de charge islandaise, les indigènes n'ont encore rien trouvé de mieux. C'est en vain qu'on voudrait introduire chez eux la selle de charge des *Otagos*, dont les Anglais se servirent dans l'expédition d'Abyssinie, et qui a été reconnue excellente par tous les explorateurs qui en ont fait usage; les Islandais sont ennemis de la nouveauté : leurs ancêtres du moyen âge disposaient leurs bagages sur une selle de tourbe; ils pro-

cèdent comme leurs ancêtres et continueront à le faire sans que rien puisse les décider à se départir de la vieille routine.

Dans un pays où il n'y a pas d'auberges, ce sont naturellement les provisions qui prennent la plus grande place dans le bagage du voyageur; la nourriture qu'on trouve dans les fermes est généralement rebutante, car l'estomac des Islandais se complaît aux aliments rances. Tout voyageur en Islande devra se souvenir de la triste fin du poëte anglais Digwell, l'auteur de l'élégie qui porte son nom, mort de faim dans la Terre de glace, et enseveli à Mosfell, où ses os reposent encore. Il est inutile d'emporter des conserves d'Europe, car on peut se procurer dans les magasins de Reykjavik — le village capitale — d'excellentes conserves norwégiennes, des langues de bœuf, du mouton, de l'extrait de Liebig, et même des beefsteaks tout cuits, qui ont obtenu la grande médaille à la dernière Exposition internationale. Il suffit de les chauffer au bain-marie; ainsi préparés, ces beefsteaks sont une vraie bénédiction pour le voyageur en Islande. Du biscuit, du thé, du sucre, du sel, de l'eau-de-vie, du tabac, du lait condensé, des pruneaux, quelques tablettes de chocolat devront s'ajouter aux provisions. En fait d'ustensiles de cuisine, on aura une lampe à esprit-de-vin, une bouilloire, de la vaisselle en fer battu et tout le nécessaire de table.

Récemment encore, les voyageurs en Islande avaient coutume de dormir dans les petites églises en bois qu'on rencontre de loin en loin. Cet usage était général, même parmi les indigènes, et en dehors des offices religieux, les églises étaient, comme en Abyssinie, de véritables caravansérails. On dînait sur l'autel, on soupait sur le banc de communion, on s'installait pour la nuit dans la chaire de vérité. Mais il paraît que ces abus ont déplu à l'évêque d'Islande, car chaque fois que j'ai demandé aux ministres

luthériens la permission de passer la nuit dans l'église, ils m'ont laissé entendre que des ordres formels les empêchaient d'accéder à mon désir. Les plaisanteries des Anglais n'ont pas peu contribué, sans doute, à amener cette réforme. Miss de Fonblanque raconte, dans *Five Weeks in Iceland,* qu'on avait oublié d'éteindre les chandelles avant de se coucher; un de ses compagnons les éteignit en lançant ses bottes après elles. Le lendemain matin, à l'heure de la toilette, le dialogue suivant s'engageait : « Avez-vous vu ma brosse? — La voilà sur l'autel. — Qu'ai-je donc fait de ma chemise? — Elle pend sur la chaise, etc. » Chez un peuple simple et naïf il n'y avait rien d'insolite à convertir les églises en toits hospitaliers; mais il a suffi des moqueries inconsidérées de quelques « civilisés » pour changer tout cela.

On est donc souvent réduit aujourd'hui à camper à la belle étoile, dure nécessité dans un pays où les nuits sont humides et froides. Les objets de campement, qu'on fixe avec des courroies sur le dos du cheval, dans l'espace resté libre entre les coffres, consisteront en une petite tente, un léger lit de camp et une chaude couverture. On peut se procurer à Reykjavik la tente en usage chez les Islandais : elle est faite de l'étoffe du pays appelée vadmal, et se fixe sur deux montants d'un mètre de haut. Cette tente peut abriter trois personnes. Les bords inférieurs de l'étoffe sont munis de cordelettes qu'on lie à des piquets de bois plantés de distance en distance. La tente islandaise diffère peu de celle des Bédouins. On fabrique en France des lits de voyage d'une légèreté extraordinaire : une simple pièce de toile à voile montée sur un ingénieux mécanisme en bois de chêne; roulé dans son enveloppe de toile cirée, il a le poids d'une valise ordinaire; mais il est d'une construction si compliquée, qu'on ne saurait faire comprendre aux guides islandais la façon de le monter.

Comme le grand ennemi du voyageur en Islande est l'humidité, on emportera un morceau de toile cirée qui servira de fond de tente. On aura une ample provision de cordes et de courroies. Une boîte de pharmacie pourvue des objets nécessaires pour le pansement des blessures et des entorses devra faire partie du bagage. Quelques instruments compléteront l'équipement, notamment un thermomètre, un baromètre anéroïde et une boussole. La boussole est en Islande d'un emploi assez difficile, à cause de la variation magnétique [1].

La carte d'Olsen-Gunnlaugsson est un précieux compagnon de voyage. Bien qu'elle date de 1849, elle est aussi exacte qu'on peut le souhaiter pour une contrée dont l'orographie est encore si mal connue. Que de fois je l'ai dépliée sous la tente, dans l'habitation islandaise, et même en selle! Et aujourd'hui encore je la revois souvent avec amour, en redisant les jolis vers de Barthélemy :

Sur ma carte de voyage
Chaque point est un souvenir.

Le costume de voyage doit être approprié au rigoureux climat du pays. Bien qu'elle confine au cercle polaire, l'Islande est située presque entièrement dans la zone tempérée; on pourrait croire qu'elle jouit d'un climat insulaire et uniforme, grâce surtout à l'influence du Gulf-Stream qui adoucit la température de la Norwége; mais les glaces des régions arctiques qui viennent s'accumuler chaque année sur la côte septentrionale, affligent l'Islande du climat des contrées polaires. L'été et l'hiver se suivent de si près, qu'il n'y a ni printemps ni automne; l'été est très-court, les changements subits de température sont

[1] La différence entre le nord magnétique et le nord réel est d'environ 44° ouest.

extrêmement fréquents, surtout dans l'intérieur; il pleut très-souvent, et s'il ne ventait constamment, l'île serait enveloppée d'un éternel brouillard.

Quand je débarquai à Reykjavik, je fus assez mortifié d'apprendre que le costume que j'avais apporté d'Europe ne me serait d'aucun usage. On me prédisait que mon mac-kintosh se fendrait au premier coup de vent, que mes belles bottes prendraient l'eau au premier gué, que mon chapeau ne tiendrait pas sur ma tête dans ce pays des tempêtes et des rafales. Il fallut donc m'affubler du barbare costume que portent les Islandais dans leurs voyages : un « oilskin » ou surtout en toile jaune goudronnée, qu'on porte en temps de pluie ou de neige; un « sou-wester », ou chapeau de matelot en forme de casque, doublé de flanelle et protégeant les oreilles et la bouche; de grossières bottes de mer imperméables, des moufles en peau de mouton, sans séparation pour les doigts; un veston de vadmel, un jersey en laine épaisse et des bas en grosse laine tricotée montant jusqu'aux genoux. Ce costume fort peu élégant convient parfaitement au climat. On devra emporter d'Europe une paire de lunettes de verre fumé, garnies de protecteurs en toile métallique : cet article est précieux dans la traversée des plaines de cendres volcaniques, où le vent soulève des nuages de poussière.

Le premier soin du voyageur qui débarque à Reykjavik sera d'aller trouver Zoega, le chef des guides islandais. Il parle l'anglais comme un gentleman du West-End. En 1874 il accompagna aux geysers le roi de Danemark en personne, ce qui lui a valu une décoration dont il est très-fier. Depuis lors il ne daigne plus accompagner les humbles humains, mais ne trouve pas indigne de lui d'organiser les expéditions, et c'est à cet important personnage qu'il faut recourir pour obtenir guides et chevaux.

En Islande, un guide sûr est un trésor inappréciable.

Dans ce pays, il ne suffit pas d'être muni d'une boussole et d'une bonne carte pour trouver son chemin; je ne conseillerais à personne de tenter l'expérience. Ni boussole ni carte ne peuvent indiquer les gués des rivières, la direction à suivre à travers les champs de lave, les sables, les cendres, les marais et les terrains mouvants. D'ailleurs, il faut être accompagné d'un homme du pays pour se faire entendre des habitants, qui ne parlent généralement que l'idiome local; bien que l'Islande soit une colonie danoise, la langue de la mère patrie n'y est guère parlée que sur la côte.

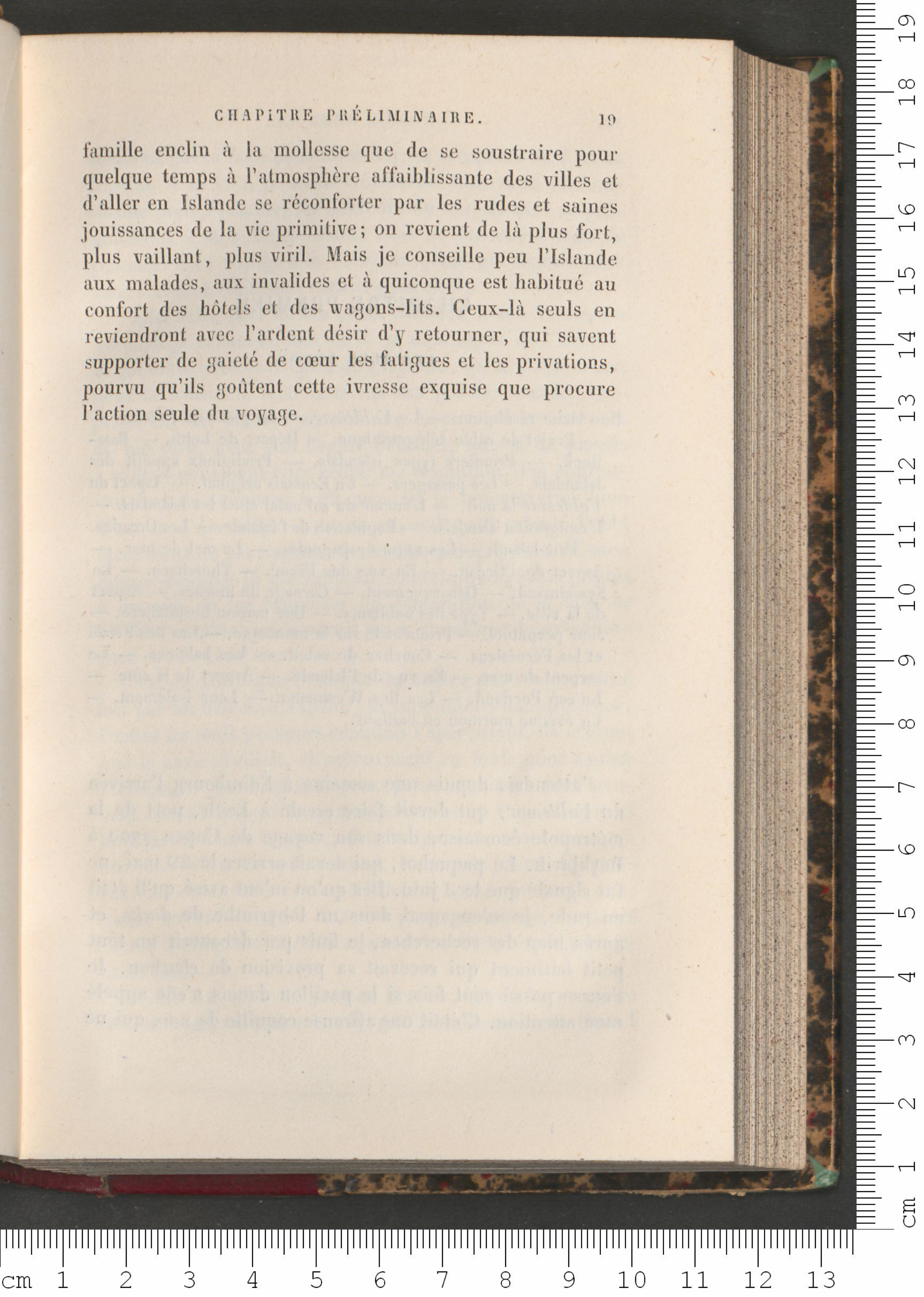
Si pauvre et si primitif que soit ce pays d'Islande, le voyage y est plus dispendieux qu'on ne serait tenté de le croire, surtout lorsqu'on n'a pas de compagnons entre lesquels se répartissent les frais de la caravane. Un voyageur isolé ne peut se mettre en route avec moins de six chevaux : outre les trois chevaux nécessaires au transport du voyageur, du guide et des bagages, il faut emmener trois chevaux de relais, car les étapes sont généralement de douze heures, et un poney chargé n'en peut fournir que la moitié. Les chevaux islandais se vendaient pour rien autrefois, et la coutume était de les acheter pour les revendre au retour; mais depuis quelques années M. Slimon, riche armateur de Leith, en importe chaque saison des milliers en Écosse, ce qui a fait monter considérablement leur prix. Un bon cheval de selle coûte aujourd'hui 200 à 300 couronnes [1]. Faut-il, en présence de cette situation nouvelle, acheter les chevaux ou les louer au jour le jour? Grave question. En les achetant, on s'expose à n'en obtenir à la fin du voyage qu'un prix dérisoire, car ils sont alors amaigris par les fatigues, et l'acquéreur sait fort bien que le voyageur prêt à s'embarquer pour l'Europe se trouve

[1] La couronne danoise vaut 1 fr. 40.

dans la nécessité de s'en défaire à tout prix. Quand les intérêts pécuniaires sont en jeu, les hommes sont partout les mêmes, qu'ils soient Islandais ou Chinois. On s'expose, en outre, à perdre en route les montures si chèrement payées, car les chevaux islandais ont une déplorable tendance à s'évader pendant la nuit ou à se noyer au passage des rivières, accidents si ordinaires, que les indigènes les considèrent comme d'inévitables fléaux de Dieu dont il serait impie de vouloir se préserver par des moyens humains. Conclusion : on trouvera tout avantage à louer les chevaux; de cette façon, on n'aura point le souci de les surveiller; le guide en demeurera responsable et aura tout intérêt à les conserver.

Un voyage dans l'intérieur de l'Islande est, on le voit, une entreprise bien différente d'une excursion dans toute autre contrée. Des journées entières d'équitation par le vent, la pluie, la neige même; des rivières où l'eau monte jusqu'au poitrail des chevaux, des fondrières où les montures s'embourbent, des marais à perte de vue, des déserts de cendres balayés par le vent; puis, le soir, pas d'auberge, et souvent point d'autre gîte que la tente où l'on gèle la nuit.

On se fait pourtant plus vite qu'on ne pense à ce genre de vie : l'homme n'était-il pas nomade à l'état de nature? Au bout de quelques jours, il semble qu'on ait changé d'enveloppe corporelle; on ne connaît plus ni le froid, ni la fatigue, et l'on se juge capable d'entreprendre les travaux d'Hercule. L'air pur et vivifiant de cette île perdue au milieu de l'océan du Nord m'a paru éminemment favorable au déploiement de l'activité humaine; j'ai été souvent étonné de la vigueur physique que l'on conquiert sous un rude climat et de la somme de travail qu'on y peut accomplir. Rien ne serait plus salutaire à un homme surmené par un âpre travail intellectuel ou à un fils de



famille enclin à la mollesse que de se soustraire pour quelque temps à l'atmosphère affaiblissante des villes et d'aller en Islande se réconforter par les rudes et saines jouissances de la vie primitive ; on revient de là plus fort, plus vaillant, plus viril. Mais je conseille peu l'Islande aux malades, aux invalides et à quiconque est habitué au confort des hôtels et des wagons-lits. Ceux-là seuls en reviendront avec l'ardent désir d'y retourner, qui savent supporter de gaieté de cœur les fatigues et les privations, pourvu qu'ils goûtent cette ivresse exquise que procure l'action seule du voyage.

CHAPITRE PREMIER

LES ILES FÉROË.

Une lâche résolution. — Le *Valdemar*. — La perte du *Phönix*. — — Projet de câble télégraphique. — Départ de Leith. — Bass-Rock. — Premiers types islandais. — Prodigieux appétit des Islandais. — Les passagers. — Un Écossais original. — Aspect du *Valdemar* la nuit. — L'amour du sol natal chez les Islandais. — L'émigration islandaise. — Population de l'Islande. — Les Orcades. — Fair Island. — Les vagues espagnoles. — Le mal de mer. — Aspect de l'Océan. — En vue des Féroë. — Thorshavn. — Le Sysselmand. — Débarquement. — Carnage de morues. — Aspect de la ville. — Type des habitants. — Une maison hospitalière. — Jour perpétuel. — Promenade sur la montagne. — Les îles Féroë et les Féroésiens. — Coucher de soleil. — Les baleines. — Le serpent de mer. — En vue de l'Islande. — Aspect de la côte. — Le cap Portland. — Les îles Westmann. — Leur isolement. — Un évêque mormon en haillons.

J'attendais depuis une semaine à Édimbourg l'arrivée du *Valdemar*, qui devait faire escale à Leith, port de la métropole écossaise, dans son voyage de Copenhague à Reykjavik. Le paquebot, qui devait arriver le 29 mai, ne fut signalé que le 3 juin. Dès qu'on m'eut avisé qu'il était en rade, je m'engageai dans un labyrinthe de docks, et après bien des recherches, je finis par découvrir un tout petit bâtiment qui recevait sa provision de charbon. Je l'eusse passé cent fois si le pavillon danois n'eût appelé mon attention. C'était une affreuse coquille de noix qui ne

semblait guère faite pour affronter les tempêtes de l'océan Glacial. A sa vue, je sentis s'évanouir tout mon enthousiasme pour l'Islande, les horreurs du mal de mer se présentèrent à mon imagination, et il ne me coûta rien de renoncer à ce voyage à la Terre de glace qui depuis plusieurs années était mon rêve le plus cher.

J'allai faire part de ma lâche décision à un Américain avec qui je venais de parcourir les montagnes de l'Écosse, et qui était tellement épris de l'Islande, qu'il y retournait pour la troisième fois. Il n'exprima pas la moindre surprise, car un Yankee ne s'étonne de rien; il se contenta de me dire, avec son flegme habituel, que si de pareils « *trifles* » pouvaient faire fléchir ma résolution, il m'approuvait fort de renoncer à un pays où je rencontrerais bien d'autres « *hardships* ». Je ne sais s'il avait calculé l'effet électrisant de ses paroles, mais elles piquèrent au vif mon amour-propre; je me rappelai soudain que j'avais promis à un ami de lui rapporter un échantillon de la lave de l'Hékla, et plus rien n'aurait pu m'empêcher de m'embarquer sur le *Valdemar*.

C'est en 1855 que l'Islande fut visitée pour la première fois par un bateau à vapeur, la canonnière danoise *Thor*. Quand les naïfs pêcheurs islandais l'aperçurent, ils crurent que le navire brûlait, et accoururent en foule pour sauver l'équipage. Actuellement deux petits steamers font pendant la belle saison le service postal entre Copenhague et Reykjavik. Leurs départs, fort irréguliers, n'ont lieu qu'à des intervalles de quarante ou cinquante jours. L'*Arcturus* fait cette rude traversée depuis plus de vingt ans; quant au *Valdemar*, il fait son premier voyage dans ces mers; il remplace le *Phönix*, un autre vétéran qui a tristement fini.

C'était au mois de janvier dernier. Pour la première fois on avait osé tenter le voyage d'Islande en hiver. Quand

le *Phönix* se fut engagé dans la baie de Faxa, une tourmente de neige l'assaillit avec une telle violence, que le mât se rompit : le navire égaré dans la brume donna contre un écueil, et les hommes de l'équipage n'eurent que le temps de se sauver dans les embarcations, par un froid de 25 degrés sous zéro. Après quelques heures, ils furent recueillis sur la côte, mais dans quel état! La plupart de ces malheureux avaient les membres gelés et durent en subir l'amputation; le maître d'hôtel, un nègre des Antilles danoises, fut le plus maltraité de tous : il perdit les deux pieds et les deux mains. Je tiens cette lamentable histoire du capitaine Kihl, qui commandait le *Phönix,* et qui commande aujourd'hui le *Valdemar*. Tout en me racontant ces détails, il me montrait ses mains à demi gelées, dont les plaies n'étaient pas encore fermées.

Après une aussi cruelle expérience, les Islandais devront bien se résigner à l'avenir à se passer en hiver des nouvelles d'Europe, à moins que le gouvernement danois ne se décide à leur accorder ce fameux câble télégraphique dont il était fortement question lors de mon séjour en Islande; il partirait de Thurso, au nord de l'Écosse, et passerait par les îles Féroë; la compagnie du Great Northern serait chargée de l'immerger. Les frais seraient de 6,250,000 francs.

Ce fut le 4 juin, un dimanche matin, que le *Valdemar* lança son sifflet d'adieu pour prendre la route de la Terre de glace. J'étais sur le pont. La classique Édimbourg, bien nommée l' « Athènes du Nord », s'évaporait à l'horizon, *recedentia longè littora*. Nous glissions doucement sur les eaux paisibles du Forth, entre des rives semées de riants villages comme les rives du Bosphore. C'était la dernière fois qu'un paysage enchanteur s'offrait à nos yeux. J'admirais cette verdure, ces arbres, ces maisons de plaisance, et me disais que j'étais bien fou de quitter cette douce et

séduisante nature pour aller contempler les sombres aspects d'une île désolée.

Et voyez : à peine avons-nous quitté les rives du Forth, que l'Islande s'annonce déjà par le caractère du paysage. L'aspect des soulèvements qui se succèdent depuis le mont *Arthur's Seat* jusqu'au *Bass Rock* dénote évidemment une origine volcanique, et je fus frappé plus tard de la ressemblance qu'offraient leurs contours avec ceux des montagnes des îles Féroë et de l'Islande. Cette partie de l'Atlantique comprise entre l'Écosse, l'Islande et l'île Jean Mayen, a été complétement bouleversée par les forces plutoniennes. Rien de plus saisissant que l'aspect de Bass Rock, qui fut le dernier asile des Stuarts : un prodigieux rocher à pic surgissant du milieu de la mer. Bass Rock est le séjour des *solan geese*, palmipèdes blancs qui ne résident que là et sur un autre rocher qui se trouve à l'embouchure de la Clyde.

Pendant que je m'absorbe dans mes rêveries, j'entends parler autour de moi une langue étrange qui résonne pour la première fois à mes oreilles : ce n'est ni le danois ni le suédois, c'est la classique langue scandinave, la langue des antiques sagas, qui s'est conservée en Islande pure de toute altération. Pour la première fois aussi je vois ces Islandais dont je me suis si souvent fait un portrait imaginaire : ils ont bien l'ancien type scandinave, les cheveux blonds que les sagas comparent aux moissons dorées, et les yeux bleus qu'elles comparent à l'azur du ciel ; mais la force physique des Vikings semble avoir dégénéré chez leurs descendants. Leur visage est empreint d'une certaine tristesse, due sans doute à l'aspect farouche et austère de leur pays natal. Ils causent avec cette gravité mélancolique qui caractérise leur race, souriant parfois, ne riant jamais.

Mais voici que la cloche nous appelle à déjeuner. Nous sommes cinquante passagers. Le salon est si petit et la

table si courte, qu'il faut servir deux fois. Les Danois et les Islandais embarqués à Copenhague s'attablent les premiers. Ceux qui ont dit que les Danois sont les plus grands mangeurs de l'Europe ne connaissaient pas les Islandais : ils sont vraiment les dignes descendants des anciens Scandinaves. Il faut les avoir vus manger pour s'imaginer ce qu'un estomac humain peut engloutir de jambon, de bœuf froid, de langue fumée, de saucisson, de homard et de saumon fumé, le tout arrosé d'une prodigieuse quantité d'eau-de-vie et de bière danoise. Si la valeur d'un peuple se mesure à son appétit, les Islandais sont le premier peuple du monde.

Pendant la journée, je fais plus ample connaissance avec les passagers. J'ai retrouvé à bord mon Américain, qui a déjà échangé sa carte avec tout le monde. Rien n'est liant comme un Yankee. Il y a quelques Anglais, c'est inévitable, et même deux Anglaises voyageant avec leurs maris. L'un d'eux, le major Price, a été dans l'armée de l'Inde et a fait la guerre d'Afghanistan; sa femme l'accompagne en Islande pour peindre le soleil de minuit sous le cercle polaire. La plupart des passagers sont des marchands danois qui vont visiter leurs comptoirs d'Islande ou leurs pêcheries des îles Féroë. Parmi les Danois se trouve l'un des nombreux fils de M. Finsen, le gouverneur de l'Islande; il vient de terminer à Copenhague sa seconde année de droit; traits distinctifs : un chapeau de paille qu'il porte par tous les temps, même lorsqu'il neige, et une immense pipe en porcelaine qui ne quitte jamais sa bouche. Parmi les Islandais qui retournent dans leur pays après une visite à la mère patrie, se trouve M. Thorlakur O. Jonson, neveu du grand patriote islandais Jón Sigurdsson; il rédige un journal à Reykjavik, et me demande mon nom et mes qualités pour en faire part à ses lecteurs; je suis extrêmement fier de l'honneur qu'il me fait, et ne manque pas, naturellement,

de me donner pour un personnage considérable. Il me prodigue des lettres d'introduction pour plusieurs de ses compatriotes. Je lui demande des renseignements, mais ne tarde pas à m'apercevoir qu'il n'a guère voyagé dans l'intérieur de son pays, et qu'il connaît beaucoup mieux Paris et Copenhague que la Terre de glace. Caractères particuliers : affligé de la manie des toasts, comme tout Scandinave de bonne race, et républicain exalté. L'Islande a son parti de Home Rulers qui veulent affranchir leur pays de la tutelle du Danemark et rétablir l'ancienne république islandaise.

De tous les passagers, le plus amusant est sans contredit un bon bourgeois de Glasgow qui cherche dans les voyages un remède au spleen que lui cause le climat pluvieux de son pays. Or, il est convaincu de l'efficacité de l'homœopathie; il sait par expérience que le souvenir seul des contrées aimées du soleil porte à la mélancolie, tandis qu'on se réjouit de n'être pas obligé de vivre sous des cieux plus tristes que le ciel natal. Il avait donc décidé de s'embarquer pour l'Irlande, où il pleut plus qu'en Écosse; mais comme il a un défaut de prononciation, on lui a donné à Leith un passage pour l'Islande. Arrivé à bord du *Valdemar*, il s'est aussitôt aperçu de sa méprise. « Aller en Islande au lieu d'aller en Irlande, s'est-il dit, et pourquoi pas? Ce doit être fort bon, l'Islande : un pays où il neige quand il ne pleut pas. Allons en Islande; comme l'Écosse me paraîtra belle à mon retour! » Et voilà comment notre Écossais vogue vers la Terre de glace au lieu de voguer vers la verte Érin.

Quand vient la nuit, le *Valdemar* prend un étrange aspect. Les dames sont seules admises dans les cabines particulières; quant aux hommes, on les entasse tous ensemble dans la salle commune, qui se transforme en dortoir : on improvise, au moyen de planches et de montants en fer, plusieurs rangées de couchettes, et trente dormeurs sont distribués sur un espace de quelques mètres carrés. J'ai

2

pour compagnon de couchette un affreux ronfleur sur qui les coups de poing n'ont point d'effet, et qui gigotte constamment comme une grenouille. Il serait difficile de décrire le pittoresque désordre qui règne dans ce noir séjour à l'heure où chacun attend son tour de passer à l'unique lavabo. Quelle confusion de malles, de couvertures, de draps de lit, de chemises, de bottes et de pantalons! C'est à grand'-peine que l'on retrouve ses effets au milieu de cette effroyable mêlée. Je commence à être de l'avis de mon Yankee : ces petites misères sont une excellente préparation graduelle aux grands maux que l'on va affronter.

Le *Valdemar* a une cabine de seconde classe, un affreux trou noir où l'on n'est guère plus à plaindre cependant qu'en première. Elle est occupée par quelques Islandais qui retournent dans leur pays natal après avoir cherché fortune en Amérique. L'un d'eux, qui a appris l'anglais au Canada, me donne une leçon d'islandais, mais mes efforts de prononciation n'aboutissent qu'à le divertir à mes dépens.

Rien n'est plus touchant que l'attachement des Islandais pour leur patrie; ceux qui émigrent dans des régions plus favorisées la regrettent toujours, et leur constant désir est de la revoir quand ils auront amassé un pécule. On m'a conté que l'un d'eux, après plusieurs années de séjour en Europe, fondit en larmes un jour qu'il entendit parler sa langue maternelle, et s'embarqua sur le premier bateau faisant voiles pour Reykjavik. L'Islandais, comme le Lapon, l'Esquimau et le Samoyède, vit dans un climat qui lui appartient en quelque sorte; il y conforme ses mœurs, et préfère à nos vertes campagnes ses déserts de lave, ses glaciers et ses volcans neigeux; il est né au milieu d'eux, et ses yeux sont habitués à des paysages qu'il ne trouve nulle part ailleurs; aussi se plaît-il à répéter avec conviction ce vieux proverbe islandais : *Island er hinn besta land sem solinn skinnar uppâ* : « L'Islande est le meilleur pays

sur lequel brille le soleil. » C'est se faire une grande illusion que de faire consister le bonheur uniquement dans la possession du bien-être!

Il faut que la misère des Islandais soit bien grande pour les déterminer à émigrer. L'émigration islandaise a commencé en 1870, sous l'impulsion de M. Olafsson, journaliste radical et membre du parlement de Reykjavik. On a cherché à concentrer le mouvement, mais la difficulté était de trouver une contrée convenable; on a proposé la Nouvelle-Écosse, l'Ontario, le Wisconsin, le Nebraska, le Manitoba. M. Olafsson, chargé par le gouvernement de Washington de parcourir l'Amérique et de rechercher la contrée la plus propre à l'établissement d'une colonie, a proposé l'Alatska, l'ancienne Amérique russe cédée à l'Union. Il a exploré la contrée, et en est revenu avec la conviction que la presqu'île occidentale de l'Alatska ainsi que les îles Aléoutiennes possèdent un climat à peu près identique avec celui de l'Islande. Il a écrit sur la question une brochure en islandais publiée par le gouvernement américain, et a élaboré un bill ayant pour objet de faciliter aux émigrants les moyens de se rendre à leur lointaine destination; mais le bill n'a pas été présenté jusqu'ici au congrès de Washington. La colonisation du Manitoba a pris de sérieux développements depuis les terribles éruptions volcaniques qui ont désolé l'Islande en 1875. M. Olafsson, que j'ai eu l'occasion de rencontrer plus tard, objecte contre le choix de cette contrée les inondations annuelles causées par les débordements du lac Winnipeg, ainsi que les chaleurs excessives qui succèdent aux froids les plus rigoureux par des transitions brusques auxquelles les Islandais ne sont guère accoutumés. En été, l'Islandais consacre au sommeil le milieu du jour et profite de la clarté des nuits du Nord pour vaquer à ses travaux : il ne peut conserver ces habitudes dans le Wisconsin ou le Manitoba, où les nuits sont

courtes et obscures. C'est donc dans l'Alatska qu'il faudrait chercher une nouvelle Islande; mais le voyage aux côtes du Pacifique est long et coûteux, et les Islandais sont pauvres : aussi ce plan de colonisation a-t-il peu de chances de réussite, à moins que le gouvernement des États-Unis n'en supporte les frais.

Je ne puis comprendre, pour ma part, qu'on encourage l'émigration islandaise. L'Islande est un des pays les plus dépeuplés du monde entier : la population totale de l'île n'est que de 70,000 âmes; elle ne compte pas deux habitants par kilomètre carré; les bras manquent pour y construire des routes et des ponts. Un exode vers l'Amérique ne peut qu'appauvrir davantage le pays. L'île était autrefois beaucoup plus peuplée que de nos jours; les Sagas du douzième siècle parlent de troupes de 3,000 hommes armés, ce qui suppose une population au moins double de la population actuelle. La peste de 1402 enleva beaucoup d'habitants, et le voyageur suédois Uno Von Troil assure, dans ses lettres sur l'Islande, que la petite vérole fit périr 16,000 personnes en 1707 et 1708. Les Sagas parlent aussi de champs couverts de belles moissons, ce qui montre que les anciens Islandais cultivaient la terre. Rien d'ailleurs n'adoucit un climat mieux que la culture du sol et le boisement des montagnes.

Dès le second jour de notre traversée, nous arrivâmes en vue des Orcades. Nous passâmes au milieu de ces îles pittoresques qui doivent être vues par un ciel sombre. Ce ne sont que des rochers à pic contre lesquels la mer se brise avec fureur : les vents et les vagues les ont façonnés en pyramides, en tours, en cavernes, en arcades; d'innombrables oiseaux de mer animent le paysage. Dans ces parages se sont perdus des milliers de navires, au nombre desquels on compte les vaisseaux de l'*Invincible Armada*. Nous laissons à droite un roc escarpé habité par quelques

pêcheurs : c'est *Fair Island* (Belle-Ile), nom qui semble une dérision ; ses habitants restent parfois des semaines entières sans pouvoir affronter la mer, toujours orageuse en cet endroit. En 1868, le *Lessing*, qui allait de Brême à New-York chargé de centaines d'émigrants allemands, se brisa dans la brume contre les falaises de cette île redoutable. La côte était inaccessible, et l'on ne voyait aucune chance de salut ; heureusement on finit par découvrir une galerie souterraine qui s'ouvrait dans les rochers, et c'est par cette issue inespérée que se sauvèrent les malheureux émigrants. Ce dramatique épisode que j'avais lu dans un journal quand j'étais bien jeune, me revenait maintenant dans la mémoire, au seul nom du *Le sing*, avec une surprenante fidélité. Fair Island est célèbre pour ses broderies en laine, qui ont une ressemblance frappante avec les ouvrages mauresques ; cet art n'aurait-il pas été importé par les Espagnols qui échappèrent au désastre de l'*Invincible Armada?*

Après avoir laissé derrière nous les Orcades, nous entrâmes en plein Atlantique, et la mer s'enfla prodigieusement. Nous étions dans la région des *vagues espagnoles*, nom que leur donnent tous les marins, sans que nul ait jamais pu me dire pourquoi. Le pauvre petit *Valdemar* roulait, tanguait, et tout ce qu'il contenait d'animé et d'inanimé se livrait à une sarabande désordonnée. Nous aurions pu nous croire dans une baratte américaine. Les meubles et les colis s'entre-choquaient, la vaisselle volait en éclats, et de graves personnages interrompaient une sentence commencée pour prendre tout à coup les ébats les plus fantastiques. Nous restâmes deux jours dans cette situation peu confortable. Ceux qui s'abordaient engageaient perpétuellement cet intéressant dialogue en anglais, en danois ou en islandais : « Comment vous trouvez-vous? — Atrocement mal. »

Il n'y avait que le faiseur de toasts qui refusât de payer tribut à Neptune : plus la tempête augmentait, plus son appétit grandissait. D'abord j'enviai bassement son bonheur; puis cette envie finit par dégénérer en haine. Il appelait constamment le *stewart* et ne cessait de réclamer du jambon, de la viande froide et toutes sortes de friandises qu'il engloutissait dans son estomac avec une facilité qui soulevait une indignation générale et concentrée. Ce n'est pas qu'il y eût contre lui aucun ressentiment bien déterminé; mais le mal de mer est de telle nature que celui qui en est atteint sent se réveiller ses instincts égalitaires et ne peut supporter que les autres aient le privilége d'y échapper.

Parfois je m'arrachais à l'horrible atmosphère d'hôpital qui régnait dans la salle commune; je revêtais un costume de pilote, chaussais des bottes de mer et grimpais sur l'échelle roide qui menait sur le pont. Là, bravant le froid, le vent, je restais des heures entières à contempler la mer en furie. C'était un grand spectacle que ce sombre Océan du Nord dans son aspect hivernal : car depuis que nous avions doublé la pointe Peterhead, nous avions passé sans transition d'une saison à l'autre; la neige tombait sur le pont et blanchissait les cordages, qu'un vent glacial faisait vibrer comme des cordes de violon. Parfois, un pâle rayon de soleil perçait les nuages; mais c'était un soleil sans chaleur qui ne ressemblait guère à l'ardent soleil d'été que nous avions laissé en Écosse. Nous luttions contre un vent contraire soufflant du nord-nord-est, et ne faisions que six nœuds à l'heure.

Les paquebots danois font habituellement escale à l'archipel des Féroë, situé à mi-chemin de la route d'Islande. Nous arrivâmes bientôt en vue de ces îles; mais à peine la terre eut-elle été signalée, que nous fûmes envahis par une de ces brumes épaisses, messagères des banquises de

glace qui stationnent plus au nord. Il nous fallut marcher avec les plus grandes précautions, car en temps de brume les violents courants qui règnent dans ces parages entraînent souvent les navires vers des côtes très-dangereuses. A sept heures du soir une éclaircie nous permit de reconnaître notre position.

Le paysage était d'une indicible grandeur. De tous côtés surgissaient des montagnes plongeant à pic dans la mer, tandis que leurs cimes neigeuses se perdaient dans les nuages; d'innombrables oiseaux de mer, nichant dans les crevasses, jetaient des cris perçants dont le bruit dominait celui des vagues qui déferlaient impuissantes contre ces masses formidables. Des torrents se précipitaient du haut des rochers et s'élançaient dans la mer avec la rapidité de la foudre. Parfois le voile se refermait, et pyramides, pains de sucre, forteresses, tout s'évanouissait comme par enchantement; puis un rayon de soleil perçait de nouveau la brume et éclairait quelques instants le splendide tableau.

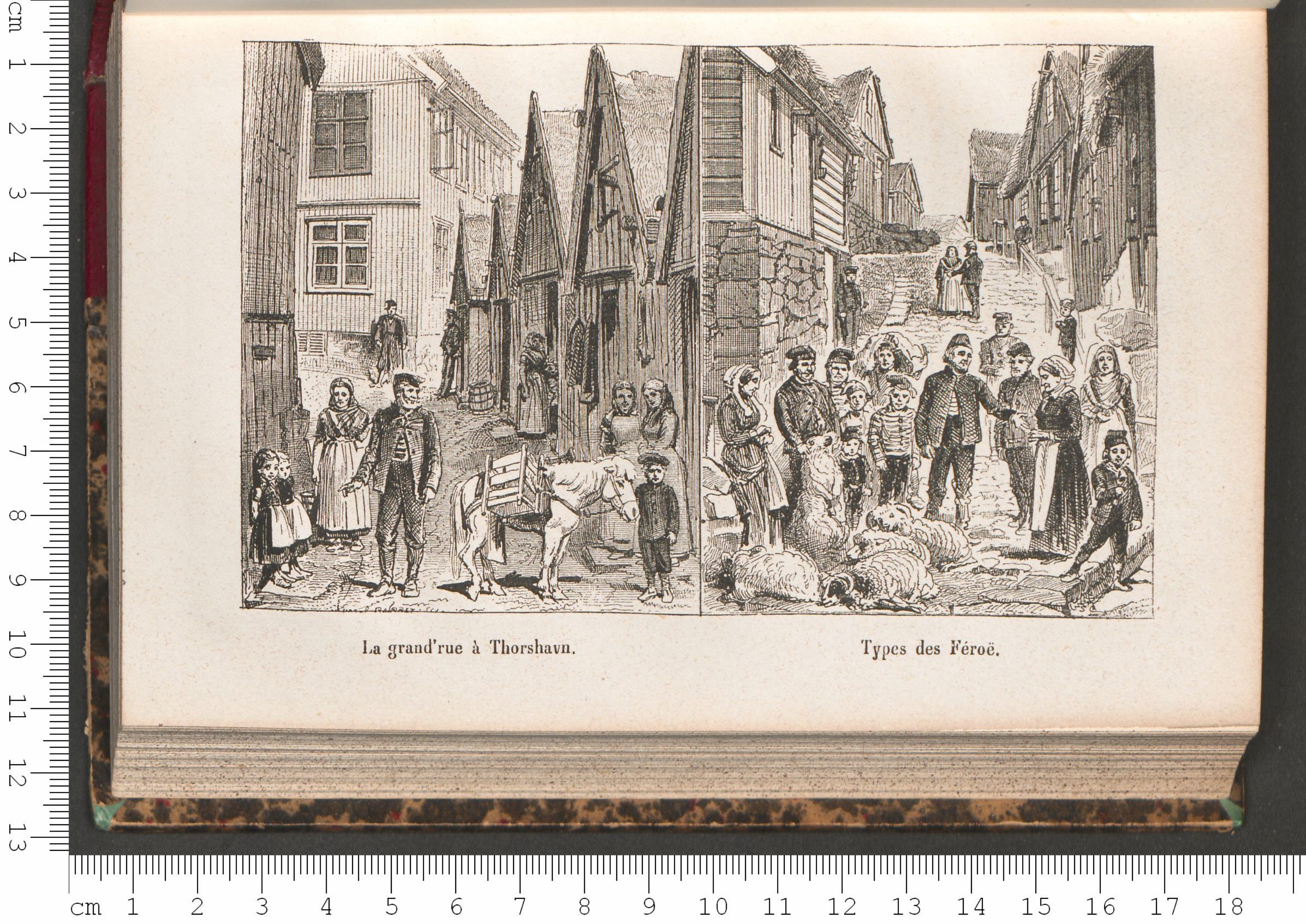
Après soixante heures de traversée, nous jetons l'ancre devant *Thorshavn,* capitale des Féroë. Elle est située dans l'île Stromoë, la plus grande du groupe. Les Féroésiens l'ont consacrée à Thor : de tous les dieux de l'ancienne mythologie scandinave, Thor est celui qui a la vie la plus dure. Aux Féroë comme en Islande, son nom jouit toujours d'une grande popularité; on le préfère même à Odin, le Jupiter des païens du Nord. Et aujourd'hui, après plus de huit siècles de christianisme, on l'invoque encore lorsqu'il s'agit d'accomplir une action courageuse.

Le *Valdemar* tire le coup de canon d'usage, et un canot nous amène bientôt le personnage officiel de l'endroit, M. Müller. Cet homme, qui peut avoir une soixantaine d'années, porte une casquette galonnée et une redingote garnie de boutons portant l'empreinte de la couronne royale; ce

doit être un habile homme, à en juger par la multiplicité de ses fonctions : il est *sysselmand,* titre qui correspond à celui de maire, avec cette différence qu'un sysselmand exerce aussi des fonctions judiciaires; il est en outre maître de poste; il est même sénateur; enfin il est marchand et vend de tout, voire des œufs et du fromage. Je lui ai acheté mon stock de photographies. M. Müller a succédé à ce sysselmand qui, lors de la visite de Christian IX en 1874, fut chargé de lire l'adresse de bienvenue. Jamais tête couronnée n'avait débarqué antérieurement à Thorshavn, et le pauvre maire, dominé par la grandeur de l'événement, succomba à l'émotion et tomba mort aux pieds de son roi.

Je saute avec mes compagnons de traversée dans une chaloupe, et après quelques coups de rames nous débarquons. La neige tombe à gros flocons au moment où nous faisons notre entrée dans la capitale des Féroë. Miséricorde! quelle horrible odeur de poisson! On sent tout de suite que la mer fait la fortune de ces îles. La première scène qui s'offre à nos yeux est une scène de carnage : des hommes roux, aux cheveux incultes, armés de coutelas, les bras nus et rouges de sang, éventrent des morues fraîches et les décapitent; tout en se livrant à leur répugnante besogne, ils nous regardent d'un air hébété. Plus loin, des femmes étalent sur les rochers les poissons qui doivent y passer plusieurs semaines à sécher au soleil; ils sèchent par myriades, alignés les uns contre les autres, et il n'est pas un pouce de terrain dans toute la banlieue qui ne soit couvert du produit de l'Océan. Comme les pluies nuisent beaucoup à la dessiccation en plein air, on vient d'inaugurer un séchoir artificiel : c'est un four à chaleur modérée, où l'on dispose les poissons sur des lattes; au bout de trois jours ils sont séchés à point. L'essai semble devoir réussir.

Thorshavn est une capitale lilliputienne : elle compte



La grand'rue à Thorshavn.

Types des Féroë.

huit cents habitants, et on la traverse en cinq minutes; je ne pourrais mieux la comparer qu'aux petites cités de bois de la Norwége. Les maisons sont éparpillées sans ordre sur les rochers; il n'en est pas trois qui soient bâties au même niveau ou orientées de la même façon. Les rues, ou plutôt les ruelles, ne sont faites que pour les piétons; elles gravissent ou descendent les pentes sans aucune direction déterminée, sont roides comme des escaliers, et si étroites qu'un homme quelque peu obèse ne saurait s'y engager : ce dont on peut conclure qu'il n'y a point de gens affligés de cette infirmité aux îles Féroë. Les maisons offrent l'aspect le plus misérable : elles sont construites en bois goudronné, percées d'étroites fenêtres et couvertes de gazon; elles n'ont généralement pas d'étage, et sont si basses qu'il suffit d'étendre le bras pour atteindre l'extrémité inférieure de la toiture. Le long des façades se balancent au vent des chapelets de morues qui empestent l'atmosphère; l'odeur de l'huile et du poisson vous poursuit partout. L'intérieur des habitations n'est guère plus avenant que l'extérieur : la malpropreté, l'humidité, le manque d'air et de confort, tout dénote un mépris absolu des lois les plus élémentaires de l'hygiène; le climat doit être extraordinairement salubre pour qu'un peuple qui vit dans de telles conditions ne soit pas décimé par les maladies.

Les habitants ont conservé le type caractéristique des anciens Vikings [1] : les hommes sont robustes et de haute taille, leurs yeux sont bleus, leur abondante chevelure blonde ou rousse rappelle la crinière du lion. Leur costume est pittoresque et admirablement approprié au climat; ils se coiffent du bonnet phrygien et portent une veste en

[1] Les Vikings abritaient leurs navires au fond des baies et des fjords. Le mot a pour étymologie *vik*, baie ou fjord (en anglais *wich*).

vadmel, des culottes en étoffe de laine qui se boutonnent au-dessous du genou, de longs bas de laine épaisse et des mocassins en peau de phoque ou de mouton. Les femmes se coiffent d'un mouchoir de soie noire et se chaussent de la même façon que les hommes; le reste de leur costume ne se distingue pas de celui de nos villageoises. J'ai remarqué chez elles cette exquise fraîcheur de teint qui caractérise les Islandaises.

L'arrivée du steamer est une fête pour les marchands danois exilés dans cette localité, qu'aucun fil télégraphique ne relie au reste du monde; à cette occasion, ils arborent sur leurs demeures le pavillon de la mère patrie, et ils accueillent avec joie les passagers qui leur apportent des nouvelles d'Europe. L'un d'eux, M. Hanson, nous invite à souper. Nous entrons dans une confortable maison danoise, d'une irréprochable propreté; on jouit des fenêtres d'une vue magnifique sur la baie de Thorshavn; dans chaque pièce ronfle un de ces immenses poêles de fonte en usage dans les pays du Nord; les murs en bois sont ornés de vues de la dernière Exposition de Paris. Madame Hanson a la gracieuseté de nous apporter des fleurs, la chose la plus précieuse qu'elle puisse nous offrir sous ce triste climat; elle nous sert ensuite d'excellent café au lait, des omelettes et du pain noir étendu de beurre frais. Après ce frugal souper, nous sommes tous pris de la contagion de la correspondance, à la nouvelle que l'*Arcturus* doit passer ici dans quelques jours; il nous semble, tout en écrivant, que le plancher et les meubles vacillent comme si nous étions encore à bord du *Valdemar*.

A onze heures du soir, nous quittons la maison hospitalière de M. Hanson. Il fait complétement jour, car sous cette latitude il n'y a plus de nuit à cette époque de l'année. Déjà à Édimbourg je pouvais lire un journal à dix heures du soir; depuis lors nous n'avons cessé de remonter vers

le Nord; chaque jour j'ai remarqué que le soleil se couchait une demi-heure plus tard : nous allons bientôt atteindre les latitudes où il ne se couchera plus du tout. Sous le cercle polaire, aux plus longs jours de l'année, il darde ses rayons pendant vingt-quatre heures; à Hammerfut, la ville la plus septentrionale de l'Europe, il ne disparaît pas de l'horizon pendant six semaines; au Spitzberg, le plus long jour est de deux mois et demi; au pôle même, l'année se divise en un jour de six mois et une nuit de même durée. Dans les premiers temps, il est difficile de s'accoutumer à ce jour perpétuel : on perd tout à fait la notion du temps, et l'on ne sait quand il faut aller se coucher.

Nous profitons de la clarté pour faire l'ascension d'une montagne de 400 mètres de hauteur qui domine Thorshavn. Nous rencontrons dans la banlieue de pauvres jardinets où les indigènes cultivent quelques légumes, et qu'ils ornent de saules, de sureaux et de groseilliers; ces arbres nains qui nous font sourire nous paraîtraient de grandes merveilles si nous revenions de l'Islande, où nous ne verrons plus la moindre végétation arborescente. Les prairies, émaillées de saxifrages, sont clôturées de murs en pierres sèches qu'il nous faut franchir à tout instant. Aux prairies succèdent des pentes pierreuses où il n'y a plus la moindre trace de végétation. Au bout d'une heure nous atteignons la cime, du haut de laquelle on domine tout l'archipel féroésien; contemplée au crépuscule de minuit, cette vue est d'une incomparable magnificence. Les cimes neigeuses surgissent dans toutes les directions, sombres et désolées comme les pics du Spitzberg, et affectant les formes les plus fantastiques.

Les îles Féroë sont entièrement d'origine volcanique : elles ont surgi de toutes pièces du sein d'Amphitrite et sont, comme l'Islande, constituées de trapp de formation

sous-marine. Les canaux étroits et profonds qui s'ouvrent entre elles semblent n'être que des crevasses gigantesques causées par la contraction qu'a déterminée le refroidissement des produits ignés. A cause de leur éloignement de tout continent, elles sont à la merci de la furie des vagues; la mer est d'ailleurs très-profonde dans le voisinage immédiat des côtes, qui sont généralement à pic. Leur nom dérive de *faer* (mouton), soit parce qu'on y a trouvé des moutons sauvages lors de leur découverte, soit parce que l'élevage de ces animaux fut de tout temps l'une des principales industries des habitants. Les Féroë furent connues des pirates norwégiens longtemps avant qu'ils eussent découvert l'Islande; mais elles ne furent peuplées qu'à l'époque des guerres du roi Harald. Grâce à l'influence de la mer, ces îles jouissent d'un climat moins rigoureux que ne peut le faire supposer leur situation entre le 61e et le 62e degré de latitude nord. L'herbe y pousse sur les montagnes jusqu'à 2,000 pieds d'altitude. Les arbres n'y viennent pas, il est vrai, si ce n'est dans les jardins abrités; mais c'est moins à cause du froid excessif qu'à cause des grands vents qui soufflent constamment de la mer.

Les Féroésiens parlent un idiome qui se rapproche beaucoup plus de l'islandais que du danois. Quoiqu'ils soient de la même race que les Islandais, ils n'ont guère cultivé comme eux la littérature; venus des côtes de la Norwége et des îles Loffoden, ils ont toujours eu un goût prononcé pour la piraterie et un ardent amour de l'indépendance; ils ne payaient point tribut à la Norwége, dont ils étaient autrefois sujets, et leurs mœurs, comme celles des Islandais, ne s'adoucirent qu'avec l'introduction du christianisme au onzième siècle. En 1814, les îles Féroë passèrent au Danemark. Cette colonie n'a d'importance que comme station de pêche. L'agriculture y est d'un maigre profit : le sol est, en effet, tellement rocailleux,

qu'il faut le cultiver avec la houe. Les insulaires élèvent des bêtes à cornes, des poneys et des moutons; mais leur principale industrie est la pêche de la morue, du hareng, du phoque et de la baleine. Lorsqu'une bande de baleines est signalée, la nouvelle se répand aussitôt dans tout l'archipel au moyen de feux allumés sur les montagnes; des centaines d'embarcations affluent de tous côtés, forment un immense demi-cercle autour des cétacés et les chassent vers quelque crique, où ils sont promptement massacrés. Les indigènes mangent la chair de la baleine, fraîche ou séchée; ils mangent aussi tous les oiseaux de mer avec leurs œufs, à l'exception des goëlands et des cormorans.

Avant de retourner à bord du Valdemar, il convient de verser quelques larmes, suivant l'usage, à l'occasion des adieux d'un de nos compagnons de traversée, un Anglais qui se propose de passer quelques semaines aux Féroë pour se livrer aux douces émotions de la pêche à la ligne. Il faut être irrémédiablement affligé de cette passion pour venir l'assouvir tout seul dans un aussi triste pays.

Le lendemain nous sommes déjà loin de Thorshavn, mais les hautes montagnes des Féroë se profilent encore à l'horizon, avec leur brillante auréole neigeuse. La mer est d'un calme parfait, et la température est singulièrement adoucie. Bientôt nous perdons de vue la dernière île, et nous voguons vers cette Islande qui doit nous apparaître dans deux jours et que nous entrevoyons déjà à travers le prisme de l'imagination.

Le soir, nous assistons à un de ces couchers de soleil dont les mots ne peuvent rendre la prodigieuse beauté. Les nuages, diaprés et à demi transparents, affectent la forme d'immenses draperies suspendues à la voûte du ciel, où toutes les couleurs du prisme se fondent dans une divine harmonie. J'ai souvent vu la même féerie de couleurs sous les latitudes méridionales; mais là ce merveil-

leux spectacle ne durait que quelques minutes, tandis qu'ici, où il n'y a pas de nuit, il se prolonge du coucher jusqu'au lever du soleil. De toutes les grandes scènes de la nature, je ne sais rien de si beau qu'une de ces lumineuses nuits du Nord sur un océan calme où se réfléchissent d'un côté les lueurs rougeâtres du soleil, de l'autre la pâle clarté de la lune qui satine les flots de reflets d'argent.

C'est lorsque la mer est apaisée que les baleines se montrent à la surface des eaux; elles sont nombreuses dans cette région septentrionale de l'Atlantique, et nous sommes souvent entourés de plusieurs de ces cétacés, que nous reconnaissons de loin aux colonnes d'eau qu'ils lancent dans les airs au milieu de leurs lourds ébats. Ces colonnes d'eau peuvent avoir dix pieds de hauteur, et non trente à cinquante, comme l'affirme l'Américain Pliny Miles [1], qui prétend avoir entendu le bruit des baleines à un ou deux milles de distance! Les Yankees ont peut-être hérité de l'ouïe des Indiens.

Dans ces parages se tient aussi, dit-on, le fameux serpent de mer, dont la mythologie scandinave et les sagas islandaises font si souvent mention. Les marins du Nord ont toujours cru à son existence : cette croyance a probablement pris naissance à la suite de l'apparition dans les mers du Nord de quelque monstre gigantesque; elle s'est répandue en Europe au moyen âge. L'évêque Pontoppidan prétend avoir vu le serpent de mer, et même de nos jours des marins l'ont signalé en 1873 et en 1875 dans la baie du Massachusetts [2]. Des savants, parmi lesquels on compte le professeur Agassiz, sont convaincus de l'existence de ce monstre marin [3]. J'aurais, pour ma part, bien

[1] *Nordurfari, or Rambles in Iceland*. New-York, 1854.
[2] *Kneeland, An American in Iceland*. Boston, 1876.
[3] On pourra consulter sur cette question le recueil américain

voulu faire la connaissance d'un être aussi mystérieux, mais il n'a pas daigné satisfaire ma curiosité.

Depuis deux jours nous n'avons plus aperçu aucune terre, et chacun commence à se demander pourquoi l'Islande n'est pas encore en vue. Nous calculons que nous ne devons plus être très-éloignés de l'extrémité méridionale de l'île, et nous espérons découvrir bientôt les cimes glacées de la région du Vatna Jokull que l'on aperçoit les premières. Mais, ô malheur! le vent saute au sud-ouest et nous enveloppe d'un brouillard épais. Il ne pouvait rien survenir de plus vexatoire au moment où nous apprêtions nos lorgnettes pour jouir de la première apparition de cette Islande inconnue.

Vers le soir, nous commençons à distinguer des formes vagues qui se dessinent derrière le voile de brume, puis, à travers une éclaircie, nous reconnaissons des montagnes qui se découvrent une à une; pendant quelques minutes, toute une rangée de pics se déploie dans la trouée : on dirait la chaîne des Alpes surgissant du milieu de l'Océan. Ceux d'entre nous qui ont déjà vu ce panorama désignent par leur nom chaque volcan, chaque glacier : c'est d'abord l'*Oraefa Jökull,* l'un des plus terribles volcans de l'Islande, puis le *Myrdals Jökull* et l'*Eyafialla Jökull;* mais tout est confus dans ce grandiose paysage polaire; les glaciers se confondent avec les nuages, les cimes restent invisibles, et les montagnes de l'intérieur du pays se cachent dans les brouillards. Nous ne pouvons entrevoir que le premier plan du tableau; mais cette vue incomplète est déjà bien assez belle pour nous dédommager des ennuis d'une longue et pénible traversée.

Aperçue de la mer, la côte méridionale de l'Islande

Proceedings of the Boston Society of Natural History, vol. XVI, p. 337-339.

offre l'aspect d'une longue chaîne de montagnes volcaniques couvertes d'un éblouissant manteau de neige et envoyant vers l'Atlantique une infinité de glaciers. Ce littoral est un des plus dangereux du monde : sur une étendue de plus de cent lieues il n'offre pas un seul point où les navires puissent chercher un refuge. On nous montre, près du cap Portland, un voilier américain qui s'est brisé à la côte pendant une de ces tempêtes qui règnent presque constamment dans ces parages. Le cap Portland, qui forme la pointe méridionale de l'île, est un rocher gigantesque que les attaques continuelles de la mer ont fini par perforer; un vaisseau pourrait passer tout mâté sous cette arcade naturelle; elle sert de repaire à des légions d'oiseaux de mer.

A vingt-cinq kilomètres au sud de l'Islande est un groupe d'îlots volcaniques qui portent le nom de *Vestmanneyar*. Le *Valdemar* y fit une courte escale. La mer est si profonde dans le voisinage de ces rocs absolument verticaux, que le steamer peut les côtoyer de très-près. Un seul de ces îlots est habité. L'anse où nous mouillons est évidemment un ancien cratère dans l'intérieur duquel la mer a fait irruption; de tous côtés surgissent des cônes de cendres qui dénotent une récente activité volcanique. Dans une fente de la montagne se trouve un pauvre petit coin de verdure, au milieu duquel on aperçoit une demi-douzaine de huttes en terre couvertes de gazon : ce sont les habitations des insulaires. On ne saurait rien voir de plus misérable. Quant au paysage, tout ce qu'on peut imaginer de plus effroyable, de plus sinistre d'aspect, n'en donnerait pas même l'idée. Partout le noir roc basaltique, nu, pelé, hérissé de pointes et d'aiguilles.

On se demande comment des hommes peuvent se résoudre à vivre en un pareil lieu. J'ai vu, tout au nord de la Laponie, la sombre et désolée *Magerö*, l'île Maigre la

bien nommée ; j'ai vu près du Labrador, au nord de Terre-Neuve, des terres non moins déshéritées ; mais je n'ai rien vu d'aussi affreux que ces îles Westmann, dont le nom [1] rappelle les criminels irlandais qui vinrent s'y réfugier après le meurtre de Leifr, dans les premiers temps de la colonisation de l'Islande ; ce lugubre souvenir ajoute encore à l'impression de terreur que cause la vue du site.

Quoique les îles Westmann ne soient qu'à une portée de canon de la côte d'Islande, elles ne peuvent communiquer avec elle que rarement, à cause des dangers que courent les frêles embarcations islandaises sur un océan presque toujours tourmenté. Les habitants passent souvent plusieurs mois sans recevoir aucune nouvelle de l'Islande ; le paquebot danois ne les visite que de loin en loin, lorsque la mer est calme et le vent favorable. Ils ont pour unique ressource la pêche et la chasse aux manchots ; ces singuliers palmipèdes nichent par myriades dans les fentes des rochers ; les insulaires troquent leurs plumes contre les objets de première nécessité, et ils se nourrissent de leur chair. Cette nourriture peu variée, jointe à l'abus de l'eau-de-vie, engendre les maladies. Les nouveau-nés meurent généralement au bout de quelques jours, et ceux qui survivent sont envoyés en Islande pour y être élevés. La population clair-semée ne se maintient que par l'immigration.

Les embarcations qui nous accostèrent pour prendre les lettres avaient une forme originale : elles étaient plus étroites et plus allongées que celles que nous avions vues aux îles Féroë. On le conçoit, les lettres à destination de ces tristes îles ne sont pas nombreuses : j'en ai vu délivrer trois. Un canot nous amena une famille westmannienne que la misère avait déterminée à émigrer au pays des mormons ; ces malheureux étaient conduits par un homme

[1] *Westmann*, hommes de l'Ouest.



presque aussi pauvre qu'eux, vêtu d'habits crasseux et chaussé de mocassins. On disait autour de moi que cet homme était un évêque mormon. Un évêque mormon sous ces haillons sordides! je n'en pouvais croire mes yeux. Sur le coffre qui contenait ses hardes, je lus ces mots : « *Salt Lake City*. » C'était un Islandais revenu du Lac Salé aux frais du prophète, dans le but de faire de nouvelles recrues dans son pays natal. On m'a assuré qu'ici, comme dans les autres pays scandinaves, le mormonisme ne réussit à faire des prosélytes, ou plutôt des dupes, que parmi les classes les plus infimes et les plus pauvres.

Après avoir déposé les trois lettres et pris à bord les émigrants, le *Valdemar* lança un joyeux sifflet d'adieu à ces tristes rochers et partit pour Reykjavik.

CHAPITRE II

REYKJAVIK.

Dans la baie de Faxa. — Le vent souffle en tempête. — En vue de Reykjavik. — Débarquement. — L'hôtel Alexandra. — Chez la veuve Thorsdal. — La cuisine islandaise. — Aspect de la capitale. — Rues et monuments. — L'Althing. — Le gouverneur. — Aspect de la population. — Costume des femmes. — Nuits sans ténèbres. — Projets de voyage.

Quand je m'éveillai le lendemain, le *Valdemar* était mouillé dans la baie de Faxa, à quelques encablures de la terre, entre une canonnière danoise et l'aviso français *le Dupleix*. Ces deux bâtiments de guerre avaient la mission toute pacifique de protéger la pêche; leur présence égayait la rade, où se balançaient huit pauvres petits bateaux de pêche islandais d'un aspect plus que primitif.

Après une des plus rudes traversées que j'eusse jamais faites, je n'étais pas fâché de quitter enfin l'affreux bateau où je me considérais comme en prison depuis une semaine; mais j'avais compté sans mon hôte : l'Islande nous souhaita la bienvenue en nous donnant un avant-goût de son joli climat. Un vent de sud-sud-est soufflait dans la baie avec une telle rage, qu'il ne fallait pas songer à affronter en canot les lames courtes et frangées d'écume qui semblaient vouloir démolir les flancs du *Valdemar*. Il nous fallut attendre la fin de la tempête avant de pouvoir nous

dégourdir les jambes sur le volcanique plancher des vaches islandaises. Une pluie fine et glacée nous cinglait le visage, aucune montagne n'était visible, et nous fûmes réduits pendant une journée entière à braquer nos lorgnettes sur une centaine de maisons de bois dispersées sans ordre le long du rivage et dominées par deux affreux bâtiments, la maison du gouverneur et l'école latine. Aucun arbre, aucune verdure ne réjouissait la vue.

C'était là Reykjavik, la capitale de l'île mystérieuse que j'avais si souvent vue en rêve! Quelle différence entre le rêve et la prosaïque réalité! J'avais rêvé un large port d'où les hardis Vikings s'élancèrent autrefois à la découverte du Nouveau Monde; j'avais rêvé une vieille et respectable cité tenant dignement son rang de capitale d'un pays aussi grand que l'ancien royaume de Prusse, et je ne trouvais qu'un amas de baraques en bois, éparpillées au fond d'une baie exposée à tous les vents.

Dans un voyage en Islande, il faut, dès le premier jour, se défaire de l'habitude de faire des comparaisons avec d'autres pays; il faut laisser de côté toute idée préconçue et s'abandonner entièrement aux impressions nouvelles. Reykjavik, qui est une grande ville aux yeux des insulaires, n'est aux yeux d'un Européen qu'un tout petit village, assez semblable aux cités de bois des régions minières de l'Amérique lorsqu'elles sont encore à l'état embryonnaire. La ressemblance serait complète si les villes islandaises poussaient avec la rapidité des champignons comme celles du Far-West; mais lorsqu'on lit les descriptions des anciens voyageurs, on peut se convaincre que Reykjavik n'a absolument pas changé depuis un siècle. J'ai constaté sur un vieux plan de la ville, que possède un des notables de l'endroit, qu'elle avait déjà deux rues il y a cent ans; du train dont elle progresse, elle aura vraisemblablement deux rues dans cent ans.

Dans la soirée, la tempête se calma un peu, et nous pûmes sauter dans un canot qui nous déposa sur un quai de bois, mouillés, grelottants et ruisselants d'eau salée. Nous n'eûmes pas à subir les formalités de la douane : l'Islande et les îles Fortunées sont les deux seuls pays où je n'aie pas rencontré cette aimable institution. Au reste, l'importation est si insignifiante, que les droits de douane couvriraient à peine le salaire des employés.

Mes compagnons de traversée, en gens pratiques, prirent immédiatement possession des trois chambres de l'hôtel Alexandra pendant que je m'occupais du transport de mes bagages. Reykjavik a un hôtel; seulement, si je n'avais pris l'engagement de ne plus faire de comparaisons avec d'autres pays, je dirais que les plus misérables *posadas* de la Vieille-Castille paraîtraient pompeuses auprès de l'hôtel Alexandra. Comme la perfide Albion avait accaparé tout le logement disponible, je fus réduit à chercher ce qu'un Espagnol appellerait une *casa de huespedes,* et je finis par trouver une petite chambre chez la veuve Thorsdal, excellente femme qui a habité Londres et parle l'anglais. Ma chambrette de bois était mignonne, étroite, basse, garnie de quelques meubles fabriqués à Copenhague et d'un grand poêle cylindrique, éclairée par deux toutes petites fenêtres qui avaient le grave inconvénient de ne point s'ouvrir; en Islande, les fenêtres ne servent qu'à donner la lumière du jour, et on ne les fait si petites que parce qu'on ne peut les supprimer tout à fait pour mieux se protéger contre le froid.

C'est chez la veuve Thorsdal que j'appris à savourer les délices de la cuisine islandaise. Le dîner se composait invariablement de poisson bouilli. Parfois il y avait de la soupe, mais c'était — *proh pudor!* — de la soupe au cabillaud! Il y avait aussi, comme hors-d'œuvre, des tranches rouges qu'on étendait sur du pain noir en le

saupoudrant de poivre : c'était du saumon fumé. Il y avait encore des boulettes blanches que je pris d'abord pour de la viande de veau, mais c'était du cabillaud haché. Trop de poisson. Pendant mon séjour chez la veuve Thorsdal, je n'ai jamais vu paraître à table le moindre morceau de viande. J'ai retrouvé ici la coutume américaine de ne boire aux repas que de l'eau ou du lait.

Courons maintenant voir la localité. Ce sera bientôt fait, car, ainsi que je l'ai dit, elle se compose de deux rues; l'une s'étend le long de la mer, c'est la rue du Fort ou *Hafnar Straeti* : là sont les magasins et les échoppes, le club et l'hôtel Alexandra avec son billard. L'autre rue, qui s'appelle la rue Haute ou *Adalstraeti*, coupe la première à angle droit et aboutit à un bâtiment en bois dont la façade porte en grandes lettres blanches peintes sur fond bleu le mot « *hospital* ». L'une et l'autre rue offrent cette particularité que le sol résonne sous les pas comme s'il était miné par les forces volcaniques.

Les maisons sont en bois, et comme le pays ne produit pas d'arbres, on fait venir à grands frais de la Norwége les matériaux de construction. Il n'est pas deux maisons qui soient construites sur le même plan : leurs façades sont peintes en jaune, en noir ou en gris, quelquefois en blanc; généralement elles sont séparées les unes des autres et entourées de misérables jardinets où l'on obtient dans les bonnes années des choux, des navets et des pommes de terre dont le goût rappelle celui du savon. A chaque fenêtre on aperçoit, sous les rideaux de mousseline, des fuchsias ou des geraniums cultivés dans des pots avec une touchante sollicitude. J'avais déjà remarqué, dans le nord de la Norwége, ce goût des fleurs, qui règne dans le voisinage du cercle polaire avec la même intensité que le goût des thermomètres : il n'est pas une maison qui n'ait son Réaumur pendu à l'extérieur, de telle façon qu'on puisse constamment



Reykjavik.

le voir de l'intérieur aussi bien que de la rue. D'un bout à l'autre de l'Islande, il n'est si pauvre habitation qui n'ait son thermomètre : c'est que dans cette froide Terre de glace la température est la préoccupation continuelle des habitants.

Les rues de Reykjavik, comme celles de Thorshavn, sont empoisonnées par l'atroce odeur de vieux poisson, et il faut que le climat soit extraordinairement sain pour que la peste n'y règne pas à l'état endémique. La localité est encore affligée d'autres fléaux; les pluies y sont bien plus fréquentes que dans le reste de l'île, et ce sont des pluies diluviennes qui tombent sans trêve pendant deux ou trois jours. Dès qu'il fait beau, la moindre brise soulève une fine poussière basaltique qui noircit tous les objets et pénètre dans les habitations les mieux closes.

Dans l'intérieur de l'angle formé par la rue du Port et la rue Haute s'étend l'*Austurvöllr* ou le square de l'Est : c'est une grande pelouse formant un carré parfait; elle sert de lieu de campement aux voyageurs qui viennent de l'intérieur; ils y plantent leurs tentes tout comme font les Marocains au Zoco de Tanger. L'*Austurvöllr* est la place publique de Reykjavik; c'est là que se trouvent réunies les splendeurs monumentales de la capitale. Au centre se dresse une petite statue de bronze représentant Bertel Thorwaldsen, le marteau à la main. Tout le monde croit que le célèbre sculpteur était Danois, parce que les Danois ne cessent de le faire croire au monde; mais il est avéré qu'il était Islandais, ce dont ses compatriotes sont immensément fiers. Il naquit sur mer d'un père islandais; son grand-père avait été ministre luthérien à Miklibaer en Islande; enfin Thorwaldsen comptait parmi ses ancêtres un certain Snorre Thorfinnson, qui naquit en Amérique en 1008, plusieurs siècles avant que Christophe Colomb eût retrouvé ce continent, depuis longtemps connu des Islandais.

En face de la statue de Thorwaldsen s'élèvent les deux édifices en pierre de Reykjavik : l'église et le nouveau bâtiment de l'Althing. L'église, que les indigènes appellent avec un aplomb du plus haut comique « la cathédrale », bien qu'elle soit grande comme une chapelle de village, ne mériterait pas une mention si elle ne possédait des fonts baptismaux dus au ciseau de Thorwaldsen. L'œuvre a la forme d'un petit obélisque carré, en marbre de Carrare, dont trois faces représentent une scène en rapport avec sa destination : le baptême du Christ, le Christ bénissant les petits enfants, la Vierge avec les enfants Jésus et saint Jean. Ces sujets sont traités avec cette touche adorable du maître. Sur la face postérieure est gravée cette inscription, qui montre que Thorwaldsen se considérait lui-même comme Islandais : « *Opus hoc Romae fecit, et Islandiae, terrae sibi gentilitiae, pietatis causa, donavit Albertus Thorwaldsen, anno* MDCCCXXVII. »

L'Althing siégeait autrefois dans les salles en bois de l'école latine; il tiendra désormais ses sessions dans un somptueux bâtiment en pierre, qui a coûté environ 200,000 francs : c'est un édifice d'un style massif, mais imposant, auquel on mettait la dernière main lors de mon arrivée, et qui devait être inauguré le 1er juillet suivant.

Le gouverneur, M. Finsen, habite au bout de la ville une grande maison sans aucune prétention architecturale, située au milieu d'un enclos destiné à la culture des choux. Quand j'allai lui présenter mes respects, je trouvai la porte ouverte et dépourvue du factionnaire de rigueur, et pour cause; l'armée permanente de l'Islande se réduit à deux *policemen*, dont les gourdins suffisent à maintenir l'ordre le plus parfait sur toute l'étendue du territoire. Comme il n'y avait pas ombre d'huissier ni même de sonnette, j'entrai et frappai à la première porte venue. Le

gouverneur lui-même vint m'ouvrir : dès que je lui eus remis ma lettre d'introduction, il me fit passer dans son bureau et m'accorda une demi-heure de conversation, dont j'ai conservé un excellent souvenir. M. Finsen s'exprime mieux en français qu'en anglais; quant à l'allemand, il affecte de l'avoir oublié depuis la guerre du Schleswig. C'est un homme d'une grande simplicité, très-populaire en Islande. Il a succédé au comte Trampe, occupe son poste depuis une douzaine d'années, et ne paraît nullement s'y déplaire, bien que le séjour de Reykjavik semble devoir être un affreux exil pour un Danois. Son traitement ne dépasse guère celui d'un de nos chefs de bureau.

Suivant les renseignements officiels qui m'ont été communiqués, la population de Reykjavik est actuellement de 2,600 habitants, ce qui est déjà bien respectable pour la capitale d'un pays qui ne compte que 70,000 âmes; mais ce chiffre comprend en outre les habitants des faubourgs, si l'on peut donner ce nom à de pauvres groupes de huttes en terre qui rappellent celles des Esquimaux. Cette population de Reykjavik a un aspect qui charme au premier abord : on ne voit ici que d'honnêtes physionomies; on s'aperçoit bien vite, à la bonne mine des gens, que la capitale de l'Islande est complétement hors du monde, qu'on y fait peu de politique, qu'on n'y lit guère les journaux, qui d'ailleurs ne paraissent que de loin en loin à l'arrivée des paquebots d'Europe. Tous les passants que je rencontrais portaient la main à leur chapeau de feutre et m'honoraient d'un salut respectueux; ceux que je croisais pour la dixième fois me saluaient une dixième fois, et j'avais fort à faire pour tenir tête à un pareil assaut de politesses.

Il est certain que l'intérêt de curiosité que pouvait offrir ma personne à ces braves gens n'approchait pas de celui

que je trouvais dans leur seule qualité d'Islandais. Sans aller en Chine ou au Japon, on a souvent vu des Chinois ou des Japonais; mais qui donc peut se flatter d'avoir jamais vu un spécimen d'Islandais? Je me trouvais enfin au milieu des Islandais les plus authentiques, et je m'étais tant habitué à les considérer comme des gens à part, que je ne leur pardonnais pas de ressembler si fort à tout le monde. Ce qui me causait la plus cruelle déception, c'était de voir les gens se promener en pantalon et en blouse de vadmal, moi qui m'étais toujours représenté les Islandais dans le noble costume décrit dans les Sagas. Au lieu de chefs à chevelure et barbe incultes, vêtus de l'armure des anciens Vikings, je rencontrais de bons bourgeois exactement habillés comme tous les bourgeois, sauf que la coupe de leurs vêtements donnait une assez pauvre idée du savoir-faire du seul et unique tailleur de l'Islande; aussi les dandies de l'endroit se font-ils habiller par les tailleurs et coiffer par les chapeliers de Copenhague. Quant aux hommes du peuple, ils rappellent bien leurs ancêtres par leur luxuriante crinière blonde et non peignée; mais leur costume ne diffère guère de celui de nos pêcheurs; toutefois, comme il n'y a pas de cordonniers en Islande, ils ont conservé l'usage des mocassins, qu'ils taillent eux-mêmes dans des peaux de phoque ou de mouton.

Les femmes, qui dans tous les pays du monde restent toujours plus longtemps attachées que les hommes aux anciens usages, ont seules conservé le costume national, caractérisé par la *hufa*, cette charmante coiffure qui semble avoir été empruntée aux femmes de la Grèce; mais déjà quelques-unes ont adopté les modes de Copenhague, et il est fort à craindre que l'exemple ne devienne contagieux. La *hufa* est une petite cape de laine noire, ronde, plate, piquée dans les cheveux avec des épingles, et laissant flotter sur l'épaule un long gland de soie noire étran-

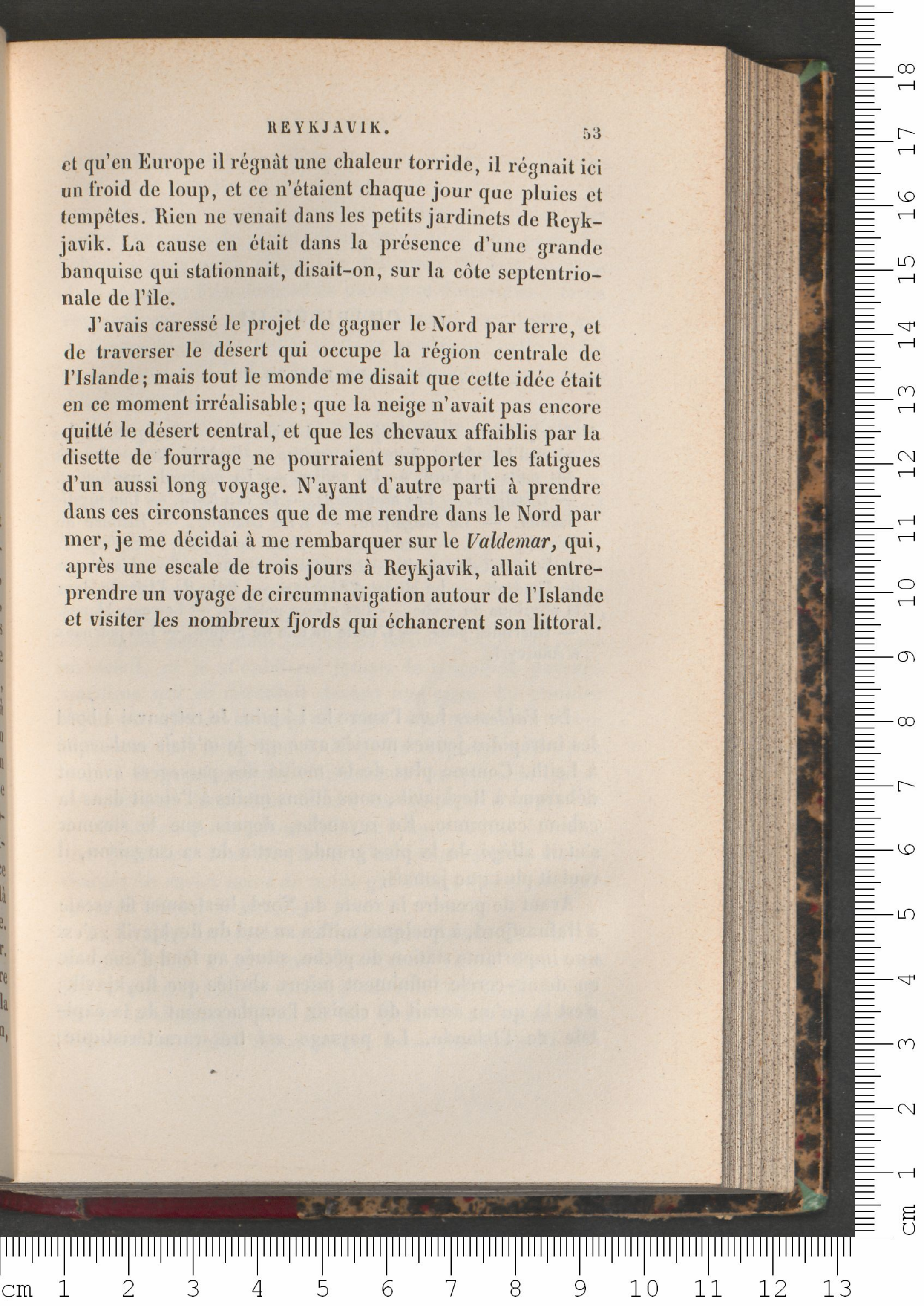
glé dans un petit cylindre d'argent; rien de plus coquet que cette coiffure si simple. Le reste du costume se compose d'un corsage et d'une jupe de laine noire; le corsage s'ouvre au milieu de la poitrine et laisse entrevoir une chemise toujours blanche. Dans les grandes circonstances, la *hufa* est remplacée par le *faldr :* c'est une sorte de casque de haute forme, qui laisse flotter sur le dos un long voile de mousseline blanche artistement travaillé; le bord du casque qui s'applique sur le front est brodé d'or. Cette coiffure remonte à plusieurs siècles; son imposant aspect donne une noblesse incroyable au visage féminin, comme j'ai pu en juger à la cérémonie religieuse de la confirmation, qui eut lieu à Reykjavik le lendemain de mon arrivée.

La capitale de l'Islande se trouve sous le 64e degré de latitude nord, à peu près à la même distance du cercle polaire qu'Arkangel. Rien ne m'a paru plus étrange que l'aspect des rues de Reykjavik pendant les nuits sans ténèbres qui règnent en été sous cette latitude. Bien qu'il fasse complétement jour, on ne rencontre pas une âme, et l'on pourrait se croire dans une ville de conte de fée, endormie pour toujours. A la vue de ces rues silencieuses et abandonnées, on sent grandir les premières déceptions; on à peine à se persuader qu'on se trouve dans la métropole d'un peuple qui compte mille années d'existence, qui fut l'élite de l'énergique race scandinave, et dont la littérature brilla du plus vif éclat quand l'Europe était encore plongée dans la barbarie. Rien, dans cette mesquine agglomération de maisons de bois, qui exalte l'imagination préparée à tous les enthousiasmes qu'on attend au seuil de la vieille et noble Islande.

J'avais perdu depuis mon enfance l'habitude de m'endormir en plein jour. J'aurais bien voulu tirer les rideaux pour faire une obscurité factice; mais les rideaux sont un luxe inconnu en Islande Je me plongeais grelottant dans

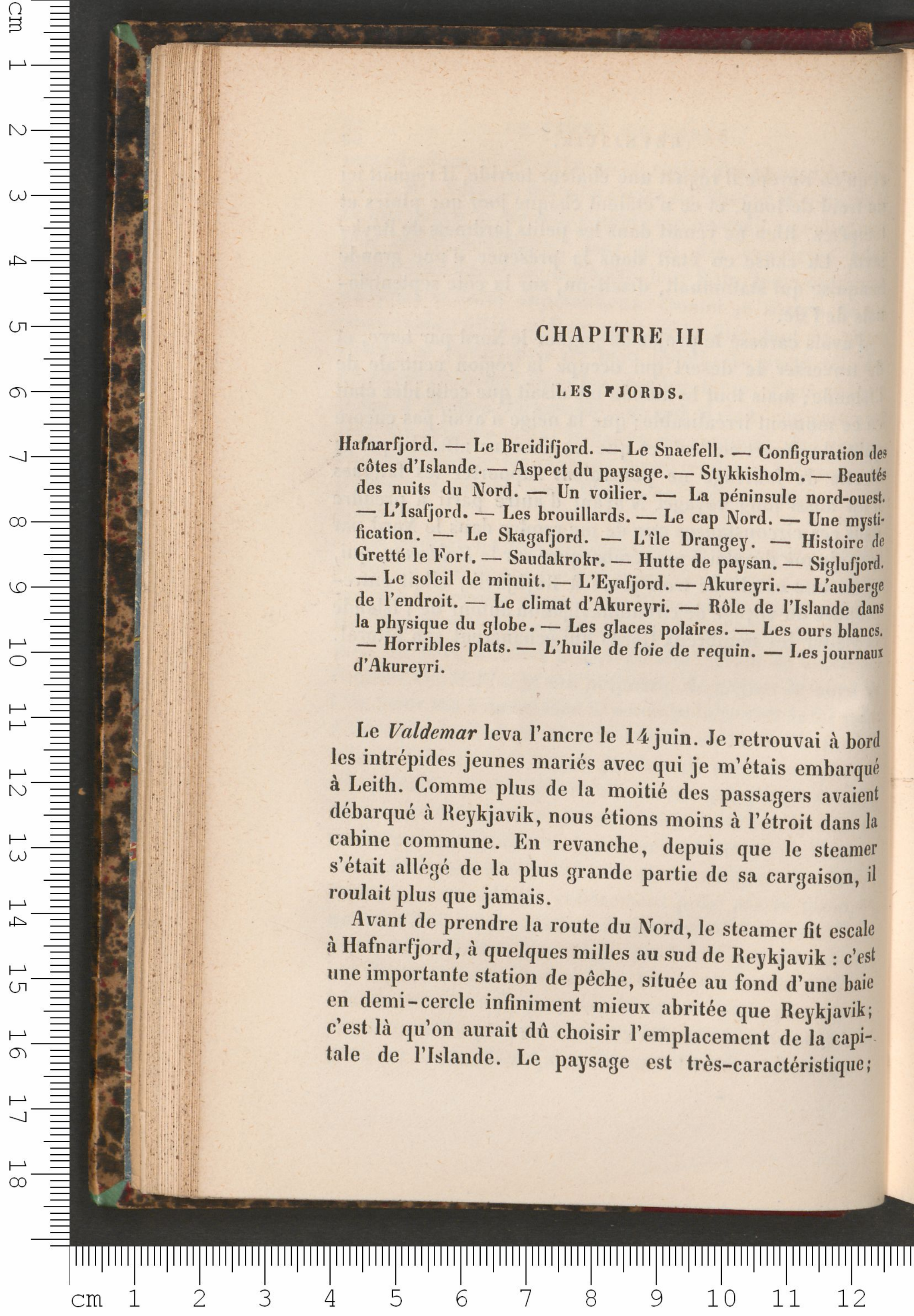
mes édredons, et rêvais jusqu'au matin des anciens Scandinaves, des Vikings, des adorateurs de Thor et d'Odin ; tout ce que j'avais lu sur leur compte me revenait en mémoire : leur esprit belliqueux, leur goût des aventures lointaines, leur amour de la liberté, leur faste, leurs croyances païennes et leurs superstitions. Quand je sortais de ces rêves embrouillés, c'était pour m'éveiller tout en nage, comme si j'avais pris un bain indien ; la peste soit des édredons islandais ! Dans les premiers temps, j'eus quelque peine à vaincre l'insomnie ; quand il fait constamment jour, on éprouve moins le besoin du sommeil. Par contre, l'homme, comme les animaux, a une tendance à s'engourdir pendant la longue nuit d'hiver qui règne sous le cercle polaire.

La plupart de mes compagnons de traversée n'étaient venus en Islande que pour aller aux Geysers et s'en retourner par le premier départ pour l'Europe. Dès leur arrivée, ils s'étaient mis en quête de guides et de chevaux. J'avais, pour ma part, d'autres projets en tête : avant de visiter les Geysers et l'Hékla, je me proposais de gagner le nord de l'île, pour me trouver sous le cercle polaire vers le 21 juin, à l'époque de l'année où le soleil est visible à l'horizon à minuit. Pour rien au monde je n'aurais voulu manquer un tel spectacle, et c'est pour cette raison que j'étais venu en Islande avant la bonne saison. L'hiver avait été, ici comme en Europe, extrêmement rigoureux ; à Akureyri, le thermomètre était descendu à 45° sous zéro (centigrade) ; à Reykjavik, la mer avait été entièrement prise par la glace, ce qui ne s'était vu depuis le commencement du siècle. Voilà pourquoi l'été était beaucoup plus tardif que d'habitude. Les Islandais portaient encore leurs vêtements d'hiver. L'herbe ne poussait pas, car la terre n'était pas encore dégelée, et les pauvres chevaux affamés n'avaient que la peau sur les os. Bien qu'on fût au milieu du mois de juin,



et qu'en Europe il régnât une chaleur torride, il régnait ici un froid de loup, et ce n'étaient chaque jour que pluies et tempêtes. Rien ne venait dans les petits jardinets de Reykjavik. La cause en était dans la présence d'une grande banquise qui stationnait, disait-on, sur la côte septentrionale de l'île.

J'avais caressé le projet de gagner le Nord par terre, et de traverser le désert qui occupe la région centrale de l'Islande; mais tout le monde me disait que cette idée était en ce moment irréalisable; que la neige n'avait pas encore quitté le désert central, et que les chevaux affaiblis par la disette de fourrage ne pourraient supporter les fatigues d'un aussi long voyage. N'ayant d'autre parti à prendre dans ces circonstances que de me rendre dans le Nord par mer, je me décidai à me rembarquer sur le *Valdemar,* qui, après une escale de trois jours à Reykjavik, allait entreprendre un voyage de circumnavigation autour de l'Islande et visiter les nombreux fjords qui échancrent son littoral.



CHAPITRE III

LES FJORDS.

Hafnarfjord. — Le Breidifjord. — Le Snaefell. — Configuration des côtes d'Islande. — Aspect du paysage. — Stykkisholm. — Beautés des nuits du Nord. — Un voilier. — La péninsule nord-ouest. — L'Isafjord. — Les brouillards. — Le cap Nord. — Une mystification. — Le Skagafjord. — L'île Drangey. — Histoire de Gretté le Fort. — Saudakrokr. — Hutte de paysan. — Siglufjord. — Le soleil de minuit. — L'Eyafjord. — Akureyri. — L'auberge de l'endroit. — Le climat d'Akureyri. — Rôle de l'Islande dans la physique du globe. — Les glaces polaires. — Les ours blancs. — Horribles plats. — L'huile de foie de requin. — Les journaux d'Akureyri.

Le *Valdemar* leva l'ancre le 14 juin. Je retrouvai à bord les intrépides jeunes mariés avec qui je m'étais embarqué à Leith. Comme plus de la moitié des passagers avaient débarqué à Reykjavik, nous étions moins à l'étroit dans la cabine commune. En revanche, depuis que le steamer s'était allégé de la plus grande partie de sa cargaison, il roulait plus que jamais.

Avant de prendre la route du Nord, le steamer fit escale à Hafnarfjord, à quelques milles au sud de Reykjavik : c'est une importante station de pêche, située au fond d'une baie en demi-cercle infiniment mieux abritée que Reykjavik; c'est là qu'on aurait dû choisir l'emplacement de la capitale de l'Islande. Le paysage est très-caractéristique;

j'apercevais de loin de petites éminences couvertes de verdure, et je croyais même distinguer des arbres; mais en approchant, je vis que les collines verdoyantes étaient des huttes couvertes de gazon, et ce que j'avais pris pour des arbres n'était autre chose que des amas de lave revêtus d'un manteau de mousse. Des passagers descendus à terre rapportèrent des échantillons d'une roche basaltique qui renferme de curieux petits cristaux verdâtres; cette roche ne se trouve qu'à Hafnarfjord, et on la désigne sous le nom d'hafnarfjordite.

Pendant la nuit, nous traversâmes dans toute son étendue le *Faxafjord*, qui est grand comme une mer. Le capitaine m'indiqua vers onze heures du soir l'endroit précis où se perdit le *Phönix* au mois de janvier dernier, par un froid de 25° sous zéro.

Je m'éveillai le lendemain dans le *Breidifjord,* d'où fit voile Erik le Rouge lorsqu'il alla à la découverte du Groënland en 984. La pluie, qui m'avait constamment caché les montagnes depuis mon arrivée en Islande, avait fait place au soleil, et je n'oublierai jamais le splendide paysage maritime qui se déroulait devant nos yeux. Le premier objet qui attirait les regards était une montagne d'une blancheur tout à fait immaculée; elle resplendissait de la cime à la base sous son éblouissante carapace de neige, dressait bien haut dans le ciel ses glaciers éternels, et dominait de toute son énormité une longue chaîne de crêtes plus humbles, dont les flancs d'un brun sombre étaient chargés de vastes amas de neige qui descendaient presque jusqu'au niveau de la mer.

La blanche montagne qui sollicitait l'attention était le *Snaefell Jökull :* sa cime étincelante, haute d'environ 4,577 pieds, se voit par un temps clair de Reykjavik, à vingt lieues de distance. C'est un des plus beaux volcans de l'Islande. M. Jules Verne conçut à sa vue l'idée de son

Voyage au centre de la terre; c'est par le cratère du Snaefell que ses héros commencent leur mystérieuse odyssée. Le *Snaefell,* ou « la montagne de neige » , doit son nom aux frimas dont il s'enveloppe comme d'un manteau d'hermine. M. Jules Verne, qui ne respecte pas toujours l'orthographe des noms, a écrit *Sneffell,* qui signifie « renifleur ». Puisque le *Snaefell* est un volcan, l'épithète lui convient peut-être; mais il y a plusieurs siècles qu'il a cessé de respirer; il est actuellement au nombre des volcans éteints. Il doit son incomparable majesté non à son altitude, mais à son isolement et à ses glaciers, qui le font paraître beaucoup plus haut qu'il n'est en réalité : il s'élève à l'extrémité d'une longue et étroite presqu'île montagneuse qui court parallèlement au 65e degré de latitude, et qu'on a comparée avec raison à un os décharné que terminerait une énorme rotule; l'emplacement de la rotule est occupé par le volcan, qui semble ainsi surgir du milieu des flots. Les pics neigeux se mirant dans les fjords bleuâtres, voilà le paysage polaire dans sa beauté classique; j'avais vu en Norwége ces doubles aspects alpestres et maritimes, et je les retrouvais en Islande, plus fantastiques, plus saisissants.

La configuration des côtes de l'Islande rappelle beaucoup celle du littoral norwégien; les fjords qui les découpent en constituent la beauté particulière. Les géologues pensent que ces longs et étroits bras de mer enfermés entre de hautes murailles verticales doivent leur origine aux fissures du soulèvement primitif; s'étendant au loin sous les eaux, elles ont été profondément modifiées par l'action des glaciers, de la mer, des pluies et des gelées. Dans leur état actuel, ces longs canaux, où l'on n'aperçoit aucune trace de végétation, réalisent tout ce qu'on peut imaginer de plus grandiose et de plus sévère; mais, malgré leur désolation, ils dispensent aux habitants du littoral les inépuisables res-

sources de la mer et offrent un refuge aux pêcheurs qui affrontent les orages de l'Océan; aussi est-ce dans le voisinage des fjords que la population est la plus dense. A chacun de ces bras de mer aboutissent des vallées latérales produites, elles aussi, par l'érosion des glaciers, et ces vallées bien abritées contre les vents du large sont généralement les plus riches en pâturages.

Je ne connais pas de plus grande jouissance que de voguer sur un de ces fjords lorsque le temps est beau et qu'un brillant soleil éclaire la mer et les montagnes. Cette sauvage nature arctique, que j'avais vue si sombre et si triste les jours précédents, resplendissait maintenant dans sa mâle beauté. Les eaux bleues chatoyaient, les crêtes des montagnes découpaient sur le ciel des lignes fines et nettes, les neiges brillaient sur le fond noir des roches basaltiques : rien que le soleil n'éclairât de sa plus éclatante lumière. Le ciel était radieux, et une douce température avait succédé aux pluies glaciales. Assis sur le pont du *Valdemar,* je me sentais pénétré d'un fluide vivifiant devant les grands aspects du Breidifjord, qui doit son nom à sa vaste étendue [1]. Nous en longions la rive méridionale, et l'air était si transparent, que la rive opposée était parfaitement visible à quinze lieues au nord. Au sud, à quelques portées de fusil, se déroulait le massif du *Snaefell;* au nord, celui du *Glamu Jökull.*

Le Breidifjord emprunte une physionomie propre aux innombrables îlots dont il est parsemé. Ces îlots, constitués de basalte, servent de repaires à des myriades d'eiders qui nichent dans les rochers. Ces oiseaux donnent le précieux duvet connu sous le nom d'édredon, et sont la principale ressource des habitants : la loi défend de les tuer. Presque chaque îlot porte une ou deux huttes en terre, où vivent les

[1] *Breidifjord,* large baie.

chasseurs d'édredon. Les eiders se trouvent partout sur le littoral de l'Islande, mais nulle part je ne les ai vus en nombre aussi prodigieux qu'au Breidifjord, dont ils affectionnent les eaux tranquilles et les îlots criblés de crevasses. Un de ces îlots affecte la curieuse forme d'un *atoll;* il offre une baie intérieure parfaitement circulaire, un de ces cratères éteints envahis par la mer, qui se rencontrent si fréquemment le long de cette côte volcanique.

Chaque fjord islandais a un petit chef-lieu où le steamer fait escale cinq ou six fois dans le cours d'une année. Dans ces localités résident des marchands qui troquent contre les marchandises du Danemark les produits de l'Islande : poissons séchés, fourrures, peaux de phoque, huile de baleine, etc. Ces marchands sont généralement des hommes d'excellente éducation, parlant plusieurs langues avec cette facilité propre aux peuples scandinaves ; ils nous recevaient chez eux avec beaucoup de grâce, et nous offraient des cigares et du vin d'Espagne, ce « soleil en bouteilles » si précieux dans les contrées hyperboréennes. Si leurs maisons de bois ne sont guère élégantes, elles sont cependant beaucoup plus confortables qu'on ne pourrait s'y attendre. Les appartements sont meublés à l'européenne et égayés par les pots de fleurs qui sont rangés sur les tablettes des fenêtres garnies de rideaux de mousseline blanche.

Le chef-lieu du Breidifjord est Stykkisholm. Le *Valdemar* s'y arrêta quelques heures pour décharger des tonnes de sel, et un passager, qui avait un appareil photographique, prit une vue de la localité. Stykkisholm est le plus joli endroit que j'aie vu en Islande ; les maisons, peintes de toutes les couleurs, sont propres et coquettes comme celles d'un village hollandais. Le drapeau danois — une croix blanche sur fond rouge — flottait sur chaque habitation pour fêter l'arrivée du steamer. Les maisons en bois sont celles des marchands danois. Quant aux indigènes, ils habi-



Stykkisholm.

tent ces huttes en tourbe dont j'avais déjà vu des échantillons à Reykjavik; elles sont surmontées de vieux tonneaux qui servent de cheminées; les chats se chauffaient au soleil sur leurs toitures verdoyantes. Le site est extrêmement pittoresque; l'horizon est borné par un vaste hémicycle de montagnes, une chaîne des Alpes en miniature, qui se termine par le cône blanc du Snaefell; on croirait pouvoir toucher du doigt leurs cimes neigeuses qui se profilent avec la plus grande netteté dans la pure atmosphère. Des millions d'hirondelles de mer jettent de tous côtés leurs cris perçants et animent cette splendide nature polaire.

Cependant le *Valdemar* vient de lancer son sifflet d'adieu, répété par les échos les plus extraordinaires que j'aie jamais entendus. Pendant toute la soirée, nous voguons sur le superbe fjord, nous rapprochant de la rive septentrionale pour contourner de nouveaux caps et visiter de nouveaux golfes. A mesure que nous nous éloignons du Snaefell, la radieuse montagne prend des tons plus chauds et plus veloutés, qui ont je ne sais quoi de splendide et de fascinateur. Vers onze heures du soir, au moment où nous gagnons le large et où le soleil éclaire l'Océan de ses derniers feux, ce n'est plus qu'un lointain nuage légèrement rosé, qui semble flotter immobile dans l'espace. La base du volcan semble s'être évanouie avec les monts environnants, et sa double cime blanche, restée seule visible, est devenue si vaporeuse, si aérienne, qu'elle semble ne plus toucher à la terre. On ne pourrait rien rêver de plus idéalement beau.

Nous étions si près du cercle polaire, que la nuit n'existait plus; bien qu'à minuit le soleil fût sous l'horizon, le ciel était tout embrasé de lueurs rougeâtres. Ces merveilleux aspects captivaient les moins enthousiastes; les Danois eux-mêmes, si froids de leur nature, se laissaient gagner par les émotions que procure un spectacle si grandiose et

si nouveau; ils passaient une grande partie de la nuit sur le pont, chantant en chœur des airs de leur pays et buvant des grogs et du champagne pour lutter contre le froid.

Cette nuit, nous aperçûmes un voilier; cette rencontre était si extraordinaire dans ces parages infréquentés, qu'elle causa à bord un grand émoi; toutes les lunettes étaient braquées sur le mystérieux navire. Quelques-uns se demandaient s'il ne portait pas un conquérant nourrissant le dessein de se faire proclamer dictateur d'Islande, à l'exemple de l'aventurier Jörgensen, qui usurpa ce titre en 1809. Il se trouva que c'était simplement un navire marchand à destination de l'île Flatey.

Lorsqu'on jette un coup d'œil sur la carte d'Islande, on aperçoit, à l'extrémité nord-ouest du pays, dans la direction du Groënland, une presqu'île qui se termine par le cap Nord et se rattache à l'île mère par un isthme d'une demi-lieue de largeur à peine, compris entre le Breidifjörd et le Hunafjörd. Cette péninsule, toute hérissée de volcans et de glaciers, a une forme étrange et fantastique; nulle autre partie de l'île n'est aussi profondément déchiquetée par les envahissements de la mer; des fjords longs de plusieurs lieues pénètrent jusqu'au cœur de ce curieux district, et ces fjords se divisent eux-mêmes en une infinité de bras qui baignent le pied des glaciers et des volcans. On a comparé cette presqu'île à une main gigantesque, dont les doigts touchent le cercle polaire. C'est là que le littoral offre les aspects les plus surprenants. Même en Norwége, la côte n'a pas ce caractère de grandeur formidable. Soit qu'on vogue au large, soit qu'on pénètre dans les fjords tortueux, partout on reconnaît les traces évidentes de l'action combinée des glaces et des volcans. Ce sont des cimes cratériformes, des soulèvements en pain de sucre, des pointes effilées comme des glaives, des colonnades basaltiques, ou bien des murailles de trapp absolu-

ment verticales, d'une hauteur prodigieuse, affectant la régularité des ouvrages de fortification; leurs stratifications horizontales sont si nettes, qu'on peut les compter depuis le niveau de la mer jusqu'au faîte; leurs crêtes se découpent en contours rectilignes, leurs parois rousses n'offrent pas un pouce de verdure; la neige tombe en cascades le long des gradins, et descend, même au cœur de l'été, jusqu'au bord de la mer. C'est que cette partie du littoral est exposée aux terribles tempêtes de neige du Groënland, qui n'est qu'à une journée de navigation. Le voisinage du Groënland exerce une telle influence sur la température, que même par un brillant soleil l'air est toujours glacial en ces parages; d'épais brouillards y règnent presque constamment en toutes saisons. L'Isafjörd (baie des glaces) est particulièrement exposé aux envahissements des icebergs, et il en a été ainsi de tout temps, comme l'attestent les anciennes annales de l'Islande [1].

Un de ces brouillards nous retint pendant trente-six heures dans le Dyrafjörd; c'était une brume froide comme la neige fondante, et si épaisse, que la vue portait à peine de bàbord à tribord; il nous semblait respirer les émanations des icebergs dont elle était engendrée. Je ne sais pas de situation plus pitoyable que d'être bloqué par un brouillard humide sous le 66e degré de latitude nord; tout le monde aspirait après la brise qui déchirerait le voile. Le soleil finit cependant par en avoir raison; à mesure qu'il absorbait la rosée laiteuse, nous voyions surgir l'un après l'autre les escarpements du *Dyrafjörd*, le plus majestueux des fjords d'Islande: de formidables murailles de trapp, hautes de 1,700 pieds, s'élancent à pic, droites comme des tours; leurs parois font un angle droit avec la surface des eaux, et le steamer les côtoie de si près, qu'on pourrait presque les toucher.

[1] *Landnámabok*, part. I, chap. II.

Pendant trois jours le *Valdemar* visita les divers fjords qui échancrent la péninsule nord-ouest. Le 18 juin, à neuf heures du soir, nous quittions l'*Isafjörd* pour gagner le large. Nous devions cette nuit franchir le cercle polaire et doubler le cap Nord à la lueur du soleil de minuit. La mer était parfaitement calme, l'atmosphère d'une admirable pureté ; la température de l'air était de 1° centigrade, celle de l'eau de 1°,5. Tous les passagers étaient sur le pont, emmitouflés dans leurs plus épais vêtements d'hiver, attendant avec impatience l'heure solennelle.

Déjà les Anglaises préparaient leurs couleurs et leurs pinceaux. Hélas! nous eûmes à peine doublé la pointe *Straumnes* pour suivre l'inflexion de la côte vers l'ouest, que nous aperçûmes un lointain nuage laiteux qui semblait raser l'Océan ; une heure après, nous entrions dans ce nuage, dont le bord était nettement délimité, et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, soleil, côtes, mer, tout s'évanouissait dans un affreux brouillard si épais qu'on eût pu le couper en tranches. Il était alors onze heures et demie du soir. Adieu le soleil de minuit! adieu le cap Nord! Les Anglaises durent rengaîner leurs pinceaux; peindre le soleil de minuit était leur désir le plus cher, et voilà que l'astre s'éclipsait au bon moment! Seigneur Phébus oubliait évidemment les règles les plus élémentaires de la galanterie.

Ce malencontreux brouillard persista toute la nuit et nous cacha complétement la vue du cap Nord. Situé sous le cercle polaire, le cap Nord a longtemps passé pour le point le plus septentrional de l'Islande; mais on sait aujourd'hui que la pointe nord-est de cette île atteint une latitude un peu plus élevée. Le cap Nord n'en a pas moins conservé son nom. On le désigne aussi sous le nom de cap Horn, pour le distinguer de celui qui forme l'extrémité septentrionale de la Norwége, sous le 71e 5 degré de lati-

tude nord. Il y avait huit ans que j'avais doublé le cap Nord d'Europe par le plus beau soleil qui l'eût jamais éclairé; son confrère d'Islande ne m'a laissé d'autre souvenir que celui d'un humide brouillard et d'un vilain rhume.

Nous retrouvâmes le soleil dans le *Skagafjörd*. Aucun site ne m'a paru avoir un caractère arctique aussi prononcé. Les cimes volcaniques étaient éblouissantes sous leur manteau de neige; de blanches cascades bondissaient dans la mer du haut des roches abruptes; une infinité de glaçons bleuâtres détachés des glaciers du Groënland flottaient à la surface des eaux, emportés par les courants polaires. Quand un brillant soleil éclaire ce magnifique ensemble de côtes fantastiques, de neiges éternelles, de glaces, d'îles et de flots ridés par le vent, il faut reconnaître qu'en dépit de leur farouche aspect, les paysages polaires ont leur beauté. Si la nature du nord est moins aimable que celle des tropiques, elle subjugue par son imposante grandeur.

Le steamer passa à une portée de fusil de la curieuse île *Drangey*, située à l'entrée du Skagafjörd. De toutes les îles que j'ai rencontrées le long du littoral de l'Islande, c'est la plus singulière. Qu'on s'imagine un immense roc de basalte de 500 pieds de haut, issu tout d'une pièce du sein de l'Océan; ses parois dénudées sont tellement à pic, qu'une pierre précipitée du haut du roc tomberait dans la mer sans ricochet. On se refuse à croire que jamais créature humaine ait pu vivre sur cet affreux îlot volcanique, perdu dans l'océan Glacial, à six kilomètres de la côte d'Islande. Je faisais cette réflexion, quand un membre de l'Althing, M. Olafsson, m'aborda et me raconta, en excellent anglais, la saga de Gretté. Gretté est le héros qui personnifiait chez les anciens Islandais la force physique, comme Hercule chez les Grecs. Il vivait vers le douzième

siècle. A la suite de quelque méfait, il fut mis hors la loi. Pour échapper à ses ennemis, qui en vertu de l'arrêt de proscription avaient le droit de le mettre à mort, il se réfugia dans l'île Drangey, avec son frère et un serviteur du nom de Glaum. Il pouvait là se défendre seul contre tous ses ennemis, car l'île n'est accessible que par un seul endroit, au moyen d'une échelle. Comme elle possède d'excellentes prairies, les fermiers des environs en avaient fait un pâturage d'été pour leurs moutons, en sorte que le proscrit y trouva amplement de quoi subsister avec ses compagnons. Il se construisit une maison, et n'eut plus dès lors que le soin d'entretenir le feu.

Cependant les fermiers ne tardèrent pas à s'apercevoir que l'île était habitée. Ils tinrent conseil, et décidèrent de mettre leurs bateaux à la mer pour chasser les intrus qui s'appropriaient leurs moutons; mais quand ils arrivèrent au pied des rochers, Gretté leur fit savoir qu'il précipiterait dans la mer le premier qui tenterait de grimper par l'échelle; comme ils connaissaient sa force et son courage, ils renoncèrent prudemment à leurs projets.

Pendant dix-neuf ans, Gretté vécut sur son triste rocher. Un jour, la veille de Noël, Glaum laissa éteindre le feu. Le pauvre Gretté, menacé de périr de faim et de froid, résolut, malgré les supplications de son frère, de franchir à la nage les six kilomètres qui le séparaient de la côte. Quand on songe à la température glaciale de la mer en ces parages, on comprend tout ce qu'il y avait de téméraire dans une pareille entreprise. Il emporta un vase qui devait contenir le feu, descendit l'échelle, plongea dans l'Océan, et réussit à atteindre la côte voisine. Il courut ensuite à la ferme de Reykir, qui était la plus proche. — Et ici le narrateur s'interrompit pour me montrer sur la côte l'emplacement de la ferme où s'arrêta le héros. — Gretté poussa la porte et entra tout couvert de glace dans une

chambre où se trouvait une femme; mais dans la chambre voisine dormaient en ce moment plusieurs de ses ennemis. La femme, à la vue de l'inconnu, courut vers la porte de la chambre voisine; mais avant de l'ouvrir, elle parla ainsi :

« Qui êtes-vous, vous qui entrez ici sans frapper à la porte?

— Je suis Gretté, répondit l'étranger. J'ai froid, et je viens vous demander du feu. »

Après un moment de réflexion, la bonne femme reprit :

« Je sais que vous êtes un proscrit, et que vous avez volé nos moutons; mais c'est aujourd'hui la veille de Noël, et pour l'amour du Christ je vous donnerai ce que vous me demandez, et vous laisserai retourner en paix à Drangey. »

Et Gretté emporta du feu et se remit à la nage en poussant devant lui le précieux vase.

A quelque temps de là, Gretté se blessa si grièvement en coupant du bois, qu'il dut se faire transporter dans son lit. Prévoyant que ses ennemis profiteraient de l'impossibilité où il était de se défendre, il recommanda à Glaum d'être vigilant, de rassembler quelques grosses pierres, et de les précipiter sur quiconque tenterait de monter par l'échelle. Glaum, qui était d'une nature paresseuse, se borna à préparer les pierres, puis alla se coucher.

Cependant Thorbjörn, l'ennemi mortel de Gretté, se dirigeait vers l'île à la tête de ses hommes; ils fondirent sur Glaum, qui était endormi. Gretté les entendit, saisit sa lance et avertit son frère; celui-ci se défendit bravement, mais, frappé à la tête, ne tarda pas à succomber. Gretté, incapable de sortir de son lit, opposa une résistance héroïque aux assaillants; chaque coup de lance abattait un d'entre eux, et la porte était si étroite, que chaque homme qui voulait la franchir était immédiatement frappé.

A cette vue, Thorbjörn donne l'ordre d'abattre le toit. Gretté, voyant sa maison s'écrouler sur lui, ne peut résis-

ter plus longtemps, et Thorbjörn lui tranche la tête. Son frère respire encore ; on veut lui faire grâce de la vie, mais il déclare qu'il n'aura de repos qu'il n'ait tiré vengeance du meurtre de Gretté ; alors on le traîne hors de la maison, et on lui tranche aussi la tête. Quant à Glaum, il fut roué de coups pour n'avoir pas mieux gardé son maître.

Ainsi périt Gretté le Fort. S'il eût pu échapper une année encore à ses persécuteurs, il eût eu la vie sauve, car, suivant la coutume du temps, la mise hors la loi était prescrite au bout de vingt ans. La saga de Gretté est aussi populaire dans le nord de l'Islande que la saga de Njal l'est dans le sud [1].

Le brouillard nous retint douze heures à *Saudakrokr,* à l'extrémité du Skagafjörd. C'est peut-être la plus misérable localité du littoral : elle compte à peine six maisons. Pendant notre halte forcée, je descendis à terre et explorai les montagnes voisines; des poneys, des moutons y paissaient dans les endroits où il y avait un peu de verdure. L'herbe était toute desséchée, et l'on voyait bien qu'il n'avait pas plu depuis longtemps dans cette région, tandis qu'il pleuvait continuellement dans le sud de l'île. Quand j'eus suivi pendant quelque temps les bords d'un torrent né des glaciers, je rencontrai une pauvre hutte de paysan dont le propriétaire était absent; j'eus la curiosité d'y entrer. Cette demeure me rappelait tout à fait celle des paysans canariens : elle se composait de deux petites pièces éclairées par des lucarnes qui ne s'ouvraient point; l'une servait de cuisine, l'autre de chambre à coucher. La cuisine ne contenait d'autre ustensile qu'un chaudron; dans un coin était le foyer, et la fumée s'échappait comme elle pouvait par un trou pratiqué dans le toit; dans l'autre

[1] La *saga de Gretté* a été récemment traduite en anglais par MM. Magnusson et Morris.

pièce se trouvait un lit grossier d'une saleté repoussante : c'était le seul meuble de la maison. Il n'y avait d'autre plancher que la terre nue. J'aperçus les restes d'un misérable repas : une galette noire extrêmement dure, et un morceau de poisson. L'occupant était sans doute à la fois pêcheur et fermier, comme la plupart des Islandais qui vivent sur la côte.

Tant que nous fûmes dans le voisinage du cercle polaire, nous ne perdîmes pas l'espoir de jouir de la vue du soleil de minuit. Le 18 juin, à onze heures du soir, nous étions en vue du cap *Siglunes,* qui s'avance vers le nord entre le *Skagafjörd* et l'*Eyafjörd*. A l'est du cap se trouve la petite baie de *Siglufjörd,* où le steamer devait décharger quelques marchandises. Cette baie ne se trouve pas immédiatement sous le cercle polaire, qui passe à quelques milles plus au nord. Si donc nous voulions voir à minuit le soleil au-dessus de l'horizon, il fallait compenser par l'altitude de notre observatoire ce qui nous manquait en latitude. Pendant que le *Valdemar* mouillait dans la baie, nous nous fîmes débarquer en canot au pied du cap Siglunes, dans le but d'y trouver un point de vue suffisamment élevé. Nous gravîmes des rochers presque à pic, et à onze heures et demie nous atteignîmes une altitude d'environ 200 pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous nous assîmes sur l'herbe, au-dessus des champs de neige qui se trouvaient à nos pieds. L'air était calme et d'une admirable pureté : pas une vapeur ne s'interposait entre nous et le soleil qui descendait à l'horizon, brillant de tout son éclat et embrasant les flots de reflets rougeâtres. La température était singulièrement adoucie ; le thermomètre marquait 11°. Chacun restait silencieux, dans l'attente du phénomène.

Au moment où l'aiguille de nos montres marqua minuit, le soleil ne fit que raser l'Océan, dont il sembla caresser

les flots pendant quelques minutes; nous ne perdîmes pas de vue la partie inférieure de son disque étincelant entouré d'une auréole empourprée. C'était comme un globe de feu flottant à la surface des eaux, qu'il inondait de torrents de lumière. Bientôt l'astre radieux qui avait paru un moment indécis, reprit majestueusement sa course ascendante; les cirrus se colorèrent en rose au même instant, et la brise matinale se leva subitement. Le soleil qui quelques minutes avant était rouge cramoisi, était devenu d'un jaune vif, et les rayons d'or qu'il dardait étaient si flamboyants que l'œil en était ébloui; une immense traînée de feu se projetait sur la nappe chatoyante de l'océan Glacial, et autour de nous les champs de neige étincelaient à la lumière du matin.

Nous restâmes une heure entière à contempler ce merveilleux spectacle. Chacun se livrait à ses goûts et à ses réflexions : les Anglaises essayaient de rendre sur le papier cette féerie de couleurs; d'autres allumaient des corps inflammables au moyen d'une lentille ; d'autres, avec l'eau glaciale d'un ruisseau voisin, confectionnaient des grogs qu'ils buvaient au « *midnight sun* ».

L'astre était déjà haut dans le ciel quand nous remontâmes à bord du *Valdemar,* heureux d'avoir vu ce soleil de minuit qui dès notre arrivée en Islande était un de nos plus beaux rêves; tant d'autres avant nous l'ont voulu voir qui sont revenus déçus! Le plus souvent, une des conditions indispensables du phénomène vient à manquer : ou bien le ciel s'embrume au moment où il va se produire, ou bien le spectateur ne se trouve point sous le cercle polaire à l'époque des plus longs jours de l'année. J'avais atteint antérieurement la latitude beaucoup plus septentrionale d'Hammerfest, où le soleil ne quitte pas l'horizon durant six semaines; mais c'était à une saison trop avancée. En Islande, j'ai pu saluer le soleil de minuit à cinq degrés plus au sud vers le temps du solstice d'été.

Quand le *Valdemar* reprit sa route, le temps était complétement changé : le froid était devenu très-vif, le thermomètre était descendu à zéro. Il soufflait un vent glacial, de sombres nuages s'amoncelaient dans le ciel, et la mer était houleuse : c'était bien, cette fois, l'océan Glacial tel qu'on peut se l'imaginer tout au nord de l'Islande. Pendant quelques heures, nous naviguâmes au large sur ces vagues frémissantes qui semblaient toutes transies du froid du pôle; puis nous entrâmes dans les eaux paisibles de l'*Eyafjörd,* où nous vîmes de véritables troupeaux de baleines; nulle part nous ne les avions vues en si grand nombre; quelques-unes m'ont paru avoir soixante pieds de long. L'Eyafjörd est un des plus longs fjords de l'Islande : il est remarquable par l'escarpement des montagnes qui le surplombent, et par les belles cascades qui se précipitent sur leurs flancs neigeux. Quand nous l'eûmes parcouru dans toute son étendue, jusqu'à son extrémité méridionale, nous arrivâmes à Akureyri, la « capitale du nord ».

Bien qu'on m'eût dépeint cette localité comme la seconde ville de l'Islande, je n'y trouvai qu'une douzaine de maisons de bois et quelques huttes en tourbe. Elle a un bien meilleur port que Reykjavik; des montagnes qui atteignent jusqu'à trois mille pieds d'altitude l'abritent à l'est et à l'ouest. Et cependant son commerce est loin d'égaler celui de la capitale du sud. La cause en est peut-être que de nombreux magasins sont échelonnés sur les différents fjords de la côte septentrionale, tandis que Reykjavik et Eyrarbakki accaparent à eux seuls tout le commerce du sud, dont le littoral inaccessible aux navires est privé de tout établissement.

La capitale du nord n'a pas le moindre monument, mais elle se glorifie de posséder un arbre, le seul qu'il y ait en Islande; c'est un frêne d'environ cinq mètres de haut,

ombrageant la façade d'une maison tournée vers le fjord. Les indigènes en sont extrêmement fiers et le montrent comme la grande curiosité du pays. Et c'est vraiment un phénomène extraordinaire qu'un arbre puisse croître à Akureyri, dont la température moyenne répond à celle de Julianshaab, au Groënland, alors qu'on n'a jamais pu en faire pousser un seul à Reykjavik. La raison en est sans doute qu'Akureyri est un des endroits les mieux abrités de l'île. Ce qui entrave le développement de la végétation en Islande, ce n'est pas tant la rigueur du froid que la violence des vents qui balayent constamment la contrée, sans que rien puisse les arrêter.

Le *Valdemar* devait pousser son voyage de circumnavigation jusqu'à *Seidisfiord,* station située sur la côte orientale de l'Islande; mais comme je caressais toujours l'idée de gagner Reykjavik par terre en franchissant le désert du *Stórisandr,* le moment était venu de prendre congé du capitaine Kihl et de mes compagnons de traversée. Je ne pus décider qu'un seul d'entre eux à me suivre : c'était un Irlandais du nom de Evans qui avait longtemps vécu au Canada; bien qu'il eût cinquante-deux ans, il avait conservé toute la vigueur de la jeunesse, et je puis dire de lui que jamais je ne rencontrai de meilleur compagnon de voyage.

Nous descendîmes à l'auberge de l'endroit, tenue par Herr Jensen, un brave Danois du Schleswig qui s'est exilé en Islande plutôt que de devenir Prussien; il a épousé une Islandaise qui lui a donné de fort beaux enfants. Il a importé à Akureyri un billard; ce billard sous le 66e degré de latitude m'a bien plus étonné que le frêne qui fait l'orgueil des habitants.

Notre hôte nous apprit que nous étions les premiers visiteurs de l'année. Il nous fit monter par un escalier fort roide à une toute petite chambre éclairée par une microscopique fenêtre sur le bord de laquelle végétaient de pauvres

plantes. Cette chambre au plafond bas ne contenait pas moins de quatre lits, et l'hôte nous annonça que nous dormirions en compagnie de deux Islandais. On s'apercevait en entrant que l'air n'y était jamais renouvelé, pas plus que dans le reste de la maison. Nous nous empressâmes d'ouvrir la petite fenêtre, malgré les protestations de l'hôte, qui s'écriait : « *Kaldi! kaldi!* » (Froid!) Et en effet, il gelait au dehors comme en plein hiver. Nous étions à peine enfouis dans nos édredons, que les deux Islandais vinrent se coucher à leur tour. Ils fermèrent hermétiquement la fenêtre avant de se mettre au lit, si bien que nous fûmes bientôt complétement suffoqués par suite de la réunion de tant de dormeurs dans un aussi petit espace. Comme je m'en plaignais, l'un des Islandais me comprit, sauta de son lit, ouvrit la fenêtre pendant vingt secondes, puis la referma en grelottant et se replongea dans ses édredons. J'éprouvai une sensation de délivrance quand la fille de l'hôte apporta le café du matin ; c'est en Islande une aimable façon d'avertir le voyageur qu'il est temps de se lever.

Les renseignements que nous recueillîmes dans la journée nous firent renoncer au projet de gagner par terre le sud de l'Islande. Le désert central était absolument impraticable aux chevaux, à cause de la fonte des neiges. Un membre de l'Althing qui devait se rendre à Reykjavik pour assister à la session parlementaire qui s'ouvre tous les deux ans le 1er juillet, avait vainement tenté la traversée du Stórisandr : il avait dû rebrousser chemin, et, en dépit de l'horreur que lui inspirait le mal de mer, il attendait le passage du steamer pour gagner sa destination.

Autrefois l'Althing délibérait en plein air dans la plaine de Thingvalla, où il se réunissait chaque année dans la seconde moitié du mois de juin. On n'a pas souvenir que dans les temps historiques un membre de l'Althing n'ait pu arriver à Thingvalla par suite de la fonte des neiges. De nos

jours, à la même époque de l'année, la traversée de l'Islande est parfois impossible, et les députés doivent se rendre par mer à l'Althing, en usant de la navigation à vapeur, que leurs pères ne connaissaient pas. Que conclure de ce fait, sinon que le climat de l'Islande a dû subir de profondes modifications?

Quand Uno von Troil visita l'Islande en 1772, les glaces polaires faisaient régulièrement leur apparition à la côte septentrionale au mois de janvier. Aujourd'hui, elles arrivent en avril et même plus tard. C'est probablement pour cette raison que les hivers sont plus longs dans le nord de l'île que dans le sud. Dans le nord, la neige tombe dès les premiers jours d'octobre jusque vers le 15 mai. A Akureyri, l'hiver dure généralement huit et quelquefois dix mois. Lors de mon séjour dans cette localité, à la fin de juin, il gelait à pierre fendre. Les habitants portaient leurs plus épais vêtements d'hiver. De mémoire d'homme on n'avait vu un hiver aussi long et aussi rigoureux. On en attribuait la cause à une immense banquise de glace que les courants avaient charriée du Spitzberg et du Groënland jusqu'à la côte d'Islande, et qui stationnait encore à l'extrémité nord-est de l'île; elle avait séjourné quelque temps dans la baie d'Akureyri et ne l'avait quittée que le 10 mai. Cette vaste accumulation de glace avait refroidi la température des eaux aussi bien que celle de l'air, et voilà pourquoi l'hiver sévissait encore en Islande à l'époque où il régnait en Europe une chaleur torride. Comme d'habitude, la banquise avait apparu en avril, amenée non par les vents, mais par les courants marins. Les courants de l'atmosphère n'ont aucune influence sur elle, et on la voit souvent se diriger en sens inverse du vent le plus violent : c'est que sa surface est absolument plane. Deux courants du sud-ouest, qui font leur apparition en juin et en août, délivrent les Islandais de leur fâcheux visiteur; ils semblent dus à une recrudescence périodique du Gulf-Sstream.

L'Islande joue un rôle très-important dans la physique du globe : elle oppose une barrière à l'envahissement des glaces polaires, et rétablit les courants dans leur direction normale en recevant et modérant les froids arctiques et les tempêtes qui en sont la conséquence. La rigueur des saisons en Islande dépend de l'accumulation des glaces que lui envoie le Groënland. L'expérience a démontré que lorsque la côte septentrionale de l'île arrête de vastes nappes de glace, les étés sont chauds en Europe et froids en Islande; si au contraire les glaces dérivent vers le sud, l'Islande jouit d'une douce température, tandis que le froid sévit en Angleterre et dans le nord de l'Europe. On se demande ce qui adviendrait si l'Islande venait à disparaître dans les profondeurs de l'Océan sous l'action des mêmes forces volcaniques qui l'ont soulevée du sein des eaux. La Norwége n'aurait plus aucune protection contre les frimas du Groënland, le nord de l'Angleterre deviendrait inhabitable, et le Groënland deviendrait sans doute de nouveau une « Terre Verte », comme au temps d'Erik le Rouge.

On ne peut nier que les glaces n'aient été un des puissants agents qui ont criblé de fjords le littoral de l'Islande. Ce qui pourra donner une idée de l'immense étendue des glaces accumulées autour de l'Islande dans les temps modernes, c'est la grande banquise qui se trouvait naguère entre la côte septentrionale de l'île et la côte orientale du Groënland. Cette banquise, qui couvrait plusieurs milliers de lieues carrées, stationna pendant quatre cents ans à la même place, suivant la tradition, et se rompit tout à coup en 1817; ce fut cette rupture qui détermina la fameuse expédition du capitaine Ross pour la découverte du passage du Nord-Ouest. Depuis lors, on a vu se former d'autres champs de glace couvrant d'immenses superficies. Quand on songe à ces faits, on ne

peut s'étonner que le mammouth ait pu apparaître en Islande, comme me l'a affirmé le savant médecin islandais Hjaltalin. Pourquoi les glaces et les glaciers des anciennes périodes géologiques n'auraient-ils pu transporter le mammouth du Groënland et de la Sibérie, alors que de nos jours encore les radeaux de glace transportent l'ours polaire?

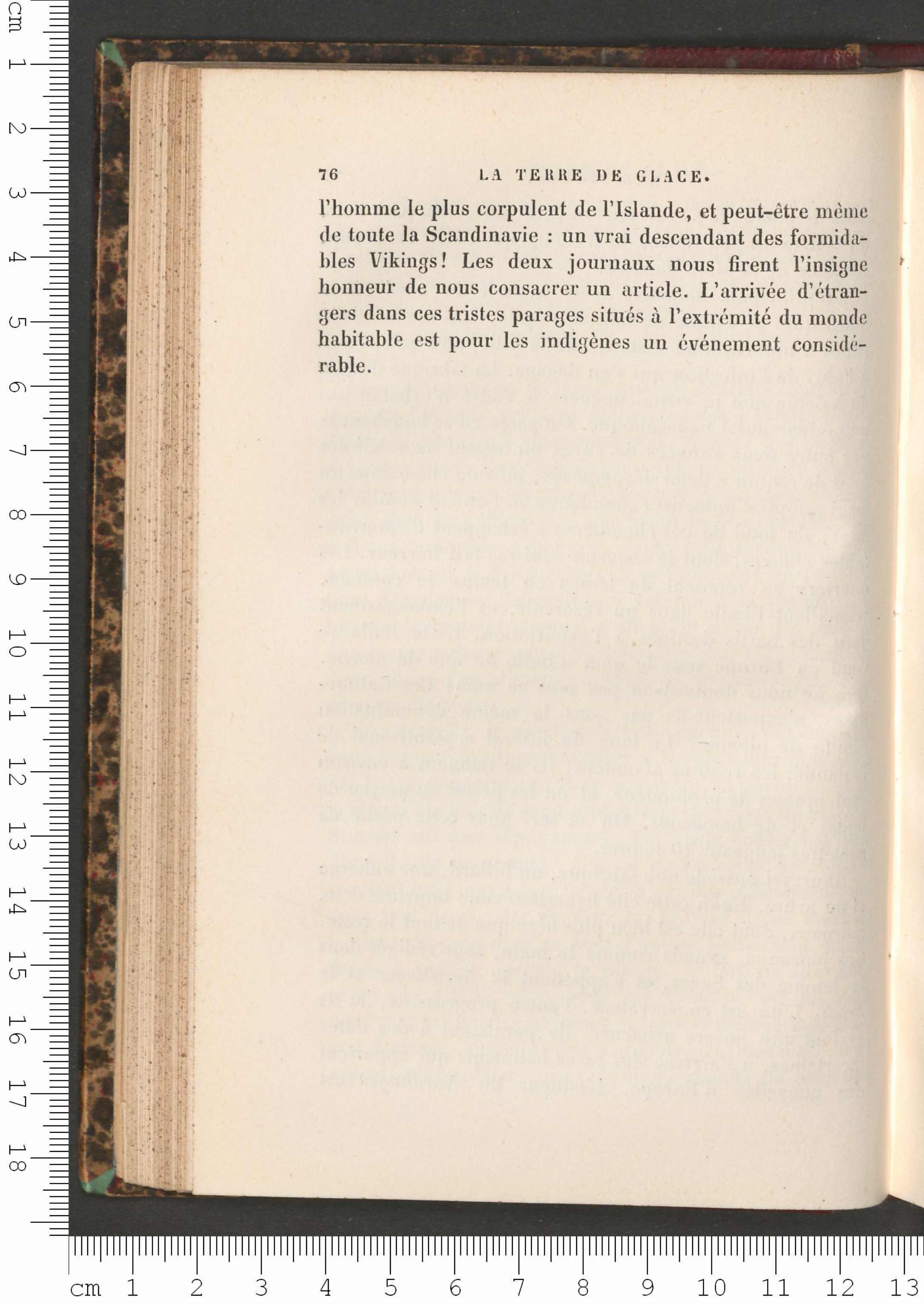
Herr Jensen nous racontait que les districts septentrionaux de l'Islande venaient d'être envahis par une légion d'ours blancs que la banquise avait amenés des contrées circompolaires; plusieurs de ces animaux affamés vinrent rôder jusque dans les rues d'Akureyri. L'un d'eux s'introduisit chez un particulier d'une façon un peu brutale, sans se faire annoncer; comme la neige était accumulée jusqu'au toit, il se laissa choir dans l'intérieur de l'habitation. On devine l'accueil qui fut fait à la pauvre bête lorsque le premier moment d'effroi fut passé. Un ours est une bonne aubaine pour les Islandais, qui font grand cas de sa chair; j'en ai mangé à Akureyri, et j'avoue que c'est un mets délicieux.

En revanche, je ne saurais avoir aucune considération pour des gens qui peuvent digérer les horribles plats dont j'ai fait la connaissance chez mon hôte, et parmi lesquels je citerai la chair de requin séchée et la graisse de baleine. Surmontant mes répugnances, j'ai voulu goûter ces mets d'une haute nouveauté : j'en ai eu l'estomac bouleversé pendant huit jours. Les Islandais ont des raffinements qui nous font dresser les cheveux sur la tête; ils ne mangent la chair du requin qu'au bout d'un an, prétendant qu'elle gagne à vieillir, comme le wiskey. Je laissais aux indigènes ces vilains plats pour me rabattre sur les œufs d'eider, qui étaient excellents, malgré leur arrière-goût un peu étrange, auquel il faut s'accoutumer; ces œufs, d'un aspect gris verdâtre, ont un volume double de celui des

œufs de poule. Il y avait encore chez Jensen du pain noir, du beurre un peu rance, du fromage qui l'était beaucoup, et même de la bière danoise.

La principale industrie de la capitale du nord est la fabrication de l'huile de foie de requin. Les ateliers sont situés à une certaine distance de la ville, afin qu'elle soit à l'abri de l'infection qui s'en dégage. La fabrique d'huile de baleine que je visitai naguère à Vadsö n'exhalait pas une odeur aussi nauséabonde. On passe en se bouchant le nez entre deux rangées de cuves où nagent au soleil des foies de requin à demi décomposés; puis on entre dans un local rempli d'immenses chaudières où l'on fait bouillir les foies; du fond de ces chaudières s'échappent d'épouvantables effluves, dont le souvenir seul me fait horreur. Les ouvriers en remuent de temps en temps le contenu, recueillent l'huile dans un réservoir, et l'emmagasinent dans des barils destinés à l'exportation. Cette huile se vend en Europe sous le nom d'huile de foie de morue. Que ne nous donne-t-on pas sous ce nom! Les Californiens n'exportent-ils pas sous la même dénomination l'huile de phoque? Le long du littoral septentrional de l'Islande, les requins abondent; ils se tiennent à environ cent brasses de profondeur, et on les prend au moyen de lignes et de hameçons. On se sert pour cette pêche de goëlettes jaugeant 70 tonnes.

Akureyri possède une fabrique, un billard, une auberge et un arbre. Enfin cette cité hyperboréenne imprime deux journaux, dont elle est bien plus fière que de tout le reste. Ces journaux, grands comme la main, sont rédigés dans la langue des Sagas, et s'appellent le *Nordlinger* et le *Frödi*. L'un est conservateur, l'autre progressiste, et ils se font une guerre acharnée. Ils paraissent à des dates incertaines, à l'arrivée des rares bâtiments qui apportent des nouvelles d'Europe. L'éditeur du *Nordlinger* est



l'homme le plus corpulent de l'Islande, et peut-être même de toute la Scandinavie : un vrai descendant des formidables Vikings! Les deux journaux nous firent l'insigne honneur de nous consacrer un article. L'arrivée d'étrangers dans ces tristes parages situés à l'extrémité du monde habitable est pour les indigènes un événement considérable.

CHAPITRE IV

PAR MONTS ET PAR VAUX.

Projets de voyage. — Le guide Gudmundur. — Un pays sans banquiers. — Passage de l'Eyafjardà. — Équitation islandaise. — Aspect de l'Islande. — Premières impressions. — Froids des hauteurs. — Un océan de neige. — Le plateau du Vadlaheidi. — Déjeuner *al fresco*. — Nos infortunes. — Chute de cheval. — La vallée de Hals. — Aspect des campagnes islandaises. — Le lac Ljosavatn. — La chute de Godafoss. — Le Skjalfandafljot. — Le Geitafoss. — Un émule de Gretté. — Passage du Skjalfandafljot. — Politesse islandaise. — Transparence de l'air. — Arrivée à Einarstadr. — Un ivrogne. — Le café islandais. — Un repas. — Basse température. — Une nuit dans un bœr. — Notre déjeuner. — Aspect d'une habitation islandaise. — La chambre des hôtes. — La badstofa. — Le plat national des Islandais. — La vie de famille en Islande. — Insalubrité des habitations. — Maladies des Islandais.

Pendant que le *Valdemar* visitait les différentes stations de la côte orientale de l'Islande, je résolus de faire une expédition au lac Myvatn, situé à deux journées de marche à l'est d'Akureyri. Le Myvatn est le plus beau lac de l'Islande, bien qu'il soit moins connu que le lac de Thingvalla; il est rarement visité par les voyageurs, à cause de son éloignement, et cependant, d'après un proverbe du pays, on n'a pas vu l'Islande quand on n'a pas vu le Myvatn

Nous nous mîmes en quête d'un *Fylgimadr*[1] par l'intermédiaire d'un indigène qui avait habité l'Écosse. Cet homme nous donna le choix entre deux guides, l'un ne s'exprimant qu'en islandais, l'autre possédant en outre le danois, qui était familier à mon compagnon; mais il eut soin de nous prévenir que le second ne connaissait qu'imparfaitement le pays. Nous n'hésitâmes pas à choisir le premier, un naturel roux de la tête aux pieds, qui n'avait jamais quitté son île, et en connaissait tous les endroits accessibles. Nul mieux que lui ne savait trouver son chemin même au milieu d'une tempête de neige. Bien qu'il fût Islandais pur sang, il semblait supporter difficilement le climat de son pays : il était affligé d'une toux opiniâtre. Ce brave homme, dont la physionomie douce et honnête nous plut dès l'abord, portait le joli nom de *Gudmunthur,* ce qui se prononce élégamment « Gouïemontag ».

Après nous être procuré les coffres de charge en usage dans le pays, nous passâmes par tous les ennuis de l'emballage. Comme on nous disait que nous trouverions chaque soir un gîte, nous n'emportions pas de tente pour cette excursion.

Nous partîmes le 20 juin à neuf heures du matin. Notre petite caravane offrait le coup d'œil le plus pittoresque : elle était composée de dix poneys, dont la plupart étaient de cette couleur café au lait particulière aux chevaux d'Islande comme à leurs congénères de Norwége, dont ils descendent en droite ligne. L'air était vif, et une neige fraîchement tombée recouvrait les montagnes, pareille à un manteau d'hermine dont la bordure terminale était nettement marquée à cent mètres à peine au-dessus de nos têtes.

Notre impatience du départ semblait s'être communiquée aux poneys, qui partirent au galop. Ce galop me fit immé-

[1] Guide.

diatement comprendre l'inconvénient qu'il y a à chevaucher avec une ample provision de monnaie d'argent serrée dans une ceinture; mais je me consolai par cette réflexion qu'en Islande la ceinture, fort incommode au départ, se dégrossit avec une surprenante rapidité. L'or et le papier sont inconnus parmi les Islandais. Il n'y a pas un seul banquier dans toute l'île. Heureux les pays sans banquiers!

Au bout d'une demi-heure de galop le long de l'Eyafjord, nous arrivons à l'extrémité méridionale de ce noble bras de mer qui dégénère ici en un marais fangeux. C'est là que la rivière Eyafjardà se décharge dans le fjord. Elle coule du sud au nord, et comme le Myvatn est situé à l'est, il nous faut chercher un endroit guéable pour gagner la rive droite. L'Eyafjardà à son embouchure n'est guéable qu'à marée basse; elle a plus d'un quart de lieue de large et se divise en six bras, entre lesquels s'étendent des prairies marécageuses. Chaque bras forme un large et rapide torrent, où nos chevaux ont de l'eau jusqu'au poitrail, et nous ne quittons ces torrents que pour traverser des marais remplis de perfides fondrières. Dans un de ces bras l'eau est si profonde, qu'un cheval de charge qui s'est écarté du gué perd pied et s'en va quelque temps à la dérive, au grand dommage du bagage, qui se trouve à demi immergé. L'eau nous monte jusqu'aux genoux et nous entre dans les bottes. Nous sommes plus heureux pourtant qu'un Anglais qui, en passant cette même rivière, a pris un bain complet et, n'ayant pas de costume de rechange, s'est trouvé réduit à la triste extrémité de se déshabiller pour laisser sécher ses vêtements. Le passage de cette grosse rivière nous demande une heure entière, et nos pauvres poneys arrivent sur la rive droite essoufflés et mouillés comme des phoques.

En ce moment, une neige fine tombe comme en plein mois de décembre, et un vent glacial nous cingle le visage.

Nous ne nous arrêtons qu'une minute pour ramasser sur le bord de la rivière quelques échantillons de zéolithe, et le froid rendant l'ardeur aux chevaux, la caravane se remet en marche.

Le guide marche en tête, chassant devant lui les chevaux de charge, dont le pas règle celui de toute la troupe. Il est emmitouflé jusqu'au nez dans ses plus chauds vêtements d'hiver, et, suivant la singulière habitude du pays, il a chaussé de gros bas de laine par-dessus ses mocassins. Ses moufles lui servent de mouchoir. Un type d'Islandais accompli! Je remarque qu'il bat constamment les flancs de son poney avec les talons, en écartant et ramenant les jambes alternativement. C'est une habitude commune à tous les indigènes; ils se livrent à ce perpétuel mouvement dans le double but de rendre leurs chevaux attentifs et de se tenir les pieds chauds. Cette dernière préoccupation se comprend si l'on songe que le pied d'un Islandais est toujours mouillé, à cause des marais et des rivières qu'il faut constamment passer à gué.

Je n'ai jamais pu m'accoutumer à cette équitation islandaise; le mouvement des jambes est très-difficile à acquérir quand on ne l'a pas pratiqué dès l'enfance. C'est un art à part que de monter ces petits poneys, et un étranger ne saurait obtenir d'eux le travail et l'allure qu'en peut obtenir un Islandais. Les insulaires montent à cheval pour ainsi dire en naissant, comme les Bédouins et les Gauchos; ils y sont forcés aussi bien par la nature du pays que par la forme de leurs mocassins, qui ne sont nullement faits pour la marche. Ce sont peut-être les plus habiles cavaliers du monde, ce qui ne veut nullement dire qu'ils montent avec grâce; rien de plus drôle que leurs longues jambes battant les flancs de leur monture.

Quand nous eûmes remonté quelque temps les bords marécageux de la rivière, nous nous mîmes à gravir les escar-

pements du *Vadlaheidi*[1], chaîne montagneuse de 645 mètres d'altitude, qui domine l'Eyafjord. Plus de route, plus même de sentier : nous entrons dans la vraie Islande. La vallée que nous venons de quitter nous rattachait encore par un bras de mer au monde civilisé; désormais nous voilà en face du désert. Plus le moindre vestige de l'homme, rien qu'une nature aride et fronçant le sourcil; pas un arbrisseau, pas un coin de verdure, partout la lave refroidie, une mer de cimes volcaniques s'étendant à perte de vue. Ah! combien je me sentis loin de l'Europe!

Et puis le silence, ce grand silence qui plane au-dessus des solitudes islandaises, et que trouble seul le sifflement du vent ou le cri des pluviers dorés. Ce cri triste et plaintif que jetait le pluvier lorsque l'approche de la caravane l'obligeait à quitter sa retraite, je crois encore l'entendre chaque fois que je revois l'Islande en imagination. Ces oiseaux se rencontrent par milliers dans toutes les parties de l'île, et ils semblent se complaire au milieu des sites les plus sauvages. N'étant point molestés par les chasseurs, ils ne redoutent pas la présence de l'homme, et se laissent approcher de si près, que plus d'une fois je les ai vus sur le point de se laisser écraser sous les pieds de mon cheval.

Eh bien! tandis que nous pénétrions au cœur de cette contrée d'une désolation troublante, je me laissais envahir par cette douce ivresse que procure l'accomplissement d'un rêve souvent caressé. Depuis si longtemps je voulais voir cette Islande exilée au bout du monde et pleine de mystères, et voici que le voile se levait enfin, et que chaque pas de mon cheval me faisait entrer plus avant dans l'inconnu. Comme je me sentais heureux au milieu de notre petite

[1] *Vadlaheidi* signifie une eau peu profonde qu'on peut passer à cheval. Au pied de cette chaîne se trouve, en effet, le gué de l'*Eyafjárda*. *Vad* rappelle le mot anglais *wade*.

cavalcade, et comme je trouvais une âpre et étrange volupté dans notre complète solitude, dans l'incertitude du gîte, dans la nouveauté du paysage, dans l'enivrante pureté de l'air! Il me semblait que j'avais secoué les entraves de la vie routinière et reconquis ma liberté. C'est dans ces heures d'ivresse que la vie coule à pleins bords, que le sang bout et que le cœur bat. Heures charmantes, qui passent trop vite, heures les plus belles de la jeunesse, qui plus tard s'embellissent encore de tous les charmes que prêtent aux choses le temps et l'éloignement.

Ces réflexions étaient sans doute partagées par mon compagnon Evans, car je l'entendais qui tenait derrière moi à mi-voix une conversation intime; lui aussi méditait probablement sur l'étrangeté du pays et la nouveauté de la situation. C'était chez lui un besoin de se livrer à des soliloques sur la selle de son cheval. Il parlait tantôt anglais, tantôt espagnol, tantôt danois; il avait appris ces langues et plusieurs autres dans ses nombreux voyages; mais son danois ne lui était d'aucune utilité auprès de Gudmunthur, qui n'entendait absolument que l'islandais.

Ce qui m'émerveillait le plus dans les premiers temps, c'était l'étonnante habileté de nos poneys à se tirer d'affaire au milieu d'un chaos de débris volcaniques où un piéton aurait pu difficilement trouver son chemin. Il suffisait de leur rendre les rênes et de leur battre constamment les flancs. Ces petits chevaux sont la providence des Islandais; sans eux, il faudrait renoncer à parcourir ce rude pays.

Nous atteignons bientôt la région des nuages, et la température tombe si bas, que le froid nous mord horriblement les mains et les pieds. J'ai des moufles islandaises, mais Evans n'en a point, et je l'entends grommeler entre les dents; apitoyé sur son sort, je lui passe une de mes moufles, qui s'adapte également aux deux mains, chaque moufle étant munie de deux pouces.

A ces hauteurs chaque ravin, chaque crevasse est comblée par d'énormes tas de neige qui ne fondent jamais. De temps à autre nous mettons pied à terre pour traverser de petits glaciers; les chevaux s'y aventurent avec crainte.

Après avoir gravi pendant deux heures, nous atteignons vers midi le plateau terminal, du haut duquel on domine un paysage effroyable. Un océan de neige! C'est la Sibérie au cœur de l'hiver. Le vent du Nord nous glace les os, et les tourbillons de neige nous aveuglent.

Quand nous eûmes atteint l'extrémité de ce plateau, de nouvelles perspectives s'ouvrirent devant nous. Au fond d'une vallée qui semblait être d'une incommensurable profondeur, la rivière Fnjóská dessinait un ruban argenté sous un dôme de noirs nuages. Ce coin de paysage islandais, aperçu du haut de la montagne, avait un aspect si sévère, une couleur si sombre, qu'il est resté gravé dans mes souvenirs avec une étonnante fidélité, et que j'en puis évoquer l'image sans le moindre effort de mémoire. Çà et là au fond de la vallée ou sur les pentes de la montagne, apparaissait un petit morceau herbeux perdu comme une oasis dans le désert, et je découvrais avec un plaisir inexprimable un sillon de fumée qui s'élevait au-dessus de ces nids de verdure; la contrée n'était donc pas complétement inhabitée, comme on aurait pu le croire à première vue; mais les huttes des Islandais sont pour ainsi dire invisibles, et sans la fumée qui s'en échappe, on passerait sans les voir. Ce sont de simples toits faits de terre et de tourbe, et posés sur le sol; ces toits, couverts d'un gazon qui pousse à merveille grâce à la chaleur intérieure de l'habitation, sont de véritables prairies qu'on distingue à peine des prairies environnantes. On a soin de les faucher, afin que les moutons n'y viennent pas paître.

Nous descendons le revers oriental du *Vadlaheidi* et mettons pied à terre dans la première oasis que nous ren-

controns, car nous chevauchons depuis plusieurs heures, et les poneys aspirent après les pâturages. Nous faisons halte dans un entonnoir herbeux que domine un petit glacier, et là, sur les bords d'un torrent aux eaux claires comme le cristal, nous faisons notre premier déjeuner *al fresco* et nous donnons aux chevaux la liberté de paître. Pour les empêcher de s'enfuir, nous leur faisons passer les rênes par-dessus la tête; de cette façon, l'animal qui voudrait s'échapper s'embarrasserait les jambes dans les rênes; si l'on négligeait cette précaution, il prendrait sûrement la clef des champs, et l'on mettrait beaucoup de temps à le rattraper, comme j'en fis une fois l'expérience.

En ouvrant les coffres, nous constatons qu'un affreux désordre règne parmi les provisions : par suite des secousses que leur ont infligées les chevaux de charge dans leurs courses échevelées à travers laves et rochers, le sel, le poivre, le sucre, se sont épanchés des cornets de papier et ne forment plus qu'un abominable mélange; là ne se bornent pas nos malheurs : les tablettes de chocolat se sont divisées en une foule de fragments, et les cigares se sont cassés. Nous nous consolons de nos infortunes par une brèche dans les conserves alimentaires, restées aussi intactes que la vaisselle en fer battu, que tous les chevaux d'Islande ne pourraient démolir.

Après une halte d'une heure, nous repartîmes sur des chevaux frais. Mon nouveau poney avait une allure beaucoup plus dure que celui que j'avais monté le matin; c'était un vieux trotteur, qui voulait toujours courir derrière la queue d'un des chevaux de charge. Il y avait à peine une heure que j'avais fait connaissance avec lui, qu'il faillit me casser le cou. J'avais mis pied à terre, et quand je voulus remonter en croupe, la selle mal sanglée tourna, et mon trotteur partit comme une flèche avant que j'eusse pu la ramener par un coup d'étrier dans sa position normale.

Je finis par perdre l'équilibre, et en un clin d'œil me trouvai par terre, dans l'herbe par bonheur. L'intelligent poney, fidèle à son éducation, eut le bon esprit d'interrompre sa course, et je ne sais ce qui serait arrivé sans cela, car je n'avais pu dégager de l'étrier ma formidable botte de mer, qui n'était évidemment pas faite pour les petits étriers islandais. Cette sotte aventure m'apprit à imiter les indigènes, qui ne se servent jamais de l'étrier pour monter en selle; d'un bond agile ils emjambent leurs petits poneys.

Après avoir passé à gué les eaux fougueuses de la *Fnjóská,* nous abordons une plaine de cendres volcaniques d'une teinte jaunâtre, où le galop de nos chevaux soulève une poussière aveuglante; puis, par un de ces violents contrastes qui ne se voient qu'en Islande, nous entrons dans la verdoyante vallée de *Hals,* qui ressemble à une émeraude jetée dans le désert. Ce n'est pas que le site soit plein d'ombre et de fraîcheur, et tout embaumé des senteurs des pins et des mélèzes : l'Islande n'a point ces richesses alpestres, et ses vallées n'ont d'autre verdure qu'une herbe maigre et chétive, qui a peine à sortir de terre; mais, si pauvre qu'elle soit, cette végétation réjouit les yeux.

Les campagnes islandaises offrent un singulier aspect qui frappe au premier abord : elles sont accidentées de milliers de monticules d'un pied de haut, ondulant les uns derrière les autres comme les vagues de la mer, ou bien de sillons si réguliers, qu'on est tenté de croire qu'ils sont dus à un travail artificiel ayant pour but d'accroître la superficie du terrain et d'augmenter ainsi la récolte de l'herbe; mais ils sont causés uniquement par l'action combinée de la gelée, du dégel, de la neige et de la pluie. On ne saurait imaginer combien ces surfaces bosselées offrent de difficultés aux chevaux et fatiguent le cavalier. Les pauvres bêtes doivent se livrer à une gymnastique qui rappelle les mouvements d'une nacelle ballottée par les flots.

Cette vallée de Hals, d'une largeur imposante, est une des plus peuplées de l'Islande, ce qui veut dire que nous y avons compté une demi-douzaine de maisons. Ses pâturages sont fréquentés par de petites vaches sans cornes et des moutons cornus : ces bestiaux portent tous une clochette. Ah! mes chères Alpes! Combien je vous ai regrettées en entendant ces clochettes! Et combien il m'a fallu faire appel à toute mon énergie pour réagir contre la dépression morale qui envahissait mon âme quand je comparais vos splendeurs aux sites moroses de la Terre de glace!

Les crêtes du *Viknafjöll*[1] franchies, nous descendons dans une nouvelle vallée et atteignons les rives du *Ljósavatn*[2]. Ce petit lac, resserré, comme le lac de Wallenstadt en Suisse, entre des pics neigeux complétement abrupts, peut avoir cinq cents mètres de large et une lieue de long. A chacune de ses extrémités surgissent de nombreux cônes calcinés, aussi noirs que du charbon et absolument semblables à ces taupinières de Ténériffe que les Canariens désignent sous le nom de *montañetas*.

Comme nous côtoyons le lac, la neige tombe de nouveau, et les nuages se traînent bas au pied des montagnes. La vallée porte partout les traces d'un débordement récent causé par la fonte des neiges : elle est pleine de fondrières, où les chevaux enfoncent jusqu'au ventre.

Le Ljósavatn se déverse par la *Djupá*[3] dans le *Skjálfandafljót*[4]. La Djupá, que nous longeons quelque temps, court à travers une horrible région de débris volcaniques qui offrent tout à fait l'aspect des scories métallurgiques.

A cinq heures du soir, nous arrivons à la ferme de *Ljósa-*

[1] Montagnes des ponces.
[2] Lac de la lumière.
[3] Rivière profonde.
[4] Fleuve frissonnant.

vatn, située au milieu d'un plateau herbeux. C'est là que Gudmunthur pense passer la nuit, Il nous fait signe de mettre pied à terre; mais tel n'est pas notre avis, nous voulons aller coucher à *Einarstadr*, pour gagner demain soir les bords du lac *Myvatn*; nous voulons aussi aller voir la grande chute de *Godafoss*[1], qui doit se trouver à peu de distance de la ferme. Pour nous expliquer avec Gudmunthur, nous n'avons d'autre ressource que de déplier la carte, et nous nous faisons ainsi comprendre à merveille. Comme Gudmunthur n'a jamais été au *Godafoss*, nous nous adjoignons comme guide le fermier de l'endroit.

Il nous mène pendant une heure à travers le pays le plus inégal qui se puisse imaginer : ce ne sont que bosses et fosses, où nos chevaux s'épuisent en tâtonnements. Nous traversons à gué deux rapides rivières, et bientôt nous distinguons un nuage de fumée : c'est la fumée de la cataracte. Nous mettons pied à terre, et nous courons au bord du *Skjálfandafljót*.

Le *Godafoss* est une frappante image du Niagara; en le voyant, on est tenté de croire que la grande chute américaine a envoyé ici son portrait en miniature, et l'on cherche involontairement le fameux pont suspendu qui serait, ma foi, assez étonné de franchir une rivière islandaise. De même que le Niagara, le *Godafoss* est divisé par un îlot en deux masses distinctes; mais il en diffère en ce qu'il affecte plutôt la forme d'un V que celle d'un fer à cheval. Cette forme est particulière à toutes les cataractes islandaises, et la cause en est que les eaux se précipitent dans une crevasse béante, qui généralement s'ouvre au centre du lit de lave où le fleuve est encaissé; ces crevasses, que les indigènes désignent sous le nom de *gjá*, se sont formées dans les coulées de lave par suite du retrait survenu avec le refroi-

[1] Cataracte de Dieu.

dissement des matières en fusion. J'ai observé plus tard le même fait à la chute de la *Brúará* et à celle du *Gullfoss.* L'îlot qui sépare les deux nappes d'eau du *Godafoss* occupe l'angle de la crevasse. A simple vue d'œil, la hauteur du saut le plus élevé m'a paru être de vingt mètres.

Le tableau emprunte une incomparable grandeur à l'absolue désolation du site. Le « fleuve frissonnant » s'élance entre deux rives de basalte taillées à pic; on y chercherait vainement un pouce de verdure. A l'ouest surgissent les cimes neigeuses du Viknafjöll, à l'est celles du Fljotsheidi.

Le *Skjálfandafljöt,* qui forme les chutes du *Godafoss,* est un des plus grands fleuves de l'Islande; il prend naissance dans les mystérieuses régions glacées du *Vatna Jökull* et traverse du sud au nord le *Sprengisandr* ou grand désert central. Au-dessous des chutes, sa largeur est d'au moins deux cents mètres. Le fleuve charrie un sable volcanique extrêmement fin. Il nourrit des saumons, comme la plupart des rivières de l'Islande.

A un kilomètre au-dessous du *Godafoss,* on rencontre une autre cataracte, celle du *Geitafoss* [1], moins pittoresque, mais remarquable par les nombreuses cavités qu'on trouve dans les rochers environnants. M. Lock croit que c'est là qu'il faudrait chercher la caverne où Gretté, le héros de la Saga, fit son légendaire plongeon. Une de ces cavités est absolument circulaire et présente la forme d'un puits de douze mètres de profondeur. Un nouveau Gretté, qui exerce actuellement à Akureyri l'état d'apothicaire, se mit en tête, un jour qu'il était pris de boisson, de sauter au-dessus de ce puits; mais il sauta dedans et arriva au fond la tête la première. Il n'en mourut pas, et porte aujourd'hui sur le front une horrible cicatrice dont il est très-fier.

[1] Cataracte de la chèvre.

Pour traverser le fleuve, nous dûmes en remonter le cours jusqu'à l'endroit où se trouvait le bac, à une assez grande distance en amont des chutes. C'était la première fois que nous expérimentions le bac islandais, et nous vîmes tout de suite qu'il n'était guère approprié au transport des longues caravanes qui parcourent le pays. Le bac islandais n'a rien de commun avec l'ingénieux « ferry » des Américains, bien que les indigènes se plaisent à le désigner sous ce nom emphatique, qui éveille l'idée de trains tout entiers transbordés avec leurs locomotives. Le ferry islandais est une vieille petite barque de sept ou huit pieds de long, comptant de nombreuses années de service et faisant eau de tous côtés sitôt qu'elle quitte le sable de la rive. Il va de soi qu'il ne peut être question de transporter les poneys dans d'aussi piteuses embarcations : ils sont d'ailleurs dressés à passer à la nage les rivières les plus profondes et les plus rapides ; il s'en noie bien dans le nombre, mais c'est un des incidents prévus dans tout voyage en Islande, et l'on peut s'estimer heureux quand on arrive à destination sans avoir perdu un animal.

C'est toujours une scène pittoresque et mouvementée que le passage d'une rivière islandaise. Les chevaux ne se jettent pas dans les flots sans une résistance désespérée, et il faut les y contraindre à force de gestes, de coups et de cris ; les chiens leur mordent les jambes et joignent leurs aboiements aux vociférations des hommes ; les pauvres poneys courent le long du rivage sous une grêle de pierres et de coups de bâton, flairent l'eau, hésitent à y entrer ; mais une fois que le plus brave s'est jeté résolûment à la nage, les autres le suivent. Quand la rivière est resserrée et rapide, et qu'il y a danger pour les chevaux d'être entraînés par le courant, on est obligé de les lier les uns aux autres avec une corde qu'on leur passe à la mâchoire, et c'est ce que nous fîmes au passage du Skjálfandafljót.

Lorsque les selles et les bagages eurent été placés au fond de l'embarcation, Gudmunthur entra jusqu'aux genoux dans la rivière, traînant les chevaux à sa suite, puis il nous rejoignit dans l'embarcation et se mit à la poupe. Pendant que le passeur faisait force de rames, Gudmunthur maintenait les poneys et avait la plus grande peine à les tenir à distance, à l'aide de son fouet, et à les empêcher de se battre et de se donner des coups de dents. Les vaillantes petites bêtes s'épuisaient à lutter contre le courant; on ne voyait plus que leurs jolies têtes et leurs crinières contre lesquelles l'eau bondissait en écume; leurs yeux se dilataient, et leurs narines ronflantes ressemblaient à celles de jeunes hippopotames, suivant la comparaison tout africaine de Burton qui me revint alors à l'esprit. Hommes et bêtes arrivèrent sains et saufs sur l'autre rive, sans autre accident que la perte d'un des crochets en fer qui servaient à suspendre les coffres sur les flancs des chevaux de charge. Il fallut ensuite remettre la selle aux chevaux tout ruisselants.

On le voit, le problème du passage des rivières n'a pas encore reçu de meilleure solution chez les Islandais que chez les insulaires de l'Océanie. Rien ne serait cependant plus aisé que d'établir des bacs à traille, qui transporteraient hommes et chevaux par la seule force du courant. Ce serait beaucoup moins dispendieux que de construire des ponts, qui d'ailleurs résisteraient difficilement aux crues causées par la fonte des neiges.

Débarqués sur la rive droite, nous acquittons le droit de passage. En recevant son argent, le passeur nous exprime sa reconnaissance par une frénétique poignée de main, et nous embrasse sur la joue à la mode islandaise, en articulant plusieurs fois le mot *tack* (merci). Bien qu'Evans ait seul donné l'argent, nous y passons à tour de rôle. Ce qui gâte un peu la poésie de ces effusions auxquelles il faut, bon gré, mal gré, s'accoutumer, c'est qu'il n'est rien de si

inculte et de si peu séduisant que la face d'un Islandais; le nez, en particulier, n'a rien de bien fascinateur, à raison de l'énorme quantité de tabac que consomme cet appendice. Les Islandais font un usage continuel d'une tabatière en forme de corne, dont ils introduisent l'extrémité dans les narines pour en aspirer le contenu; j'ai souvent vu cette corne se promener de nez en nez.

A huit heures du soir, nous gravissons une nouvelle chaîne montagneuse, le Fljotsheidi, et parvenus au sommet, nous découvrons une immense étendue de pays; derrière nous la grande vallée que nous venons de quitter, la chute du *Gódafoss,* le lac *Ljósavatn,* et devant nous le massif volcanique qui domine le Myvatn. L'atmosphère est en Islande d'une incroyable transparence, dont il est difficile de se faire une idée; les lignes les plus éloignées du paysage se dessinent avec une netteté extraordinaire. A ces hauteurs, il règne un froid épouvantable. Un vent glacial nous perce jusqu'à la moelle des os, en dépit de nos épais vêtements. Nous sommes transis, éreintés par notre longue journée de marche, et nous commençons à soupirer ardemment après le gîte prochain, tandis que nous descendons dans la vallée d'*Adalreykjadalr* [1]. Nos pauvres chevaux sont eux-mêmes accablés de lassitude et ne marchent plus qu'en trébuchant.

Tout à coup nous apparaît la petite église d'*Einarstadr* avec le *bœr* voisin, et à cette vue nous poussons des cris de joie. A neuf heures et demie du soir, nous allons frapper à la porte du seigneur de l'endroit, brisés comme on peut l'être après une chevauchée de plus de douze heures. L'homme qui vient nous ouvrir est dans un état d'ébriété complète. Il nous introduit dans une chambre basse, à peine éclairée et puante de saleté, meublée d'un lit

[1] *Adalreykjadalr* (all. *Edel-Rauch-Thal*), «noble vallée fumante», ainsi nommée à cause de ses nombreuses sources d'eau chaude.

unique, d'une vieille table et d'un canapé usé jusqu'à la corde; on se croirait dans une écurie plutôt que dans la chambre des hôtes. Notre ivrogne, qui nous importune par sa présence continuelle, crache avec frénésie sur le plancher en nous regardant d'un air stupide. Evans à cette vue monte au plus haut degré d'exaspération et adresse à l'Islandais les plus ronflantes épithètes de son vocabulaire anglo-danois; mais l'Islandais n'y comprend pas un traître mot et continue à asperger consciencieusement le plancher. Evans se serait certainement livré à des voies de fait, si le maître de céans n'était venu fort à propos nous délivrer de cette fâcheuse compagnie. Je me hâte de dire que le rustre que nous avions pris d'abord pour notre hôte n'était qu'un valet de ferme.

Cependant Gudmunthur s'occupait de desseller les chevaux et de leur mettre des entraves aux pieds pour les empêcher de détaler pendant la nuit. Nous mourions de faim, et je venais de faire à Evans la proposition de recourir au coffre aux provisions, quand l'hôtesse fit apparition : elle nous apportait la boisson nationale du pays, la traditionnelle tasse de café par laquelle débute tout repas, à l'inverse de ce qui se passe chez nous.

Mélangé d'une crème épaisse, le café islandais est le meilleur des breuvages; il m'a procuré de si exquises jouissances, que je n'hésite pas à dire qu'il vaut le voyage; nulle part, pas même au Maroc, je n'en ai trouvé d'aussi parfait. Les Marocains ne connaissent pas la recette, que j'ai pu surprendre un jour dans une cuisine islandaise : on fait passer le noir nectar à travers un vieux bas de laine. Tandis que les Marocains le torréfient jusqu'à ce qu'il soit brun, les Islandais le brûlent jusqu'à ce qu'il soit noir. Le café est, on le sait, une boisson très-hygiénique dans les pays humides et froids; il reconstitue admirablement les tissus et supplée à la pauvreté d'une alimentation qui a

pour base le poisson. Aussi les Islandais en font-ils une consommation continuelle à toute heure du jour.

Après le café, nous eûmes l'inévitable morue salée, qui est le fond de la nourriture des insulaires; hélas! il n'en restait plus que la peau et le sel! Nous l'arrosâmes de beurre fondu; mais, *proh pudor!* le beurre était complétement rance. Le fromage l'était également. Tout était rance, jusqu'à l'eau. Le pain noir fait avec du seigle importé du Danemark résistait aux plus violents efforts de nos mâchoires, et quant aux tranches de mouton fumé, leur odeur dénotait un état de putréfaction qui nous inspirait une invincible répugnance. Je me rappelai alors tout ce que j'avais lu au sujet du goût dépravé des Islandais pour les aliments pourris. J'avais ajouté peu de foi aux histoires que racontent à ce sujet tous les voyageurs qui ont écrit sur l'Islande; mais il fallut bien reconnaître leur triste exactitude. Les aliments frais font horreur aux Islandais, et de même que nous laissons vieillir le vin avant de le boire, ils laissent vieillir le poisson, la viande, le lait, le beurre, le pain, le fromage et même les œufs!

Après notre piteux souper, nous allumons un cigare, mais nous constatons à regret qu'ils sont tous cassés par suite des secousses qu'ils ont éprouvées sur le dos du poney pie. Avant de nous livrer au repos, nous montons sur le toit de gazon de l'habitation pour admirer les splendeurs d'une nuit polaire. A minuit, le ciel est embrasé d'une immense lueur rougeâtre qui fait deviner à l'horizon le soleil disparu pour quelques minutes : le thermomètre à ce moment marque 3° sous zéro. A l'intérieur de notre chambre, la température est descendue à 2°; il est vrai que mon compagnon vient de casser les carreaux en voulant ouvrir la fenêtre, oubliant que les fenêtres ne s'ouvrent pas en Islande. Par un tel froid, c'est un sérieux accident; nous y remédions de notre mieux en calfeutrant

les trous avec des couvertures. Evans prend possession de l'unique lit et s'y fourre entre deux édredons, tandis que je monte mon lit de voyage et m'y enroule dans mon plaid.

C'est en se reposant qu'on peut se rendre compte de la fatigue qu'on éprouve à la suite d'une première journée de voyage. J'ai chevauché dans bien des pays, mais nulle part l'équitation ne m'a paru aussi pénible qu'en Islande ; la faute en est moins aux chevaux qu'au pays même, dont le sol rude et inégal, absolument dépourvu de routes, ne permet que rarement un changement d'allure; il faut presque toujours cheminer au pas, à raison de trois milles à l'heure, ce qui devient à la longue « une écœurante corvée », suivant l'expression de Burton. J'avais les membres roidis et ressentais une si pénible lassitude, que je restai longtemps sans pouvoir trouver le sommeil. Evans, plus rompu aux voyages, ronflait; tous les gens de la maison étaient endormis; je veillais seul au milieu d'un silence solennel que troublait de temps à autre le cri strident du pluvier doré. Au cœur de la nuit, il faisait grand jour. Je repassais dans mon esprit toutes les choses étranges que j'avais vues; puis je reportais mes pensées vers le pays natal, je songeais à ma mère que j'avais laissée si triste, et il me semblait que j'étais si éloigné du *home*, que plus jamais je ne pourrais y retourner. L'Islande me paraissait un pays affreux; je regrettais la folle inspiration qui m'y avait conduit, et me promettais, ô faiblesse et inconstance humaines! de me rembarquer au plus tôt pour l'Europe. Mais le moment n'était pas venu, et ce fut pour le pays des rêves que je finis par m'embarquer cette nuit.

Nous dormîmes honteusement jusqu'à huit heures, et je ne sais combien de temps nous aurions prolongé cette grasse matinée, si l'hôtesse n'était venue nous apporter le café, qu'elle nous servit dans notre lit, suivant la mode patriarcale en usage dans les pays du Nord.

Quand nous eûmes pris la délicieuse boisson, l'hôtesse nous apporta de l'eau dans un bassin en fer, pour nos ablutions, et nous fit comprendre qu'elle allait bientôt nous servir à déjeuner. Je me méfiais de son déjeuner, et me souciais peu d'attaquer avec une nouvelle vigueur la morue salée au beurre rance. Mais la bonne femme avait sans doute remarqué que nous avions fait peu honneur au souper de la veille, et elle n'entendait pas nous laisser un mauvais souvenir d'*Einarstadr*. Au bout d'une heure d'attente, nous fûmes fort agréablement surpris de nous voir servir des truites fraîches du *Myvatn,* des crêpes aux œufs de canard, une délicieuse crème blanche dont je n'ai pu savoir le nom, et du lait frais à discrétion. Pour le coup, je me réconciliais avec tous les Islandais. Une nouvelle tasse de café clôtura ce magnifique déjeuner, à la grande satisfaction d'Evans. En Islande, le café fait apparition à tout propos, à l'arrivée de l'hôte, à son départ, au commencement et à la fin de chaque repas, et comme Evans en demandait chaque fois deux ou trois tasses, je ne puis songer sans effroi à ce qu'il consommait de café en une journée. Quand nous buvions le noir breuvage, tous les gens du *bœr* buvaient avec nous à la cantonade. Un homœepathe n'eût pu résister à l'entraînement général et eût cédé comme nous à ce monstrueux abus du café. J'ose affirmer que quiconque n'a pas été en Islande ne peut se flatter de connaître le divin arome du moka!

Nous n'avons pas voulu quitter *Einarstadr* (la ville d'Einar) sans visiter consciencieusement tout ce que la localité offre d'intéressant. Ce fut bientôt fait, car la ville d'Einar se compose d'une petite église et d'une seule ferme. Dans les contrées bien peuplées, les villes offrent une agglomération d'habitations plus ou moins considérable; mais il n'en est pas de même en Islande. On chercherait vainement une bourgade ou un village dans toute

l'étendue de l'île; on ne rencontre que de loin en loin une habitation complétement isolée, une métairie, un *bœr,* suivant l'expression locale, qui répond assez bien au *gaard* norwégien Chacun de ces établissements ruraux porte un nom sur la carte, et quand l'endroit est une paroisse ou une annexe dotée d'une église, il est marqué en grosses lettres comme nos chefs-lieux.

Le *bœr* d'*Einarstadr* offre le type de l'habitation islandaise, et comme toutes sont construites sur le même plan, je la décrirai une fois pour toutes, uniquement par acquit de conscience, car toute description est rebutante, et je ne m'y plais guère.

Qu'on s'imagine plusieurs compartiments juxtaposés et communiquant par d'obscurs corridors. Dans les premiers temps, lorsque j'entrais dans ces corridors, il m'échappait invariablement quelque cri de douleur, et je me frottais vigoureusement la tête à l'endroit où venait de surgir une nouvelle bosse non prévue par Lavater. C'est que le vestibule qui donne accès à la maison est construit de blocs de lave anguleux que n'éclaire aucun jour, et qu'il faut se courber pour ne pas se cogner la tête contre les saillies invisibles de la voûte. Quand j'eus reçu une douzaine de contusions, j'appris à faire convenablement mon entrée dans une maison islandaise.

Les murs de l'habitation sont faits de couches alternatives de mottes de tourbe et de blocs de lave non cimentés, les mottes de tourbe tenant lieu de ciment; les toitures sont couvertes non point de chaume ni de tuiles, mais de gazon verdoyant. On dirait, à première vue, des monticules formés par un caprice de la nature plutôt que des habitations humaines, et l'on n'en pourrait deviner la destination sans les cheminées en bois qui les surmontent et les petites fenêtres à peine visibles percées dans l'épaisseur des murs. A l'intérieur, les plafonds sont si bas, qu'on les effleure de

la tête : combattre le froid, même au risque de manquer d'air, telle est la grande préoccupation des Islandais ; c'est aussi dans ce but qu'ils donnent à leurs murs une épaisseur de cinq à six pieds, et qu'ils construisent de toutes petites fenêtres qui, ne devant jamais s'ouvrir, sont dépourvues de charnières.

Comme la population est rare en Islande, que les fermes sont à de grandes distances les unes des autres, et que les communications deviennent impossibles en hiver, l'Islandais est dans l'obligation de connaître plusieurs métiers. Il doit savoir ferrer son cheval, réparer les dégâts causés à sa maison par les intempéries du climat, fabriquer ses meubles et confectionner ses vêtements. Voilà pourquoi le *bœr* se compose toujours d'un assez grand nombre de compartiments ; l'habitation d'une seule famille forme ainsi en quelque sorte une petite agglomération qu'au premier aspect on prendrait pour un village. Chacun de ces compartiments a sa destination spéciale : l'un sert de magasin aux provisions, l'autre de sellerie ; à côté se trouve la forge ou l'atelier de menuiserie ; voici les étables où les vaches passent l'hiver ; voilà les caves où l'on conserve la bouse des bestiaux, seul combustible en usage dans un pays qui ne produit ni bois ni charbon.

La meilleure chambre du *bœr* est la *gesta-skáli* ou chambre des hôtes. Elle est généralement surmontée d'un grenier, qui sert de magasin. Elle est planchéiée, et ses murs sont couverts de revêtements de bois. Le mobilier, de la plus grande simplicité, comprend généralement un lit en forme d'armoire, une table, une ou deux commodes, quelquefois un sofa, et toujours une demi-douzaine de vieux coffres où sont serrées les hardes de la famille ; ces coffres sont peints des couleurs les plus éclatantes. Les murs sont ornés de quelques gravures représentant Christian IV, ou Jón Sigúrdsson, l'homme le plus populaire de l'Islande, ou

encore le sculpteur Thorwaldsen, dont la nationalité fait l'orgueil des Islandais. La *gesta-skáli,* comme son nom l'indique[1], est uniquement réservée à l'usage des hôtes, et la famille ne s'y installe en aucun temps. Comme on n'y fait jamais de feu, elle est généralement humide et froide.

Le compartiment le plus vaste du *bœr* est la cuisine ou *eldhús*. On y arrive, comme toujours, par un conduit bas et obscur. C'est une sorte de caverne noire et enfumée que n'éclaire aucune ouverture, sauf celle destinée au passage de la fumée, qui s'échappe comme elle peut; les trois sorcières de Macbeth en eussent volontiers fait leur antre. Comme le feu est alimenté par le combustible que je viens de mentionner, on peut s'imaginer l'agréable parfum qui règne dans une cuisine islandaise. Ce qu'il y a de pis, c'est que ce parfum pénètre les aliments cuits ou fumés à la flamme de ce barbare foyer.

De toutes les parties du *bœr,* il n'en est pas de plus intéressante que la *badstofa :* c'est la pièce qui sert d'habitation à la famille tout entière, hommes, femmes, vieillards, pères de famille, célibataires, jeunes filles, enfants, maîtres, serviteurs; les chiens même y ont domicile. Tout ce monde vit, mange, digère et dort en commun, et quand la famille est nombreuse, chaque lit reçoit deux ou trois occupants. Des voyageurs à imagination fertile ont calomnié les Islandais en disant qu'ils dorment complétement nus; un Islandais ne redoute rien tant que le froid, et se laisserait plutôt arracher la peau que de se dépouiller de son dernier vêtement.

Les murs de la *badstofa* n'atteignent pas en hauteur la taille d'un homme ordinaire; ils supportent une toiture en gazon dont le faîte s'élève à peine à trois mètres au-dessus

[1] Angl. *guest-shieling*.

du sol. Le sol est généralement planchéié, mais chez les pauvres il n'y a d'autre plancher que la terre battue. Tout le long des murs sont disposés de larges bancs séparés par des cloisons d'un pied de haut et garnis d'édredons et de couvertures d'une prodigieuse saleté : ces bancs servent de siéges pendant le jour et de lit pendant la nuit, exactement comme chez les Kabyles. Les Islandais mangent même dans leur lit, toujours comme les Kabyles, et il m'est arrivé quelquefois de trouver sous mes couvertures des têtes de morue et autres débris de repas oubliés par quelque indigène.

A l'heure du repas, la *badstofa* offre un curieux coup d'œil : il n'y a ni table, ni chaises, ni assiettes, ni couteaux, ni fourchettes; les Islandais ignorent ces raffinements de la civilisation. Du fond de leurs lits ils attaquent avec les doigts la morue séchée et mangent avec de grandes cuillers de bois leur *skyr,* plat national qui joue chez eux le même rôle que le couscoussou chez les Arabes. C'est une sorte de lait caillé qui rappelle le *Saure-milch* des Allemands, le *Pot-Kees* des Flamands et le *Hattelkit* des Écossais; on le mange arrosé de crème et de lait frais. C'est un de ces plats auxquels il faut s'habituer, et qu'on trouve détestable lorsqu'on en fait le premier essai. Les Islandais en font passer de monstrueuses quantités dans leur vaste estomac, et ils étaient toujours fort surpris que j'en fusse si vite rassasié [1].

La première fois que je pénétrai dans la *badstofa*, je pensai succomber à l'asphyxie. Quand mes yeux se furent

[1] Cleasby croit que le *skyr* était déjà le plat national des Teutons, et qu'il ne serait autre chose que le *lac concretum* de Tacite. (GERM., ch. XXIII. Cp. VIRG., G. III, 463.) Rafn fait dériver ce mot du sanscrit *kshira*. Burton assure que les Persans ont un mets analogue qu'ils appellent *shir*, et qu'on le trouve dans le Beloutchistan sous le nom de *khir* et chez les Slaves sous le nom de *sir*.

habitués aux demi-ténèbres qui régnaient dans la pièce hermétiquement close et à peine éclairée par une petite fenêtre, je distinguai une vieille mégère qui manœuvrait un vieux rouet, trois vigoureux gaillards qui jouaient aux cartes dans un lit, et une jeune femme qui cardait de la laine. Contre l'embrasure de la fenêtre était appuyé un pauvre garçon sourd et muet, qui n'avait d'autre passe-temps que de s'introduire du tabac dans les narines et dans la bouche. Les enfants jouaient avec les chiens et couraient le long du passage étroit ménagé entre les deux rangées de lits, seul espace réservé à la circulation.

Il régnait dans cet intérieur une affreuse odeur de renfermé; l'atmosphère était épaissie et empoisonnée, et voilà pourquoi j'avais éprouvé en y entrant une sensation d'asphyxie. On était encore dans la saison froide; or, comme les Islandais n'ont point de combustible, ils ignorent l'usage des poêles, et n'ont d'autre moyen de se défendre contre le froid que de se serrer aussi nombreux que possible les uns contre les autres, dans leur *badstofa* bien calfeutrée; et si la réunion de tant de monde dans un aussi petit espace ne suffit pas à produire une température convenable, ils introduisent dans leur étouffoir les vaches et les moutons, et bravent ainsi les froids terribles qui désolent la Terre de glace au cœur de l'hiver.

La *badstofa* est, en effet, construite de manière à conserver admirablement le calorique animal : c'est une sorte de tanière surbaissée, aux murs épais; la porte reste soigneusement fermée pendant tout l'hiver, et l'unique fenêtre, grande comme une lucarne de prison, ne sert qu'à donner un peu de jour, sans que jamais elle donne passage à l'air extérieur. Rien d'étonnant que ces trop prévoyants Islandais, loin d'être exposés aux atteintes du froid, souffrent de la suffocation. Si l'on songe qu'ils ont horreur des ablutions autant que de l'air pur, on

peut s'imaginer quelles déplorables conséquences entraîne un genre de vie aussi contraire à l'hygiène la plus élémentaire.

En dépit de l'extrême salubrité du climat, des fièvres malignes éclatent chaque année aux premières chaleurs. Les Esquimaux du Groënland ne le cèdent certainement pas en saleté aux Islandais, mais ils sont moins décimés par les maladies, parce qu'ils ont soin d'avoir deux résidences, une maison en hiver et une tente en été. Les ordures qui s'accumulent dans leurs habitations pendant la saison froide n'ont rien de nuisible tant que la gelée empêche leur décomposition; mais viennent les chaleurs, elles sont un tel foyer de pestilence, que la maison doit être abandonnée; pour l'assainir, on enlève la toiture, et jusqu'à l'automne l'intérieur de l'habitation est exposé à l'air et à la pluie [1]. Les Islandais n'ont, eux, qu'une seule résidence pour l'été et l'hiver, et ils semblent s'attacher à la rendre aussi insalubre que pourrait le souhaiter celui qui rêverait l'extinction de leur race.

A ces causes de maladies il faut joindre leur pauvre et malsaine alimentation, qu'une nature avare ne leur permet pas de varier : leur sol déshérité leur refuse presque complétement cette nourriture végétale si nécessaire à l'économie; leur goût dépravé pour les aliments rances, l'abus qu'ils font du mouton fumé et du poisson séché, engendrent de dégoûtantes maladies cutanées et l'horrible lèpre. L'hépatite chronique, cette inflammation du foie si fréquente dans les pays chauds, et si rare dans nos pays tempérés, où elle diminue à mesure qu'on avance vers le nord, reparaît de nouveau en Islande, et, par une étrange anomalie, y règne avec une intensité inconnue même dans les contrées équatoriales. Un médecin danois, M. Thorstensen, qui a pra

[1] Dr Rink, *Danish Greenland : its people and its products.*

tiqué en Islande pendant plus de vingt ans, a calculé qu'un Islandais sur sept est affligé de cette maladie ; le professeur Eschricht, de Copenhague, estime que le sixième de toute la population en est atteint et y succombe en partie après de longues et atroces souffrances [1].

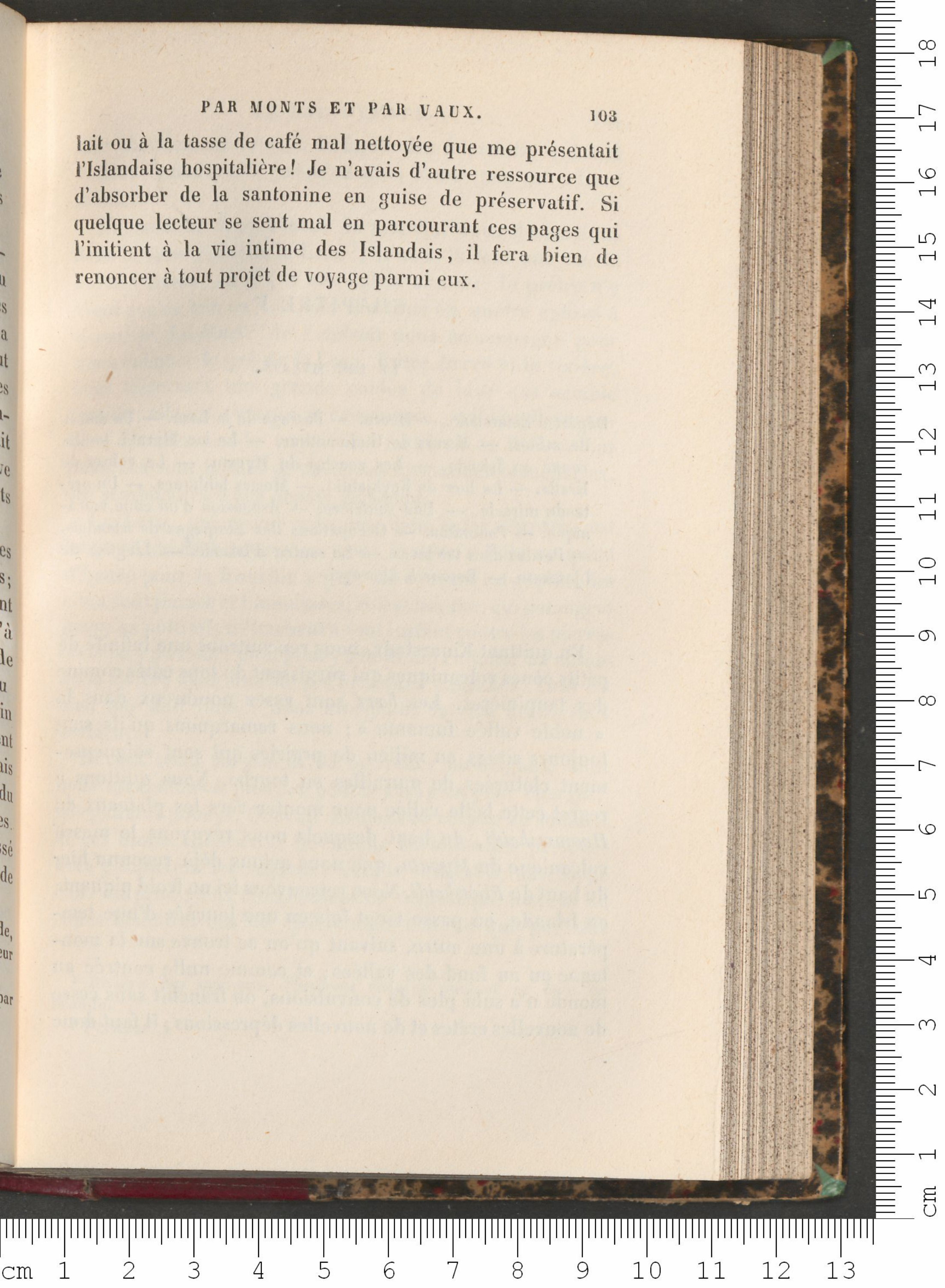
Cette affection est causée chez les Islandais par l'*échinocoque,* sorte de ténia très-commun chez les chiens du pays. Le docteur Krabbe, de Copenhague, a trouvé ces vers intestinaux dans 93 chiens Islandais sur 100. Il a observé que les échinocoques attaquent les Islandais à tout âge et peuvent résider dans le corps pendant bien des années ; pendant son séjour en Islande, il a souvent rencontré des enfants de huit à douze ans dont le ventre était distendu d'une manière énorme par ces parasites. Il arrive assez souvent que la maladie prend de tels développements dès l'enfance, qu'elle peut causer la mort [2].

C'est par leur contact continuel avec les chiens que les Islandais contractent le germe de ces redoutables parasites ; ils laissent les chiens coucher avec eux dans leur lit pendant la nuit, et ils poussent la malpropreté et l'insouciance jusqu'à leur donner à lécher leurs ustensiles de cuisine au lieu de les laver. Les œufs de l'échinocoque, invisibles à l'œil nu se mêlent ainsi aux aliments, passent dans le corps humain et se logent en différentes régions, mais particulièrement dans le foie. Il est même avéré que beaucoup d'Islandais contractent le ténia en s'administrant les excréments du chien en guise de remède interne contre une foule de maladies.

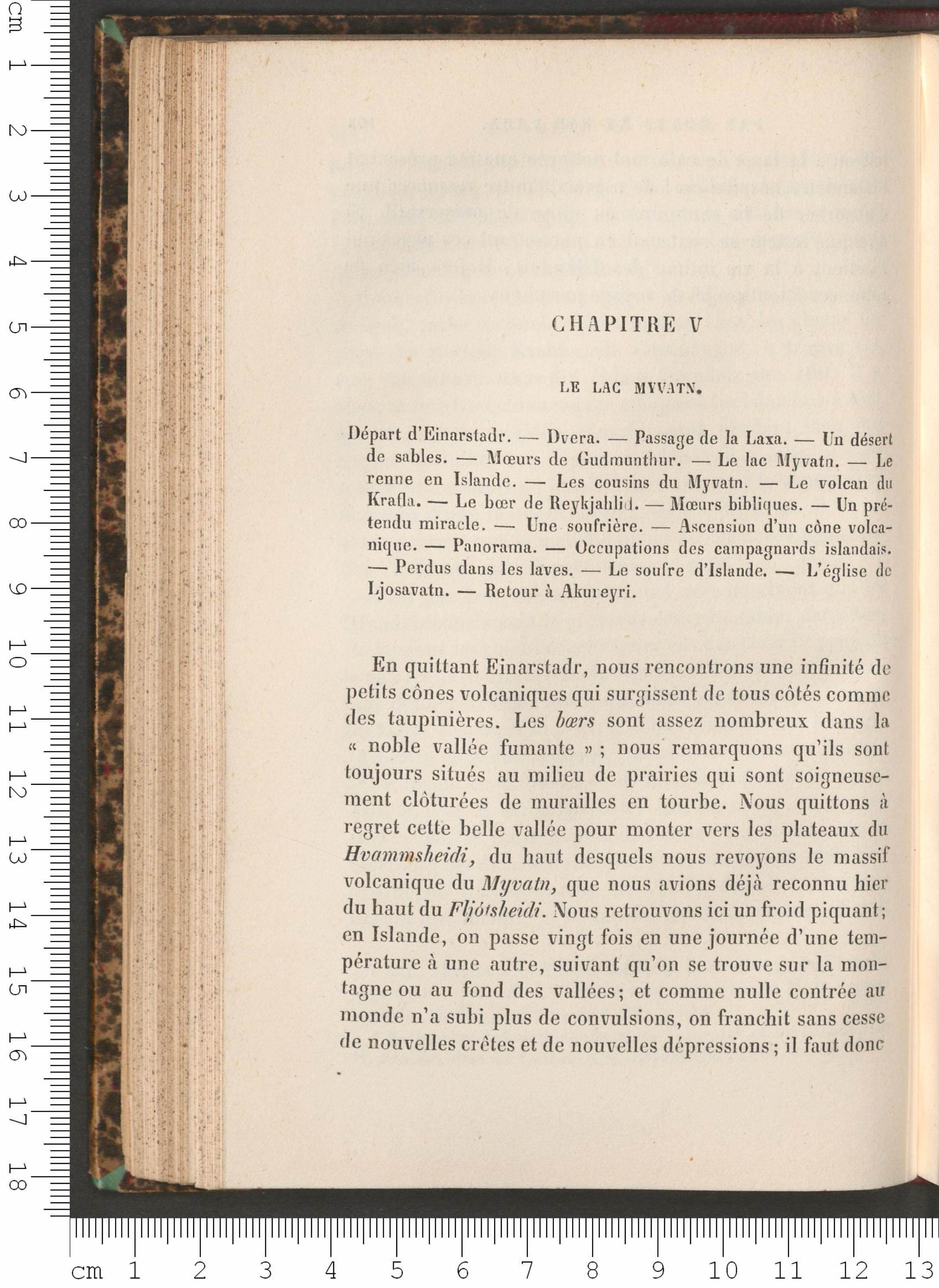
Que de fois le spectre de l'échinocoque s'est dressé devant moi lorsque je portais les lèvres au crasseux bol de

[1] MM. Skaptason et Finsen, médecins dans le nord de l'Islande, regardent la proportion de 1/7 comme exagérée, et M. le docteur Hjaltalin, de Reykjavik, partage cette opinion.

[2] Recherches helminthologiques en Danemark et en Islande, par H. Krabbe, docteur en médecine. Copenhague, 1866.



lait ou à la tasse de café mal nettoyée que me présentait l'Islandaise hospitalière! Je n'avais d'autre ressource que d'absorber de la santonine en guise de préservatif. Si quelque lecteur se sent mal en parcourant ces pages qui l'initient à la vie intime des Islandais, il fera bien de renoncer à tout projet de voyage parmi eux.



CHAPITRE V

LE LAC MYVATN.

Départ d'Einarstadr. — Dvera. — Passage de la Laxa. — Un désert de sables. — Mœurs de Gudmunthur. — Le lac Myvatn. — Le renne en Islande. — Les cousins du Myvatn. — Le volcan du Krafla. — Le bœr de Reykjahlid. — Mœurs bibliques. — Un prétendu miracle. — Une soufrière. — Ascension d'un cône volcanique. — Panorama. — Occupations des campagnards islandais. — Perdus dans les laves. — Le soufre d'Islande. — L'église de Ljosavatn. — Retour à Akureyri.

En quittant Einarstadr, nous rencontrons une infinité de petits cônes volcaniques qui surgissent de tous côtés comme des taupinières. Les *bœrs* sont assez nombreux dans la « noble vallée fumante » ; nous remarquons qu'ils sont toujours situés au milieu de prairies qui sont soigneusement clôturées de murailles en tourbe. Nous quittons à regret cette belle vallée pour monter vers les plateaux du *Hvammsheidi,* du haut desquels nous revoyons le massif volcanique du *Myvatn,* que nous avions déjà reconnu hier du haut du *Fljótsheidi*. Nous retrouvons ici un froid piquant; en Islande, on passe vingt fois en une journée d'une température à une autre, suivant qu'on se trouve sur la montagne ou au fond des vallées; et comme nulle contrée au monde n'a subi plus de convulsions, on franchit sans cesse de nouvelles crêtes et de nouvelles dépressions; il faut donc

être chaudement vêtu, à la façon des Islandais, qui sont toujours emmitouflés jusqu'au nez, même par un cuisant soleil.

Au bout de deux heures de marche, nous descendons dans la verte vallée de la Laxá [1], et nous faisons une courte halte à *Dverá,* où il y a une église annexe; le prêtre n'y vient que de loin en loin, car il a trois ou quatre églises à desservir. Le *böndi* [2] de l'endroit nous accompagne pour nous indiquer le gué de la Laxá. Entre *Dverá* et la rivière, nous traversons une grande coulée de lave qui semble récente; elle est vitreuse et caverneuse, criblée d'excavations formées par le travail des matières en fusion. Les ruisseaux sont bordés de curieuses formations blanchâtres, qui semblent être des dépôts de soude.

La *Laxá,* qui prend naissance dans le lac *Myvatn,* est large ici de 200 mètres environ; il nous a fallu un quart d'heure pour la franchir à gué. Le courant est rapide, les eaux sont jaunes et limoneuses, et les chevaux, qui pataugent jusqu'au poitrail, trébuchent à tout instant contre les pierres invisibles du fond; mon poney a failli me culbuter au milieu de la rivière dans une de ses brusques cabrioles. Tout est bien qui finit bien : nous atteignons la rive droite sans accident.

Devant nous surgissent de nouvelles montagnes, dont nous escaladons à pied les pentes abruptes pour épargner nos pauvres poneys. Quel air vivifiant on respire au sommet de ces monts silencieux! Et comme les lointaines perspectives y captivent les regards! Vers le sud-est se développe dans un prodigieux éloignement un magnifique horizon de cimes bleuâtres qui ne diffèrent de l'Océan que par leur

[1] Rivière des saumons. Plusieurs rivières portent ce nom en Islande.

[2] Fermier.

immobilité ; l'écume des vagues immenses est simulée par la neige qui les couronne, tranchant vivement sur le bleu des régions inférieures.

Tout à coup, sans aucune transition qui nous prépare à ce changement de décor, nous entrons dans le *Myvatns-sandr*[1], horrible désert de sables, de cendres volcaniques et de pierres ponces, dont la traversée au galop de nos chevaux nous demande près de trois heures. La couleur du sable est d'un gris jaunâtre ; cette région me rappelle tout à fait le Sahara aux environs de Biskra, et l'illusion serait complète si notre guide portait le costume arabe ; l'horizon seul diffère : on chercherait vainement au Sahara les cimes volcaniques qui surgissent tout autour du *Myvatns-sandr*. Des pyramides de pierres ponces érigées de distance en distance indiquent la direction à suivre. L'air est si sec, que nos lèvres se gerçent sous l'action du vent, tandis que la réverbération du soleil par les sables nous grille les yeux ; ce qui achève de nous aveugler, en dépit de nos lunettes garnies de toile métallique, ce sont les nuages de poussière extrêmement ténue que soulèvent nos chevaux. Parfois nous sommes enveloppés dans des tourbillons de sable que le vent fait monter à une grande hauteur ; ce sont de véritables trombes ou *tornados ;* il en surgit dans toutes les directions, et au moment où l'une s'affaisse, une autre se forme plus loin ; parfois on en voit tourbillonner plusieurs à la fois. C'est là le seul mouvement qui anime cette nature désolée d'où la vie est exclue.

Le désert finit aussi subitement qu'il a commencé : l'herbe se trouve à côté de la cendre ; en la revoyant, nos chevaux hennissent de plaisir ; ces pauvres bêtes ont bien plus que l'homme la nostalgie du vert. Nous les laissons paître une demi-heure dans l'oasis, et je propose à Évans

[1] Sables du Myvatn.

de confectionner avec l'eau d'un ruisseau un bouillon de Liebig; mais la tentative échoue complétement, parce que le vent éteint la flamme de la lampe à alcool. Il faut nous contenter d'une gorgée de wiskey offerte par Evans. Chaque fois qu'il présente le verre à Gudmunthur, celui-ci exécute une mimique absolument invariable; il commence par secouer deux fois la tête, vide le verre d'un trait, secoue de nouveau la tête, et présente à Evans une poignée de main accompagnée d'un *tack* bien senti. Il se passe ensuite la corne de tabac dans les narines et en renifle voluptueusement le contenu. Comme tous les Islandais, il abuse du tabac, crache constamment, se mouche dans les doigts, parle à voix basse, et ne rit jamais. A la différence de la plupart de ses compatriotes, il boit peu et ne fume pas.

Après une longue journée de marche, nous aperçûmes enfin ce lac Myvatn que si peu de voyageurs ont vu. Plus d'une fois je l'avais entrevu en rêve, et l'explorateur qui en fit la découverte ne dut pas ressentir une plus grande émotion que celle que j'éprouvais à saluer cette belle nappe d'eau semée d'innombrables îlots et enchâssée dans un magnifique encadrement de soulèvements volcaniques. La surface du lac reflétait comme un miroir les montagnes environnantes, les cônes de cendres, les cratères éteints qui surgissaient dans toutes les directions.

Le Myvatn (lac des cousins) est, avec le lac de Thingvalla, le plus grand lac de l'Islande; on estime que sa circonférence est d'environ 65 kilomètres. Son altitude n'a pas encore été exactement déterminée; elle est suivant les uns de 300 mètres; suivant les autres, de 500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Sa profondeur est peu considérable; elle atteint à peine 10 mètres. Ses bords bas et marécageux offrent une riche végétation d'herbes aquatiques et de glaïeuls. Le lac est littéralement entouré

d'une chaîne de cratères et de volcans en miniature, ces anciens foyers d'activité volcanique sont actuellement recouverts d'une calotte de glace ou convertis en solfatares. On prétend qu'en maints endroits la lave n'est pas encore entièrement refroidie, et il en résulterait que les eaux ne gèlent jamais complétement. Maints voyageurs semblent avoir exagéré les séductions que le *Myvatn* peut offrir aux amateurs de sport. Le faucon d'Islande, autrefois si commun, y a presque disparu; le renne y est devenu très-rare, depuis que les Nemrods anglais ont fait de cette région le théâtre de leurs exploits. Le baron de Dampierre, qui a parcouru l'Islande en chasseur, m'a cependant assuré avoir tué deux rennes au *Myvatn*. Le renne de Laponie fut introduit en Islande au siècle dernier; on le trouve dans les régions désertes et dépeuplées, surtout dans les montagnes du nord-est. Il se nourrit de mousse. On le chasse pour sa chair, sa peau et son bois; mais la poursuite en est difficile, parce que les chevaux ne peuvent trouver à se nourrir dans les lieux qu'il fréquente. Le renne n'existe pas en Islande à l'état domestique; on ne pourrait songer à l'atteler au traîneau dans un pays aussi tourmenté.

Le Myvatn doit son nom à ses cousins qui éclosent par myriades pendant la période des chaleurs. Un ancien héros du nom de Viga Skuti n'imagina pas de pire supplice pour un ennemi qui avait tenté de l'assasiner, que de lui lier les pieds et les mains, et de l'abandonner dans une île du Myvatn jusqu'à ce qu'il mourût des suites des morsures des cousins. Grâce à la rigoureuse température qui régnait lors de notre passage, nous n'avons pas eu à souffrir ce genre de torture; mais d'autres voyageurs ont rapporté du Myvatn les plus cuisants souvenirs. M. G. Lock, qui se rencontra dans cette région avec le capitaine Burton, rapporte qu'ils furent attaqués par de telles nuées d'insectes,

que la quatrième plaie d'Égypte n'était rien en comparaison ; les oreilles, les yeux, le nez en étaient remplis, et l'on n'osait ouvrir la bouche pour parler, de peur qu'elle n'offrît un nouveau réceptacle à ces légions ailées. La défaite du pauvre Burton, que sa vieille intimité avec la vermine africaine aurait dû rendre invulnérable, provoqua chez ses compagnons des convulsions d'hilarité. Il s'enveloppa la tête dans un immense voile de gaze, mais son désespoir ne connut plus de bornes quand il découvrit qu'il avait emprisonné dans ses cheveux tout un régiment d'ennemis ; alors, maudissant le jour où il avait foulé le sol de l'Islande, il s'enfuit comme un fou vers le sommet d'une colline pour échapper à ses assaillants, oubliant dans son trouble de relâcher ses prisonniers.

Les lacs de l'Islande sont sujets à de fréquents changements, par suite des éruptions volcaniques qui affligent périodiquement cette contrée et en modifient si profondément l'aspect. Le Myvatn, de même que le lac de Thingvalla dans le sud, avait autrefois une étendue beaucoup plus considérable ; mais les différentes coulées de lave vomies par les cratères environnants l'ont successivement rétréci ; sa portion septentrionale surtout a été rognée par une énorme coulée provenue de la grande éruption du *Krafla* au siècle dernier. Le Krafla, que les indigènes prononcent *Krabla*, jouit en Islande d'une renommée au moins égale à celle de l'Hékla, situé à l'autre extrémité de l'île. D'après la croyance populaire, il communique comme l'Hékla avec les régions infernales, et c'est ce qui lui a valu son nom. La terrible éruption qui combla une partie du *Myvatn* ne dura pas moins de cinq années consécutives, de 1724 à 1730. Le volcan fit subitement explosion, après plusieurs siècles de léthargie ; les anciennes laves, qui moisissaient sous une antique végétation de mousse, furent refondues par les coulées nouvelles, qui s'étendirent dans

toutes les directions. La coulée principale, celle qui envahit le Myvatn, n'a pas moins de quatre lieues de long et une lieue de large : à son contact, les eaux entrèrent en ébullition, et tous les poissons périrent ; les maisons, les prairies brûlèrent sur son passage ; l'air était infecté de vapeurs sulfureuses, et pendant la nuit le ciel reflétait de sinistres lueurs. L'Anglais Watts, qui fit l'ascension du Krafla en 1875, estime que sa hauteur est de 3,000 pieds au-dessus du lac et de 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Il trouva dans le voisinage du sommet plusieurs petits lacs d'eau chaude qui avaient toutes les apparences d'anciens cratères, et son guide lui affirma que la grande coulée était descendue d'un de ces lacs.

A l'extrémité septentrionale du *Myvatn* se trouve le vieux *bœr* de *Reykjahlid* [1], où nous reçûmes un accueil très-hospitalier du böndi Pétur Jónsson, bien connu sous le Nom de Big Peter, un des fermiers les plus riches de l'Islande. Sa ferme, la meilleure que nous ayons vue dans le Nord, appartient depuis plus de six cents ans à la même famille. A ma grande surprise, Pétur Jónsson s'exprimait en anglais avec beaucoup de facilité ; il avait appris cette langue tout seul dans les livres, sans avoir jamais quitté son pays. Quand je lui parlai de l'aventureux voyageur Watts, qui fait mention de lui dans son livre, il parut très-fier de lui avoir donné l'hospitalité.

Il nous introduisit dans une chambre dont la propreté faisait un heureux contraste avec notre gîte de la nuit précédente : elle était meublée d'un lit, d'une antique commode en chêne, d'une table et d'un canapé.

Suivant une coutume qu'on croirait renouvelée des temps bibliques, la fille de notre hôte resta invisible jusqu'à l'heure du repas, dont les préparatifs sont toujours

[1] Pente fumante.

extrêmement longs; l'hôtesse ne se montre que pour servir l'étranger, et son apparition avant ce moment désiré serait une infraction grave aux lois de l'hospitalité islandaise. Ce ne fut qu'au bout d'une longue attente que le café nous fut apporté par une jeune femme dont nous admirâmes les beaux yeux noirs et les cheveux châtains. Les femmes brunes sont moins rares en Islande qu'on ne pourrait le supposer; elles descendent évidemment de ces colons irlandais qui ont peuplé en partie la contrée, et ont mêlé leur sang celtique au sang scandinave.

La belle Islandaise nous avait préparé ces bonnes truites du Myvatn dont nous avions fait la connaissance à *Einarstadr,* et elle nous servit comme dessert de délicieuses crêpes sucrées, dans la confection desquelles excellent toutes les ménagères scandinaves. A ces repas peu substantiels nous avions l'habitude de joindre quelques corollaires puisés dans nos provisions; Evans excellait à faire du bouillon, du thé, du chocolat.

Reykjahlid est une paroisse. L'église, qui n'a pas sept mètres de long, n'aurait rien de remarquable si elle n'avait échappé à la destruction d'une manière que les indigènes considèrent comme miraculeuse. Lors de la grande éruption du Krafla au siècle dernier, quand le fleuve incandescent arriva devant l'église, il se divisa en deux bras qui se rejoignirent plus loin de manière à l'enlacer de tous côtés sans la toucher; le petit édifice fut ainsi épargné, et il reste toujours debout sur un carré de terrain qui émerge comme une île du sein de la coulée de lave. Le miracle consiste en ce que cette portion du terrain se trouve plus élevée que le reste du pays, et que la lave n'eût pu atteindre l'église sans combler d'abord le lac Myvatn tout entier.

Il était huit heures du soir quand nous partîmes à pied et sans autre guide que la carte dans la direction du Krafla,

au nord du Myvatn. Le but de notre expédition était la grande soufrière située dans ces parages.

Le chemin que nous dûmes suivre n'était pas un chemin de roses; c'était cette immense coulée de lave qui s'est épanchée du Krafla jusqu'au lac. Sa surface tordue et calcinée disparaît en maints endroits sous une couche de cendres volcaniques d'une extrême ténuité. Çà et là la croûte supérieure déjà solidifiée s'est séparée, pendant le refroidissement, de la masse encore visqueuse, et il s'est formé de la sorte un grand nombre de cavernes qui offrent les aspects les plus fantastiques. Dans une de ces cavernes abritées du vent nous avons trouvé, à notre grande surprise, des fougères. Quelle épouvantable éruption a converti au siècle dernier cette vallée naguère fertile en un affreux désert! La cendre et la lave ont tout envahi, et ces pauvres fougères souffreteuses, qui se cachent dans une sombre cavité, sont le seul indice de vie végétale au milieu de cette immense aridité.

Mais voici qu'une multitude de nuages de vapeur surgissent de tous côtés; nous entrons dans une véritable chaudière, où l'on ne peut faire un pas sans rencontrer des monticules d'où s'échappent des fumerolles : chacun de ces monticules est une solfatare. Le sol, mou et humide, offre les teintes les plus extraordinaires, depuis le rouge brique jusqu'au jaune safran. Lorsqu'on soulève la croûte extérieure, on trouve un soufre d'une grande pureté, si brûlant que l'épiderme n'en peut supporter le contact. Nous marchons avec précaution sur ce terrain perfide, nous souvenant de la mésaventure d'un voyageur anglais qui vit le sol s'ouvrir subitement sous ses pas, et eut les pieds si cruellement brûlés, qu'il dut se faire transporter à Reykjavik, où il resta pendant six mois aux soins du médecin.

Ces solfatares sont le résultat de la décomposition de la

lave et d'un agglomérat palagonitique, qui se transforment en une sorte de boue formée d'un mélange de calcaire et de silice; le soufre se dépose à la surface par sublimation, et forme une croûte dont l'épaisseur varie d'un demi-pouce à plusieurs pieds. Les fumerolles n'ont pas toutes une égale énergie : les unes jaillissent en sifflant, les autres s'élèvent doucement et sans bruit, d'autres encore sont en repos, et là où elles étaient naguère en activité, on trouve des dépôts de soufre refroidi, de l'argile siliceuse et du gypse.

Quand nous eûmes parcouru dans toute son étendue cette infernale vallée, nous gravîmes un cône volcanique dont nous n'atteignîmes la cime qu'au prix des efforts les plus pénibles : il fallut marcher sur des cendres où nous enfoncions jusqu'à la cheville; mais combien nous fûmes récompensés de nos peines par l'immense panorama que nous vîmes se dérouler sous nos yeux! Il était dix heures et demie du soir. A la splendide clarté du soleil polaire, nous embrassions tout le bassin du Myvatn, encadré dans sa fantastique décoration de montagnes cratériformes, le *Hlitharfjall*, le *Burfell*, le *Bláfjall* et le *Sellandafjall*. A l'occident, le ciel était d'une admirable pureté, et nous distinguions dans cette direction toute une armée de cimes glacées; à l'est, le tableau était obscurci par d'énormes nuages noirs comme le jais.

Mais ce qui nous fascinait surtout, c'était une ligne sombre qui marquait vers le sud-ouest le commencement des régions inconnues de l'*Odáda Hraun* [1], le grand désert de lave dont on évalue l'étendue à 1,200 milles carrés. L'imagination populaire a fait de ces horribles solitudes le séjour des *Utilegumenn*, hommes à demi sauvages qui se livrent au brigandage. Burton rapporte qu'un de ses compagnons islandais, Hr Gislason, était convaincu de leur

[1] Désert des malfaiteurs.

existence, et avait préparé une paire de revolvers au cas où il les rencontrerait sur l'Oxi. Des voyageurs sérieux parlent des « *Vallées Heureuses* » qu'on trouve au milieu du désert de pierres, et qu'habitent des hommes vêtus de vadmel rouge, des femmes d'une grande beauté et des chevaux à cornes. Ces légendes ont trouvé crédit par suite des fréquentes disparitions des moutons qui s'aventurent dans le voisinage de ces déserts.

Le vent glacial qui balayait la montagne nous engagea à quitter notre observatoire au bout de quelques minutes. Mon compagnon et moi nous ne disions pas un mot, tant nous étions profondément impressionnés par la grandiose sévérité du tableau, et par le silence imposant qui planait sur cette sombre nature.

Brisés de fatigue, les narines enflammées par la sécheresse de l'air et par la poussière volcanique que soulève le vent, nous songeons à retourner au gîte pour jouir d'un repos bien gagné ; nous n'avons qu'à suivre l'empreinte que nos pas ont laissée dans les cendres. Voici venir un cavalier : qui peut donc chevaucher à cette heure indue? Serait-ce un brigand du désert? *Never mind!* C'est Jón, le fils de notre hôte, qui s'en va dans la montagne vaquer aux soins de ses troupeaux. Il porte le fusil sur l'épaule, est accompagné de ses deux fidèles chiens islandais au museau de renard. « Vous ne dormirez donc pas cette nuit? » lui demandai-je avec surprise. « En été, répondit-il, un Islandais a tant à faire, qu'il ne peut consacrer au sommeil qu'une nuit sur deux. » La récolte de la tourbe, la fenaison, l'élevage des bestiaux, sont en été les principales occupations des campagnards islandais. Ils ne tondent point leurs moutons, mais leur arrachent la laine ou la laissent tomber spontanément. Ce procédé primitif est moins cruel que le nôtre, car ils n'enlèvent la laine que lorsqu'elle n'offre plus de résistance, et laissent ainsi subsister le long

poil grossier qui offre une protection contre la pluie et le froid.

En poursuivant notre route, nous nous fourvoyons si bien au milieu d'un inextricable chaos de laves scoriacées, que nous perdons la piste. Vainement nous explorons l'horizon pour découvrir les pyramides de pierres destinées à indiquer le chemin; nous sommes perdus dans les laves! Pendant une heure entière nous marchons au hasard à travers un effroyable labyrinthe de débris volcaniques où il faut s'aider des pieds et des mains; à la pâle lueur du soleil de minuit, le lichen blanchâtre qui recouvre la lave ressemble à s'y méprendre à de la neige. Ce qui prête à l'illusion, c'est qu'il fait un froid terrible; l'idée de ne pouvoir retrouver le gîte et de passer la nuit dans une caverne de lave ne nous sourit guère. Ah! que n'avons-nous demandé le chemin à Thorlakur! Evans opine qu'en suivant la direction de la coulée de lave, nous devons nécessairement retrouver le *bœr,* puisqu'il est situé à l'extrémité de la coulée; mais je lui objecte qu'il y a plusieurs courants, et l'instinct me dit que nous devons appuyer à droite et côtoyer la montagne, dont nous nous sommes trop écartés. Mes arguments l'emportent, et après avoir suivi quelque temps la nouvelle direction, nous ne tardons pas à retrouver la piste perdue.

A une heure du matin nous saluons le *bœr,* à demi morts de soif, de froid et de fatigue. En entrant dans notre chambre, nous remarquons avec une douce satisfaction que l'hôtesse a eu la délicate attention de déposer sur la table un grand pot de lait, que nous vidons d'un trait. Après quoi, nous nous jetons sur nos édredons, dont nous disputons la possession à des légions d'insectes infiniment plus voraces que leurs congénères des contrées tropicales.

A part ce dernier inconvénient, nous n'avons eu qu'à nous louer de l'hospitalité de Reykjahlid; notre hôte a eu

pour nous les plus aimables attentions, et nous a traités à un prix très-modéré. Des voyageurs se sont plaints d'avoir été rançonnés par lui, et ils se sont vengés en le traitant de juif jouissant d'une très-mauvaise réputation dans la contrée. Pétur Jónsson ne mérite pas ces reproches : ceux qui visitent la contrée en simples curieux sont fort bien accueillis par lui; mais il regarde d'un œil jaloux quiconque y vient attiré par l'appât du soufre. Il prétend que de temps immémorial les soufrières ont appartenu à sa famille, et que nul ne peut les exploiter à ses dépens. Si ses prétentions sont contestables, on conçoit pourtant qu'elles puissent naître chez une famille qui a pris possession de la contrée depuis plusieurs siècles. Bien que ces dépôts de soufre semblent inépuisables, ils ont en réalité peu de valeur, à cause de leur situation au milieu d'une contrée d'un accès trop difficile. En 1857, l'amiral sir E. Commerell fut chargé par le gouvernement anglais de faire un rapport sur les soufrières d'Islande; il arriva à cette conclusion qu'elles étaient trop éloignées d'un port abordable.

Le capitaine Burton a fait une étude approfondie sur l'exploitation du soufre en Islande [1]. Selon lui, il ne s'agit pas de savoir s'il y a du soufre dans cette contrée, mais si le soufre importé d'Islande revient à meilleur marché que celui qu'on importerait d'ailleurs. Il faut évidemment calculer les profits d'après le coût de la fusion du minerai sur les lieux et de son transport à un port d'embarquement; si abondant et si bon marché qu'il soit dans l'intérieur, comment peut-on espérer des bénéfices, si le charbon est rare et si les routes et les moyens de transport font défaut? Le célèbre explorateur pense que le gain est possible si

[1] Cette étude, publiée d'abord dans le *Standard* du 1er novembre 1872, a été réfutée sur plusieurs points dans le *Mining Journal* des 29 août et 15 septembre 1874.

l'on applique la science et les capitaux à l'exploitation des dépôts de soufre. On devra opérer les fouilles dans la saison des chaleurs ; et la quantité du minerai est si considérable, que bien des étés se passeront avant qu'on ait épuisé les milliers de tonnes que renferme chaque morceau de terrain. Il ne faut pas même borner cette partie du travail à la belle saison ; quand on n'aurait pas les enseignements de l'expérience, il est évident que la neige ne peut guère séjourner sur un sol brûlant. L'exploitation de ces dépôts, qui deviennent plus précieux d'année en année, promet à un pays pauvre et peu favorisé de la nature une source de richesses exempte des inconvénients qu'offrent le trafic des chevaux et l'exportation des bestiaux.

Le port le plus voisin des soufrières du Myvatn est *Húsavik*. D'après M. Charles Lock, le concessionnaire actuel, la route du Myvatn à Húsavik est très-bonne ; elle traverse généralement des plaines légèrement ondulées, ne rencontre aucune rivière considérable, et offre une pente de 1,500 pieds sur un parcours de 45 milles [1]. Elle est mal indiquée sur la carte de Gunlaugsson ; au lieu de contourner la rive orientale du *Langavatn*, elle passe à l'ouest de ce lac et contourne aussi la base occidentale de l'*Uxahver*. Le port d'Húsavik est excellent, à en juger par la description qu'en donne le capitaine Thrupp ; d'octobre à février, il est généralement cerné par une banquise qui en défend l'accès.

Quant à nous, l'appât du soufre ne nous retint point dans ces lointains parages. Nous aurions voulu pourtant prolonger notre séjour à Reykjahlid par amour de l'inconnu, faire le tour du Myvatn, et aller visiter la chute de *Dettifoss* [1], qui n'est guère qu'à six heures de marche, et que

[1] Suivant Burton, ces données doivent être considérablement réduites.
[2] Cascade roulante.

Watts considère comme la plus grande cascade de l'Islande et même de l'Europe, puisqu'elle ne le cède en dimensions qu'au fameux « Fer à cheval » du Niagara; mais il nous fallait être le surlendemain à Akureyri, pour profiter du passage du steamer qui devait nous ramener dans le Sud.

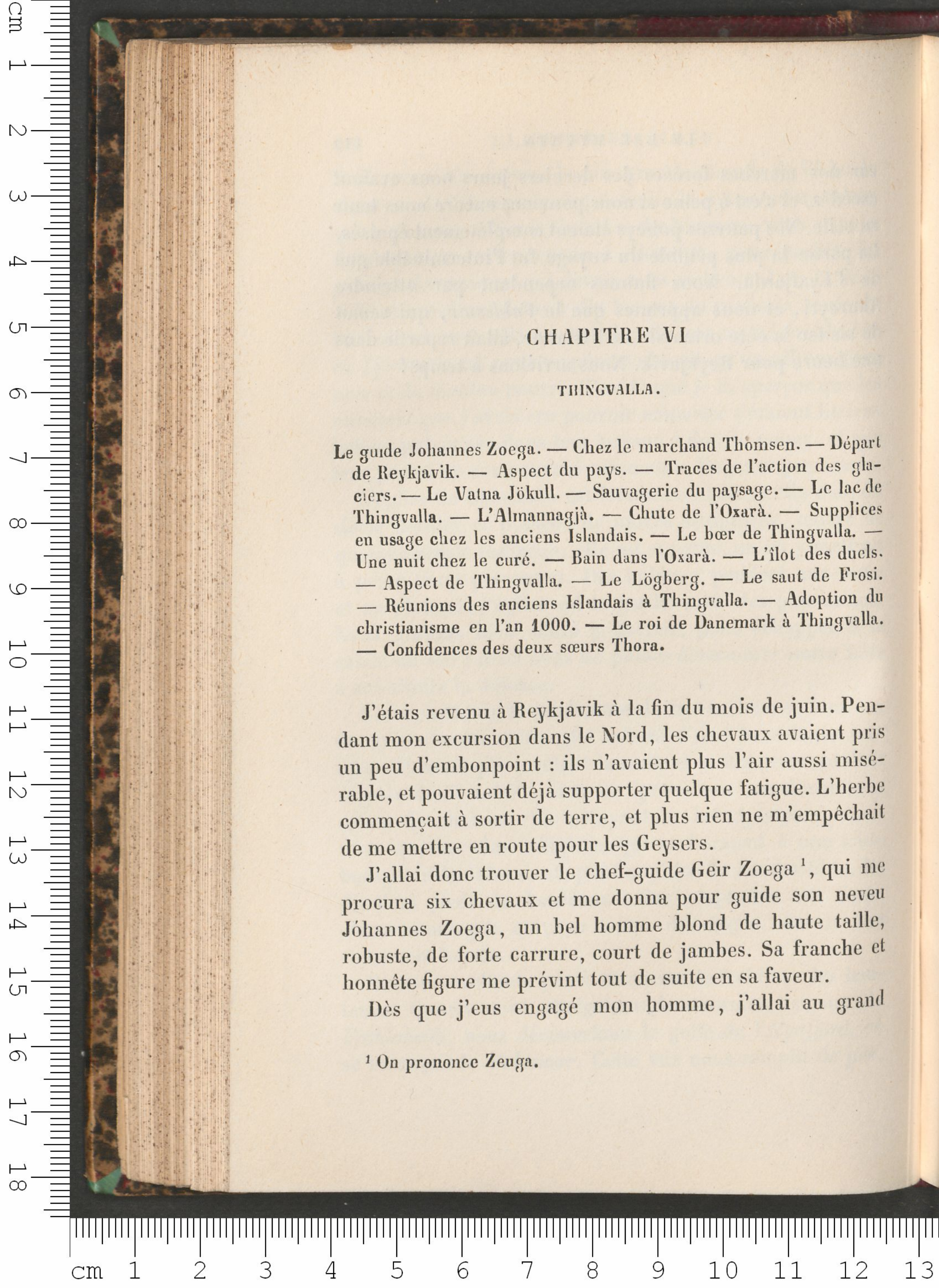
Nous reprîmes donc à dix heures du matin la route de l'Ouest; et nous allâmes coucher le soir au misérable *bœr* de *Ljósavatn,* où nous ne pûmes obtenir qu'un affreux pain noir et du mouton pourri. C'est là que je m'aperçus que les minerais que j'avais cru pouvoir emporter s'étaient littéralement pulvérisés dans leur voyage à dos de poney, et que leur poussière avait envahi vêtements, linges et provisions.

L'église de Ljósavatn est fort intéressante : elle date du siècle dernier et possède de naïves sculptures, œuvre de quelque artiste indigène; elle est si petite, qu'on y mettrait à peine vingt personnes. Des habits y pendent aux murs et au plafond; l'église est la garde-robe des paroissiens. Nous aurions bien voulu y dormir, pour échapper à la saleté du *bœr;* mais nous ne pûmes déterminer notre hôte à enfreindre la défense.

Nous partîmes le lendemain de bonne heure, heureux de quitter notre triste gîte infesté d'une harcelante vermine. Il avait plu pendant la nuit, et la température était montée de 3° à 12° : nous en éprouvions une douce sensation de chaleur. En côtoyant le lac *Ljósavatn,* nous remarquâmes des indigènes qui se livraient à une triste besogne : ils enlevaient, pour en faire du combustible, les derniers pieds de bouleaux nains suspendus aux flancs d'une montagne qui, au temps des sagas, devait être richement boisée.

Nous ne tardâmes pas à retrouver le froid sur les hauteurs. Quand nous atteignîmes le sommet neigeux du *Vathlaheidi,* nous découvrîmes le golfe de l'*Eyafjörd,* où se balançait le *Valdemar*. Cette vue nous remplit de joie,

car nos marches forcées des derniers jours nous avaient excédés, et c'est à peine si nous pouvions encore nous tenir en selle. Nos pauvres poneys étaient complétement épuisés. La partie la plus pénible du voyage fut l'interminable gué de l'Eyafjardá. Nous finîmes cependant par atteindre Akureyri, et nous apprîmes que le *Valdemar,* qui venait de visiter la côte orientale de l'Islande, allait repartir dans une heure pour Reykjavik. Nous arrivions à temps!



CHAPITRE VI

THINGVALLA.

Le guide Johannes Zoega. — Chez le marchand Thomsen. — Départ de Reykjavik. — Aspect du pays. — Traces de l'action des glaciers. — Le Vatna Jökull. — Sauvagerie du paysage. — Le lac de Thingvalla. — L'Almannagjà. — Chute de l'Oxarà. — Supplices en usage chez les anciens Islandais. — Le bœr de Thingvalla. — Une nuit chez le curé. — Bain dans l'Oxarà. — L'îlot des duels. — Aspect de Thingvalla. — Le Lögberg. — Le saut de Frosi. — Réunions des anciens Islandais à Thingvalla. — Adoption du christianisme en l'an 1000. — Le roi de Danemark à Thingvalla. — Confidences des deux sœurs Thora.

J'étais revenu à Reykjavik à la fin du mois de juin. Pendant mon excursion dans le Nord, les chevaux avaient pris un peu d'embonpoint : ils n'avaient plus l'air aussi misérable, et pouvaient déjà supporter quelque fatigue. L'herbe commençait à sortir de terre, et plus rien ne m'empêchait de me mettre en route pour les Geysers.

J'allai donc trouver le chef-guide Geir Zoega [1], qui me procura six chevaux et me donna pour guide son neveu Jóhannes Zoega, un bel homme blond de haute taille, robuste, de forte carrure, court de jambes. Sa franche et honnête figure me prévint tout de suite en sa faveur.

Dès que j'eus engagé mon homme, j'allai au grand

[1] On prononce Zeuga.

magasin de l'endroit pour me procurer tout ce dont j'avais besoin pour plusieurs semaines de vie nomade. Ce magasin rappelle ceux des cités minières du Far-West : on y trouve tous les articles imaginables, quincaillerie, épiceries, vêtements, etc. Le propriétaire de l'établissement est un Danois du nom de Thomsen, qui passe ses hivers à Copenhague et ses étés en Islande. Le marché terminé, il me fit monter à son bureau, et, suivant la coutume des marchands danois, m'offrit un verre de porto et un cigare.

Dans les voyages équestres de même que dans les excursions pédestres, c'est toujours une question compliquée que de réduire le bagage à sa plus simple expression. J'empaquetai mon attirail de la façon la plus scientifique, si bien que lorsque les coffres de charge furent remplis, on n'aurait pu y trouver le moindre espace inoccupé.

Par une matinée aussi belle qu'on pût le souhaiter en Islande, une brillante cavalcade de vingt-quatre chevaux quittait Reykjavik et s'élançait au galop sur la route de Thingvalla. Deux gracieuses amazones coiffées de feutres bleus chevauchaient en tête : c'étaient les deux intrépides Anglaises que j'ai déjà eu l'honneur de présenter au lecteur lors de mon séjour à bord du *Valdemar*. Puis venaient leurs maris, M. Gregg et le major Price ; mon fidèle camarade Evans formait avec moi l'arrière-garde. Mes compagnons de traversée devaient rentrer en Angleterre avec le *Valdemar ;* mais comme le steamer devait passer quatre jours à Reykjavik avant de reprendre la mer, ils voulaient profiter de ce délai pour faire le « *cockney trip* » de Thingvalla. Je ne devais donc pas jouir longtemps de leur compagnie.

Dès qu'on sort de Reykjavik, le désert commence, un désert affreux, jonché de myriades de pierres ponces ; instinctivement on cherche des yeux les volcans qui ont vomi ces débris, et le regard se heurte contre une chaîne de

montagnes de forme conique qui dressent à l'horizon leurs cimes neigeuses : c'est quelque part là que doivent se trouver les cratères éteints qui désolèrent autrefois la contrée.

Je me retourne sur ma selle pour jeter encore un coup d'œil sur Reykjavik avant de dire adieu pour quelque temps à la civilisation ; mais déjà la petite capitale islandaise a disparu derrière un pli de terrain, et nous pourrions nous croire à cent lieues de tout centre habité. L'œil n'aperçoit que laves, scories, sables et cendres volcaniques, que désagrégent chaque année les vents, les pluies et les neiges. Avec le temps, les laves se sont couvertes de mousse, leurs angles se sont arrondis; elles semblent fort anciennes, et il n'est guère probable que des éruptions volcaniques aient dévasté cette région depuis la colonisation de l'Islande; du moins les sagas ne font aucune mention d'un tel événement. Cependant, les preuves d'un épouvantable déluge de feu qui a inondé autrefois toute cette portion de l'Islande, apparaissent dans les rugosités de la surface des laves, dans les formes fantastiques qu'elles affectent, dans les traces de fusion partout évidentes. Ces laves, d'un gris pâle et peu poreuses, ne diffèrent en rien de celles que j'ai vues à Ténériffe.

Sur cette route des Geysers on voit aussi de nombreuses traces de l'action des glaciers : tantôt ce sont des roches moutonnées, à la surface rayée et striée ; tantôt d'énormes blocs transportés. Dans maintes parties de l'Islande, ces blocs sont granitiques, bien que nulle part le granit ne se trouve *in situ;* ils ont été évidemment apportés du Groënland et des autres contrées circompolaires par l'immense nappe de glace qui recouvrait l'hémisphère boréal pendant la période glaciaire. Selon Paijkull, géologue suédois qui a consacré à l'Islande plus de dix années d'exploration, c'est à l'action des glaciers que ce pays doit sa configuration actuelle et sa surface inégale et déchirée; les roches

basaltiques en portent des traces nombreuses; là où existent aujourd'hui de profondes vallées et des fjords, il y avait autrefois une couche de roche continue que la glace a labourée; la lave, qui doit avoir coulé jadis en strates horizontales d'une épaisseur uniforme, est aujourd'hui accidentée par des ondulations et des collines souvent recouvertes d'une couche de terre : l'érosion des glaciers a opéré ces transformations sur une très-vaste échelle.

Bien que le cinquième du territoire de l'Islande soit encore couvert de glaciers, la Terre de glace n'est donc plus ce qu'elle dut être autrefois. Les énormes glaciers qui existent aujourd'hui peuvent pourtant donner une idée de ces temps géologiques; le plus grand de tous, le *Vatna Jökull,* occupe une superficie de plusieurs centaines de lieues carrées; il recouvre à peu près la dixième partie de l'Islande, et dans sa marche envahissante, lente et irrésistible, il menace d'engloutir à la longue l'île tout entière.

L'aspect du pays devenait de plus en plus sauvage. Les montagnes découpaient leurs crêtes sombres sur un mélancolique ciel d'hiver, qui avait succédé au brillant soleil du matin; rien n'est plus mobile que l'aspect du ciel d'Islande, plus variable que l'état de l'atmosphère. Ce ciel morose se reflétait dans les eaux tranquilles des marais qui brillaient dans la plaine. Nous marchions à travers un véritable océan de pierres couvertes d'un vêtement de vieille mousse moisie. De distance en distance surgissaient des pyramides destinées à montrer le chemin aux voyageurs lorsque ces immenses solitudes disparaissent sous un épais linceul de neige. Sur ces pyramides perchaient des corbeaux solitaires, immobiles et majestueux comme des statues, et en parfaite harmonie avec le paysage.

Enfin, après avoir franchi bien des lieues, nous aperçûmes, du haut d'un plateau pierreux, le lac de Thingvalla, qui scintillait entre des montagnes bleues sous un ciel

nébuleux. Ce lac, si célèbre dans l'histoire de la vieille Islande, répondait si bien à l'idée que je m'en étais faite, qu'il me semblait l'avoir déjà vu antérieurement. Où? En rêve peut-être...

C'est une nappe d'eau bleue, dormant, triste, solitaire, fascinante comme un lac de Norwége, au fond d'un bassin de lave que dominent au sud de hautes cimes cratériformes, tandis qu'à l'est surgissent des escarpements d'un aspect fantastique, rattachés à la coulée de lave descendue des pentes aujourd'hui glacées du *Skjaldbreid Jökull*.

Le lac de Thingvalla est le plus grand de l'Islande : il a environ cinq lieues de long et deux lieues de large; il reçoit la rivière Oxará, et l'on croit qu'il communique avec la mer. Les phénomènes volcaniques en ont souvent modifié l'aspect : tout en côtoyant ses eaux immobiles, chatoyantes comme la nacre, je me représentais en imagination les vagues monstrueuses qui durent les agiter lors des tremblements de terre du siècle dernier, qui abaissèrent leur lit vers le nord et l'élevèrent à l'extrémité opposée. Les eaux, d'une énorme profondeur, sont cependant si limpides et si transparentes, qu'on peut reconnaître au fond du lac les crevasses et les fissures produites par les forces souterraines. Deux cratères émergent au centre comme des îlots; sur les rives s'ébattent des milliers de canards que les rares riverains laissent vivre en paix, et le lac abonde en poissons exquis que nul ne songe à prendre.

Il y avait dix heures que nous étions en marche, quand nous vîmes les guides mettre pied à terre et disparaître, avec les chevaux qu'ils traînaient à leur suite, dans une crevasse qui s'ouvrait inopinément devant nous; nous comprîmes que nous touchions au terme de notre journée de voyage, car nous avions atteint le fameux « *Almannagjá* »[1]

[1] Le peuple islandais s'assemblait autrefois près de l'*Almannagjá*,



La crevasse de l'Almannagjá

ou « l'abîme de tous les hommes », qui mène à la vallée de Thingvalla le voyageur venant de l'ouest, de même que le « *Hrafnagjá* » ou « l'abîme des corbeaux » y mène le voyageur qui vient de l'est. Bien que mes lectures m'eussent quelque peu préparé à cette descente soudaine dans les entrailles de la terre, je n'en éprouvai pas moins une surprise aussi vive que si je n'avais jamais connu l'existence de l'*Almannagjá*. Ce qui est non moins inattendu, après une longue et fatigante chevauchée à travers un aride désert de lave, c'est l'agréable apparition de cette verdoyante plaine de Thingvalla qui s'ouvre au fond du précipice de 180 pieds de profondeur, et qui se déploie aux yeux émerveillés dès qu'on arrive au bord de l'abîme.

Nous mîmes pied à terre pour descendre le sentier vertigineux de l'*Almannagjá*, et ce fut avec une religieuse émotion que nous pénétrâmes dans les profondeurs de ce sombre vestibule si souvent mentionné dans les vieilles sagas. Non pas que le site offre les aspects formidables et les sublimes horreurs de la *Via Mala* [1], mais c'est au sein d'une nappe de lave que la brèche s'est fait jour; ce ne sont plus des parois de calcaire ou de granit, mais des parois de lave, d'une architecture plus capricieuse, plus variée que tout ce que peut rêver l'imagination : ce ne sont que pinacles, tourelles, poivrières, créneaux et meurtrières. La nature n'a rien produit de plus fantastique ni de plus surprenant. Les deux murailles, malgré leur grande différence de niveau, portent partout les traces évidentes de leur ancienne réunion ; elles courent parallèlement

pendant la session de l'Althing. Telle est l'origine du nom. *Al-manna* signifie « universel, général »; *gjá*, qui dérive du grec et de l'hébreu, désigne une crevasse.

[1] L'*Illustrated London News* du 1er octobre 1881 a publié une vue fantaisiste et fort exagérée de l'*Almannagjá*.

dans l'espace d'une lieue, avec une régularité réellement merveilleuse.

Vers le milieu de la gorge, la rivière Oxará se précipite en cascade du haut de la muraille la plus élevée, coule pendant quelque temps au fond de l'abîme, puis s'échappe dans la plaine à travers une fente pratiquée dans la muraille inférieure. La chute a vingt-cinq mètres de hauteur; aussi blanche que la neige, elle se détache admirablement sur le fond noir de la lave. Au pied de la cascade est une mare profonde dans laquelle les anciens Islandais précipitaient du haut des rochers, cousues dans un sac, les femmes convaincues d'infanticide. Le site est lugubre, et l'on ne peut s'y défendre d'un frisson involontaire.

Les Scandinaves avaient des châtiments terribles, et souvent hors de toute proportion avec le méfait. On donnait les criminels en pâture aux bêtes féroces, on les brûlait vifs, on les plongeait dans l'eau bouillante, on les empalait, on les écorchait. Ceux qui avaient déplacé les bornes d'un champ étaient enterrés jusqu'au cou et labourés sous une charrue tirée par quatre chevaux; les incendiaires de forêts étaient exposés au feu, et on leur rôtissait la plante des pieds; quant aux écorceurs d'arbres, on leur clouait les intestins à l'arbre endommagé. Les lâches étaient noyés ou étouffés dans la boue. La sentence de proscription était aussi terrible que les châtiments; voici quelle en était la formule sacramentelle : « Par ces motifs, nous te jugeons et te condamnons, te dépouillons de tous tes droits, te mettons dans tous tes torts; et déclarons que ta femme légitime est légitimement veuve, que tes enfants légitimes sont légitimement orphelins; et adjugeons tes fiefs au seigneur de qui ils sont provenus, ton patrimoine et tes biens à tes enfants, et ton corps et ta chair aux bêtes de la forêt, aux oiseaux de l'air, aux poissons de l'eau. Nous te livrons à tous les hommes en tous les lieux; et partout où règnent

la paix et la sécurité, tu n'en auras point. Et nous t'abandonnons sur les quatre chemins du monde, etc. »

Nous sortîmes de l'Almannagjá par une brèche ouverte sur la plaine, et après avoir passé à gué la turbulente Oxará, nous allâmes demander l'hospitalité chez le pasteur de Thingvalla.

Thingvalla [1] est, à raison de sa célébrité historique et de sa proximité de Reykjavik, l'endroit le plus visité de l'Islande : c'est l'excursion classique, dont aucun voyageur ne peut se dispenser. J'avoue que je m'étais attendu à rencontrer en ce lieu une convenable installation pour les visiteurs, et ma surprise fut grande d'y trouver une hospitalité bien plus pauvre que celle que nous avions reçue dans les plus misérables bœrs du nord de l'île. Nous n'avons pu y obtenir absolument autre chose que du lait. Grâce aux talents culinaires des dames anglaises, le souper n'en fut pas moins aussi gai que confortable. On tira des coffres aux provisions la langue de bœuf, le mouton fumé, les biscuits au gingembre, la vaisselle en fer battu, et l'on se mit à table avec un appétit gigantesque. Rien ne manqua à ce plantureux festin, pas même le chocolat et le thé que ces dames confectionnèrent avec la lampe à alcool.

Il fallut ensuite songer au coucher, car tout le monde aspirait au repos après une aussi rude journée de marche. La question du coucher est en Islande d'autant plus compliquée que la caravane est plus nombreuse. Les « ladies » dormirent dans la « *gesta-skáli* », qui ne contenait qu'un seul lit; les « gentlemen » s'arrangèrent entre eux comme ils purent. M. Gregg voulut goûter de mon lit de voyage;

[1] *Thingvalla* signifie « la plaine du *thing* ou assemblée des législateurs ». C'est le *Dingwall* ou le *Tingwall* des Anglo-Saxons. On écrit généralement *Thingvalla*, qui est le génitif du mot; mais quelques-uns écrivent *Thingvellir*, au nominatif, ou *Thingvollum*, au datif.

les autres se couchèrent sur des édredons empilés par terre dans tous les coins. Je me nichai avec M. Price dans la bibliothèque du curé. J'étais tout fier de dormir en la compagnie d'un major qui avait fait la guerre d'Afghanistan et siégé à la Chambre des communes.

Le lendemain matin, la première idée du major fut de prendre un bain dans l'Oxará. La proposition fut acceptée avec enthousiasme, et chacun de choisir un endroit propice pour ses ablutions. Bien que je ne me fusse jamais plongé dans une eau aussi glaciale, je me mis à nager consciencieusement, afin d'être digne d'une rivière où Kettelbjörn, un héros des anciens temps, perdit sa hache [1] en explorant le pays où il voulait s'établir. J'atteignis ainsi un îlot dont l'aspect doit avoir bien changé depuis l'époque des sagas. J'étais tout simplement dans l'îlot des « holm-gangs », où se livraient les duels en présence de la foule assemblée. Le duel islandais avait lieu généralement dans un îlot, parce qu'un grand nombre de spectateurs pouvait ainsi y assister sans se mêler aux combattants, et aussi parce qu'un îlot sablonneux était le seul endroit, dans ce pays volcanique, où l'on pût trouver un terrain uni. L'institution du *holmgang* fut abolie par la loi en l'an 1006, six ans après l'introduction du christianisme; elle était soumise à des règles et à des rites spéciaux, et toute assemblée populaire se tenait nécessairement dans le voisinage d'un îlot aux duels. Les armes en usage dans ces combats singuliers étaient l'espadon et la hache d'armes. Les combattants ne pouvaient sortir d'un cercle déterminé; parfois ils s'assignaient l'espace étroit d'une peau de bœuf [2].

[1] *Oxará* signifie « la rivière de la hache ». Quelques-uns écrivent à tort *Oxerá*, dont le sens serait « la rivière des bœufs ».

[2] Les lois du duel islandais sont minutieusement exposées dans la saga de Kormak, chapitre X, traduite par le docteur Dasent, de l'université d'Oxford. On y retrouve le code du duel actuel.

Le bain achevé, nous consacrâmes la matinée à explorer la plaine de Thingvalla. Dépeindre Thingvalla est impossible. Beaucoup de voyageurs ont tenté de le faire ; j'avais lu leurs descriptions, mais aucune ne m'avait préparé à l'aspect des lieux, dont la vue seule peut donner une idée exacte.

La vallée doit sa configuration actuelle à une ancienne et épouvantable éruption volcanique qui ensevelit la contrée sous un déluge de lave. Cette éruption eut lieu antérieurement à l'établissement des Scandinaves en Islande. Deux fissures gigantesques se produisirent dans la coulée de lave, l'*Almannagjá* et le *Rafnagjá ;* elles courent parallèlement l'une à l'autre, à vingt kilomètres de distance. Dans l'intervalle compris entre les deux « *gjá* », il se forma une immense dépression ; les parois extérieures des fissures gardèrent leur niveau primitif, tandis que les parois opposées s'abaissèrent de vingt-cinq mètres, entrainées par l'engloutissement de la plaine située derrière elles. Cette plaine, qui n'est autre que la vallée de Thingvalla, est elle-même sillonnée d'une infinité de crevasses parallèles, causées par le retrait de la lave survenu avec le refroidissement. Une eau glaciale et limpide, d'une belle teinte glauque, dort actuellement au fond de toutes ces crevasses. Cette eau est amenée des glaciers les plus éloignés par des canaux souterrains, et se déverse dans le lac de Thingvalla au sud par les mêmes voies invisibles.

Par quelle cause cette plaine, qui semble avoir été anciennement au même niveau que les bords supérieurs des « *gjá* », a-t-elle subi un affaissement? On a émis à cet égard bien d'ingénieuses hypothèses. Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est que, pendant que la nappe de lave commençait à se figer à la surface, la masse inférieure encore liquide trouva une issue vers le lac de Thingvalla, et la croûte qui surnageait, n'ayant plus aucun appui,

s'affaissa de manière à former une vallée comprise entre les « *gjá* ». D'après une théorie récemment proposée par un voyageur anglais, il n'y aurait pas eu de dépression; une vallée, dont le lit du lac serait la continuation, aurait existé antérieurement à l'envahissement des laves, et le fluide visqueux débordant au-dessus des parois de la vallée se serait crevassé le long de ces parois par suite du retrait causé par la solidification.

Quelle que soit l'origine de sa configuration si étrange, cette vallée de Thingvalla existait avant la colonisation de l'Islande, et son aspect n'a guère changé depuis les temps historiques, comme l'attestent les descriptions des plus anciennes sagas. Avec le temps, la lave s'est couverte d'une chétive végétation, et cette plaine verdoyante, que les Islandais considèrent dans leur orgueil national comme la plus belle du monde, contraste avec la désolation des cimes volcaniques qui lui servent de cadre. Quand, du haut de la petite éminence qui domine l'église, on laisse errer le regard à l'horizon, on embrasse un tableau d'une étendue immense et d'une indicible grandeur, dont les lignes se dessinent avec une parfaite netteté dans la pure atmosphère. Au sud, on aperçoit la montagne qui porte le nom d'*Ingolf,* le premier colonisateur de l'Islande, et le *Hengilshofdi,* dont la cime bleue et striée de neiges ressemble à une dent d'éléphant. Au nord-ouest surgit le noir massif de l'*Armansfell,* ainsi nommé du géant islandais Orman, qui gît là dans sa tombe; au nord-est étincellent dans un prodigieux éloignement les glaces du Lángjökull; mais le pic le plus en évidence est le Skjaldbreid [1], qui ressemble à un gigantesque bouclier d'argent dont la pointe est marquée par le cratère. On a comparé ce volcan, qui termine majestueusement la vallée, à un cri-

[1] Large Bouclier.

minel vêtu d'une robe d'une blancheur éclatante, mais qui n'en a pas moins perpétré un épouvantable forfait qu'il est capable de perpétrer encore. A une époque reculée, sa force incalculable a frayé passage, à travers les hautes montagnes voisines, à l'immense nappe de lave qui a inondé la contrée.

Cette nappe de lave refroidie depuis des siècles est fissurée dans toute son étendue, et c'est à raison de cette circonstance qu'elle a été le théâtre des plus grands faits historiques de la vieille Islande. Une portion de la plaine se trouve si bien entourée par deux crevasses, qu'elle forme une espèce d'île inaccessible de tous côtés, sauf par un seul endroit, où l'une des crevasses est interrompue par un pont de lave. Cette langue de terre herbeuse porte le nom de « *Lögberg* »[1], et c'est là que se réunissait l'*Althing*[2] dans les anciens jours où florissait la république islandaise.

Le Lögberg forme une petite éminence de configuration à peu près ovale, longue d'environ 130 mètres, large de 30. C'est une véritable forteresse naturelle; les crevasses remplies d'eau dont elle est cernée rappellent les fossés qui défendaient autrefois les châteaux forts: l'unique point où elle est accessible pouvait être défendu contre les assaillants par un yarl[3] bien armé. Dans ces temps belliqueux, cette circonstance eût suffi pour qu'on fît choix du Lögberg comme lieu de réunion du Parlement; mais ce choix était encore dicté par d'autres raisons. Thingvalla est situé au point de rencontre des sentiers qui traversent les principaux districts de l'Islande; on y trouve de l'herbe en abon-

[1] Montagne de la Loi.

[2] Assemblée des législateurs. Le mot est composé de *al* (tous) et *thing* (forum).

[3] Les *yarls* formaient une sorte de noblesse. Le mot anglais *earl* (comte) dérive de là.

dance, de l'eau et même du bois, car de chétifs bouleaux de trois ou quatre pieds de hauteur y croissent aujourd'hui encore. Voilà pourquoi, quand Ulfljot eut rédigé en l'an 934 le code des lois qui devait régir le peuple islandais, on profita d'un meurtre commis par le propriétaire du Lögberg pour lui confisquer son bien, et l'on décida que là se tiendraient par la suite ces grandes assises annuelles qui rappelaient les assemblées des Grecs à Delphes. Tels sont les monuments de l'Islande : au lieu de vieux châteaux ruinés, on y trouve de simples rochers qui réveillent le souvenir d'héroïques exploits ou de grands événements historiques.

Dès mon arrivée à Thingvalla, je voulus voir le Lögberg, l'endroit le plus sacré de l'Islande. Mon guide me l'avait montré du doigt, et j'avais couru tout seul dans cette direction; mais je m'arrêtai soudain à la vue d'une crevasse béante qui m'empêchait d'atteindre le but : je me penchai sur le bord de la crevasse, dont les parois s'inclinaient l'une vers l'autre, et je vis ma tête se refléter dans l'eau immobile qui dormait au fond du gouffre. J'étais précisément en cet endroit où la fissure se rétrécit, et qui fut témoin du périlleux saut de Frosi. Cet homme, contre qui l'Althing avait prononcé une sentence de mort, parvint à se soustraire au supplice en franchissant l'abîme. L'idée folle d'essayer à mon tour cet exploit me passa un instant par la tête, mais par bonheur elle en sortit aussi vite qu'elle y était entrée, sans quoi l'Islande eût gardé mes os, et il est peu probable que mon nom eut passé à la postérité comme celui de Frosi [1].

[1] Les deux crevasses qui séparent le Lögberg de la plaine ont conservé les noms que leur donnèrent les anciens Islandais. Celle de l'est s'appelle *Hrossagjá*, celle de l'ouest *Nikolásagjá*. C'est le *Hrossagjá* qui fut franchi par Frosi.

J'errai longtemps sans pouvoir trouver le pont naturel qui mène au Lögberg : partout je rencontrais de ténébreux abîmes, et ce ne fut qu'après bien des tâtonnements que je finis par découvrir l'endroit accessible.

Quelle étrange impression j'éprouvai lorsque je sentis sous mes pieds le sol du Lögberg, ce *forum* des anciens Islandais ! Le glorieux passé de l'Islande revivait tout entier dans mon imagination, et il me semblait avoir reculé de plusieurs siècles. Je voyais affluer à Thingvalla le peuple venu de tous les points du pays pour assister à la foire annuelle qui se tenait pendant la réunion de l'Althing. Cette plaine, qui n'est plus aujourd'hui qu'un désert morne et silencieux, se couvrait alors de milliers de tentes et retentissait d'un bout à l'autre du hennissement des chevaux. Les puissants chefs étaient revêtus de leur armure et escortés d'une suite nombreuse. Le président de l'Althing occupait le centre de la montagne de la Loi, entouré des juges assis sur des bancs en terre ; et du haut du redoutable siége du jugement que j'avais sous les yeux, il récitait de mémoire [1] les anciennes lois et publiait les lois nouvelles. Les membres de l'Althing avaient seuls accès à la montagne de la Loi ; le peuple, séparé de l'enceinte par les abîmes qui l'entourent, se tenait sur le bord des précipices. Dans l'inaccessible forteresse étaient promulgués les terribles décrets de proscription et les sentences de mort, qui étaient immédiatement exécutées sous les yeux du peuple. Dans ces temps, la justice était aussi expéditive que sanguinaire. Celui contre qui l'Althing avait prononcé la peine capitale pouvait en appeler au peuple ; si les rangs de la foule s'ouvraient pour laisser passer le condamné, celui-ci avait

[1] Les lois, à cette époque, étaient confiées à la mémoire des hommes de loi, parce que l'usage de l'écriture était inconnu en Islande avant l'introduction du christianisme.

la vie sauve; si au contraire la foule restait immobile, l'arrêt était irrévocablement confirmé.

Je me représentais surtout l'aspect grandiose que devait offrir cette enceinte à ciel ouvert en ce jour mémorable où le paganisme scandinave y fut solennellement aboli. C'était en l'an 1000. Olaf Trygvason, roi de Norwége, venait d'embrasser le christianisme et avait résolu d'introduire en Islande la religion nouvelle. L'Althing s'assembla sur le Lögberg pour délibérer sur le point de savoir si l'Islande conserverait la vieille croyance de Thor et d'Odin ou adopterait la foi chrétienne. Les partisans et les adversaires de la nouvelle doctrine exposaient tour à tour leurs arguments avec cette chaleur qu'on déploie dans les discussions religieuses, lorsque tout à coup, au plus fort de la dispute, un tremblement de terre ébranla le sol, qui retentit comme le tonnerre. « Écoutez, s'écria le champion du paganisme, écoutez comme Odin est courroucé de ce que vous osiez nous parler d'une religion nouvelle; il va lancer ses foudres contre nous, et nous l'aurons mérité. » Ces paroles effrayèrent tout le monde, et c'en était fait du christianisme, si l'un des orateurs du camp adverse n'avait posé cette simple question : « Contre qui donc les dieux étaient-ils courroucés quand la plaine sur laquelle nous délibérons fut ensevelie sous des torrents de lave? » L'argument était si décisif qu'il rallia la majorité, et l'Althing décréta que le christianisme serait désormais la religion du peuple. L'histoire a conservé le nom de l'homme qui s'illustra par ce magnifique appel au bon sens : il s'appelait *Snorro Godi*. Cet épisode montre mieux peut-être que les hauts faits les plus héroïques la grandeur d'âme de ces Islandais d'autrefois, qui sacrifièrent sans hésiter la religion de leurs pères, du jour où ils s'aperçurent que, mise en présence avec la raison, elle le cédait à une religion meilleure.

Le temps de la session de l'Althing était considéré comme

une période de vacances générales. On se rendait à cheval à Thingvalla pour y « rencontrer des hommes de valeur et de qualité ». Tout homme libre pouvait y aller suivant son bon plaisir, s'il n'était obligé d'y comparaître soit en personne, soit par fondé de pouvoirs, comme membre du Parlement, comme juge ou comme témoin. Ceux qui y étaient appelés par devoir recevaient le *thingfararkaup* ou indemnité. Les chefs y venaient à cheval de toutes les parties du pays, accompagnés de leurs familles et escortés d'une suite armée, et plus d'une fois cette coutume amena des combats sanglants. Arrivées à Thingvalla, les compagnies disposaient leurs tentes et leurs échoppes, et dans l'intervalle entre les affaires sérieuses avaient lieu toutes sortes de réjouissances et de festivités. Tandis que les anciens discutaient la situation du commerce et les probabilités de la moisson, les jeunes gens concluaient des fiançailles ou se livraient aux divertissements de la chasse et de l'équitation. Comme aux jeux Olympiques de la Grèce, les scaldes récitaient leurs œuvres nouvelles devant de nombreux auditeurs, soulevant des applaudissements enthousiastes lorsqu'ils chantaient dans un style animé les hauts faits des héros nationaux. A l'époque du christianisme, ils prenaient pour thème favori les aventures de l'Islandais Sigurd le Croisé en Terre Sainte; ils racontaient comment il défit l'Espagnol et le Maure, et couronna gracieusement Roger de Sicile; comment il fut magnifiquement accueilli par Baudouin, et reçut de lui un morceau de la vraie croix, sur lequel il jura d'étendre le christianisme de tout son pouvoir [1].

Pendant plusieurs siècles, l'Althing continua de s'assembler chaque année en plein air sur le Lögberg. Ce ne fut

[1] Conybeare, *The place of Iceland in the history of European institutions.*

qu'en 1690 qu'un édifice aujourd'hui disparu fut érigé à Thingvalla pour les réunions parlementaires. En 1800, le siége de l'Althing fut transféré à Reykjavik, et l'assemblée tint longtemps ses séances dans la grande salle en bois de l'école latine; aujourd'hui elle délibère dans un vaste édifice en pierre, très-massif, très-carré, qui fait l'orgueil des indigènes. On l'a inauguré pendant mon séjour en Islande.

La vallée de Thingvalla offrit il y a quelques années l'animation des anciens jours. C'était en 1874, lors de la visite que lui fit le roi de Danemark, à l'occasion du millième anniversaire de la colonisation de l'île par les Scandinaves. On vit flotter sur la montagne de la Loi la bannière des Vikings, un faucon blanc sur fond bleu. La plaine se couvrit de tentes blanches, comme à l'époque des grandes foires annuelles, et les échos de l'Almannagjá redirent les anciens chants nationaux. Depuis lors, Thingvalla a repris son aspect désert et triste, et cette plaine silencieuse, où l'on n'entend que le cri plaintif du pluvier, offre l'image frappante de ce peuple islandais, dont l'état actuel contraste si singulièrement avec son brillant passé.

Quelques heures passées à Thingvalla font mieux comprendre la vieille Islande que la lecture de nombreux volumes; pendant tout le temps que je m'y arrêtai, je fus sous l'empire d'une singulière illusion : il me semblait que j'étais en plein douzième siècle; tout ce que j'avais lu dans les sagas me revenait en mémoire, et lorsque, errant à l'aventure, j'arrivai à l'endroit où la rivière Oxará s'échappe de la sombre gorge de l'Almannagjá, je n'eusse pas éprouvé la moindre surprise si j'avais rencontré les deux filles du riche böndi de Thingvalla qui avaient l'habitude de venir ici laver leur linge et bavarder. Elles n'eussent pu, en vérité, choisir un endroit plus propice pour un tel passe-temps. La Sturlunga saga nous apprend qu'elles se nommaient toutes deux Thora. L'imagination aidant, réveillons-

les de leur sommeil de plusieurs siècles ; elles lavent leur linge et s'entretiennent mystérieusement : approchons-nous doucement, et écoutons leur conversation.

« Je voudrais bien savoir, ma sœur, combien de temps se passera avant qu'un jeune homme vienne nous faire la cour ; que penses-tu de ceci ? » dit Thora l'aînée à Thora la jeune.

« J'en pense peu de chose », dit Thora la jeune, « car je suis très-contente de mon sort actuel. »

« En vérité », dit l'autre, « il est assez honorable de nous trouver ici avec père et mère ; mais on ne s'amuse pas beaucoup ici, il y a peu de gaieté. »

« Cela est certain », dit la jeune, « mais il n'est point certain que tu te trouverais mieux d'un changement. »

« Cela se peut », dit l'aînée ; « mais causons un peu sur ce sujet, et tâchons de mettre en œuvre notre pouvoir de prophétiser. Dis-moi qui tu voudrais qui te demandât en mariage ; car je ne suppose pas que nous resterons filles toute notre vie à la maison. »

« Je ne me soucie pas d'entrer dans cette question », dit l'autre, « car ces choses sont réglées d'avance par le destin, et voilà pourquoi il est inutile d'y penser ou d'en parler. ».

« Certainement », dit l'aînée, « il est décidé par la destinée comment il sera disposé de moi. Mais pourtant je voudrais que tu me confiasses ce que tu présages sur l'avenir qui peut nous être réservé, ou quel homme tu choisirais pour époux. »

« Il m'est avis », dit la plus jeune, « que nous ferions bien de laisser tomber cette conversation ; car les paroles volent lorsqu'elles s'échappent des lèvres. »

« Je m'inquiète peu », dit Thora l'aînée, « de ce qu'on pourrait en dire. Mais je te dirai la première qui je voudrais choisir, si tu veux ensuite m'en dire autant. »

« Tu es l'aînée », dit la plus jeune, « et tu parleras la première, puisque tu ne veux pas laisser ce frivole entretien. »

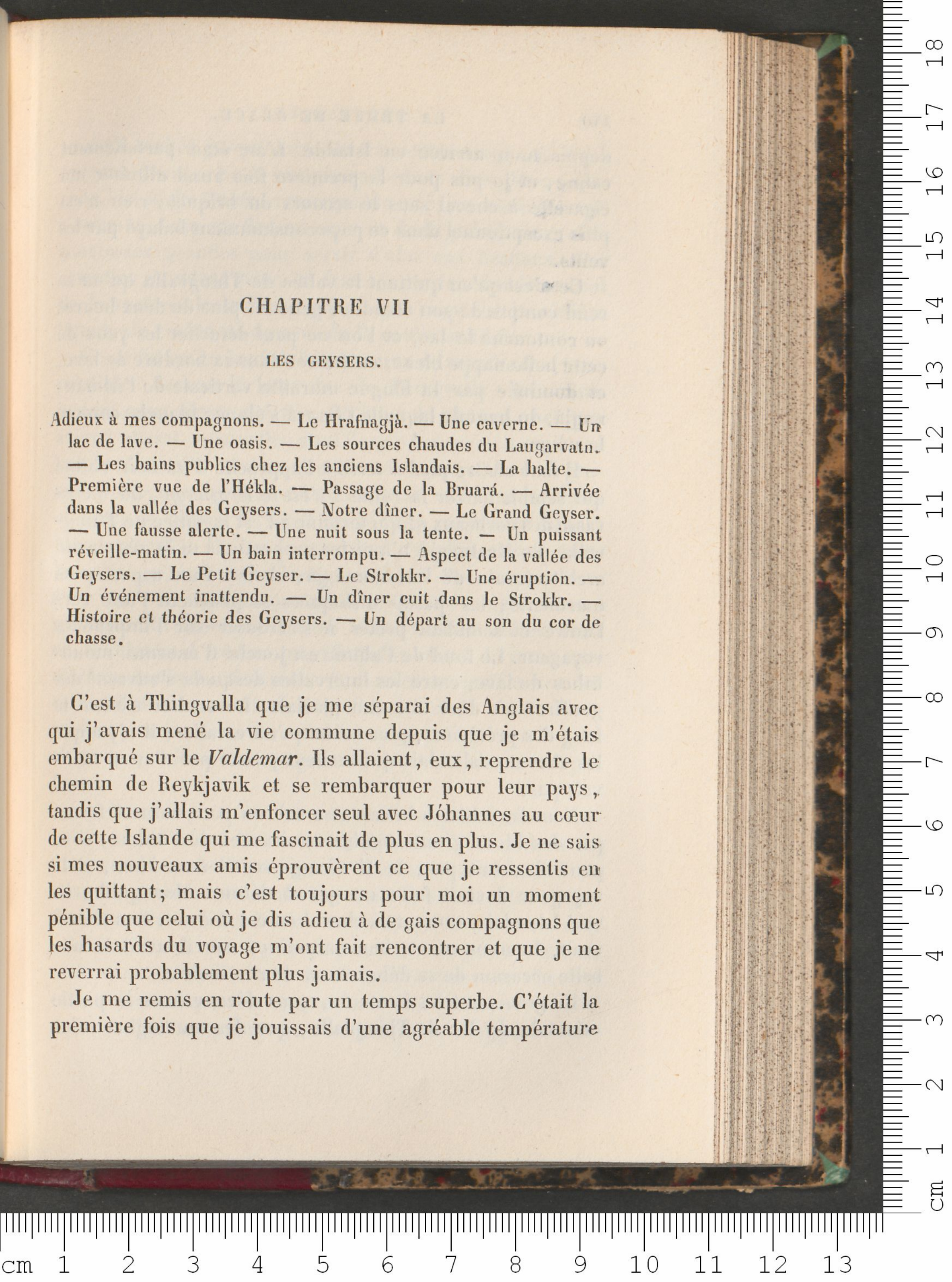
« Je souhaiterais donc », dit l'aînée, « que Jón Sigmundarson vînt à chevaucher par ici et me demandât ma main, et que je lui fusse accordée. »

La plus jeune repartit : « Vraiment, tu n'as pas laissé passer celui qui est à tes yeux le meilleur parti, parce que tu voyais bien qu'il me serait malaisé de faire un choix après toi. Mais ce que je souhaite est une chose plus difficile et plus improbable. Je voudrais que Jóra, la fille de l'évêque, vînt à mourir, et que Thorvaldr Gizurson vînt ici me demander ma main. »

« Cessons cet entretien », dit Thora l'aînée, « et ne disons rien de ceci [1]. »

Ce petit bout d'entretien féminin recueilli il y a quelques siècles par une oreille indiscrète est un délicieux chef-d'œuvre de naturel. Celui qui pourrait sténographier aujourd'hui un intime entretien de jeunes filles aurait bien peu de chose à changer à la sténographie de l'antique saga. C'est la réflexion que je me faisais en voyant les lieux où babillaient jadis les deux sœurs Thora, dont les souhaits furent accomplis de tous points, comme le montre la suite de la saga.

[1] Vigfusson, *Sturlunga saga.*



CHAPITRE VII

LES GEYSERS.

Adieux à mes compagnons. — Le Hrafnagjà. — Une caverne. — Un lac de lave. — Une oasis. — Les sources chaudes du Laugarvatn. — Les bains publics chez les anciens Islandais. — La halte. — Première vue de l'Hékla. — Passage de la Bruará. — Arrivée dans la vallée des Geysers. — Notre dîner. — Le Grand Geyser. — Une fausse alerte. — Une nuit sous la tente. — Un puissant réveille-matin. — Un bain interrompu. — Aspect de la vallée des Geysers. — Le Petit Geyser. — Le Strokkr. — Une éruption. — Un événement inattendu. — Un dîner cuit dans le Strokkr. — Histoire et théorie des Geysers. — Un départ au son du cor de chasse.

C'est à Thingvalla que je me séparai des Anglais avec qui j'avais mené la vie commune depuis que je m'étais embarqué sur le *Valdemar*. Ils allaient, eux, reprendre le chemin de Reykjavik et se rembarquer pour leur pays, tandis que j'allais m'enfoncer seul avec Jóhannes au cœur de cette Islande qui me fascinait de plus en plus. Je ne sais si mes nouveaux amis éprouvèrent ce que je ressentis en les quittant; mais c'est toujours pour moi un moment pénible que celui où je dis adieu à de gais compagnons que les hasards du voyage m'ont fait rencontrer et que je ne reverrai probablement plus jamais.

Je me remis en route par un temps superbe. C'était la première fois que je jouissais d'une agréable température

depuis mon arrivée en Islande. L'air était parfaitement calme, et je pus pour la première fois aussi allumer ma cigarette à cheval sans le secours du briquet; rien n'est plus exceptionnel dans ce pays constamment balayé par les vents.

Ce n'est qu'en quittant la vallée de Thingvalla qu'on se rend compte de son étendue; pendant plus de deux heures on contourne le lac, et l'on ne peut détacher les yeux de cette belle nappe bleue, enchâssée dans sa bordure de lave, et dominée par la longue muraille verticale de l'Almannagjá, du haut de laquelle l'Oxará s'élance blanche comme la neige.

Il faut mettre pied à terre à l'approche d'un noir abîme qui semble barrer la route : c'est le *Hrafnagjá,* ou « crevasse des corbeaux », qui termine à l'est la vallée de Thingvalla. Le Hrafnagjá n'a ni les proportions ni la régularité architecturale de l'Almannagjá; il est d'un aspect plus tourmenté; les parois disloquées se penchent l'une vers l'autre et semblent prêtes à s'écrouler sur l'imprudent voyageur. Le fond de l'abîme est jonché d'énormes monolithes de lave, entre les intervalles desquels s'ouvrent des gouffres où dort une eau glaciale. Le sentier s'élève le long des précipices, plus roide qu'un escalier; il n'y a que les chevaux islandais qui sachent passer par d'aussi mauvais pas.

Nous franchîmes la crevasse sur un pont naturel formé par des blocs géants tombés en travers de l'abîme; si ce pont n'existait pas, le Hrafnagjá serait sans issue, et le voyageur devrait faire un grand détour. Mon guide, en vrai Islandais, remonta à cheval en cet endroit. Son cheval avait, heureusement, bon caractère, car il avait là une belle occasion de se débarrasser de son maître.

En gravissant les hauteurs, nous découvrîmes la partie orientale du lac de Thingvalla, que des montagnes nous

avaient cachée jusqu'alors. De tous côtés surgissaient des volcans éteints. Nous côtoyâmes la base d'un de ces volcans, le *Kalfs Tindr,* remarquable par les cavernes qui s'ouvrent dans ses flancs, au sein de la palagonite; elles sont assez grandes pour servir d'abri aux bestiaux. Ces cavernes semblent avoir été formées par le refroidissement de la surface de la lave, qui n'a pas empêché la matière liquide de couler au-dessous de la croûte solidifiée.

Ce ne fut qu'au bout de trois heures de marche que nous perdîmes de vue le beau lac de Thingvalla. Au même instant nous vîmes s'ouvrir, du haut du plateau que nous avions atteint, une vallée dont l'aspect surpassait en désolation et stérilité tout ce que j'avais vu jusqu'alors. A première vue, on eût dit un immense lac, mais un lac terne et mat, où jamais le soleil ne se mira, une sorte de mer Morte pétrifiée. Un lac de lave avait, en effet, envahi toute la vallée, mais le refroidissement l'avait figé, et à sa surface il n'y avait d'autre végétation qu'une maigre mousse grisâtre. En descendant dans cette sombre vallée, nous chevauchions à travers un effroyable chaos de laves scoriacées, tordues, fissurées, bouleversées par toutes les furies des volcans et des tremblements de terre. Nous avions peu de peine à maintenir nos poneys sur le bon chemin, car ils n'eussent pu s'en écarter sans se rompre les os.

Après avoir parcouru bien des collines pierreuses et traversé à gué bien des rivières, nous arrivâmes dans un de ces vallons herbeux qu'on rencontre si rarement en Islande, et qui sont comme les oasis de cette contrée maudite. Jamais un Islandais ne traverse une de ces oasis sans y laisser brouter ses poneys pendant un quart d'heure; cette constante sollicitude de l'Islandais pour ses chevaux est un des traits qui le rapprochent de l'Arabe, avec qui il a bien d'autres points de ressemblance. Malgré sa ver-

doyante parure, ce vallon était d'un aspect triste comme toute l'Islande; mais ce qui me réjouit un peu, ce fut la vue des vaches et des moutons qui y pâturaient. Ces bestiaux me donnaient la nostalgie des Alpes. Que de fois, devant les sites sombres et silencieux de la Terre de glace, j'ai reporté ma pensée inquiète vers les contrées heureuses que j'avais parcourues antérieurement et que mon imagination embellissait encore à distance!

Longtemps avant d'atteindre les rives du lac *Laugarvatn*, j'aperçus des vapeurs abondantes que le vent chassait dans la direction du lac. Elles provenaient de ces sources chaudes qu'on rencontre si fréquemment dans cette contrée glacée; bien des voyageurs, en les voyant de loin, ont cru qu'ils approchaient de la vallée des Geysers, dont ils étaient encore à six heures de marche. Ces sources sont, en effet, des geysers en miniature, et je me détournai de ma route pour aller les examiner de près. Elles sont situées sur la rive occidentale du lac. Elles dégagent de fortes émanations sulfureuses et sont pour la plupart intermittentes. Je recueillis sur leurs bords de beaux cristaux de soufre. La température de quelques-unes s'élève jusqu'au point d'ébullition; mais comme elles bouillonnent toutes avec une égale énergie, il faut croire que ces bouillonnements sont dus moins à l'élévation de la température qu'au dégagement du gaz. Le lac dans lequel se déversent ces sources, offre une démonstration frappante de la différence du poids spécifique de l'eau suivant la température; à la surface, l'eau est en maints endroits extrêmement chaude, tandis qu'à un pied de profondeur elle est toute froide.

Les anciens Islandais se servaient des sources d'eau chaude en guise de bains publics. Le lac Laugarvatn doit son nom à cette circonstance : le verbe islandais *ath laug* [1]

[1] Lat. *lavare*.

signifie « se baigner », et les nombreux noms de lieux qui renferment ce mot indiquent les endroits où le peuple se livrait à des ablutions. Le samedi était spécialement consacré à cet usage, et voilà pourquoi ce jour de la semaine est désigné en islandais sous le nom de *laugardagr,* « jour du lavage ». Malgré les splendides baignoires que la nature a préparées aux Islandais, ceux-ci ont perdu l'usage hygiénique de leurs ancêtres. Il faut bien reconnaître que les Islandais païens étaient infiniment plus propres que leurs descendants luthériens, dont la saleté n'est dépassée que par celle des Esquimaux.

Nous fîmes la halte du déjeuner à proximité du bœr de *Laugardalr,* situé à mi-chemin de Thingvalla et des geysers. Cette heure de repos au milieu de l'étape était délicieuse, bien que ce ne fût pas une heure de *farniente* : il fallait d'abord desseller les chevaux; on ouvrait ensuite le coffre aux provisions, et pendant que mon guide courait chercher de l'eau au ruisseau ou du lait au bœr voisin, j'allumais la lampe à alcool et préparais un bouillon de Liebig que je partageais loyalement avec Jóhannes. Puis nous attaquions la langue fumée et nous finissions par la traditionnelle tasse de café au sucre noir et poudreux que nous apportait la fermière des environs. Nous mangions sur l'herbe, assis sur nos coffres ou sur des blocs de lave, avec ce prodigieux appétit que donne l'air d'Islande. Ensuite nous sellions les chevaux frais et repartions avec une ardeur nouvelle.

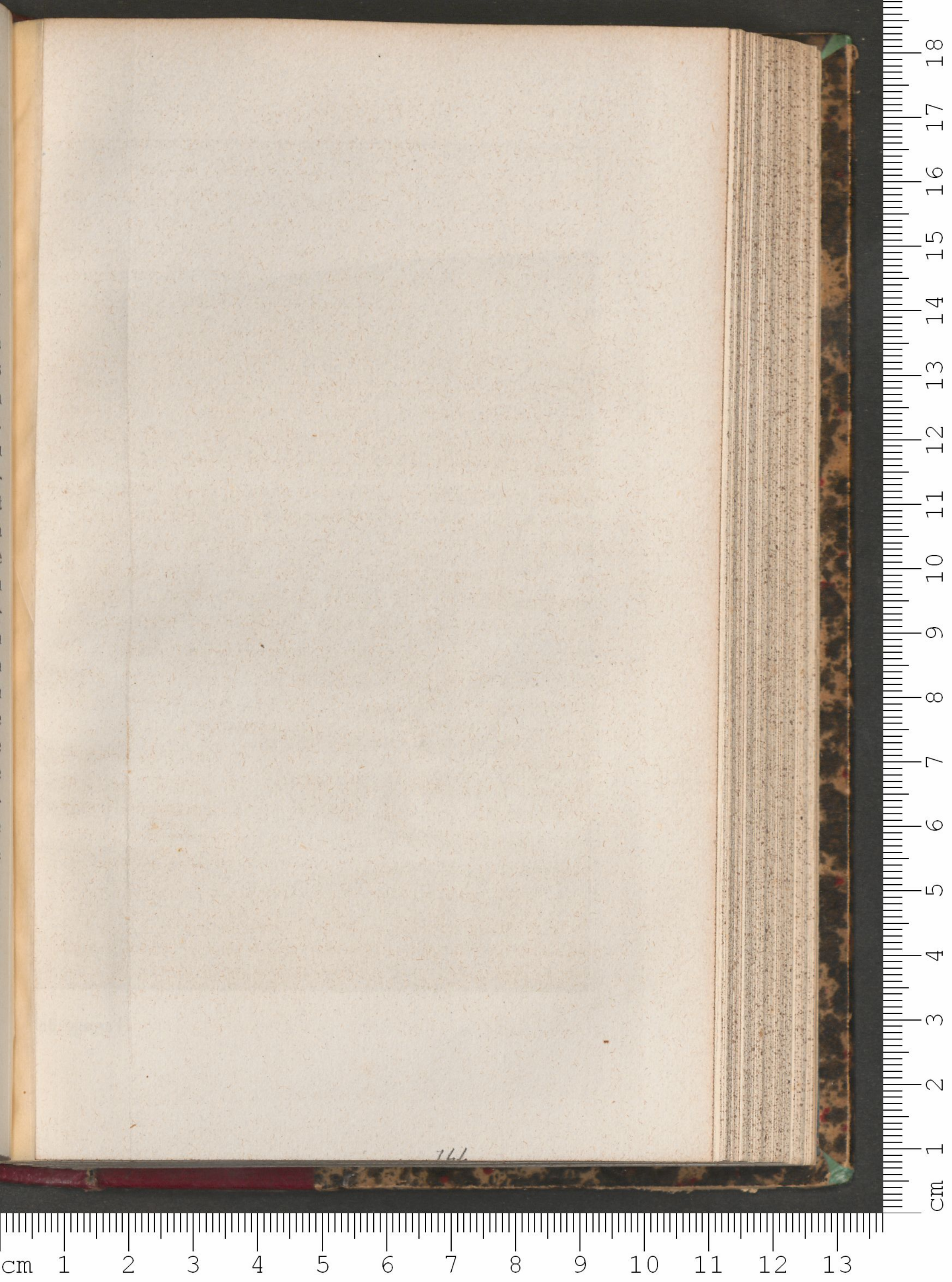
Nous venions de nous remettre en route, quand Jóhannes me signala, dans la direction du sud-est, une sorte de lointaine auréole neigeuse étincelant au soleil : c'était la cime de l'Hékla. Il y a des noms qui ont un pouvoir magique : je ne sais pourquoi cette auréole neigeuse exerçait sur moi une attraction puissante. Le fameux volcan m'apparaissait pour la première fois, et il se montrait à mon imagination

sous je ne sais quel aspect fascinateur. Je m'exaltais à l'idée d'en explorer bientôt les mystérieux cratères. Vu à distance, l'Hékla me parut prodigieusement haut; en Islande, on est toujours porté à exagérer l'altitude des montagnes, à cause de la grande quantité de neige qui s'accumule sur leurs flancs. Ce ne fut d'ailleurs qu'une rapide apparition, car de sombres nuages ne tardèrent pas à s'interposer entre nous et la montagne.

Peu de temps après, nous arrivâmes sur le bord de la *Brúará,* où l'évêque suédois Jón Gerikson fut autrefois lynché par le peuple. Cette rivière abonde en truites et en canards, et sur ses rives pullulent les pluviers et les courlis.

Le passage de la Brúará est une des *great attractions* du voyage aux geysers, et j'avais lu tant de palpitantes descriptions au sujet des dangers qui m'attendaient en cet endroit, que j'étais préparé à toutes les épouvantes et à toutes les émotions. La rivière a environ cent mètres de largeur; elle coule sur un lit de lave bleue au milieu duquel s'ouvre dans le sens longitudinal une large et profonde crevasse où les eaux s'engouffrent avec fracas. On passe la rivière à gué, et l'on franchit la crevasse au moyen d'un pont, le seul pont sérieux que j'aie rencontré en Islande [1]. Nombre de voyageurs réduisent ce pont à une simple planche; un excellent recueil de voyages en donne un dessin qui fait grand honneur à l'imagination de l'auteur; si un cavalier traversait un pareil pont, il risquerait fort de subir le sort du pauvre Gerikson. Le pont se compose en réalité d'une douzaine de planches de quatre

[1] La Brúará (rivière au pont) doit probablement son nom à un pont naturel qui devait franchir autrefois la rivière, et non au petit pont de bois qu'on y a construit de nos jours. Burton dit qu'en Écosse, dans le Perthshire, il existe une rivière du même nom, la *Bruar,* et elle doit ce nom à une arche naturelle.





Passage de la Bruara.

mètres de long, bordées d'une rampe solide, et bien qu'il soit à demi submergé par les eaux tumultueuses, il faudrait être terriblement nerveux pour ne pas oser le franchir à cheval. On traverse journellement en Islande des gués bien autrement périlleux.

Quand on se place sur une pointe de rocher qui fait saillie au-dessus de la rive droite, en aval du pont, on embrasse d'un coup d'œil la chute de la Brúará. La rivière s'élance tout écumante sur des gradins de lave, d'où elle dégringole avec un bruit assourdissant; au-dessous des gradins, elle tourbillonne dans un gouffre bleuâtre qui donne le vertige quand on le regarde fixement. C'est un tableau d'une mâle beauté, que rehausse encore le cadre sévère des montagnes neigeuses; mais la plupart des voyageurs en ont parlé en termes trop enthousiastes, et l'Anglais Symington a dû voir cette cataracte avec son verre grossissant lorsqu'il l'a comparée à la célèbre chute du Zambèze, le Niagara africain.

Je ne saurais exprimer la joie qu'éprouve le voyageur fatigué quand, après une grande journée de marche, il aperçoit des centaines de nuages qui jaillissent à l'horizon du sein de la terre, et s'élèvent majestueusement vers le ciel; ces nuages, qui de loin ressemblent à une armée de grands fantômes, lui annoncent qu'il approche de la célèbre vallée des Geysers, terme de sa longue étape. On les aperçoit à une lieue de distance, et telle est l'intensité des blanches vapeurs fusant comme des gerbes aqueuses, qu'on s'imagine voir les geysers en pleine éruption. On fait presser le pas aux chevaux qui commencent à donner des signes de lassitude, on dépasse une ferme située au pied d'une colline d'une teinte rouge, et après avoir contourné la colline et traversé une plaine de sable, on atteint les premiers geysers.

Les chevaux montrent ici leur merveilleuse sagacité; ils

marchent avec mille précautions sur ce sol criblé de puits d'eau bouillante, et le mieux est de se fier à leur instinct. S'ils franchissent un ruisseau, ils s'assurent d'abord par l'odorat que l'eau n'en est pas chaude; s'ils passent près d'une source fumante, ils s'en détournent avec circonspection.

Bientôt mon guide s'arrêta et mit pied à terre; nous étions arrivés à notre lieu de campement. J'avais les muscles tellement roidis par la fatigue de l'équitation, qu'enjamber ma selle et descendre de cheval était au-dessus de mes forces physiques. Jóhannes, s'apercevant de ma piteuse situation, me saisit à bras-le-corps et me déposa sur le sol. Ce bon Jóhannes devait rire à part lui, car les Islandais, qui passent toute leur vie à cheval, ne comprennent guère que tous les hommes ne soient pas des centaures.

Nous plantons la tente de vadmel près du grand geyser, puis nous songeons au dîner. Comme je me dispose à faire usage de la lampe à alcool pour faire la soupe, Jóhannes me fait signe que c'est inutile, puisque nous avons à côté de nous l'eau bouillante des geysers. Il attache une corde à la bouilloire, et court la plonger dans un geyser dont les eaux n'ont pas la désagréable saveur sulfureuse des réservoirs voisins; il obtient ainsi un bouillon instantané. Il immerge de la même façon les viandes et le pot à thé. Nous eûmes un dîner excellent, et Vatel lui-même n'eût rien trouvé à redire à la cuisson.

Courons au grand geyser. On le reconnaît facilement de loin, grâce à l'abondance des vapeurs blanches qui s'échappent de son vaste cratère situé au sommet d'une éminence de forme à peu près circulaire, dominant de quatre mètres le niveau général de la plaine. Cette éminence a été créée par le geyser même, qui dépose journellement sur ses bords les substances que ses eaux tiennent en dissolution; elle est formée de tufs siliceux disposés en

plaques minces; près du bassin, ces plaques sont si dures, qu'on peut à peine les briser à coups de marteau, tandis qu'au pied du cône elles s'émiettent et craquent sous les pieds, et on les détache aisément. Dans tous les creux séjournent des mares d'eau tiède déposées par la dernière éruption. Une infinité de petits canaux sillonnent la roche, et par ces canaux se déverse le trop-plein du réservoir.

L'aspect du grand geyser a quelque chose de fascinateur. Le soir où je le vis pour la première fois, l'air était calme, et l'eau surchauffée dormait dans son beau bassin circulaire, aussi pure que le cristal, immobile et miroitante comme une glace. Le ciel de Cadix n'est pas plus bleu que cette nappe d'eau transparente, qui laissait voir le fond de son lit siliceux aussi nettement que si le bassin eût été à sec. J'apercevais distinctement le conduit central, où les eaux étaient d'un bleu plus foncé, par suite de l'accumulation des couches liquides.

Des pétrifications siliceuses de toute beauté font au bassin une ravissante ceinture; Henderson a prosaïquement comparé ces merveilleuses efflorescences connues sous le nom de geyserites à de vulgaires choux-fleurs; j'aime mieux les comparer aux fines dentelures dont les Arabes ont recouvert les murs de l'Alhambra. Elles sont d'une structure si délicate, qu'il est difficile d'en emporter des spécimens.

Le bassin a la forme d'une gigantesque soucoupe de quinze à dix-sept mètres de diamètre [1]. Ses parois intérieures sont polies par les eaux. Lord Dufferin le compare irrespectueusement à ces cuvettes de toilette percées au fond d'une ouverture, en usage sur les bateaux à vapeur. Le conduit central a trois mètres de diamètre à son orifice; on

[1] D'après les mesures prises en juillet 1881 par MM. Coles, Peck et Morgan, le plus grand diamètre est de 56 pieds anglais; le plus petit, de 49.

a pu le sonder jusqu'à vingt-quatre mètres [1] de profondeur; il est probable qu'en cet endroit il fait un coude qui empêche la sonde de pénétrer plus avant. C'est vers ce gouffre mystérieux que les yeux se portent avec une avide curiosité; j'aurais voulu y plonger les regards, mais je ne pouvais pas même en atteindre les bords; ce n'est que lorsque le bassin se vide à la suite d'une éruption qu'il est possible de s'approcher du puits. On ne peut se défendre d'un sentiment de crainte en songeant que la température de l'eau, dans ce puits, dépasse de beaucoup le point d'ébullition, comme l'ont montré les observations.

Tout en examinant le bouillant réservoir, je crus remarquer des lettres gravées sur les parois siliceuses; en y regardant de plus près, je pus me convaincre que les Anglais ne se contentent plus de griffonner leurs noms sur les monuments, ils imaginent maintenant de les écrire sur les geysers! J'étais à faire des réflexions sur la bêtise humaine, quand je m'aperçus que quelque chose d'insolite se passait au sein du tube; l'eau commença à s'agiter violemment; au même instant j'entendis de sourdes détonations, et le sol se mit à trembler très-fort. Je savais que c'étaient là les signes précurseurs d'une éruption, et que l'éruption suit de très-près les bruits souterrains. Je m'enfuis au plus vite vers la tente, pendant que Jóhannes accourait vers moi, et tous deux nous attendîmes l'événement avec anxiété. Les grondements augmentaient; on eût dit des coups de canon qu'on tirait dans les entrailles de la terre, et à chaque coup de canon le sol semblait vouloir s'effondrer sous nos pieds. J'étais dans la plus vive agitation; je m'attendais à tout instant à voir une splendide colonne d'eau s'élever majestueusement dans les airs; mon guide faisait des gestes

[1] Septante-huit pieds d'après les sondages exécutés par MM. Coles, Peck et Morgan.

désespérés pour exciter le geyser, mais notre espoir fut déçu; il n'y eut pas d'éruption, et tout se borna à un bruyant borborygme suivi d'une élévation soudaine du niveau des eaux, qui débordèrent du bassin avec une abondante émission de vapeurs. Le phénomène dura à peine deux minutes, et quand je retournai au bord du geyser, le débordement avait cessé, les eaux avaient repris dans le bassin leur niveau primitif. Je me retirai extrêmement désappointé.

Il était minuit, et je suivis l'exemple de Jóhannes, qui s'était déjà préparé une couche sous la tente. Nous avions établi notre campement au pied du cône du grand geyser, afin de ne pas manquer les éruptions qui pourraient se produire pendant la nuit. Il n'était peut-être guère prudent de camper si près du geyser, mais le guide avait lui-même choisi l'emplacement, et quand je ne me serais pas fié à son expérience, j'eusse été rassuré par les traces nombreuses d'autres campements. Le roi de Danemark, lord Dufferin, le prince Napoléon, avaient campé au même endroit. Je m'enroulai tout habillé dans mes couvertures, afin d'être prêt à tout événement.

J'étais à peine couché, que la pluie commença à crépiter sur la toile de la tente. Malgré le soin avec lequel nous avions calfeutré toutes les ouvertures avec de l'herbe sèche, il faisait un froid de loup sous notre frêle habitation de vadmel. J'eus beau tenir allumée la lampe à alcool, cette faible flamme n'influençait en aucune façon le thermomètre, qui ne marquait que 2° centigrades au-dessus de zéro. La pluie tombait si abondante, qu'elle perça bientôt l'étoffe protectrice, et nous n'eûmes plus que nos vêtements imperméables pour nous garantir de l'humidité glaciale; il fallut bien se résigner à faire provision de rhumatismes pour les vieux jours.

Jóhannes, chargé de m'avertir des éruptions qui pour-

raient se produire, ne tarda pas à ronfler comme sait ronfler un Islandais; il dormait profondément quand le geyser se mit à gronder de nouveau comme un canon; mais tous les canons du monde n'auraient pas arraché mon guide à son premier sommeil. Je me précipitai seul hors de la tente, espérant que cette fois j'allais assister à une éruption; malheureusement ce fut encore une fausse alerte; après quelques signes de colère, le geyser s'apaisa de nouveau, et je ne vis rien de plus qu'une explosion d'épaisses vapeurs. Je rentrai sous la tente fort vexé, en me glissant à plat ventre par la petite ouverture qui servait de porte; cette gymnastique me causait chaque fois une vive douleur dans le genou, que je m'étais tordu lors de ma chute de cheval. Le geyser gronda encore trois ou quatre fois pendant la nuit, et je finis par m'accoutumer aux fureurs de mon irascible voisin.

J'étais plongé dans un sommeil léthargique, où, singulier contraste, je rêvais que je me reposais sous un palmier de la riante vallée d'Icod aux îles Fortunées, quand vers huit heures du matin retentit un coup de tonnerre si formidable, que mon guide lui-même se réveilla en sursaut; il n'est point de ronfleur qui puisse résister à un aussi puissant réveille-matin. Le coup de tonnerre venait du geyser et point du ciel; l'Islande d'ailleurs ne connaît pas les orages. Cette bruyante manifestation n'eut aucune suite : beaucoup de bruit pour rien.

Une de mes habitudes en Islande était de me baigner tous les matins quand j'étais encore à jeun. A Thingvalla, j'avais pris un bain dans la glaciale Oxará; ici, je voulus prendre un bain chaud dans un des innombrables thermes que j'avais à ma disposition. Je choisis pour mes ablutions une mare située près du bassin du grand geyser. L'eau est exquise; Bayard Taylor la compare avec raison au velours et au duvet; le savon s'y transforme en une substance merveilleuse; elle pénètre tout le corps d'un bien-être

indéfinissable. Elle n'a ni odeur ni saveur désagréable; mais si on la laisse reposer quelque temps dans un flacon bouché, elle petille comme du champagne, et dégage une forte odeur d'hydrogène sulfuré. Elle est riche en substances minérales. Le docteur Black a constaté qu'un galon de cette eau contient 5,56 grammes de soude; 2,80 grammes d'aluminium, 31,38 grammes de silice, 14,42 grammes de muriate de soude, 8,57 grammes de sulfate de soude.

Pendant que je me délectais dans l'eau tiède, j'entendis tout à coup des bruits inquiétants; je remarquai que les eaux montaient dans leur bassin d'une façon alarmante; et dans la crainte de recevoir une effroyable douche d'eau bouillante, je m'enfuis à toutes jambes, sans même prendre le temps d'emporter mes habits, et courus me mettre en lieu sûr. Ce fut encore une fausse alerte, et je pus achever mes ablutions interrompues. Dans la précipitation de ma fuite, je m'étais blessé les pieds sur les roches siliceuses : il me fallut recourir aux onguents de la boîte de pharmacie. M. Coles fut surpris de la même façon pendant qu'il prenait ses mesures et ses sondages : il n'eut que le temps de se sauver au plus vite, poursuivi par des flots d'eau bouillante. A son avis, il n'est pas d'endroit au monde où un homme puisse courir aussi vite que sur les pentes du cône du grand geyser.

Quand je retournai au lieu de campement, j'y trouvai un petit homme qui chuchotait en islandais avec mon guide. Les Islandais chuchotent mystérieusement lorsqu'ils causent entre eux : ils semblent avoir toujours des secrets à se confier. Ce nouveau venu était le böndi du bœr voisin de Haukadalr. Il avait remarqué notre arrivée, et par une attention intéressée il avait songé à notre déjeuner. Je vis qu'il avait en main une bêche dont l'utilité devait m'être démontrée par la suite. Le déjeuner qu'il nous apportait se composait des éléments habituels d'un festin islandais :

de la morue séchée réduite aux arêtes et à la peau, et ressemblant beaucoup à une vieille feuille de parchemin; du pain noir qu'il fallait casser à coups de pierre, une bouteille de lait, et du café froid qu'on fit chauffer dans le geyser. Pendant que Jóhannes attaquait la morue avec une voracité digne d'un Islandais de bonne race, je substituai à cette partie du menu ma langue de bœuf, à laquelle il ne daigna pas toucher.

Je n'avais encore exploré que le grand geyser, mais ce n'est pas le seul qui mérite une visite. Autrefois, quand je ne connaissais encore l'Islande que par les manuels de géographie, je m'imaginais une île glacée au milieu de laquelle surgissait l'Hékla, et je me représentais au pied de l'Hékla un geyser lançant de grandes colonnes d'eau bouillante. Dans mon ignorance, je croyais alors que l'Islande n'avait qu'un seul volcan et un seul geyser. Or, on rencontre des geysers [1] dans maintes parties de l'île, dans les vallées, sur les montagnes, et même au sein des neiges perpétuelles; mais la plupart se trouvent dans des régions où l'action des feux souterrains semble en voie d'extinction : ils sont la dernière manifestation de l'énergie volcanique à la veille d'expirer. On ne les rencontre guère dans le voisinage de la mer, et il est peu probable que quelques-uns bouillonnent sous les eaux de l'Océan, comme des voyageurs l'ont prétendu.

Les plus beaux geysers de l'Islande sont ceux de la vallée de Haukadalr; nulle part on ne les trouve aussi nombreux : en 1881, on en comptait environ 130 en activité. Leur nombre varie, car tandis que les uns s'éteignent, il en naît de nouveaux. L'aspect des lieux se modifie sans cesse, et le plan ci-annexé, qui était parfaitement fidèle en 1881,

[1] Geyser (angl. *gusher*) est un vieux mot islandais qui signifie « jaillir ».

n'offrira sans doute plus la même exactitude dans quelques années, sinon pour les traits principaux, tout au moins pour quelques détails secondaires. Les geysers n'ont pas tous la même énergie; leur puissance dépend de leur âge. Burton divise leur vie en sept périodes. Dans la période de l'enfance, le geyser dort encore dans le sein maternel de la terre, et du sol boueux et chaud s'échappent de légères vapeurs; bientôt l'enfant commence à respirer fortement, et il lui arrive parfois de vomir dans le giron de sa nourrice; puis, voici qu'il bout, impatient de montrer ce qu'il sait faire; vient ensuite la période de la jeunesse, pendant laquelle il déborde. Le grand geyser offre le type du geyser arrivé à l'âge mûr, dans toute la plénitude de ses forces; le *laug* [1] aux eaux tranquilles et dormantes offre le type de la vieillesse, et l'on trouve l'image de la décrépitude et de la mort dans les entonnoirs vides aux parois rougeâtres.

On peut examiner les geysers sous toutes ces formes dans la vallée de Haukadalr. Je courais de l'un à l'autre, avec cette curiosité que provoquent les mystérieux phénomènes du monde souterrain. Je marchais sur un sol criblé d'ulcères et qui résonnait sous les pas comme s'il eût été miné. De chaque orifice s'élevaient des colonnes de vapeur. Ici, c'était un bassin d'où s'échappait à gros bouillons une eau fumante qui se précipitait dans des rigoles, semblable à du diamant en fusion; ailleurs, une profonde cavité au fond de laquelle on entendait le tumulte des eaux qui ne parvenaient point à s'élever jusqu'au bord. Le sol fumait de tous côtés, car les vapeurs planaient non-seulement au-dessus des orifices, mais aussi au-dessus des innombrables rigoles qui sillonnaient toute l'étendue de la vallée.

Cette vallée ne répond guère aux sombres peintures

[1] *Laug*, en islandais, signifie « citerne ».

qu'en ont faites certains voyageurs. Lord Dufferin en donne une idée erronnée en disant que pas un brin d'herbe ne croît sur ce sol brûlant. Loin d'être frappée de stérilité, Hankadalr [1] est une des plus verdoyantes vallées de l'Islande. Une riche flore alpestre s'y épanouit, grâce à l'humidité constante qu'y entretiennent les vapeurs qui retombent sur le sol en chaude rosée. Le paysage est d'une sévérité grandiose. Vers le sud surgissent de hautes cimes au milieu desquelles trône l'Hékla, drapé dans son splendide manteau de neige; au nord, les *Jökulls* glacés se dressent comme une armée de fantômes, gardant les abords du mystérieux désert central. C'est un de ces tableaux dont les grandes lignes se gravent dans l'imagination en traits ineffaçables.

Lorsqu'on explore cette vallée des geysers, deux phénomènes curieux s'offrent immédiatement à l'attention : la différence de niveau des sources chaudes, et l'aspect différent des substances qu'elles déposent. Le dernier phénomène est d'autant plus remarquable, que les sources sont très-rapprochées les unes des autres; les eaux traversent sans doute des couches de diverses substances et laissent un dépôt qui varie suivant la nature des roches qu'elles dissolvent grâce à leur énorme température. Malgré leur différence de niveau, les geysers semblent ne pas être indépendants les uns des autres, car lorsque l'un d'eux montre des signes d'agitation, les autres émettent une plus grande abondance de vapeurs, ce qui prouve qu'il existe entre eux une certaine sympathie. On trouve des sources aussi bien sur les pentes de la colline située à l'ouest du grand geyser que dans le fond de la vallée.

Toutes ces sources travaillent à leur propre anéantissement, car à la longue les dépôts qu'elles accumulent à leur

[1] Vallée des faucons.


Grand Geyser
Gué
Ancien Geyser
Blesi
Campement
Source thermale
Petit Geyser
Herbages grossiers
maigre
végétation
Source de boue
Nombreuses sources thermales
Abri pour les moutons
Gué
Source thermale très active
Var. 39° O.
Nord réel
PLAN
DE LA
VALLÉE DES GEYSERS
D'APRÈS UN LEVER
exécuté en 1881
par MM. Peek et Coles.
Echelle en mètres.
0 10 20 30 40 50 100 m.

orifice doivent finir par les étouffer. Le petit geyser[1] où nous cuisions nos aliments, s'engorge rapidement par suite des dépôts de fiorite qui s'attachent aux parois supérieures, à l'endroit où l'eau se refroidit au contact de l'air. C'est un des plus beaux bassins qui soient au monde; il semble avoir été taillé dans le lapis-lazuli, et l'on peut regretter qu'il soit appelé à disparaître. De tous les geysers d'Islande, nul n'a plus excité l'admiration des voyageurs. Il se compose en réalité de deux chaudières qui s'ouvrent au niveau du sol, et dont la plus grande mesure 12 mètres de circonférence; bien qu'elles communiquent sous terre, elles sont séparées par une mince cloison qui n'a guère plus de 30 centimètres d'épaisseur. Les eaux qui bouillent dans ces chaudières sont d'une limpidité merveilleuse; telle est leur pureté, qu'elles semblent plus transparentes encore que l'air ambiant; elles invitent le regard à scruter leurs mystérieuses profondeurs, et qui sait jusqu'où l'œil pourrait les sonder s'il pouvait dissiper les ténèbres des abîmes souterrains! On ne saurait rien imaginer de plus magique que la coloration de ces eaux; l'azur du ciel s'y mêle au vert de l'émeraude, et le langage de la poésie pourrait seul exprimer tout ce qu'il y a de fascinateur dans leurs chatoiements.

Le petit geyser avait autrefois de fréquentes éruptions; mais il a cessé de jaillir depuis un violent tremblement de terre qui bouleversa la vallée en 1789; la commotion disloqua probablement le conduit souterrain, en même temps qu'elle ouvrit à quelques pas de là un nouveau geyser connu sous le nom de *Strokkr*[2].

[1] Les Islandais l'appellent « Blesi ».

[2] *Strokkr*, en islandais, signifie « baratte ». Beaucoup d'auteurs se sont mépris sur le véritable sens de ce mot. M. Marmier le traduit à tort par « pyramide », puisque le Strokkr n'a point de cône. Barrow traduit par « trembleur », et Dillon, par « pilon à battre le

Le Strokkr est très-irritable, et il me punirait sans doute de ne pas l'avoir nommé plus tôt si la distance ne me mettait à l'abri de ses fureurs. C'est à quelque désorganisation de l'estomac qu'il doit son tempérament irascible; le malheureux ne peut digérer les aliments qu'on lui donne, et les rend avec des efforts spasmodiques. A la différence du grand geyser, qui ne jaillit que selon sa fantaisie, le Strokkr fait explosion suivant le bon plaisir des visiteurs. Or, comme le grand geyser ne donnait aucun signe de démonstration sérieuse, je voulus provoquer artificiellement une éruption de son rival.

Ce curieux voisin était situé à cinquante pas de notre campement. Je me dirigeai vers les colonnes de vapeur qu'il projetait et m'avançai jusqu'au bord de la baratte : c'est un orifice circulaire qui ne s'ouvre point au sommet d'un cône comme le grand geyser, mais au niveau du sol. Il annonce si peu son voisinage, qu'un homme affligé de myopie courrait grand risque d'y faire le plongeon. C'est ce qui arriva autrefois à un ivrogne que sa mauvaise étoile conduisit dans ces parages : le geyser ne put le digérer et le lança dans les airs, fidèle à ses habitudes. Un jour, un Anglais paria qu'il sauterait au-dessus du gouffre; il gagna l'enjeu, au grand désappointement de ses partenaires, qui s'apprêtaient à le retirer cuit à point de l'horrible chaudière.

Le tube mesure trois mètres de diamètre; ses parois rougeâtres sont tout à fait verticales; il réalise assez bien l'idée populaire d'un cratère volcanique. On a constaté que sa profondeur totale est d'environ 13 mètres [1], et qu'il se rétrécit vers le milieu. Les eaux bouillonnent à quatre

beurre ». C'est sans doute à la violente agitation de ses eaux que le Strokkr doit son nom.

[1] Quarante-deux pieds.

mètres de profondeur avec une bruyante véhémence qui dénote un tempérament facile à exaspérer; elles donnent par intervalles d'abondantes émissions de vapeur. Leur température est de 109° centigrades [1].

Le Strokkr, qui n'est peut-être que le « New Geyser » de Stanley et de Henderson, avait autrefois des éruptions naturelles. Aujourd'hui, il faut, pour le faire jaillir, lui donner un émétique à dose convenable. Le böndi y avait songé, et voilà pourquoi il s'était muni de la bêche traditionnelle qui sert à administrer les cuillerées au patient; depuis nombre d'années que cette bêche fonctionne à raison de deux couronnes par dose, elle a dû rapporter au petit homme un joli revenu. A l'aide de son ustensile, il détacha quelques douzaines de carrés de gazon, puis les transporta avec Jóhannes au bord du Strokkr et les précipita tous à la fois dans la gueule du geyser. A cet instant, je tirai ma montre.

Nous étions tous trois dans l'expectative, au bord du puits, et le fermier, le menton appuyé sur le manche de sa bêche, observait sa vieille connaissance avec le plus profond intérêt : il n'était pas jusqu'à son chien qui ne regardât curieusement ce qui se passait au fond de la marmite.

Le patient n'eut pas sitôt avalé ses pilules qu'il manifesta son mécontentement par des grondements significatifs. Je voulus fuir; mais comme le fermier ne bougeait pas plus qu'une statue, je vis bien que le moment n'était pas venu. Bientôt le geyser parut se calmer et se recueillir, comme pour méditer comment il se vengerait de l'insulte que nous lui avions faite; les bouillonnements cessèrent, les eaux se

[1] 228° Fahrenheit, suivant les observations de MM. Coles, Morgan et Peek. Ils se servirent d'un thermomètre à maxima soigneusement construit, muni à son extrémité inférieure d'un grand ressort à spirale destiné à empêcher toute oscillation de l'index par suite des chocs contre les rochers.

troublèrent, prirent une teinte jaune sale, et une écume épaisse s'accumula à la surface.

Vingt-cinq minutes après que la dose eut été administrée, les eaux montèrent tout à coup jusqu'au bord de l'orifice; nous prîmes tous la fuite, et quand nous nous retournâmes, nous vîmes une puissante colonne d'eau, aussi large que l'orifice, jaillir dans les airs avec d'effroyables sifflements, rejetant violemment les masses de boue et de gazon que le geyser n'avait qu'à demi digérées. La gerbe monta jusqu'à une hauteur que j'évaluai à 20 mètres, et ne retomba dans le puits que pour remonter immédiatement après plus haut encore, car dès lors la rage du Strokkr ne connut plus de bornes. A l'instant où la colonne d'eau rentrait dans le gouffre, elle en était de nouveau expulsée avec une telle violence, qu'elle montait de plus en plus haut. Les jets se succédaient avec la rapidité et la pétulance de fusées d'artifice, et plus d'une fois je vis la gerbe ascendante se frayer un chemin à travers la colonne descendante. Il y avait dans les convulsions du geyser irrité, dans ses mugissements et ses fougueuses explosions, comme une image des fureurs humaines. Nous nous tenions à distance respectueuse, et chacun de s'exclamer chaque fois qu'une nouvelle explosion dépassait les précédentes en hauteur et magnificence.

Lorsque le phénomène eut atteint son apogée, les gerbes s'affaissèrent graduellement, et le Strokkr, épuisé par tant d'accès, parut rentrer dans le repos. Je tirai de nouveau ma montre; il s'était écoulé dix minutes entre le premier et le dernier jet. Nous pûmes alors nous avancer jusqu'au bord du puits; les eaux étaient descendues à un niveau plus bas; les mottes de gazon étaient dispersées au bord de l'orifice, réduites de moitié par la désagrégation et complétement cuites.

Je me mis à noter ce que je venais de voir; mais comme j'écrivais, voilà que de nouveaux sifflements se firent

entendre; j'eus une deuxième représentation du Strokkr en éruption. Le phénomène se reproduisit régulièrement d'heure en heure pendant toute la journée, et les jaillissements ne cessèrent que lorsque toutes les mottes de gazon qui avaient été précipitées dans le puits en eurent été expulsées, ou jusqu'à ce qu'elles furent suffisamment désagrégées pour ne plus s'opposer à la libre émission des vapeurs.

Les plus hauts jets m'ont paru s'élever à 30 mètres au-dessus du sol. Les observations des voyageurs varient beaucoup à cet égard. Suivant Stanley et Baring-Gould, le Strokkr lance de plus hautes gerbes que le grand geyser; Stanley leur donne 130 pieds de hauteur; Bryson et Kneeland, environ 100; Henderson, de 50 à 80; Burton, 40. Des voyageurs ont vu l'éruption se produire immédiatement après le jet des mottes de terre; d'autres, comme Burton, ont attendu une heure entière. Le roi de Danemark, en 1874, n'attendit qu'un quart d'heure; avant le départ du roi, on administra au geyser une nouvelle dose; mais cette fois le phénomène ne se produisit qu'après un intervalle tellement long, qu'on se mit en route sans plus l'attendre; au moment même où le cortége royal arrivait au détour de la vallée, le Strokkr salua le départ de son auguste visiteur par des colonnes d'eau que les courtisans comparèrent à des flots de larmes.

Il y avait deux jours que j'étais campé entre le Strokkr et le grand geyser, quand un événement inattendu vint me distraire au milieu de ma solitude. Je savourais sous la tente un de ces livres favoris qui sont les compagnons discrets de tout lointain voyage, quand Jóhannes vint m'annoncer qu'il y avait à l'horizon une caravane qui arrivait du côté de l'Hékla; c'est du moins ce que me firent comprendre ses gestes, car j'eus beau écarquiller les yeux, il me fut impossible de rien distinguer. Menant une exis-

tence à demi nomade, les Islandais sont doués d'une vue très-perçante. Je retournai tranquillement continuer ma lecture. Une demi-heure après, les sons assez inattendus d'un cor de chasse m'annoncèrent l'approche de la caravane. C'était peut-être le premier cor de chasse qui eût jamais fait retentir les solitudes de l'Islande, et je me demandais avec une vive curiosité quels pouvaient être ces voyageurs. Combien je fus agréablement surpris quand Jóhannes, qui avait déjà reconnu de loin son frère qui les accompagnait comme guide, prononça les noms des deux frères Barrington! Ces Irlandais avaient été mes compagnons de traversée à bord du *Valdemar*. Je courus au-devant d'eux, et la rencontre fut pleine de cordialité.

Ils voyageaient à la mode anglaise, traînant à leur suite une longue caravane encombrée d'*impedimenta* qui retardaient leur marche. Ils n'avaient pas moins de vingt chevaux, dont dix étaient affectés au transport de leurs objets de campement et de leurs bagages, contenus dans huit coffres qu'ils avaient eu soin de numéroter pour s'y reconnaître. Ils avaient à leur solde deux guides, et même un cuisinier qu'ils avaient emmené de leur pays. Ils avaient apporté d'Angleterre une vaste tente à pieu central, de trois mètres de haut, une batterie de cuisine complète, toutes sortes de provisions, des fusils de chasse et des munitions, des hamacs qui se fixaient sur des pieux fichés en terre [1], enfin une foule d'articles en caoutchouc, bassins de toilette, seaux à laver la vaisselle, et même un petit canot portatif pour franchir les rivières. Leur cor de chasse m'intriguait fort; ils me dirent qu'ils s'en servaient pour appeler les passeurs des rivières. Ils m'amusèrent bien plus quand ils me racontèrent qu'ils avaient poussé la prévoyance jusqu'à

[1] Dans le hamac, on est à l'abri de l'humidité du sol; mais il faut, pour le monter, une tente de dimensions extraordinaires.

faire l'apprentissage du métier de maréchal ferrant, dans l'ignorance où ils étaient qu'en Islande il n'est personne qui ne sache ferrer un cheval.

Les nouveaux venus dressèrent leur tente à côté de la mienne. A onze heures du soir, leurs préparatifs furent terminés, et bien que j'eusse déjà dîné avant leur arrivée, ils me forcèrent à partager avec eux leur soupe terriblement pimentée et les produits de leur chasse, des pluviers que leur cuisinier avait apprêtés avec une excellente compote aux pommes. Ils me racontèrent, entre le thé et le wiskey, qu'ils arrivaient de l'Hékla, dont ils avaient fait l'ascension; qu'ils avaient trouvé la neige accumulée sur le volcan en masses prodigieuses, au point que les cratères en étaient entièrement comblés ; qu'enfin un brouillard glacial leur avait dérobé la vue du panorama, et qu'ils avaient failli geler tout vifs au sommet. Ils voulurent me persuader de renoncer à cette inutile ascension qui était mon rêve le plus cher, mais m'engagèrent vivement à visiter le théâtre de l'éruption de 1878, où ils avaient vu des laves infiniment plus belles et plus fraîches que celles du Vésuve et de l'Etna

Le lendemain, les Irlandais imaginèrent de cuire leur dîner dans le Strokkr, à l'exemple du commodore Forbes, qui inaugura ce procédé original en 1859. Ils commencèrent par amasser au bord de l'orifice le nombre réglementaire de mottes de gazon ; puis l'un d'eux tira de son coffre une chemise de flanelle, empaqueta dans le corps de la chemise un quartier de mouton et dans chaque manche un pluvier. Le Strokkr avala coup sur coup sa dose ordinaire de gazon et le supplément extraordinaire. Au bout d'une demi-heure, au moment même où nous nous demandions avec anxiété si le glouton n'était pas en train de dîner pour nous, nous vîmes la chemise projetée bien haut dans les airs avec les mottes de gazon : elle retomba sur le bord du puits; mais le moment n'était pas venu encore de

goûter le gigot ; car aussi longtemps que dura l'éruption, il fut impossible de s'approcher de l'endroit où le geyser l'avait déposé ; il fallut profiter d'un intervalle entre deux explosions pour rentrer en possession de la chemise et de son contenu. Le mouton, cuit à l'anglaise, nous fournit un excellent plat de résistance ; quant aux oiseaux, il n'en restait plus que les os et la peau ; la chemise enfin était complétement déteinte, mais ne s'en portait pas plus mal.

Le grand geyser persista à nous fausser compagnie, justifiant ainsi la réputation de « quinteux personnage » que lui a faite le prince Napoléon, pour qui il ne daigna point se déranger en 1856 ; il ne fut pas plus galant en 1874 pour son seigneur et maître le roi de Danemark. Le vieux lion n'est plus ce qu'il était autrefois. Vers le milieu du dix-septième siècle, le grand geyser jaillissait régulièrement tous les jours, suivant le témoignage d'un évêque de Skalholt, le premier écrivain islandais qui mentionne ce phénomène ; cent ans plus tard, les éruptions étaient plus fréquentes encore, mais elles ne se produisaient plus avec la même régularité ; les voyageurs islandais Eggert Olafsson et Bjárni Pallsson rapportent qu'en 1770 il y avait souvent trois ou quatre éruptions dans l'espace de vingt-quatre heures, et que les jets dépassaient 300 pieds. A cette époque, le grand geyser était seul en activité. De Troil, vers la même époque, estima la hauteur de la colonne d'eau à 92 pieds. Ce fut en 1804 que le roi des geysers atteignit l'apogée de sa puissance ; il jaillissait alors de six en six heures, à plus de 200 pieds de hauteur. Déjà en 1866 Shepheard était réduit à attendre le phénomène pendant six jours.

Ce qui a achevé de ruiner l'organisme du geyser, ce sont les dernières éruptions de l'Eskja en 1875 et de l'Hékla en 1878. Suivant des rapports dignes de foi, les geysers se desséchèrent pendant la grande éruption de

l'Eskja, et au lieu de lancer de l'eau, ils projetèrent à une hauteur prodigieuse d'immenses quantités de fumée et de cendres chaudes, qui pendant la nuit ressemblaient à de gigantesques colonnes de feu visibles de très-loin. Les violents tremblements de terre qui accompagnèrent ces phénomènes volcaniques ont exercé une profonde influence sur le régime du grand geyser. Actuellement, le vieil invalide ne sort plus de son repos qu'une fois par période de dix-sept jours [1], et le voyageur a souvent la mauvaise fortune d'arriver au lendemain d'une éruption. Plus d'un Anglais obstiné a campé sur les lieux pendant quinze jours.

Burton, qui n'a pas su conquérir la faveur des geysers, les tient en médiocre estime; dans son dépit, il les traite de « *humbug* », et prédit que, s'ils continuent à décliner aussi rapidement, une vulgaire solfatare aura pris leur place dans quelques années. Plaise à Dieu que cette sinistre prophétie ne se réalise pas de sitôt! Les geysers ont la vie plus dure que les hommes, et l'on peut se plaire à croire que quelques générations se succéderont encore avant qu'on doive aller chercher ces phénomènes en Nouvelle-Zélande ou au Parc National des États-Unis.

Les geysers d'Islande comptent plusieurs siècles d'existence. Le mot lui-même est d'origine fort ancienne [2] : il est probable que les Islandais l'appliquaient à de simples sources thermales qui précédèrent les geysers actuels. Suivant une jolie légende rapportée par Cleasby, ces sources s'éloignèrent un jour qu'elles furent rougies de sang innocent; le sens de cette légende n'est-il pas que les anciennes sources auraient changé de place? Près du *bœr* d'Haukadalr, sur les bords d'une rivière, on voit encore les

[1] Ce chiffre n'est qu'une moyenne, car le geyser jaillit à des intervalles fort irréguliers.

[2] Les Islandais écrivent « *geysir* ». Cleasby observe que l'inflexion *ir* ne se trouve que dans les vieux mots scandinaves.

restes de bains qui jouirent d'une grande vogue chez les anciens Islandais. L'eau jaillissait autrefois du sein d'un grand bloc de pierre dont une portion est immergée dans la rivière. Les Islandais attribuaient à cette source des propriétés curatives, et les lépreux y affluaient en grand nombre.

Haukadalr était, au onzième siècle, la résidence de l'historien Ari Frodi, qui écrivit la première partie des célèbres annales islandaises connues sous le nom de *Landnámabók :* c'est le seul de ses travaux qui soit parvenu jusqu'à nous. Il est assez étrange que les geysers ne se trouvent mentionnés en aucun passage de ce livre, et l'on a peine à comprendre comment un écrivain aussi explicite que Frodi a pu passer sa vie dans leur voisinage sans faire la moindre allusion à des phénomènes qui devaient paraître bien plus mystérieux au moyen âge que de nos jours. On ne peut se hâter de conclure de ce silence que les geysers n'existaient pas à cette époque, car les annales de la Norwége les mentionnent dès le treizième siècle, et le grand geyser trahit lui-même un âge que Forbes estime à 1060 ans, d'après l'antiquité du dépôt siliceux que les siècles ont accumulé sur ses bords. Mais à l'époque où vivait Frodi, le geyser devait être dans son enfance; son tube n'avait guère qu'un ou deux mètres de profondeur, et si des éruptions se produisaient, elles devaient être trop insignifiantes pour appeler l'attention.

Pour se rendre compte de l'origine des geysers, que Tyndall range parmi les merveilles du monde, il faut considérer l'aspect physique de l'Islande. Une vaste portion de l'île est ensevelie sous une éternelle carapace de glace; auprès des immenses *jökulls* de cette contrée polaire, les glaciers des Alpes ne sont que des miniatures; le glacier d'Aletsh, le plus grand de l'Europe, n'est qu'un point imperceptible en comparaison du *Vatna Jökull* qui recou-

vre un territoire aussi étendu que le canton de Berne. Ces jökulls donnent naissance à d'énormes masses d'eau qu'augmentent les neiges et les pluies ; nulle contrée au monde n'a autant de lacs, de rivières et de marais. Or on comprend que ces eaux sont partiellement entraînées par des voies souterraines dans des fissures volcaniques, où elles s'échauffent et se vaporisent au contact des roches brûlantes, se mêlent aux gaz qu'elles rencontrent en chemin, et, par l'action combinée des vapeurs et de la pression hydrostatique, finissent par jaillir de terre sous forme de colonnes d'eau bouillante [1].

Un fait remarquable a frappé les géologues : la ligne sur laquelle se rangent ces sources jaillissantes suit une direction générale sensiblement parallèle à la ligne d'activité volcanique qui traverse l'île du sud-ouest au nord-est. Les geysers semblent donc devoir leur origine au contact des eaux avec des surfaces échauffées par les agents volcaniques ; mais on ne s'accorde guère sur leur mécanisme. Pour expliquer leurs mystérieux jaillissements, les voyageurs du commencement du siècle imaginèrent l'existence de cavernes souterraines remplies d'eau et de vapeurs ;

[1] Forbes conteste que ce soient les eaux souterraines qui alimentent les geysers ; dans son opinion, les eaux superficielles suffisent à les produire. En étudiant les geysers d'Islande, il fut frappé de cette circonstance qu'il n'en rencontra pas un seul qui ne se trouvât dans le voisinage immédiat d'amas d'eau situés à la surface du sol, et il en tira cette conclusion que si l'on desséchait les marais qui bordent la vallée d'Haukadalr, et si l'on détournait la rivière dont les bras l'enserrent de tous côtés, pour livrer les geysers aux seules ressources souterraines qu'on leur suppose, ces fontaines bouillantes disparaîtraient à l'instant faute d'aliments, comme il est arrivé en mille endroits où l'on rencontre, le long de la ligne d'activité volcanique, des dépôts formés par des geysers éteints. Forbes a pu éteindre par cet artifice un geyser naissant. — *Iceland, its volcanoes, geysers and glaciers,* by Charles S. FORBES, com[r] R. N.

cette théorie, proposée par Mackenzie, a été reproduite par lord Dufferin, MM. de Chancourtois et Ferri-Pisani, et une foule d'autres écrivains déjà anciens. L'hypothèse aujourd'hui généralement admise est celle d'un simple tube, mais on ne s'entend pas sur la forme de ce tube : l'un veut un tube droit ; un autre, un tube recourbé ; un tel veut que le point central du tube soit soumis à la chaleur, tel autre entend que le même point soit soumis au froid, et tel autre encore ne trouve rien de mieux que de chauffer le coude du tube. D'aucuns, pour mettre fin à la dispute, ne veulent ni tube ni caverne. La géologie n'a pu encore déterminer avec certitude la forme intérieure des geysers, pas plus que la nature intime des volcans.

La théorie du tube a détrôné celle des prétendues cavernes souterraines depuis que le célèbre chimiste Bunsen et M. Descloiseaux ont étudié les geysers au moyen de sondages [1]. Mais comment ce tube s'est-il formé? Par quel procédé une simple source thermale est-elle montée au grade de geyser? Par un long et patient travail chimique que Charles Forbes a décrit en ces termes : « Se frayant un chemin à travers la couche de palagonite, le geyser naissant se met immédiatement à élever ses murailles avec la silice qu'il extrait à l'aide de l'acide carbonique et de l'hydrogène sulfuré, et qu'il dépose sur les bords de son bassin ; c'est ainsi qu'à la longue l'orifice devient tube. A l'âge de la virilité, la source s'entoure graduellement

[1] Le professeur Bunsen et M. Descloiseaux, membre de l'Institut, passèrent quinze jours dans la vallée des Geysers en 1846. Les derniers sondages ont été opérés en juillet 1881 par MM. Peck, Morgan et Coles ; ils touchèrent fond à une profondeur de 78 pieds ; ils firent un grand nombre de sondages, mais n'atteignirent que deux fois cette profondeur ; les autres fois, la sonde toucha un roc à 35 pieds au-dessous de la surface : ils en conclurent qu'en cet endroit le tube se rétrécit subitement ; mais on ne peut qu'émettre des conjectures sur sa forme intérieure.

d'un rempart de tuf siliceux; quand ce rempart a atteint une certaine hauteur, toutes les conditions dont dépend la formation du geyser se trouvent réunies; le tube étroit et long est sans cesse alimenté par une colonne d'eau dont la température, à une certaine profondeur, peut être très-voisine de celle de l'ébullition, sous la pression additionnelle de la masse liquide superposée [1]. L'action mécanique du geyser n'a point d'autre cause que la formidable tension des vapeurs à cette énorme température des eaux souterraines. Les détonations qui précèdent les éruptions proviennent des grandes bulles de vapeur, qui se condensent subitement en s'élevant vers les couches d'eau plus froides situées près de la surface; ce sont des éruptions avortées, qui ne peuvent se propager au delà du point d'origine, à cause de la basse température de la colonne d'eau. Mais lorsque la colonne superposée ne se trouve plus en équilibre avec la vapeur dont la génération rapide est due à la

[1] M. Robert Walker a trouvé, en 1874, un maximum de température de 259°,5 Fahrenheit (126°,5 centigrades), à une profondeur de 20 mètres. Il se servit d'un thermomètre à déversement attaché à une corde graduée qu'il fit passer à travers un anneau fixé à une autre corde tendue au-dessus du bassin. Voici l'échelle des températures qu'il communiqua le 29 avril 1875 à la Société royale d'Édimbourg :

Profondeurs (pieds anglais).		Températures observées (Fahr.).
0	—	187°
10,5	—	190°
18	—	197°
27	—	211°
36	—	243°
39	—	247°
45	—	250°,5
49,5	—	254°
54	—	256°,5
58,5	—	254° ?
67,5	—	259°,5
77,5	—	257°

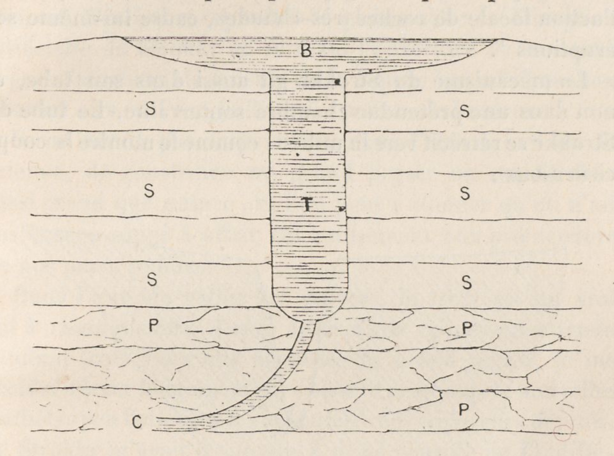
grande chaleur que dégagent les parois latérales, les eaux sont forcées de monter; elles débordent du bassin, et la pression diminue proportionnellement dans la partie inférieure du tube, où le liquide est au point d'ébullition; l'excès de température au-dessus de ce point engendre immédiatement la vapeur, et à mesure que la colonne monte et que la pression diminue, la production de la vapeur augmente; bientôt celle-ci triomphe de la masse d'eau, et la projette dans les airs avec toute la violence dont elle est capable, en donnant le spectacle d'une série d'explosions. L'énergie de ces explosions dépend de l'abondance des eaux, de leur évaporation à la surface et des influences météorologiques : on a remarqué qu'elles sont plus belles après la pluie. Le continuel dépôt de la silice, si minime qu'il soit, doit opérer finalement un changement dans la relation de la colonne d'eau et de la chaleur émise par le sol. Du jour où le tube aura atteint une profondeur telle que la chaleur qui se dégage de la portion inférieure et le refroidissement de la surface se feront équilibre, la température de la masse d'eau ne pourra plus nulle part atteindre le point d'ébullition, grâce à l'accroissement de la pression, et le geyser aura perdu toute énergie éruptive. »

Imaginons une coupe du grand geyser conforme à la théorie de Forbes.

C représente le canal souterrain alimenté par une rivière voisine, dont les eaux, détournées par quelque fissure, cherchent à regagner leur niveau par suite de la pression hydrostatique; elles trouvent une issue à travers les couches de palagonite échauffées P et alimentent la colonne d'eau du tube T que les dépôts siliceux S ont construit. L'eau entre dans le tube à une très-haute température qu'elle a contractée dans le canal surchauffé; mais c'est dans le tube qu'elle atteint la température maxima qui la fait jaillir dans les airs. La colonne est échauffée à la base par la

masse de palagonite sur laquelle elle repose, et latéralement par les dépôts siliceux. Le bassin B s'est creusé par suite de la chute repétée des colonnes d'eau que projette chaque éruption.

D'après cette théorie, le phénomène se passe entièrement dans le tube, et ce qui le prouve, c'est que la portion inférieure du tube ne prend souvent aucune part aux violentes commotions qui se manifestent dans la portion supérieure pendant les éruptions. Des pierres qu'on a laissé descendre jusqu'au fond du puits au moyen d'une corde n'ont pas été expulsées, tandis que celles qu'on a suspendues près de la surface ont été projetées à une grande hauteur. On a remarqué en outre que la masse d'eau qui déborde du bassin pendant une éruption correspond exactement à l'abaissement de niveau qui se produit immédiatement après. Est-il besoin, en présence de ces faits, d'imaginer l'existence d'un réservoir souterrain?



Tyndall a d'ailleurs montré le mécanisme de ces « machines à vapeur naturelles » en construisant un petit

geyser artificiel, un simple tube de fer galvanisé, long de deux mètres, surmonté d'un bassin : après avoir rempli son tube avec de l'eau, il le chauffa en dessous et vers le centre, et il vit l'eau s'élancer au dehors toutes les cinq minutes : les détonations furent même reproduites, et il en conclut que le tube du geyser, soumis en certain point à l'action locale de roches très-chaudes, cause lui-même ses éruptions [1].

Le mécanisme du Strokkr gît aussi dans son tube, et non dans une prétendue chambre souterraine. Le tube du Strokkr se rétrécit vers le milieu, comme le montre la coupe ci-dessous :

La vapeur se produit dans la portion étroite du puits, et lorsque l'orifice se trouve obstrué par des mottes de terre, la partie inférieure du tube est soumise à une chaleur considérable, qui ne peut se communiquer à la partie supérieure; la soudaine mise en liberté de la vapeur surchauffée triomphe dès lors de la pression, et produit une éruption accompagnée de l'expulsion des obstacles accumulés à

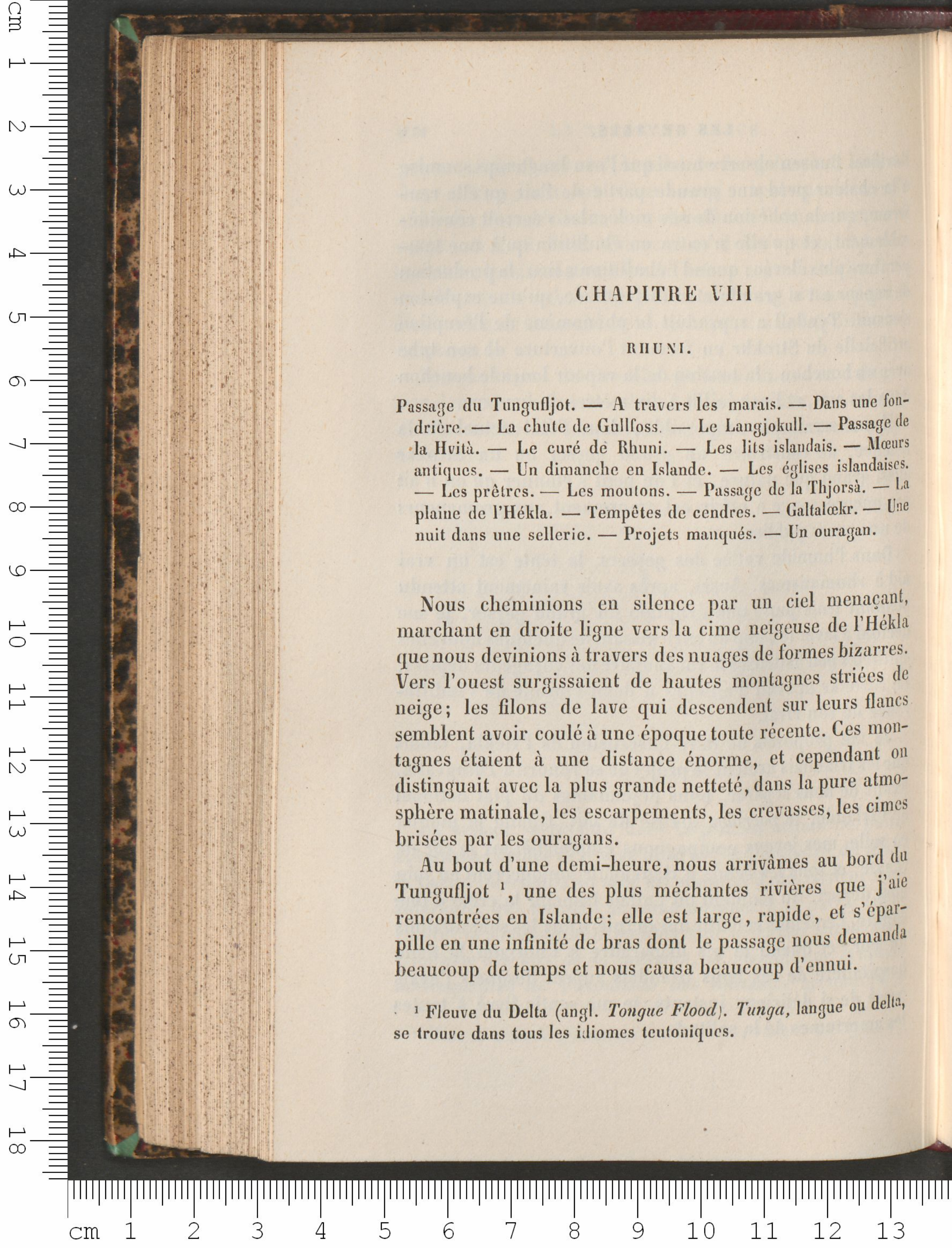
[1] *Heat as a mode of motion.*

l'orifice. Bunsen observe aussi que l'eau longtemps soumise à la chaleur perd une grande partie de l'air qu'elle renferme, que la cohésion de ses molécules s'accroît considérablement, et qu'elle n'entre en ébullition qu'à une température plus élevée; quand l'ébullition a lieu, la production de vapeur est si grande et si instantanée, qu'une explosion s'ensuit. Tyndall a reproduit le phénomène de l'éruption artificielle du Strokkr en fermant l'ouverture de son tube avec un bouchon : la tension de la vapeur lança le bouchon dans les airs, et l'eau jaillit à dix mètres de hauteur.

Il ne serait pas impossible, dans l'état actuel de la science, de construire un grand geyser ou un Strokkr aussi grand que nature, et l'on peut s'étonner qu'on n'ait pas encore songé à offrir cet amusement aux promeneurs de nos parcs publics.

Dans l'humide vallée des geysers, la tente est un vrai nid à rhumatismes. Aussi, après avoir vainement attendu pendant trois jours une éruption du grand geyser, je me décidai à lever le camp en enrichissant de quelques nouvelles épithètes peu flatteuses le vocabulaire des voyageurs dépités. Le Strokkr m'avait d'ailleurs à demi consolé de l'indifférence de son rival.

Je me proposais de faire l'ascension de l'Hékla, tandis que les Irlandais avaient le projet de se rendre à Thingvalla. Avant de nous séparer, nous déjeunâmes du plat national de l'Irlande, le *porridge* arrosé de lait. Quand je montai en selle, mes joyeux compagnons embouchèrent le cor de chasse, et tous les échos d'Haukadalr annoncèrent au loin mon départ. Au moment où j'allais franchir la crête d'une colline, j'entendis retentir une dernière fois les sons affaiblis du cor, et quand je vis disparaître à l'horizon la tente hospitalière de ces bons Irlandais auprès desquels j'avais passé de si délicieux instants, je me sentis livré à toutes les amertumes de la solitude.



CHAPITRE VIII

RHUNI.

Passage du Tungufljot. — A travers les marais. — Dans une fondrière. — La chute de Gullfoss. — Le Langjokull. — Passage de la Hvità. — Le curé de Rhuni. — Les lits islandais. — Mœurs antiques. — Un dimanche en Islande. — Les églises islandaises. — Les prêtres. — Les moutons. — Passage de la Thjorsà. — La plaine de l'Hékla. — Tempêtes de cendres. — Galtalœkr. — Une nuit dans une sellerie. — Projets manqués. — Un ouragan.

Nous cheminions en silence par un ciel menaçant, marchant en droite ligne vers la cime neigeuse de l'Hékla que nous devinions à travers des nuages de formes bizarres. Vers l'ouest surgissaient de hautes montagnes striées de neige; les filons de lave qui descendent sur leurs flancs semblent avoir coulé à une époque toute récente. Ces montagnes étaient à une distance énorme, et cependant on distinguait avec la plus grande netteté, dans la pure atmosphère matinale, les escarpements, les crevasses, les cimes brisées par les ouragans.

Au bout d'une demi-heure, nous arrivâmes au bord du Tungufljot [1], une des plus méchantes rivières que j'aie rencontrées en Islande; elle est large, rapide, et s'éparpille en une infinité de bras dont le passage nous demanda beaucoup de temps et nous causa beaucoup d'ennui.

[1] Fleuve du Delta (angl. *Tongue Flood*). *Tunga,* langue ou delta, se trouve dans tous les idiomes teutoniques.

Au delà du Tungufljot, le pays change de caractère ; on entre dans un de ces vastes marais qui se rencontrent si fréquemment dans un pays où les eaux sont fournies en telle abondance par les glaciers, les neiges et les pluies, qu'elles sont forcées de se disperser en nappes de plusieurs lieues carrées avant de trouver un écoulement. Ces marais s'étendent à perte de vue et sont coupés d'une infinité de dangereuses fondrières qui obligent le voyageur à louvoyer et à faire mille détours, au milieu d'un labyrinthe d'une désespérante monotonie. Il faut avoir traversé ces lugubres marécages sur les petits chevaux islandais pour comprendre combien ces intelligents animaux connaissent leur pays si compliqué ; leur merveilleuse sagacité n'est comparable qu'à celle des éléphants de l'Inde, qui savent se frayer une route au milieu des jungles les plus impénétrables.

Une fois, m'étant attardé derrière la caravane, je voulus, pour la rejoindre, prendre le chemin le plus court, et dirigeai mon poney vers un terrain tout uni qui me semblait plus facile que les marais voisins ; mais quand il eut flairé le sol, il se refusa à aller de l'avant. Le terrain me semblant praticable, j'eus la malencontreuse idée d'exciter du fouet le pauvre animal : à peine s'y était-il engagé malgré lui, qu'il s'embourba jusqu'aux genoux dans une vase mouvante que j'avais prise pour une surface solide ; il protesta contre mon ignorance par les cabrioles les plus extravagantes qu'ait jamais faites un cheval qui cherche à se dégager d'une perfide fondrière ; jamais je ne me vis si près d'être désarçonné et précipité dans un bain de boue.

A mi-chemin de la vallée des Geysers et de la rivière *Hvitá,* on côtoie un ancien champ de lave dont la paroi terminale présente en un certain point une étrange formation basaltique ; à première vue, on serait tenté de croire que la colonnade de basalte a été formée par une coulée de lave distincte de celle qui la recouvre, et que le basalte est

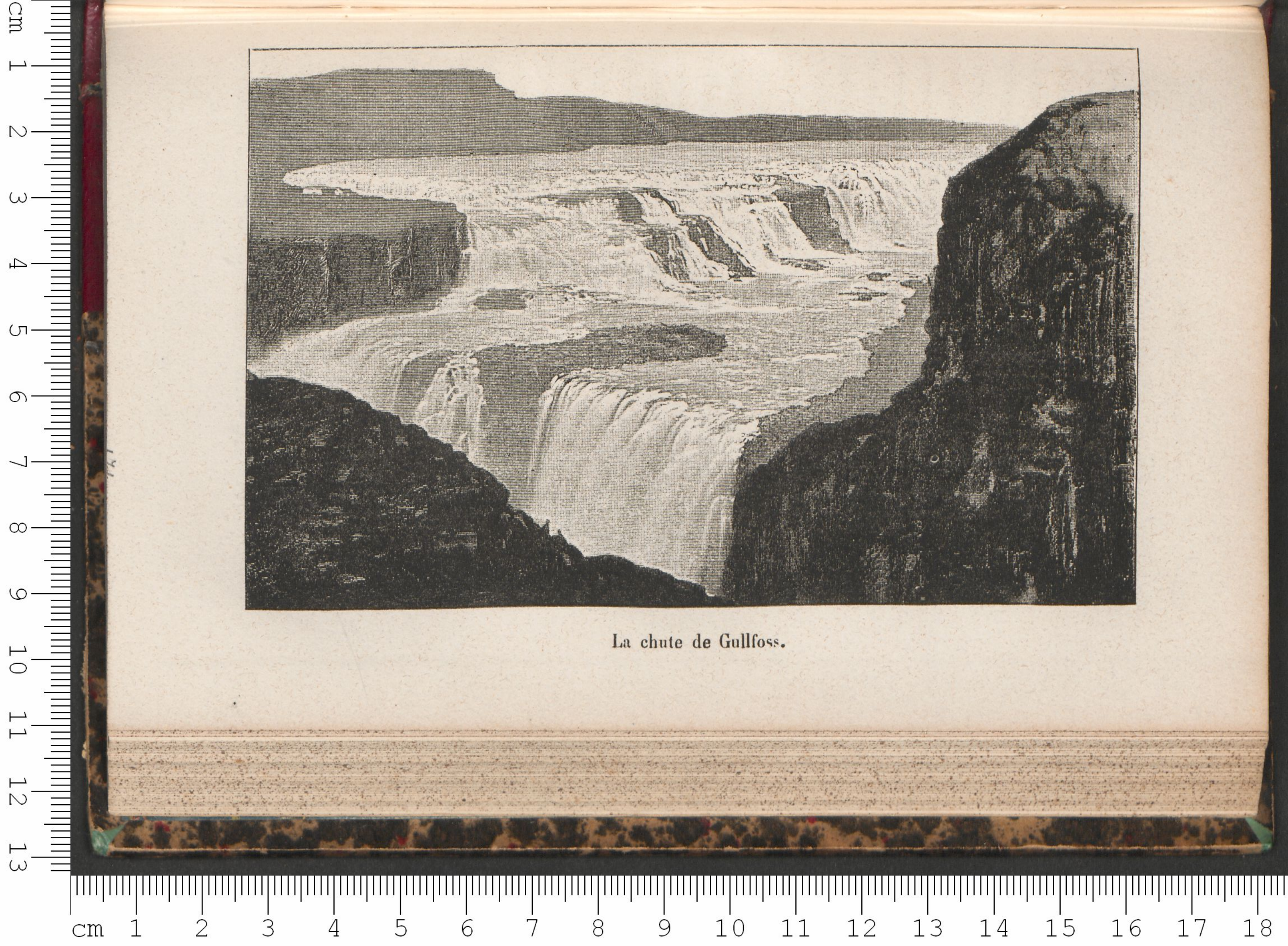
lui-même superposé à une troisième coulée; mais ce qui semble démentir cette hypothèse, c'est qu'on ne voit aucune trace de scories entre les prétendues divisions des coulées.

A deux heures de marche des geysers, nous nous détournâmes de notre route pour aller visiter la chute de *Gullfoss,* une des plus belles de l'Islande. Nous prîmes pour guide le böndi d'un bœr voisin. Longtemps avant d'atteindre les bords de la *Hvitá,* on distingue la poussière d'eau qui s'élève au-dessus de la cataracte. La Hvitá [1] est un des plus grands cours d'eau de l'Islande; elle naît du *Lang Jökull,* vaste glacier situé vers le centre de l'île. Burton la compare au Congo; comme le fleuve africain, elle bouillonne et tournoie dans une gorge profonde, dont les parois verticales, d'une roche volcanique noire, n'offrent pas un seul débarcadère.

Quand j'arrivai au bord de la gorge, je me trouvai tout à coup en face de la chute. Le spectacle dépassa de tous points mon attente. Le saut du Gullfoss est sans contredit une des merveilles de l'Islande, et il est assez étrange qu'il ait été négligé par presque tous les voyageurs, bien qu'il ne se trouve qu'à quinze kilomètres des geysers. La plupart ne le mentionnent pas et semblent en ignorer l'existence. Le fleuve, large et impétueux, se précipite par un large escalier de basalte dans une sorte d'entonnoir où ses eaux tourbillonnent pendant quelque temps pour s'élancer de nouveau, par un saut plus vertigineux encore, et avec un fracas assourdissant, dans un abîme de 120 pieds de profondeur, dont l'œil ne peut apercevoir le fond [2]. Au-dessus de ce gouffre taillé à pic plane une immense buée blanche, et lorsque les rayons du soleil irisent ces millions de gout-

[1] Rivière blanche.

[2] La célèbre chute du Zambèze se précipite de même dans un cañon basaltique.



La chute de Gullfoss.

telettes aériennes, on croirait voir une cascade d'or, et l'on comprend pourquoi les anciens Islandais ont ainsi nommé la cataracte [1].

La chute supérieure est précédée d'une série de rapides. La rivière n'a guère moins de 500 mètres de largeur au-dessus des chutes; lorsqu'elle atteint les rapides, sa largeur se réduit à environ 300 mètres; dans la gorge où ses eaux s'engouffrent en aval de la cataracte, elle est si étroitement encaissée, qu'elle n'a plus guère que 50 mètres. On peut descendre dans cette gorge, jusqu'au bord du fleuve, par un sentier grossièrement taillé dans les parois verticales. Cette périlleuse descente m'a rappelé celle que je fis en 1871 dans l'effroyable entonnoir du *Rjukandfoss,* en Norwége : un faux pas serait suivi d'une mort inévitable. Pendant le trajet, on est inondé par les embruns de la cataracte; mais quand on arrive au fond de l'abîme, qu'on se trouve comme étouffé entre de sombres escarpements de cinquantes mètres de hauteur, qu'on voit s'effondrer devant soi l'immense fleuve rugissant et qu'on sent le sol trembler sous ses pieds, alors on demeure là bien longtemps dans une admiration muette, assourdi par le bruit, aveuglé par l'écume, fasciné par la sauvage grandeur du tableau. Les eaux soulevées en vagues énormes dans le bassin situé au-dessous de la chute se tordent avec une rage impuissante entre les murailles de palagonite et de lave basaltique qui se penchent au-dessus d'elles comme pour leur ôter toute issue; elles se trouvent si étroitement emprisonnées, qu'il semble impossible qu'un fleuve aussi large n'ait pas quelque échappée souterraine. Le bassin infé-

[1] *Gullfoss* (angl. *Gold Fall*), « cascade d'or ». On prononce « goutlfoss », comme si la première *l* devenait un *t*. La double *ll* se prononce toujours de cette façon, comme dans *Thingvalla* et dans *Ball Jökull* (Thingvatla, Batl Ieukoutl). Les Mexicains prononçaient a double *ll* de la même façon, comme dans *Popocatepell.*

rieur nourrit, dit-on, des truites gigantesques qui ne peuvent remonter la cataracte.

Le böndi qui nous avait conduits au Gullfoss nous servit aussi de guide jusqu'au gué de la Hvitá, situé à deux heures de marche en aval des chutes. Tout en longeant la rive droite de la rivière, je me retournais sur ma selle pour admirer le panorama qui se déroulait vers le nord. Au delà du désert à travers lequel la rivière s'est creusé son lit encaissé, le Blufell (montagne bleue) se dressait tout d'une pièce avec sa cime aplatie et ses flancs à pic; c'est au pied de cette belle montagne que dort le lac glacé du *Hvitarvatn,* d'où sort la Hvitá. Plus loin encore scintillaient les neiges du *Langjökull,* un des plus vastes glaciers de l'Islande, qui se trouve enfermé dans une ceinture fantastique de cimes volcaniques affectant la forme de cônes surmontés de cylindres d'une extrême régularité : ces cylindres sont autant de cratères. Les neiges éblouissantes du glacier contrastaient avec les noirs nuages qui assombrissaient le ciel, et elles se déployaient à une altitude si élevée, qu'on les eût prises elles-mêmes pour un énorme nuage blanc flottant immobile au milieu d'une armée de volcans.

Nous arrivâmes bientôt au passage de la Hvitá. La rivière est trop profonde pour être passée à gué. En Islande, partout où une rivière non guéable se rencontre sur le parcours d'un sentier quelque peu frayé, on est sûr de trouver un bac; mais ce qui est plus difficile à trouver, c'est le passeur. Nous dûmes crier et faire des signaux pendant vingt-cinq minutes avant que le passeur, qui habitait la rive opposée, se fût aperçu de notre présence; que ne pouvais-je souffler dans le cor de chasse des Barrington! Ce ne fut que lorsque j'eus arboré toute ma garde-robe que le vieux Caron se décida à mettre son embarcation à la rivière.

Comme la Hvitá coule entre deux hautes murailles rocheuses qui l'emprisonnent étroitement, elle a un courant très-violent. Aussi le passeur, seul à conduire son bateau, mit beaucoup de temps à traverser la rivière. Le bateau avait à peine huit pieds de long, et il faisait eau.

Débarqués sur la rive droite, nous prîmes un nouveau guide, car Jóhannes n'aurait jamais pu se retrouver au milieu d'une région aussi raboteuse et aussi compliquée : ce n'étaient que ravins, champs de lave et marécages. Une de ces pluies diluviennes qui ne se voient qu'en Islande nous accompagna jusqu'à *Hruni,* où nous avions résolu de passer la nuit.

Hruni se trouve à mi-chemin des geysers et de l'Hékla. C'est une des cités les plus florissantes de l'intérieur de l'Islande, admirablement située dans une verte vallée que dominent de pittoresques montagnes d'aspect volcanique. Je ne fus pas embarrassé pour le choix du gîte, car la ville ne se composait que d'une petite église en bois et d'un bœr habité par le desservant Síra Steindor Briens. Celui-ci me fit un accueil très-cordial et m'introduisit dans la chambre des hôtes, où je remarquai un portrait de Thorwaldsen. Le prêtre me raconta à ce propos en mauvais anglais que son père avait accompagné le célèbre sculpteur dans ses voyages en Islande ; il me montra de jolies sculptures exécutées par son père, qui était lui-même un artiste distingué. Il me fit voir aussi son église, dont l'autel était orné d'un mauvais tableau représentant la Cène.

Pendant que le bon prêtre me montrait les merveilles de l'endroit, sa femme s'occupait des soins du dîner. Quand je rentrai dans ma jolie chambrette, je me trouvai devant une table couverte d'une nappe blanche, sur laquelle s'épanouissaient toutes les friandises qu'on avait pu trouver dans la maison : une tasse d'excellent café, un pot de crème, des tranches de mouton fumé, du riz arrosé de

lait, du pain noir et des galettes de seigle, du beurre, du biscuit, du *mysost* ou fromage brun au petit-lait, et l'inévitable *skyr*. Combien ce repas me parut luxueux, après les privations des jours précédents!

Il faut avoir passé sous la tente quelques nuits froides et humides pour apprécier le bonheur de dormir dans un lit, si infect qu'il soit. Depuis plusieurs jours je n'avais pas quitté mes bottes de mer, et je pus enfin me déshabiller et me plonger avec volupté dans un vrai lit garni de draps et d'édredons. Cette volupté avait cependant quelques légers inconvénients : il ne faut pas regarder de près les draps de lit islandais, qui ignorent le blanchissage; il faut se résoudre aussi à se laisser sucer le sang par mille insectes qui ont autant d'affection pour l'étranger que l'étranger a d'aversion pour eux; enfin, ce qui est plus grave, il faut s'habituer à respirer des parfums ammoniacaux, dont on s'explique la cause quand on connaît le mépris des Islandais pour les règles les plus élémentaires de la propreté et leur complète ignorance des ustensiles les plus indispensables. J'eus bientôt oublié ces petites misères dans un bienfaisant sommeil qui dura jusqu'au matin.

J'étais plongé dans un rêve extrêmement compliqué, quand je fus réveillé par la gracieuse apparition de la fille du pasteur, une blonde aux yeux bleus, qui vint déposer à côté de mon oreiller, en me souhaitant le bonjour, une tasse de café accompagnée d'un petit pot de crème et de biscuits danois. Elle portait le costume national : une jupe d'étoffe noire, un corsage de la même couleur s'ouvrant sur la poitrine et découvrant une chemise blanche; autour du cou un nœud de soie aux couleurs éclatantes, et sur la tête la coquette *hufa*.

Quand j'eus pris le délicieux breuvage, la jeune fille alla me chercher de l'eau et du savon; elle n'avait pas même oublié le peigne. Je pus croire un instant que j'allais

voir se dérouler en action une scène d'une candeur antique, rapportée dans maints récits de voyage; à en croire ces récits, les lois de l'hospitalité islandaise veulent que les femmes de la maison assistent l'hôte dans sa toilette, à l'exemple de la fille du sage Nestor, qui lava, oignit et habilla Télémaque. Or je dois confesser, bien qu'il m'en coûte de dire une vérité d'une aussi désolante banalité, que j'en fus pour mes illusions et mes souvenirs classiques. Quand la bonne Islandaise m'eut présenté son savon couvert de crasse, et son peigne graisseux, elle s'esquiva discrètement et laissa seul à ses ablutions son Télémaque déconfit. En doit-on conclure que l'hospitalité islandaise a dégénéré dans ces derniers temps, ou bien, ce qui est peut-être un peu méchant, qu'il ne faut pas croire tout ce que racontent les voyageurs qui reviennent d'Islande? Qui pourtant oserait suspecter la bonne foi de M. Henderson, un missionnaire protestant qui voyagea en Islande au commencement du siècle pour y distribuer des Bibles? Ce respectable écrivain raconte que la coutume du pays le mit dans un terrible embarras, et donne l'ingénieuse recette au moyen de laquelle il imagina de concilier sa modestie avec les égards qu'il devait à son hôtesse.

Comme c'était dimanche, les paroissiens arrivèrent dans la matinée. Ils étaient tous venus à cheval, et il y eut bientôt devant l'église un grand mouvement d'hommes et d'animaux. Je comptai une trentaine de fidèles; c'était une foule considérable pour un pays aussi dépeuplé. Les groupes chuchotaient à voix basse et échangeaient des paroles amicales, tout en faisant circuler l'eau-de-vie. Ces réunions devant l'église, le dimanche, sont la seule occasion qu'aient les Islandais d'entretenir leurs rapports sociaux; en d'autres temps, ils vivent dans le plus complet isolement, par suite de la rareté et de la dispersion de la population.

Les femmes étaient toutes vêtues du costume du diman-

che, et quelques-unes portaient à la ceinture des bijoux en filigrane de fabrication islandaise; quant aux hommes, leur costume ne différait guère de celui de nos paysans, à part leurs mocassins en peau de mouton ou de phoque attachés avec des courroies. Ces mocassins sont portés aussi bien par les femmes que par les hommes.

Le service religieux dura deux heures entières. Le plain-chant, le chœur qui répond au prêtre, la lecture de l'évangile, l'office de la communion, qui a conservé le nom de « messe », l'autel et ses accessoires, tout le rituel des Islandais rappelle les cérémonies du culte catholique qui se célébraient autrefois dans leurs églises. Le prêtre portait une robe noire et une fraise à la Médicis. Lorsqu'il entama son sermon islandais, je m'esquivai discrètement, car il régnait dans cette enceinte exiguë une atmosphère tout imprégnée de l'odeur de poisson.

En Islande, les églises sont à peine plus spacieuses que les habitations ordinaires; celle de Rhuni, une des plus grandes, n'a guère que neuf mètres de longueur; les paroisses ne comprennent d'ailleurs que quelques familles vivant à de grandes distances les unes des autres. On peut croire qu'une église islandaise n'a pas une apparence bien luxueuse; qu'on se figure une humble construction en bois, haute d'un étage, surmontée d'un petit clocher et enduite d'une couche de goudron qui la protége contre les rigueurs du climat. A l'intérieur, tout est d'une simplicité rustique, depuis les rudes bancs en bois jusqu'à l'autel, qui n'est qu'une sorte d'armoire où l'on serre les objets du culte. L'église a une foule de destinations; c'est un magasin à l'usage de tout le monde; les hommes y mettent des coffres, des selles, des tonneaux, et les femmes y suspendent leurs robes du dimanche. Comme l'église est toujours ouverte, il serait très-facile aux voleurs de s'y introduire, s'il y avait des voleurs en Islande.



Le bær et l'église de Rhuni.

Quand l'office fut terminé, le prêtre régala ses ouailles de la traditionnelle tasse de café, puis eurent lieu les préparatifs du départ. Les chevaux furent emmenés des pâturages, sellés et bridés, et bientôt arriva l'heure touchante des adieux. Tous, hommes, femmes et enfants, donnèrent un bruyant baiser au prêtre, qui à son tour baisa tout le monde sans distinction; ce furent des baisements à n'en plus finir. Tout cela se faisait gravement, solennellement; les Islandais s'embrassent d'un air triste, comme s'ils ne devaient jamais se revoir, comme s'ils se sentaient sans cesse en danger de périr au milieu de leurs volcans. Que j'aime ces braves gens, en dépit de leur écorce un peu rude et de leur horreur des ablutions! Leurs mœurs ont quelque chose de si patriarcal, de si biblique!

Je me remis en route dans l'après-midi pour arriver le même jour au pied de l'Hékla. Mon hôte demanda la somme ordinaire de quatre couronnes pour m'avoir hébergé. Si les prêtres islandais font généralement payer l'hospitalité qu'ils donnent au voyageur, on aurait tort d'en conclure qu'ils soient intéressés; leurs modiques ressources [1] ne leur permettent pas de pratiquer l'hospitalité gratuite. Ils sont si pauvres, qu'ils sont obligés de s'adonner à quelque profession; la plupart sont fermiers, d'autres sont réduits, pour ne pas mourir de faim, à se faire bergers ou forgerons. Il en résulte que le pasteur islandais est souvent trop absorbé par le soin de ses moutons, de ses chevaux ou de ses bêtes à cornes pour se vouer sérieusement à son ministère. Parfois même ses rudes travaux matériels lui font oublier à ce point son caractère sacerdotal, qu'il se livre à l'ivrognerie, à laquelle ses paroissiens ne sont déjà que

[1] Le revenu du clergé varie de 600 à 3000 couronnes. On compte en Islande un évêché, 19 profasts ou doyennés et 171 paroisses. Le roi nomme les curés sur la proposition de l'évêque de Reyjkjavik.

trop enclins par suite de la rigueur du climat. M. Lock raconte, dans son *Home of the Eddas,* une désopilante scène de pugilat entre deux prêtres ivres qui se disputaient la possession d'un lit dans l'auberge de Herra Jensen à Akureyri; il en a vu un autre qui ne pouvait faire vingt pas pour trouver sa maison, et qui fut réduit à passer la nuit dans un fossé; il rapporte qu'un jour il fallut différer un enterrement parce que le prêtre était si complètement ivre qu'il était incapable de lire le service; il cite même un pasteur d'excellente famille qui se trouvait tellement sous l'influence de la boisson pendant qu'il célébrait l'office religieux, qu'il trébucha et tomba sur les marches de l'autel. Le même voyageur entre dans des détails fort peu édifiants sur la moralité du clergé islandais, dont la dépravation ne serait pas moindre que celle des popes de l'église grecque. Et cependant la doctrine luthérienne leur permet le mariage!

Pour l'honneur du clergé islandais, je me hâte de dire que je n'ai jamais été personnellement témoin de pareils scandales. Les prêtres chez qui j'ai reçu l'hospitalité m'ont paru généralement des hommes instruits et respectables. Le curé est souvent en Islande la grande autorité locale. Il possède une bibliothèque, il lit les journaux danois, il renseigne ses paroissiens sur ce qui se passe en Europe. On rencontre parmi ces humbles pasteurs des hommes d'un grand savoir; quelques-uns sont des poëtes de mérite, des archéologues, des historiens; mais l'idiome islandais n'est point compris en Europe, et leurs travaux restent ignorés. Le pasteur d'Oddi, M. Jóchumsson, a traduit en vers les drames de Shakespeare. Un autre, Jón Thorlakson, mort en 1819, a composé d'admirables poëmes originaux et a traduit en vers eddaïques le *Paradis perdu* de Milton et la *Messiade* de Klopstock.

La contrée devient très-pittoresque au delà de Rhuni,

mais elle n'est guère du goût de nos chevaux, qui se soucient assez peu du pittoresque. On imaginerait à peine un sol plus inégal, plus raboteux. Pour ménager mon pauvre poney, je chemine à pied à côté de lui, ce qui n'est guère plus fatigant que de chevaucher dans cet infernal pays. Quand on a passé la Laxá, un des affluents de la Hvitá, la route devient moins mauvaise; on aborde de vertes prairies où paissent des chevaux qui portent des entraves aux jambes de devant, en sorte qu'ils ne peuvent marcher que par bonds; on les empêche ainsi de s'enfuir au loin. Des vaches toutes maigres, d'une race petite et chétive, broutent avec avidité une herbe courte dont elles ont peine à extraire assez de suc pour nourrir leurs mamelles presque taries. L'hiver a été si rude, que le sol est encore gelé à un pied de profondeur, bien qu'on soit au cœur de l'été; l'herbe a à peine un pouce de long.

Cette partie de l'Islande est relativement peuplée; les bœrs s'y succèdent à de courts intervalles. Jóhannes, qui semble n'avoir jamais fait cette route, s'arrête à chaque *bœr* pour s'informer du chemin. Nous rencontrons un grand parc à bestiaux, clôturé de petits murs faits de gazon et de blocs de lave; il y a un certain nombre d'enclos communiquant l'un avec l'autre. Vers la fin de l'été, on y réunit environ 20,000 moutons; chaque fermier choisit les siens et les parque dans ces enclos.

Les moutons constituent la principale ressource du pays; ils sont de petite taille, à queue courte, et ont généralement des cornes. On en rencontre quelquefois qui sont munis de quatre cornes, et les anciens voyageurs prétendent même en avoir vu qui n'avaient pas moins de six cornes, ce qui me paraît un de ces contes merveilleux dont on aimait autrefois à émailler les récits de voyage. La Terre de glace nourrit plus de moutons qu'on ne pourrait le croire. Les statistiques nous apprennent qu'il y avait en

Islande, en 1801, 225,000 moutons. Ce nombre s'accrut jusqu'à 482,000 en 1852; mais une violente épidémie de clavelée le fit retomber en 1861 à 327,000; depuis lors, ce chiffre est resté à peu près stationnaire. L'Islande est, relativement au chiffre de sa population, le pays le plus riche du monde en moutons; elle nourrissait, en 1861, 488 moutons par cent habitants, alors que le Danemark n'en nourrissait que 109.

Nous parcourûmes au trot la région des prairies, jusqu'à ce que nous arrivâmes au bord de la *Thjorsá* [1], le plus grand cours d'eau de l'Islande; il a déjà ici un imposant aspect, bien qu'il n'ait pas encore fourni la moitié de sa carrière; sa largeur est comparable à celle de la Garonne à Bordeaux; mais il n'a pas la profondeur de la Hvitá; son lit est encombré de débris de basalte et coupé de bancs de sable noir qui contrastent avec la blancheur de ses eaux issues des glaciers; sur sa rive gauche se déploient de vastes amas de lave vomis par l'Hékla. Le sol est jonché de pierres ponces si légères, qu'elles se laissent emporter à la surface du courant.

Ce fleuve au cours rapide, aux eaux glaciales, est triste comme tous les fleuves d'Islande; il ne coule point entre de verts coteaux ou de luxuriantes forêts; dans ses eaux ne se mirent point de riants villages : il ne reflète qu'un ciel sombre et s'en va, majestueux et sévère, entre des rives désertes et silencieuses. Ce cadre farouche convient bien à une rivière consacrée par la mythologie scandinave au redoutable dieu Thor.

Le passage de la Thjorsá nous demanda une heure entière. Le passeur était sur la rive opposée, occupé au transbordement d'une grande caravane qui transportait des planches, des poutres et d'autres matériaux de construc-

[1] Rivière de Thor.

tion. Nous vîmes de loin le bateau venir à nous, précédé d'une foule de points noirs qui semblaient flotter à la surface du fleuve; en se rapprochant, ces points noirs se transformèrent en têtes de chevaux, et nous pûmes bientôt distinguer les yeux dilatés et les narines ronflantes des vaillants nageurs : ils abordèrent au nombre de cinquante environ, essoufflés, épuisés par suite du grand effort qu'ils venaient de faire, et avec une grande sagacité ils se dirigèrent tout droit vers le lieu où ils devaient recevoir leur charge.

Nous mîmes nos selles et nos bagages dans le bateau et franchîmes la Thjorsá comme nous avions franchi la Hvitá, conduisant au moyen d'une corde nos chevaux qui nageaient derrière l'embarcation. J'éprouvai une grande satisfaction quand, après une traversée de quinze minutes qui me parurent longues comme des heures, nous atterrîmes sains et saufs avec nos six poneys ruisselants et grelottants. La Thjorsá est une des rivières les plus redoutées de l'Islande, à cause de sa grande largeur; bien des chevaux ont péri en la traversant.

Au delà de la Thjorsá on entre dans la région de l'Hékla. On chevauche tantôt sur des laves et des cendres, tantôt sur des plaines herbues, îlots verdoyants qui émergent du sein d'une mer de débris volcaniques; parfois aussi on traverse d'anciennes laves que les dépôts d'alluvion ont transformées à la longue en prairies.

Nous marchions en droite ligne vers le volcan, qui surgissait au sud, sous la forme d'un immense dôme blanc coiffé d'un voile de brume; vu ainsi à distance, il avait toute la majesté des hautes cimes des Alpes. De la cime jusqu'à mi-côte il était couvert d'un éblouissant manteau de neige. Au-dessous de la ligne des neiges la montagne était d'un noir intense, grâce aux matières volcaniques dont elle est constituée : des tufs, des cendres, des ponces,

des scories cimentées par des coulées de lave et des palagonites. Par suite de la pureté de l'atmosphère, le massif semblait très-proche; un beau soleil en faisait ressortir tous les détails; des collines de lave, des glaciers, des champs de neige éclatants lui faisaient un cadre fantastique. Le ciel était semé de nuages moutonnés, et je souhaitais une pareille journée pour faire l'ascension de la montagne. Dans les parties herbeuses de la plaine paissaient une multitude de chevaux, et de toutes parts surgissaient des huttes de gazon leur servant d'abri pendant les mauvais temps.

Cette plaine de l'Hékla serait la plus fertile de l'Islande, si les fréquentes éruptions du volcan n'en avaient transformé la plus grande partie en déserts de cendres. Pendant que nous traversions ces déserts, un vent furieux faisait tourbillonner les cendres comme des trombes; l'atmosphère et les nuages étaient obscurcis par la fine poussière qu'ils tenaient en suspension, et ces atomes imperceptibles nous entraient dans les narines et jusqu'au fond du gosier; mes lunettes garnies de protecteurs en toile métallique ne m'en défendaient point. Quelque temps avant mon passage, une de ces tempêtes de cendres avait pendant trois jours bloqué les habitants dans leurs demeures. Les grands vents qui règnent presque constamment en Islande doivent rapidement modifier l'aspect du pays, car ils transportent d'un point à l'autre d'énormes portions du sol.

Nous arrivâmes pendant la nuit au bœr de *Galtalækr*, situé au pied de l'Hékla. Kristófer Jónsson sert de guide aux voyageurs qui explorent la montagne : c'est un homme roux, robuste, âgé d'une trentaine d'années, et ne parlant que l'islandais. Il était fiancé à la fille du fermier, et demeurait chez elle depuis plusieurs mois. La coutume est, en Islande comme dans les autres pays scandinaves, que les fiancés vivent quelque temps sous le même toit avant le mariage; ils apprennent ainsi à se connaître, et s'ils

découvrent quelque cause d'incompatibilité, ils rompent l'engagement.

A raison du nombre croissant de grimpeurs qui chaque année escaladent les pentes glacées du volcan, le fermier, dont la maison en terre était trop petite pour abriter des hôtes, avait imaginé de construire un compartiment en bois destiné aux voyageurs. A son tour ce primitif abri sera peut-être remplacé dans quelque cent ans par un « hôtel de l'Hékla », puisque Chamounix a bien son « hôtel du Mont-Blanc ». J'arrivais trop tôt pour profiter de la nouvelle installation, qui n'avait pas encore reçu sa toiture.

Il pleuvait, et j'avais appris dans la vallée des geysers que rien n'est moins compatible avec le sommeil que le bruit des gouttes d'eau qui tombent sur la tente. Je préférai donc monter mon lit de voyage dans le compartiment du bœr qui servait de sellerie. Cette sellerie n'avait pourtant rien de bien séduisant; c'était un trou noir et puant, sans fenêtres, n'ayant d'autre plancher que la terre nue, encombré de coffres, de selles pour hommes et pour femmes, de crânes de chevaux, de peaux de mouton, de poissons secs, de tonneaux remplis d'huile de baleine et d'autres horreurs, qui empoisonnaient l'atmosphère. Dans quel lieu me fallut-il recueillir des forces pour le lendemain! J'eus une nuit blanche, a *rough time,* comme disent les Américains, et n'eus pas de peine à me trouver debout de grand matin.

Comme je m'étais couché tout habillé, ma toilette ne fut pas longue. Je fis mes ablutions en plein air, dans un ruisseau voisin. Il faisait un froid piquant, le ciel était menaçant, et l'Hékla, enveloppé d'une brume épaisse, était complétement invisible. Tout annonçait du mauvais temps; mais depuis mon arrivée en Islande, j'étais trop habitué au mauvais temps pour renoncer à une expédition.

Les chevaux devaient être prêts à quatre heures du matin;

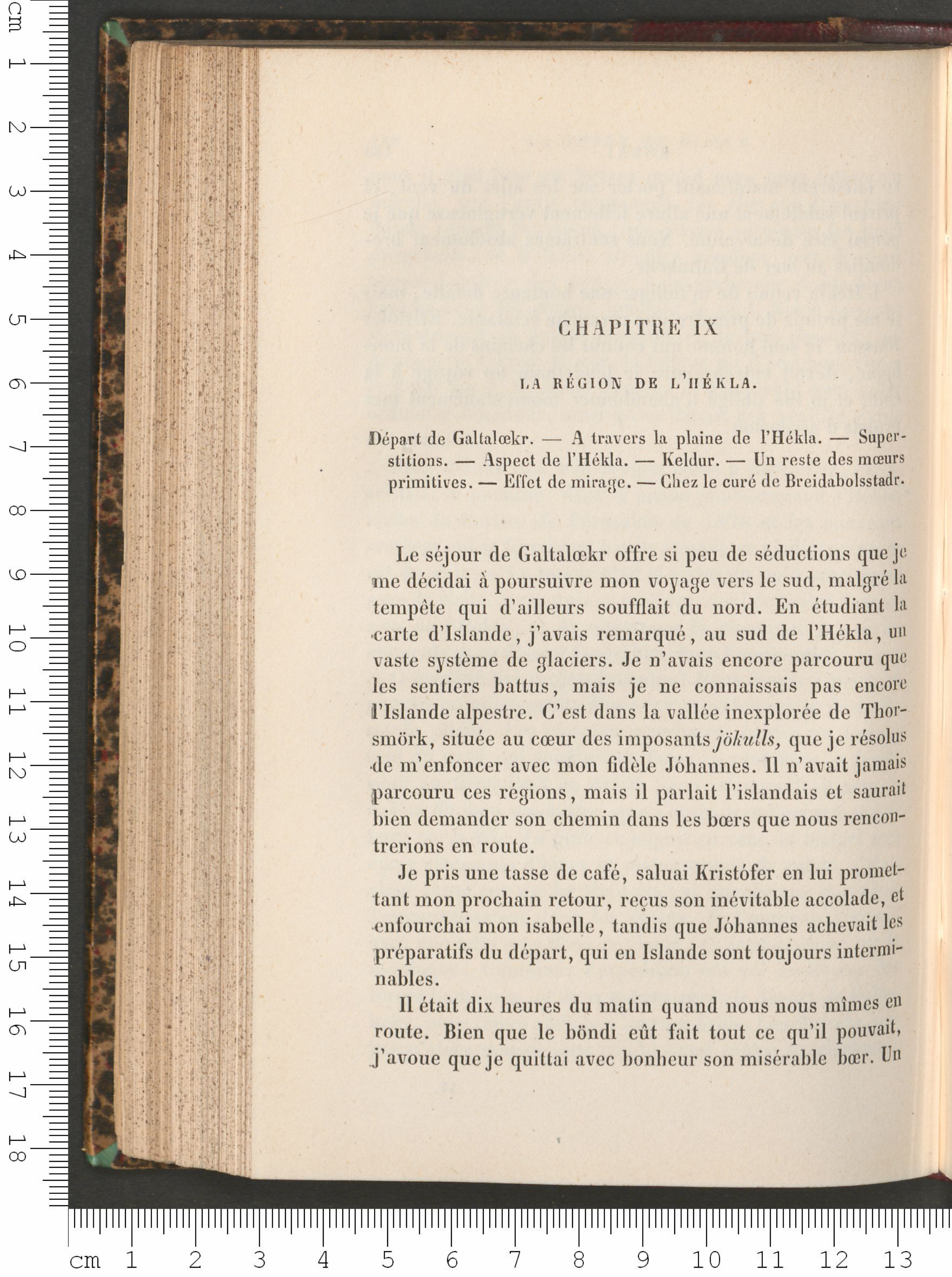
mais il était bien six heures quand nous nous mîmes en marche, car j'avais commandé des chevaux frais pour laisser reposer les miens, que j'avais surmenés les jours précédents, et il fallut attendre pendant près de deux heures l'arrivée des poneys à la recherche desquels un homme avait été envoyé pendant la nuit. Notre caravane se composait de quatre hommes et de huit chevaux, qui devaient se relayer en cas de fatigue ou d'accident. Outre le guide local, Kristófer Jónsson, j'emmenais mon guide ordinaire Jóhannes, ainsi qu'un bossu qui avait la garde des chevaux.

Nous avions une très-longue route à parcourir, car je voulais, si possible, dans la même journée gravir l'Hékla, visiter le théâtre de l'éruption de 1878 et les nouveaux cratères qui se formèrent à cette époque au pied et au nord-est du volcan. Le temps était si incertain qu'il nous parut sage de visiter les nouveaux cratères avant de tenter l'ascension de l'Hékla, et de n'attaquer la montagne que si les éléments nous étaient favorables dans l'après-midi.

O fragilité des projets humains! Nous étions à peine en marche qu'une tempête d'une extrême violence se déchaîna sur la plaine. Les chevaux marchaient contre un furieux vent du nord qui soufflait en face; ce vent âpre et froid, venu du Groënland en droite ligne, s'engouffrait sous la visière de mon *sou-wester,* que j'avais grand'peine à maintenir sur la tête. La pluie se joignit au vent, et malgré mes épais vêtements d'hiver et mon costume de pilote, j'étais glacé jusqu'aux os. Le froid était si intense que mes pieds s'engourdissaient dans les étriers. Si l'ouragan sévissait avec une telle rage dans la plaine, qu'était-ce donc sur la montagne! Continuer l'expédition eût été au-dessus des forces humaines, et deux heures après le départ de Galtalœkr, nous fûmes réduits à tourner bride. Les chevaux, qui jusqu'alors avaient lutté péniblement contre les éléments,

se laissèrent maintenant porter sur les ailes du vent, et prirent subitement une allure tellement vertigineuse que je pensai être désarçonné. Nous rentrâmes absolument bredouilles au bœr de Galtalœkr.

L'Hékla venait de m'infliger une honteuse défaite, mais je me promis de prendre une revanche éclatante. Kristófer Jónsson, le seul homme qui connût les chemins de la montagne, devait entreprendre le lendemain un voyage à la côte, et je fus obligé d'abandonner momentanément mes projets d'ascension.



CHAPITRE IX

LA RÉGION DE L'HÉKLA.

Départ de Galtalœkr. — A travers la plaine de l'Hékla. — Superstitions. — Aspect de l'Hékla. — Keldur. — Un reste des mœurs primitives. — Effet de mirage. — Chez le curé de Breidabolsstadr.

Le séjour de Galtalœkr offre si peu de séductions que je me décidai à poursuivre mon voyage vers le sud, malgré la tempête qui d'ailleurs soufflait du nord. En étudiant la carte d'Islande, j'avais remarqué, au sud de l'Hékla, un vaste système de glaciers. Je n'avais encore parcouru que les sentiers battus, mais je ne connaissais pas encore l'Islande alpestre. C'est dans la vallée inexplorée de Thorsmörk, située au cœur des imposants *jökulls,* que je résolus de m'enfoncer avec mon fidèle Jóhannes. Il n'avait jamais parcouru ces régions, mais il parlait l'islandais et saurait bien demander son chemin dans les bœrs que nous rencontrerions en route.

Je pris une tasse de café, saluai Kristófer en lui promettant mon prochain retour, reçus son inévitable accolade, et enfourchai mon isabelle, tandis que Jóhannes achevait les préparatifs du départ, qui en Islande sont toujours interminables.

Il était dix heures du matin quand nous nous mîmes en route. Bien que le böndi eût fait tout ce qu'il pouvait, j'avoue que je quittai avec bonheur son misérable bœr. Un

indigène nous accompagna pendant les deux premières heures pour nous indiquer le gué de la Vestri-Rangá.

Nous chevauchions à franc étrier dans la plaine de l'Hékla. La tempête faisait rage, et les tourbillons de cendres jaunissaient l'atmosphère, formant un épais nuage qui nous cachait le soleil. Une multitude de cailloux roulés jonchent la plaine, ce qui ne s'explique que si l'on songe à la facilité avec laquelle les rivières se déplacent en Islande. De tous côtés surgissent des monticules, formés de sable et de terre d'alluvion; ils ont été évidemment façonnés par les eaux, affectent toutes les formes imaginables, et semblent déroger aux lois de l'équilibre en restant debout sur leurs bases évidées. Ces *témoins* isolés sont tout ce qui reste d'une couche argileuse qui devait avoir plusieurs mètres d'épaisseur, et qu'ont balayée les pluies et les tempêtes; leurs masses dégradées montrent assez l'action destructive d'un climat inclément [1].

Dans le voisinage de l'Hékla, la plaine semble être entièrement minée par l'action des feux souterrains. J'ai souvent entendu la terre résonner sous les pas des chevaux comme une voûte suspendue au-dessus de noirs abîmes. D'après une ancienne superstition, c'est sous la plaine de l'Hékla que se trouve le sombre séjour de l'enfer. Parfois on voit Héla, qui préside aux tourments des réprouvés, conduire jusqu'au cratère du volcan une troupe d'esprits infernaux qui précipitent les damnés dans les abîmes souterrains. Suivant les vieux chroniqueurs, c'est surtout

[1] Comme les plaines qui s'étendent au sud de l'Islande se terminent toutes par des côtes basses et unies, il est extrêmement probable qu'à une époque reculée la ligne des côtes s'avançait beaucoup plus loin qu'aujourd'hui; mais bien que M. Watts se soit livré sur ce point à de minutieuses investigations, il n'a pu arriver à la certitude que la mer ait eu des empiétements ou des reculs sur la côte méridionale durant la période historique.

après les sanglantes batailles qu'on peut voir ces lugubres cortéges. Au moyen âge, cette croyance était si répandue, qu'il n'y avait pas de plus énergique malédiction que d'envoyer quelqu'un à l'Hékla. Les Islandais, au dire de Goldsmith, croient que les mugissements de l'Hékla ne sont autre chose que les lamentations des damnés, et ils s'imaginent que ses éruptions augmentent leurs tourments.

Quand nous eûmes passé la Vestri-Rangá et gravi les hauteurs qui surgissent au sud, je remarquai avec surprise que la tempête avait cessé autour de nous, tandis qu'elle se déchaînait toujours dans la plaine de l'Hékla que nous venions de quitter. En me retournant sur ma selle, je pouvais apercevoir les tourbillons de cendres qui formaient un immense nuage fauve. La tempête semblait donc localisée autour de l'Hékla. Le volcan dressait sa tête colossale au-dessus de la plaine rousse et se présentait sous un tout autre aspect que celui sous lequel il m'était apparu pour la première fois ; peu de cimes offrent autant de silhouettes différentes suivant la position du spectateur : tantôt c'est une pyramide aux parois abruptes, tantôt une coupole arrondie, tantôt un triple cône où l'on croit reconnaître les cratères terminaux ; mais le plus souvent la cime de l'Hékla, de même que celle du pic de Ténériffe, reste absolument invisible derrière un épais nuage immobile. Est-ce à son capuchon de brume ou à son manteau de neige que le célèbre volcan du Nord doit son nom [1] ? La question ne vaut guère la peine d'être élucidée. Quand le temps est clair, il est visible de fort loin, grâce à son isolement ; on le voit de la mer, et même des îles Westmann, situées à vingt lieues au sud.

[1] *Hékla* signifie, en islandais, un « manteau à capuchon », et répond au mot anglais *cloak*. Beaucoup d'auteurs écrivent *Hécla*, oubliant que la lettre *c* n'existe pas dans la langue islandaise.

A trois lieues de marche de Galtalœkr, on rencontre le bœr de *Keldur*, situé dans un endroit assez fertile, où croît la luzerne. Nous entrons pour prendre du café, non sans nous cogner la tête et les coudes aux murs de lave, tant il fait noir dans les corridors. Tous les hommes du bœr sont à leurs travaux, et la maison est gardée par une jeune fille d'une beauté peu commune en Islande. Jóhannes lui demande si la rivière Vestri-Rangá est praticable, et aussitôt elle s'offre à nous accompagner jusqu'au gué. Elle saute avec l'adresse d'une écuyère sur un cheval qu'elle ne prend pas la peine de seller, et la voilà galopant en tête de la cavalcade, à la façon des intrépides amazones d'Havaï, *astride*, comme disent les Anglais, serrant les flancs de sa monture avec ses jambes fines qu'enveloppent de longs bas noirs et de jolis mocassins. Au bout d'une heure, nous arrivons au bord de la rivière, que nous trouvons considérablement gonflée par la fonte des neiges ; il me paraît difficile de la passer à gué, tant elle est tumultueuse ; mais la jeune Islandaise lance sans aucune hésitation son poney dans l'eau et nous fait signe de la suivre ; à peine les chevaux ont-ils quitté la rive, qu'ils ont de l'eau jusqu'aux omoplates. Notre courageuse conductrice s'arrête tout à coup au milieu de la rivière, nous montre avec son fouet le point de la rive opposée où il faut atterrir, se penche vers nous, nous embrasse à tour de rôle, nous crie : « Farvel ! » puis tourne bride en pleine rivière et s'en retourne prestement chez elle comme elle est venue ; quand nous arrivons sur l'autre rive, elle a déjà disparu à l'horizon. Les filles embrassant les garçons au milieu des rivières, ceci me révélait l'Islande mieux que tout ce que j'avais encore observé !

Cependant une température d'été a succédé au froid rigoureux qui régnait ce matin au pied de l'Hékla ; le soleil darde des rayons si brûlants, que je songe à m'en

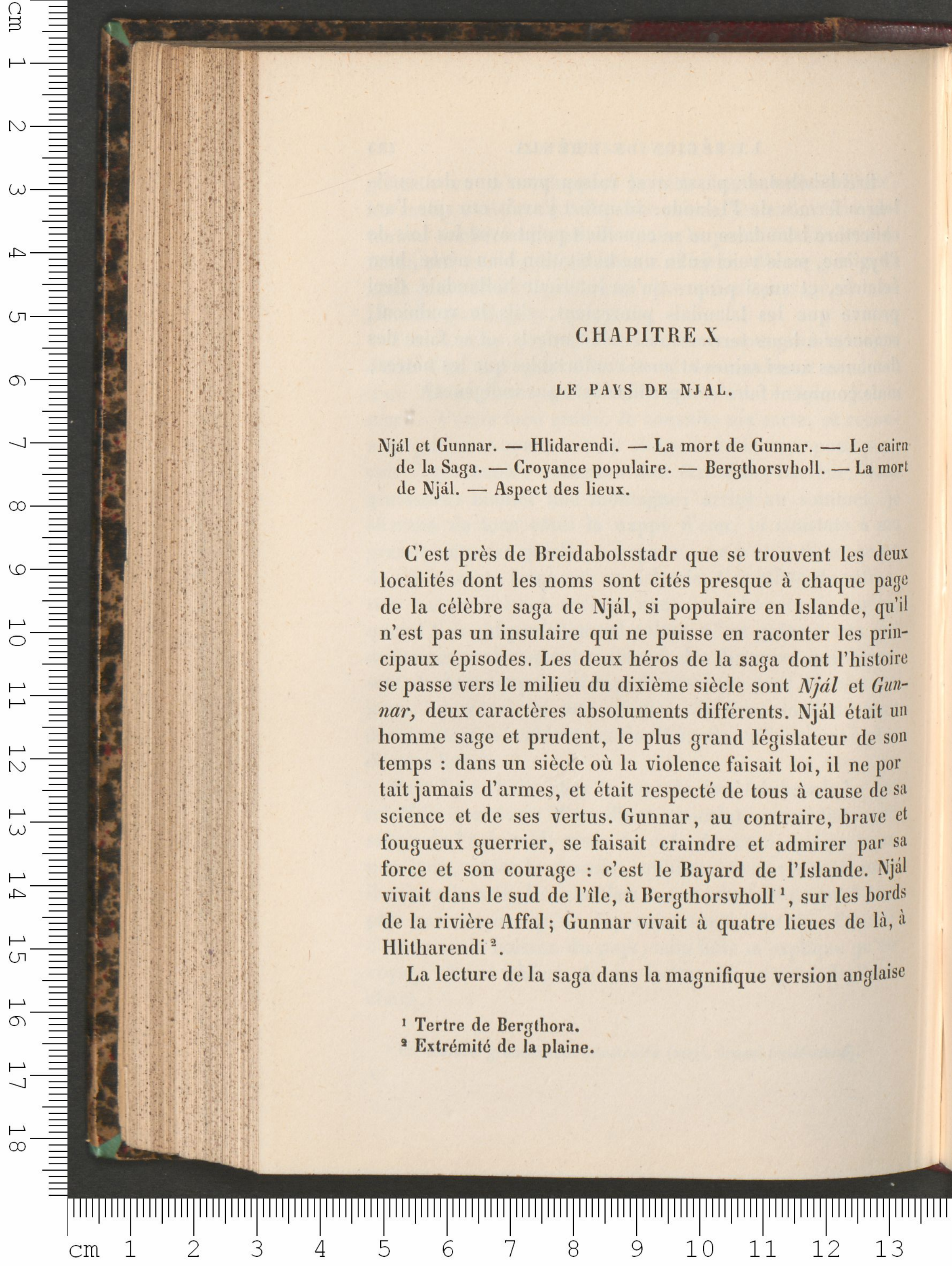
garantir en m'enveloppant la tête d'un mouchoir blanc; les ravins sont devenus des fournaises, le vent est complétement tombé, et je me sens pour la première fois incommodé par mes épais vêtements d'hiver. Même par cette belle journée d'été, il tombe des ondées passagères : en Islande, pas de jour sans pluie.

Tout à coup j'aperçois à l'horizon une grande nappe d'eau d'où émergent des îlots et des navires : on dirait d'un lac immense qui scintille au soleil. « Sjó, sjó! la mer! » s'écrie mon guide. Je consulte ma carte, et reconnais que nous sommes trop éloignés de la mer pour pouvoir l'apercevoir : Jóhannes doit être dans l'erreur. Nous gravissons bientôt une montagne; arrivé au sommet, je cherche de tous côtés la nappe d'eau, et constate à ma grande surprise qu'elle a disparu : ce n'était donc qu'un de ces mirages fréquents en Islande. Ces effets de réfraction se produisent surtout dans les chaudes journées, quand l'air est parfaitement calme. C'est grâce à eux que des terres sont souvent visibles à des distances qui dépassent de beaucoup le champ de vue; on peut, à certains jours, apercevoir la côte orientale du Groënland du haut des montagnes occidentales de l'Islande, qui en sont à plus de cent lieues.

Nous fîmes halte chez le curé de *Breidabolsstadr* [1], qui m'offrit une tasse d'excellent chocolat, immédiatement suivie de l'inévitable tasse de café. Le curé, qui parle un peu latin, adore le chocolat, qu'il savoure avec moi, mais il exècre le café. Un Islandais ennemi du café est peut-être plus rare encore qu'un Japonais ennemi du thé. Comme c'est la seule boisson du pays, mon hôte m'explique qu'en voyage il est obligé de se mettre au régime de l'eau claire.

[1] La maison grandement construite (angl. *broad-built-stead*).

Breidabolsstadr passe avec raison pour une des meilleures fermes de l'Islande. Jusqu'ici j'avais cru que l'architecture islandaise ne se conciliait point avec les lois de l'hygiène, mais voici enfin une habitation bien aérée, bien éclairée, et aussi propre qu'un intérieur hollandais. Ceci prouve que les Islandais pourraient, s'ils le voulaient, renoncer à leurs terriers obscurs et infects, et se faire des demeures aussi saines et aussi confortables que les nôtres; mais comment faire comprendre cela aux indigènes?



CHAPITRE X

LE PAYS DE NJAL.

Njál et Gunnar. — Hlidarendi. — La mort de Gunnar. — Le cairn de la Saga. — Croyance populaire. — Bergthorsvholl. — La mort de Njál. — Aspect des lieux.

C'est près de Breidabolsstadr que se trouvent les deux localités dont les noms sont cités presque à chaque page de la célèbre saga de Njál, si populaire en Islande, qu'il n'est pas un insulaire qui ne puisse en raconter les principaux épisodes. Les deux héros de la saga dont l'histoire se passe vers le milieu du dixième siècle sont *Njál* et *Gunnar,* deux caractères absoluments différents. Njál était un homme sage et prudent, le plus grand législateur de son temps : dans un siècle où la violence faisait loi, il ne portait jamais d'armes, et était respecté de tous à cause de sa science et de ses vertus. Gunnar, au contraire, brave et fougueux guerrier, se faisait craindre et admirer par sa force et son courage : c'est le Bayard de l'Islande. Njál vivait dans le sud de l'île, à Bergthorsvholl [1], sur les bords de la rivière Affal; Gunnar vivait à quatre lieues de là, à Hlitharendi [2].

La lecture de la saga dans la magnifique version anglaise

[1] Tertre de Bergthora.
[2] Extrémité de la plaine.

du docteur Dasent m'avait inspiré un vif désir de voir les lieux où se sont déroulés les événements du grand drame. Mais ces événements datent de près de neuf siècles, et si l'on reconnaît encore les sites si minutieusement décrits dans la saga, le temps a presque complétement détruit les derniers vestiges des anciennes résidences de Njál et de Gunnar.

Hlitharendi est à deux heures de marche à l'est de Breidabolsstadr. L'endroit où s'élevait la maison de Gunnar est facile à reconnaître d'après la description de la saga, et l'on peut même suivre la trace des anciens murs du « Salr ». Le héros avait établi sa demeure sur la pente d'une colline herbeuse du haut de laquelle il embrassait un des plus beaux paysages de l'Islande : la grande vallée de la *Dvera* et les imposants glaciers qui dominent à l'est la pittoresque vallée de *Thorsmörk ;* puis, dans la distance, vers la mer, la belle cascade de *Seljalandsfoss,* qui s'élance du haut d'un rocher à pic. La rivière *Dverá* roule dans la plaine, au pied de la colline, ses eaux rapides et limoneuses, et s'éparpille sur la vaste étendue désolée qui se déploie jusqu'à la mer. Cette plaine, que la saga nous représente comme une contrée fertile et couverte de gros pâturages et de belles moissons, les volcans voisins [1] en ont fait un noir désert de cendres, de sables et de poussière. Il semble que la nature ait voulu porter le deuil de la mort de Gunnar, car des lieux illustrés par les exploits du héros il ne reste plus que le souvenir. Où sont les prés verdoyants sur lesquels Gunnar, condamné à l'exil par un arrêt de l'Althing, chevauchait tristement avec son frère lorsqu'il se dirigeait en proscrit vers le navire qui devait le conduire loin de sa patrie? Où sont les ondoyantes moissons à la vue desquelles il fondit en larmes lorsque, arrivé au sommet d'une colline qui surgit là-bas, il se retourna vers son pays natal? A

[1] L'Eyafjalla Jokull, le Katlugiá et le Skaptar Jokull.

peine voit-on encore çà et là un îlot de verdure épargné par les débordements des eaux.

La saga est ici d'une grandeur héroïque. « Empêche-moi, disait Gunnar à son frère Kolskegg, de regarder derrière moi, de peur que mon courage ne faiblisse. » Tout à coup son cheval tomba lourdement avec lui, et quand il se releva, ses yeux rencontrèrent sa maison, ses champs couverts de récoltes, et son cœur fut sur le point de se briser dans sa poitrine. « Le beau pays! dit-il. Le blé croît sur les bords de la rivière, les prairies sont fauchées, toute la campagne est prête pour la moisson. Non! je ne puis aller plus loin. Je veux terminer ici mes jours. »

Et il revint rapidement sur ses pas, malgré l'arrêt de proscription qui pesait sur sa tête, et en vertu duquel tout homme pouvait légitimement le tuer; ses ennemis prirent soin que ses jours ne fussent plus de longue durée.

Un soir d'automne, une grande troupe d'hommes armés chevauchait sur la route de Hlitharendi et méditait sur le meilleur moyen d'attaquer Gunnar par surprise. Ils savaient qu'il avait un chien irlandais du nom de Samr, dont le courage et la sagacité lui inspiraient toute confiance, et ils étaient fort en peine de savoir comment ils empêcheraient cet animal de donner l'éveil. Ils imaginèrent enfin de prendre avec eux un fermier familiarisé avec Samr, afin de ne point éveiller ses soupçons; ils réussirent ainsi à éloigner de la maison le fidèle gardien, qui fut aussitôt tué; mais son dernier cri réveilla Gunnar, et celui-ci, saisissant son arc et ses flèches, abattit l'un après l'autre les assaillants qui gravissaient la colline. Tout à coup, la corde de l'arc se rompt, coupée par derrière. Se tournant vers sa femme :

« Hallgerda, tords-moi une corde avec tes cheveux.

— Que dépend-il d'une corde faite de mes cheveux? dit-elle.

— Ma vie.

— Vous m'avez un jour frappée au visage, reprit-elle; aujourd'hui, mon tour est venu. »

Et elle s'enfuit de la maison.

Gunnar avait, en effet, frappé sa femme dans un moment d'emportement, un jour que celle-ci lui avait parlé avec mépris. Hallgerda, dont le visage était aussi beau que son âme était noire, avait dit alors : « Je retiendrai cette injure, elle me sera payée quelque jour. »

Gunnar opposa une résistance désespérée. Chacun de ses coups portait la mort parmi ses assaillants, et il ne cessa de combattre que lorsque, épuisé par la perte de son sang, il tomba inanimé.

Ses ennemis, saisis d'admiration et pris de remords, l'ensevelirent sous un cairn sur la pente de la colline, et cachèrent sous un grand bloc de lave son armure, ses brillants vêtements et ses ornements en or.

Même après sa mort, dit la vieille saga, Gunnar n'eut point de repos dans sa tombe; pendant la nuit, on l'entendait chanter, suppliant ses amis de courir au combat.

Le cairn dont parle la saga est toujours debout. Je l'ai trouvé sur la colline, un peu au-dessus de l'endroit où s'élevait la demeure du héros. Nul n'a jamais osé y toucher, et suivant la croyance populaire, Gunnar est encore là vêtu de son armure, et la nuit, quand les étoiles brillent au ciel, il parcourt les lieux qu'il a tant aimés et entonne les chants de guerre qui lui étaient familiers pendant sa vie; quand la nuit est sombre, on voit briller dans le cairn une lumière magique.

J'emportai de Hlitharendi un souvenir ineffaçable. Bergthorsvholl, que je visitai quelques jours plus tard, est situé sur une petite éminence qui domine une plaine où serpente la rivière Affall. De misérables cabanes occupent l'emplacement de la maison de Njál. Il serait difficile d'exprimer les sentiments que fait naître la vue de ce site autrefois si

beau, aujourd'hui si désolé, où l'infortuné Njál périt dans l'incendie allumé par les farouches ennemis de sa famille. Ils s'assemblèrent, dit la saga, au nombre de cent vingt hommes, et une nuit, par un grand vent, vers la fin de l'été, ils se dirigèrent vers Bergthorsvholl, résolus à prendre la vie à tous les fils de Njál, qu'un décret de proscription avait mis hors la loi. Ils n'en voulaient pas personnellement à Njál lui-même. Arrivés devant sa demeure, ils mirent pied à terre, cachèrent leurs chevaux près du bord de la rivière, amoncelèrent du foin tout autour de la maison, et y mirent le feu. Ils laissèrent à Njál le moyen de se sauver, mais le noble vieillard préféra mourir avec les siens. Ils permirent aux femmes de s'échapper, car ils se considéraient non comme des meurtriers, mais comme les exécuteurs de la *vendetta* que les anciens Scandinaves considéraient comme une légitime institution. La femme de Njál refusa, elle aussi, le salut qui lui était offert. Flosi, le chef de la bande, lui criait : « Sortez, femme, je ne songe pas à vous laisser périr dans les flammes. » Elle, qui était digne de son époux, répondit : « J'étais jeune lorsque je fus donnée à Njál, et je lui ai toujours promis de subir sa destinée. » Le vieux Njál se coucha sur son lit avec sa femme, mit entre eux un de ses petits-enfants, le fils de Kári, qui avait refusé de les quitter, puis il leur couvrit la face d'une peau de bœuf et ne prononça plus une parole.

Helgi tenta de s'échapper en revêtant des habits de femme; mais il fut reconnu et immédiatement massacré. Cependant le toit s'écroula, et les étincelles que le vent dispersait, élargirent le cercle des incendiaires; Kári, gendre de Njál, proposa à Skarphedinn, fils de Njál, d'essayer de fuir en courant sur une poutre qui était tombée du pignon, mais reposait encore sur le mur opposé. « Courez ici, je vous suivrai, et nous nous échapperons tous deux en nous dissimulant derrière la fumée qui se dirige

de ce côté. » Mais Skarphedinn voulut que ce fût Kári qui se sauvât le premier. Kári se saisit alors d'un banc enflammé et du haut du toit précipita le banc sur les assaillants, qui durent rétrograder; puis, les habits et les cheveux tout en flammes, il s'élança sur la poutre et descendit à la faveur de la fumée. Un des assaillants demanda à ses compagnons : « N'avez-vous pas vu descendre un homme? » — « Vous vous trompez, dit un autre, ils jettent sur nous des tisons. « Kári courut éteindre ses vêtements dans une mare voisine, puis, se dérobant derrière la fumée, atteignit un creux où il se reposa quelques instants pour reprendre haleine, et s'enfuit jusqu'à ce qu'il rencontrât un ami. Quant à Skarphedinn, il ne put sortir du brasier et partagea le sort des autres fils de Njál.

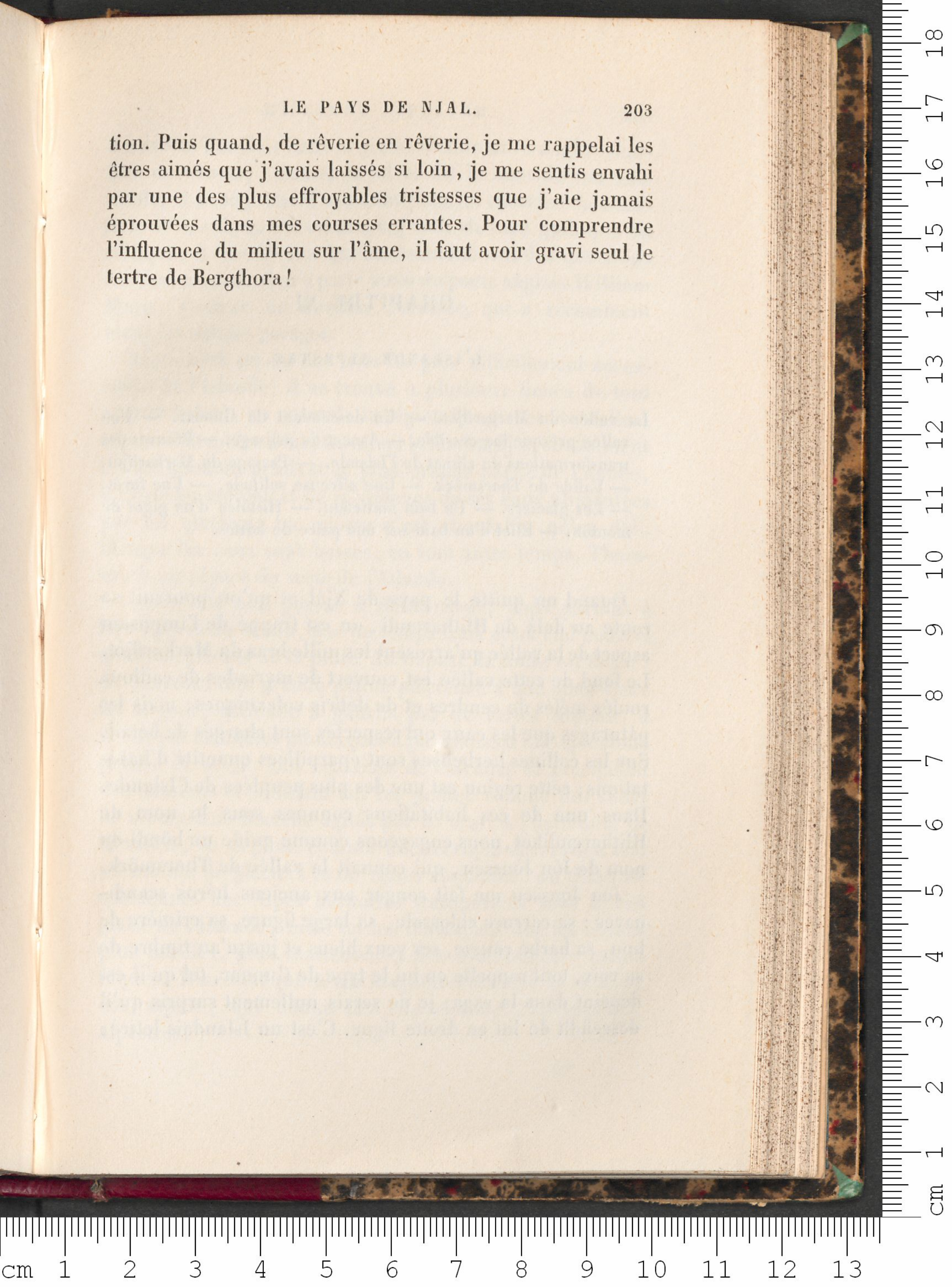
Flosi et ses hommes restèrent près des ruines jusqu'au lendemain matin, quand survint un cavalier qui leur dit · « Vous avez accompli ici un fort exploit. » — « On peut l'appeler à la fois un fort exploit et un mauvais exploit », répondit Flosi. Et ils énumérèrent tous les hommes tués, sans omettre le nom de Kári Solmundarson. Mais Geirmund, le nouveau venu, leur dit : « Vous croyez mort l'homme avec qui j'ai causé ce matin. Kári a rencontré mon voisin Bardr, qui lui a donné un cheval : il avait les cheveux et les habits brûlés. » — « Était-il armé? » demanda Flosi. « Il avait son épée, dit Geirmund, et les deux tranchants en étaient noircis; Bardr lui dit que le feu devait les avoir amollis; mais il a répondu qu'il les durcirait dans le sang des fils de Sigfus et des autres incendiaires. » Flosi reprit : « Les nouvelles que vous nous apportez nous avertissent que nous n'aurons plus de paix, car cet homme qui s'est sauvé en vengeur ressemble beaucoup en toutes choses à Gunnar de Hlitharendi [1]. »

[1] Dasent, Burnt Njál.

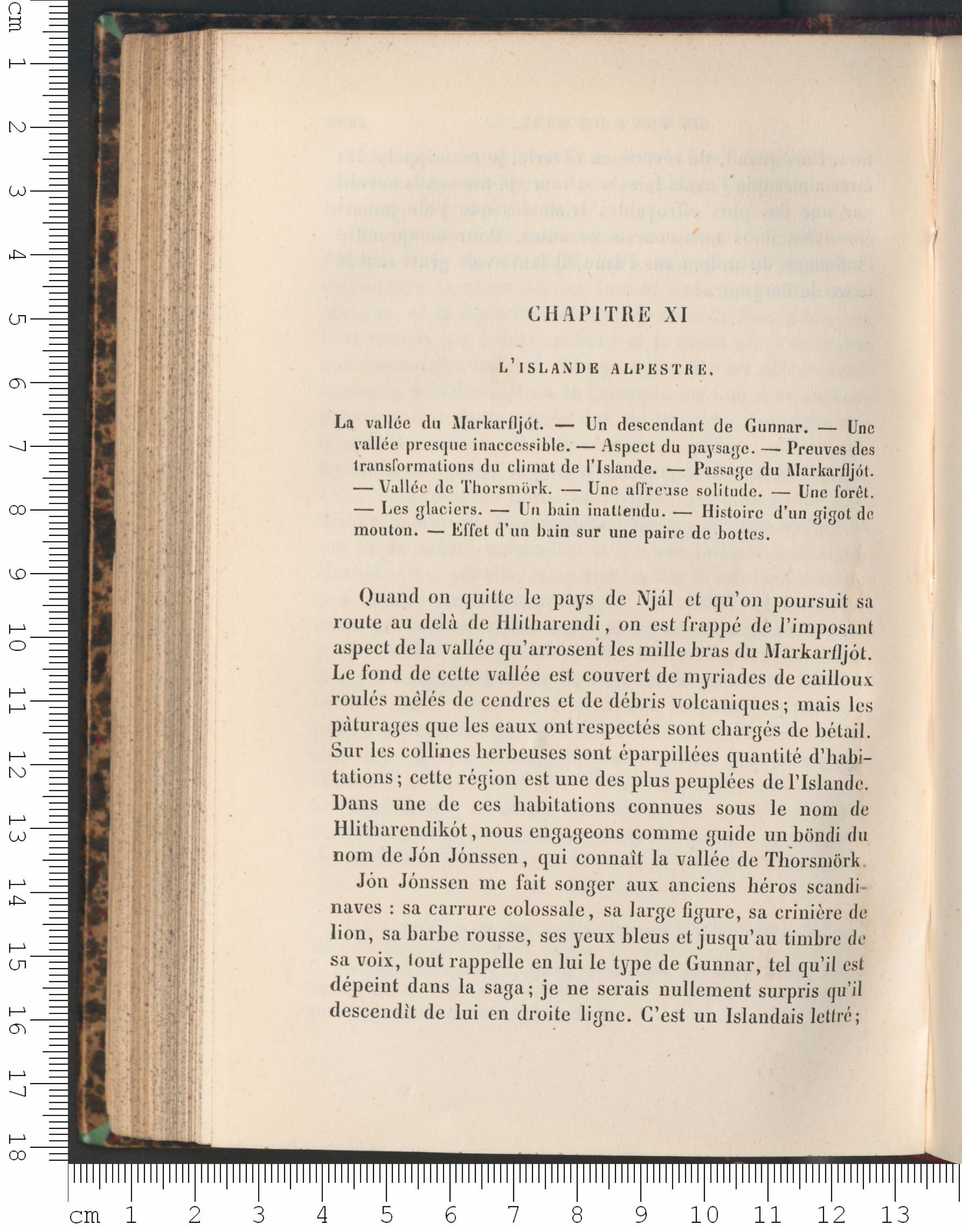
Kari, le seul survivant de toute une famille composée de plus de trente membres, vengea en effet ses parents, comme le montre la suite de la saga[1].

Je repassais dans mon esprit ces scènes tragiques, et j'éprouvais je ne sais quelle âpre et poignante émotion à reconnaître le ravin où les incendiaires cachèrent leurs chevaux, et la mare connue sous le nom de *Kári-tjorn,* où Kári trempa ses habits en feu, et le creux où il se cacha pour reprendre haleine. L'aspect du site est absolument conforme à la description de l'antique saga, et il ne saurait y avoir aucun doute sur le lieu de la scène. Le tertre est la seule éminence qui s'élève dans la plaine, s'étendant depuis la mer jusqu'au pied d'une rangée de collines située à dix lieues plus au nord. La rivière, qui n'est qu'un des nombreux bras du Markarfljót, court au pied du tertre sur son lit de sables mouvants. A l'orient brillent les neiges éternelles des jökulls, et au sud les îles Westmann découpent leurs hardis escarpements. Je restai longtemps à examiner toutes ces choses que je voyais et que je ne devais probablement plus jamais revoir. Les profondes émotions que j'avais ressenties en lisant pour la première fois la célèbre saga, renaissaient avec une intensité extraordinaire, maintenant que je touchais du doigt le théâtre où s'est accompli le drame. Il me semblait que je voyais revivre le sombre passé de l'Islande à travers une longue série de siècles, et devant ce site étrange je me sentais si éloigné du monde réel, si absent de moi-même, que je me demandais si je n'étais pas le jouet de quelque hallucina-

[1] Il y a quelques années, en transformant son habitation, le fermier de Bergthorsvholl mit au jour un amoncellement de cendres, de pierres et de mottes de gazon carbonisées, qui furent immédiatement achetées comme des reliques par les Anglais qui vont chaque année en pèlerinage à Bergthorsvholl.



tion. Puis quand, de rêverie en rêverie, je me rappelai les êtres aimés que j'avais laissés si loin, je me sentis envahi par une des plus effroyables tristesses que j'aie jamais éprouvées dans mes courses errantes. Pour comprendre l'influence du milieu sur l'âme, il faut avoir gravi seul le tertre de Bergthora!



CHAPITRE XI

L'ISLANDE ALPESTRE.

La vallée du Markarfljót. — Un descendant de Gunnar. — Une vallée presque inaccessible. — Aspect du paysage. — Preuves des transformations du climat de l'Islande. — Passage du Markarfljót. — Vallée de Thorsmörk. — Une affreuse solitude. — Une forêt. — Les glaciers. — Un bain inattendu. — Histoire d'un gigot de mouton. — Effet d'un bain sur une paire de bottes.

Quand on quitte le pays de Njál et qu'on poursuit sa route au delà de Hlitharendi, on est frappé de l'imposant aspect de la vallée qu'arrosent les mille bras du Markarfljót. Le fond de cette vallée est couvert de myriades de cailloux roulés mêlés de cendres et de débris volcaniques ; mais les pâturages que les eaux ont respectés sont chargés de bétail. Sur les collines herbeuses sont éparpillées quantité d'habitations ; cette région est une des plus peuplées de l'Islande. Dans une de ces habitations connues sous le nom de Hlitharendikót, nous engageons comme guide un böndi du nom de Jón Jónssen, qui connaît la vallée de Thorsmörk.

Jón Jónssen me fait songer aux anciens héros scandinaves : sa carrure colossale, sa large figure, sa crinière de lion, sa barbe rousse, ses yeux bleus et jusqu'au timbre de sa voix, tout rappelle en lui le type de Gunnar, tel qu'il est dépeint dans la saga ; je ne serais nullement surpris qu'il descendît de lui en droite ligne. C'est un Islandais *lettré* ;

il a étudié l'anglais dans le grand dictionnaire anglo-islandais de Cleasby. Quand je lui ai dit le nom de ma ville natale, il a été prendre son atlas pour en chercher la situation. Il m'a demandé ensuite si j'étais de race gothique ou celtique ; il faut avouer que ces Islandais ont des questions embarrassantes. Il m'a parlé aussi du poëte anglais William Moris, l'auteur de *Earthen Paradise*, qui a récemment visité les mêmes parages.

Thorsmörk est un des sites les plus difficilement accessibles de l'Islande ; il se trouve à plusieurs lieues de tout endroit habité, au cœur de la région des glaces éternelles, et pour l'atteindre il faut traverser le Markarfljót, absolument infranchissable pendant la plus grande partie de l'année, à cause du volume et de la violence de ses eaux alimentées par les glaciers. La rivière n'est abordable qu'en été, lorsque les eaux sont basses ; en tout autre temps, Thorsmörk est séparé du reste de l'Islande.

Après une nuit passée à *Barkarstadr*, nous partons à huit heures du matin, par un temps frais et un ciel couvert qui nous promet de la pluie. Au départ, la route est facile : on parcourt une grande plaine pierreuse d'une demi-lieue de largeur, dominée à gauche par de vertes collines, à droite par de hautes montagnes à pic vêtues d'une splendide parure de neige. Des centaines de cascades se précipitent des hauteurs et ondulent sur les pentes comme des voiles de mousseline blanche agités par le vent. A l'extrémité de la vallée, se déploie comme une féerique décoration tout un monde de glaciers et de cimes aériennes : on dirait les splendeurs des Alpes bernoises transportées sous le ciel glacé de l'Islande ; mais ici les montagnes ont les formes plus hardies, plus inattendues, des soulèvements volcaniques. Il ne manque à ces magnificences que la verdure des sapins, qui donne tant de charme aux paysages alpestres.

Comme cette vallée devait être plus belle encore du temps de Gunnar! Je comprends que Gunnar ait pleuré en la quittant, et j'imagine qu'elle devait être alors d'une grande fertilité, à en juger par les rares endroits que n'ont pas envahis les avalanches de pierres et les torrents de sable : la terre y est riche, et c'est là que j'ai vu les meilleurs pâturages de l'Islande. Mais chaque année la fonte des neiges cause de nouveaux désastres; de prodigieuses masses d'eau descendent au printemps du haut des montagnes, arrachent des portions entières du sol, et couvrent les pâturages de galets et de débris de lave. On peut voir, gisant au fond de la vallée, des lambeaux de prairies détachés des flancs des montagnes par la dernière fonte des neiges. La partie supérieure de la vallée n'est plus habitable aujourd'hui, et cependant, elle l'était autrefois, comme l'attestent les vestiges d'anciennes maisons qu'on y rencontre çà et là. Ce qui prouve la grande antiquité de ces constructions, c'est qu'elles étaient entièrement en pierres.

Que conclure de ce fait, sinon que le climat de l'Islande était jadis beaucoup plus doux? C'est ce que montrent d'ailleurs les nombreuses allusions des sagas à une végétation aujourd'hui disparue : il y est constamment question des céréales et des fruits que l'île produisait autrefois. Les noms mêmes de certaines localités, *Akrar, Akrahverar, Akraness,* attestent que les anciens Islandais cultivaient le blé; le mot *akr* signifie, dans la langue du pays, un champ de blé. Autrefois, on élevait en Islande des porcs en grand nombre; aujourd'hui, il n'y en a plus un seul dans toute l'île.

On a retrouvé dans les tourbières des troncs d'arbres d'une épaisseur considérable, et l'on s'explique ainsi que les anciens Islandais aient pu construire leurs maisons et même leurs navires avec les arbres indigènes. On a même des raisons de croire que le Groënland, dont le voisinage

exerce aujourd'hui une si fâcheuse influence sur le climat de l'Islande, n'était pas destitué de toute végétation lors de la décourverte d'Erik le Rouge, qui lui donna le nom de Terre-Verte. A quoi peut-on attribuer la mystérieuse disparition des colonies qui florissaient au Groënland au quinzième siècle, sinon à de brusques et profondes modications climatériques? Le refroidissement de l'Islande et du Groënland survint sans doute à la suite d'une grande accumulation des glaces polaires, qui eut pour conséquence l'accroissement des glaciers, dont les envahissements inquiétants se poursuivent encore de nos jours.

Mais il s'agit bien de telles réflexions! Voici qu'il faut passer le Markarfljót, ce qui n'est pas une mince affaire. Ce n'est encore ici qu'un torrent des montagnes; mais en Islande les simples torrents prennent des proportions extraordinaires et n'ont pas moins d'une demi-lieue de largeur. En sa qualité de torrent, le Markarfljót est aussi changeant que les saisons; lorsqu'il est grossi au printemps par la fonte des neiges, c'est un fleuve immense qui recouvre tout le fond de la vallée; en été, il laisse à découvert des myriades de galets roulés; c'est alors un dédale de canaux qui embrassent d'innombrables îlots. Or, chacun de ces canaux est un torrent furieux de deux ou trois pieds de profondeur, rapide comme le Rhône, et quoiqu'ils ne soient pas d'une bien grande largeur, ils sont infiniment plus dangereux que les plus grosses rivières de l'Islande, à cause des blocs de lave qui encombrent leur lit. Si encore les chevaux pouvaient voir où ils posent le pied, mais le Markarfljót, sali par les sables et les débris volcaniques, est aussi jaune qu'une rivière du Sahara après une pluie d'orage.

Avant de lancer dans l'eau les vaillants poneys, Jón cherchait l'endroit guéable; parfois, arrivé au milieu de la rivière, il rebroussait chemin, et le temps se passait en

tâtonnements; les chevaux s'engageaient souvent entre les blocs de lave et se livraient alors à des cabrioles tellement désordonnées, qu'il fallait accomplir des prodiges d'équilibre pour éviter un bain d'eau glacée; une fois Jóhannes dut même sauter dans l'eau jusqu'à la ceinture pour dégager son poney qui s'était pris les pieds comme dans un cep. A toutes ces difficultés s'ajoutait le vertige; dès qu'on cesse de fixer la rive pour regarder les remous, il semble que tout tourne autour de soi. Quand nous avions franchi un de ces odieux torrents, un autre se présentait, plus impétueux, plus profond, et nous n'échappions à un danger que pour courir au-devant d'un autre. D'une rive à l'autre du Makarfljót, j'ai compté quarante-cinq bras, dont le passage nous a demandé une heure entière. Il n'est pas de bottes de mer qui puissent résister à quarante-cinq bains consécutifs; aussi, quand nous eûmes traversé le dernier bras, nous avions les pieds tout engourdis par cette eau froide comme la neige.

Que ne braverait-on pas pour les merveilles qui nous attendaient de l'autre côté de la rivière! Là, s'ouvre cette vallée de Thorsmörk dont j'avais deviné les beautés en étudiant la carte du pays. Dès les premiers pas, on entre dans l'Islande alpestre. Les voici, les grands jökulls du haut desquels descendent comme des cascades congelées, des glaciers azurés mille fois plus beaux que les fameuses « mers de glace » de Grindelwald et de Chamounix. Le site est d'une infernale beauté, et il fut bien inspiré, celui qui eut l'idée de le consacrer au farouche dieu Thor. Sous les éblouissantes carapaces de glace, dorment des volcans qui à différentes époques ont inondé la vallée d'un déluge de lave. Les laves ont coulé en nappes sur les escarpements, et en se refroidissant elles ont formé de merveilleuses draperies qui sont restées supendues au bord des précipices. Dans leurs contorsions, elles se sont disloquées,

et leurs masses gigantesques ont roulé jusqu'au fond de la vallée. En mille endroits elles forment des cavernes qui offrent les plus curieux aspects; tantôt ce sont des coupoles bombées, tantôt des pyramides creuses qui semblent faites exprès pour offrir un abri au voyageur pendant la tempête. Ailleurs surgissent des tours, des forteresses, des clochetons de cathédrale, des pitons aigus comme des glaives, et qui semblent ne tenir debout que par miracle.

Au-dessus de cette fantastique architecture de lave, se déploie la majestueuse décoration des glaces éternelles à demi perdues dans les nuages, et du sein de ces glaces s'échappent des centaines de cascades qui courent le long des parois verticales avec le bruit monotone du vent dans une forêt.

Il y avait quelque temps que nous chevauchions dans cette vallée étrange, quand j'aperçus une fente énorme pratiquée dans la paroi de droite. C'était l'entrée d'un de ces *gjá* [1] qui se rencontrent si fréquemment dans ce pays volcanique. J'y menai mon cheval et m'enfonçai jusqu'au fond de ce curieux vestibule, qui aboutissait à un glacier bleuâtre.

J'ai vu bien des solitudes dans le cours de mes voyages, depuis les hautes régions des Alpes où plane l'éternel silence jusqu'aux vieilles forêts de sapins de la Norwége, depuis les *malpais* de Ténériffe jusqu'aux sauvages retraites des montagnes Rocheuses; mais aucune n'égale en sublime horreur ce site ignoré où nul voyageur peut-être n'avait eu l'idée de pénétrer antérieurement. Je ne voyais autour de moi que de prodigieux murs de basalte qui surplombaient au-dessus de ma tête, n'offrant d'autre végétation qu'un maigre lichen. Pas un pouce de terre végétale, pas un bruit d'aile, pas la moindre trace de vie; rien que des parois rocheuses penchées en avant, rien qu'un gigan-

[1] Crevasse.

12.

tesque amoncellement de blocs de lave affectant les formes les plus bizarres. Sur cette désolation pétrifiée planait une atmosphère glacée que n'échauffa jamais un rayon de soleil. C'était un de ces lieux sinistres dont la vue fait peur et dont les anciens eussent fait l'entrée du Ténare. Mon cheval semblait hésiter à s'enfoncer dans ce sombre goulot, et il poussa un hennissement de joie quand la menaçante barrière de glace qui se dressait à l'extrémité m'obligea à rebrousser chemin.

Je rejoignis mes guides, que des craintes superstitieuses avaient retenus à l'entrée du *gjá*, et nous continuâmes l'exploration de la vallée, qui allait se rétrécissant de plus en plus. Nous arrivâmes bientôt dans une sorte de cirque terminal, que dominait tout un monde de glaciers, de pics aériens, d'escarpements vertigineux qui semblaient toucher le ciel. Le point de mire de ce tableau indescriptible était une montagne en pain de sucre d'une admirable régularité, servant de piédestal à un obélisque cratériforme qui semblait avoir été édifié par les géants de la mythologie scandinave.

On n'est pas peu surpris de trouver, au fond de ce majestueux amphithéâtre volcanique, un petit entonnoir si bien protégé contre les vents, qu'une forêt de bouleaux a pu y élire domicile. Une forêt! la seule qu'il y ait dans toute l'étendue de l'île. Aux yeux des Islandais, c'est la merveille du pays, bien que les plus grands arbres soient gros comme le poignet et dépassent à peine la hauteur d'un homme de taille moyenne. Le bon Jonssen est dans le ravissement; il grimpe avec une joie d'enfant à travers les chétifs arbustes dont il caresse amoureusement les feuilles humides; puis, arrivé au plus épais du bois, il se laisse choir sur l'herbe comme s'il était le plus heureux des hommes. « Beautiful, beautiful ! » s'écrie-t-il transporté; et il m'exprime le regret de ne pouvoir passer toute sa vie

dans ce « delicious spot ». Quand je lui ai dit que dans nos contrées il y a des arbres aussi hauts que la cascade qui bondissait devant nous, le brave homme m'a regardé de travers, comme pour me reprocher de vouloir me jouer de sa crédulité.

C'est chez l'homme une tendance de n'admirer dans la nature que les aspects nouveaux et de dédaigner ce qu'il peut contempler journellement. Cette forêt de Thorsmörk, qui éveillait l'enthousiasme de mon guide, me laissait assez indifférent, et je n'avais de regards que pour l'incomparable panorama de l'Eijafjalla Jökull, du Tindfjalla Jökull, dn Godalands Jökull; ces cimes éblouissantes de neige sont aussi nobles que les géants de la Suisse, et l'on ne saurait rien imaginer de plus alpestre que les fleuves de glace qui sont suspendus à leurs flancs abrupts.

Ces fleuves de glace doivent leur origine, en Islande comme dans les Alpes, aux neiges qui tombent sur les cimes et à la condensation des brouillards. Mais si les glaciers des Alpes sont généralement dans une période de déclin, ceux de la Terre de glace progressent chaque année; dans leur marche continue ils envahissent insensiblement les plaines et les frappent de stérilité. Par un de ces prodiges qui ne se voient qu'en Islande, sous ces nappes glacées dorment des volcans dont la chaleur latente provoque la fusion des couches de neige inférieures et cause parfois d'épouvantables inondations. L'Eyafjalla Jökull, qui dort actuellement sous un linceul d'une éblouissante blancheur, est un des plus perfides volcans de l'Islande; le 20 décembre 1821, après un repos d'un siècle, il lança à dix kilomètres de distance des pierres pesant quarante kilogrammes; c'est lui qui a le plus contribué à rendre inhabitable cette vallée de Thorsmörk qui fut sans doute autrefois le plus beau séjour de l'île.

J'aurais voulu camper jusqu'au lendemain dans cette

sauvage retraite placée au cœur du plus intéressant système de glaciers de l'Islande; mais il régnait là une température sibérienne, une pluie froide tombait presque sans interruption, et la faim commençait à se faire cruellement sentir : nous n'avions ni tente ni provisions. Il fallut donc rebrousser chemin pour aller passer la nuit à Barkarstadr.

Nous trouvâmes le Markarfljót encore plus enflé que le matin. Au beau milieu du dédale, mon poney perdit pied dans un entonnoir que cachait la teinte boueuse des eaux, et soudain je me trouvai plongé avec lui dans un bain glacial. Entraîné pendant quelques secondes par le courant, le vaillant animal parvint à se tirer je ne sais comment de cette position critique. J'étais mouillé jusqu'aux os et brisé de fatigue quand j'arrivai dans la soirée à destination.

Ici surgit une question que je n'essayerai pas de résoudre. Pourquoi ai-je dîné à Barkarstadr d'un excellent gigot de mouton? Comment ce gigot s'est-il trouvé dans un endroit aussi reculé? Je venais de parcourir une centaine de lieues sans rencontrer en chemin l'ombre d'un gigot, et voici qu'un vrai gigot très-succulent et cuit à souhait faisait une apparition inattendue dans un pauvre bœr dont le nom ne figurait pas même sur ma carte. Je n'ose dire avec quel appétit nous l'engloutîmes, mes guides et moi; c'était la première fois que je mangeais de la viande fraîche au cours de mon voyage en Islande. Je rougirais de consacrer tant de lignes à un gigot, si je ne me faisais un devoir de signaler Barkarstadr aux voyageurs qui me suivront.

Ce jour-là j'essayai vainement d'ôter mes bottes qui venaient de prendre un bain prolongé dans le Markarfljót. Jóhannes vint à mon secours : au moment où la première botte lui resta dans les mains, nous tombâmes tous deux par terre, et le même accident se serait produit à la seconde épreuve, si tous les gens du bœr n'avaient soutenu l'opérateur et le patient.

CHAPITRE XII

ASCENSION DE L'HÉKLA.

Storuvellir. — Compagnons inattendus. — Un singulier repas. — La question du coucher. — Toujours la pluie. — En chasse. — Dîner sous la tente. — Sales habitudes des Islandais — Chevauchée dans la plaine. — La vallée de Désolation. — La lave de 1878. — Ascension d'un cône d'éruption. — Panorama. — L'éruption de 1878. — Départ pour l'Hékla. — Encore un bain involontaire. — La lave de 1845. — Habileté des poneys. — Région des neiges. — Épais brouillard. — Monotonie de l'ascension. — Exagérations des voyageurs. — Une tempête de neige. — Au sommet de l'Hékla. — Froid intense. — La descente. — Retour à Galtalækr.

Si l'absence de nuits ne m'a pas fait perdre toute notion du temps, nous devons être le 11 juillet. Quelle est cette montagne presque complétement voilée par une brume épaisse? C'est mon ennemi l'Hékla. Le magnifique panorama que j'ai contemplé naguère par un beau soleil est en ce moment brouillé par une pluie battante qui tombe depuis deux jours. Nos chevaux s'envasent dans les cendres volcaniques converties par la pluie en une boue noire.

Après une longue et pénible chevauchée à travers ce terrain difficile, nous arrivons au presbytère de Storuvellir [1], où j'ai résolu de passer la nuit, car je ne me

[1] Campagne poudreuse. (Angl. *Stour-fields.*)

soucie guère de retourner au bœr de Galtalœkr, dont j'ai gardé un triste souvenir. Le curé est absent, et je suis reçu par sa fille, d'une remarquable beauté. La chambre destinée aux étrangers est convenablement meublée, et je m'y réjouis surtout à la vue d'un excellent lit garni de chauds édredons et même de draps presque blancs.

A peine avais-je pris possession de tout ce bien-être, qu'une caravane d'Anglais vint s'abattre au milieu de ma solitude. Je vis avec effroi qu'ils étaient quatre [1], calculai que j'étais le cinquième, et mesurai d'un œil consterné la modique largeur du lit. Mais comme c'étaient d'aimables et joyeux compagnons, le mieux était de rire. Ils étaient venus, comme moi, dans le but de faire l'ascension de l'Hékla, et il fut aussitôt décidé que nous gravirions tous ensemble la montagne dès que le temps s'améliorerait.

Nous dinâmes joyeusement pendant qu'une pluie diluvienne battait les vitres. L'ordre du repas fut des plus drôles : une tasse de chocolat ouvrit la marche, puis vint une tasse de café escortée de biscuits danois; ensuite s'avança un plat d'œufs mollets, qui fut salué avec enthousiasme; le mouton qui apparut comme plat de résistance n'eut qu'un médiocre succès, eu égard à l'exécrable odeur qu'il tenait du combustible animal qui l'avait cuit.

Le curé de l'endroit, Sjera Gudmunthur Jónssen, arriva dans la soirée : c'était un beau vieillard. Malgré son grand âge, il venait de faire onze heures d'équitation pour aller voir son fils qui était médecin à Laugardelir. Grâce à un climat fortifiant et salubre, les Islandais que la pauvreté ne condamne pas à une vie de privations conservent très-longtemps leur vigueur. Le ministre nous souhaita la bienvenue en très-bon anglais, et serra affectueusement la

[1] M. Woolnough, de l'Alpine Club, M. Erskine et les frères Cardinall, de la Société de géographie de Londres.

main à chacun de nous. Quand il sut que nous voulions gravir l'Hékla, il exprima le regret de ne pouvoir nous accompagner, à raison de son âge; lorsqu'il était plus jeune, il s'offrait souvent comme guide aux voyageurs. Il nous donna maints renseignements, et nous communiqua un numéro d'une revue anglaise [1] qui contenait un excellent compte rendu d'une visite aux nouveaux champs de lave que nous nous proposions d'explorer.

Vint ensuite la grosse question du coucher. La proposition que je fis de laisser décider par le sort à qui écherrait le lit fut unanimement repoussée, et chacun proclama mon droit de premier occupant. M. Esrskine et les Cardinall déclarèrent vouloir se contenter du plancher où ils disposèrent leurs sacs-lits. Quant à M. Woolnough, il voulut faire l'expérience de mon lit de voyage, sur lequel il étendit en guise de matelas deux édredons et disposa sa personne d'une façon aussi drôle que confortable; comme il était infiniment plus long que les matelas improvisés, ses pieds s'échappaient du sein des édredons comme deux manches de brouette, suivant la comparaison de l'un des Cardinall.

Le 12 juillet, le mauvais temps continua à contrarier nos projets d'ascension. L'Hékla, caché sous son noir et humide manteau, méritait plus que jamais son triste nom; car la pluie tombait par torrents, une pluie froide et continue, celle que Dante appelle

...La piova
Eterna, maledetta, fredda e greve.

Nous ne voulûmes cependant pas abuser de l'hospitalité du prêtre, et nous conformant à l'étiquette islandaise, qui défend de passer plus d'une nuit sous le toit de son hôte, nous partîmes vers midi pour Galtalœkr, par un temps

[1] *La Nature*, octobre 1878.

affreux. Mais nous nous moquions du temps sous nos vêtements imperméables, et notre cavalcade de vingt-quatre chevaux était aussi gaie et aussi animée que par le plus beau soleil. Quand, après deux heures de marche, nous arrivâmes à destination, nous trouvâmes tous les coffres inondés : couvertures, vêtements, provisions, tout était trempé par la pluie. Quand on n'a pas voyagé en Islande, on ne peut se faire une idée de l'humidité. On finit par ne plus y faire attention, à la façon des Islandais, qui ont tous des rhumatismes et s'étonnent qu'on puisse en être exempt.

Sitôt notre installation terminée, nous profitâmes d'une éclaircie pour aller en chasse et nous procurer les éléments d'un dîner. Mes compagnons étaient des Nemrods émérites, et ils eurent vite abattu quelques pluviers dorés et quelques ptarmigans; le gibier d'ailleurs ne s'effarouchait guère et se laissait facilement approcher.

Tout en battant le pays, nous rencontrâmes une rivière qui offrait le plus singulier spectacle : envahie par une ancienne coulée de lave, elle avait un cours souterrain; mais plus loin, lasse d'être étouffée, elle s'échappait de terre sous forme de sources d'une extrême énergie, soulevant du sable, de la cendre, et même des débris de lave; la rivière coulait ensuite à ciel ouvert, tout en côtoyant à gauche le courant de lave, tandis que sa rive droite était couverte de verdure, et elle formait ainsi une curieuse ligne de démarcation entre la plaine verdoyante et les champs de lave, auxquels elle semblait avoir opposé une barrière.

Nous dînâmes sous la tente des Anglais. Cette tente, apportée de Londres, était assez spacieuse pour abriter six personnes. La soupe Liebig préparée à la lampe à alcool, une boîte de sardines en guise de poisson, et comme plat de résistance les oiseaux cuits au bœr voisin, composèrent un royal festin.

Tous les gens du bœr s'étaient assemblés à l'entrée de

la tente pour nous voir manger ; ils chuchotaient entre eux et crachaient constamment sur le sol, suivant l'habitude nationale. Or, comme le guide de mes compagnons entendait l'anglais, nous pûmes par son intermédiaire faire savoir à ces braves gens que le premier d'entre eux qui cracherait encore devant nous mourrait sur l'heure ; contre notre attente, cette menace eut un effet merveilleux.

L'évacuation effrénée de la salive semble être de bon genre en Islande, mais on ne peut affirmer si les indigènes ont emprunté cette habitude aux Danois, ou si ce sont les Danois qui l'ont empruntée aux Islandais. Mackenzie rapporte que dans un bal auquel il eut l'occasion d'assister à Reykjavik, les hommes, dans l'intervalle entre les danses, se promenaient la pipe à la bouche et crachaient vigoureusement sur le plancher.

Après notre plantureux dîner, nous prîmes le thé, et tout en humant la fumée du tabac, nous nous livrâmes aux plaisirs de la conversation. On ne peut s'imaginer tout ce que la familière causerie sous la tente a de charmes ; ceux qui en ont goûté ne peuvent que prendre en pitié nos froides conversations de salon. Étendus sur notre tapis d'herbe sèche, nous causâmes jusqu'à l'heure du coucher, et après avoir pris nos dispositions pour le lendemain, nous prîmes quelques heures de sommeil.

Cinq heures du matin. Les guides opinent que le temps n'est pas favorable pour l'ascension de l'Hékla, et suivant les arrangements pris la veille, nous décidons à l'unanimité que nous irons visiter aujourd'hui les nouveaux cratères situés au nord-est du volcan. Comme il arrive toujours en Islande, les préparatifs de départ n'en finissent pas, et ce n'est qu'à huit heures et demie que nous montons en selle. Nous avons pour guide en chef Kristófer Jónsson, et nous emmenons en outre nos guides de Reykjavik et un gamin chargé de la conduite des chevaux de relais. Nous sommes

au nombre de neuf, et chacun dispose de deux poneys. Comme les poneys n'ont point de bagages à porter, ils pourront galoper tout le temps. Il suffit, pour les tenir en haleine, de faire passer les selles de l'un à l'autre à intervalles réguliers.

Pour atteindre le théâtre de l'éruption de 1878, il nous faut faire presque le tour entier de l'Hékla. Pendant les trois premières heures, c'est un galop continu à travers une grande plaine qui s'étend entre deux rivières, la *Vestri-Rangá* et la *Thjorsá*. A gauche se dresse le *Blufell,* énorme roc basaltique absolument inaccessible; à droite, l'Hékla reste obstinément caché sous la brume. La Thjorsá contourne la base méridionale du Blufell et y forme une chute remarquable. Il vaut la peine de se détourner de son chemin pour aller la contempler. Le fleuve, très-large en cet endroit, se précipite sur un lit de lave affreusement tourmenté; il tombe perpendiculairement dans un abîme d'environ cent pieds de profondeur, et ses eaux blanches comme la neige et rapides comme la flèche sont d'une saisissante beauté. Nous n'admirons ce spectacle que pendant quelques minutes, pour reprendre notre vertigineux galop à travers la plaine couverte de cendres noires et de fragments de pierres ponces rouges et blanches. Dans cette région abondent les albatros, oiseaux blancs d'une puissante envergure et d'un vol majestueux.

Après avoir contourné la moitié de la base de l'Hékla, nous pénétrons dans une sombre vallée qui s'ouvre à droite. On pourrait l'appeler la vallée de la Désolation. Elle est entièrement comblée par une coulée d'ancienne lave, qui date probablement de l'éruption de 1554. De tous côtés surgissent des cônes de cendres vomis par des cratères éteints. Çà et là des champs de neige se détachent vivement sur les pentes noires et ajoutent encore à l'horreur de ce site, digne de servir de cadre à quelque scène de

la *Divine Comédie*. Nos chevaux, tantôt si ardents, sont devenus inquiets et n'avancent plus qu'avec peine sur les laves et les cendres.

A midi, il nous faut mettre pied à terre et faire gravir aux chevaux une interminable pente de rapilli dont l'ascension est extrêmement pénible ; ces cendres se dérobent constamment sous les pieds. Au sommet de la pente, nous trouvons une crête en dos d'âne du haut de laquelle se déroule une vue d'une indicible sauvagerie, s'étendant à la fois sur la vallée déserte de la Thjorsá et sur le sombre massif de l'Hékla. Il règne en cet endroit un froid intense qui nous glace sur le corps la sueur provoquée par l'ascension.

Sur le plateau, nous remontons en selle pour traverser de nouvelles laves et de nouvelles cendres. A une heure, nous atteignons les confins d'un ancien champ de lave au bord duquel nous trouvons une bouteille qui a contenu du wiskey ; c'est là qu'ont déjeuné les frères Barrington et un Français, le baron de Dampierre, qui ont visité l'Hékla peu de jours avant nous. A l'exemple de nos prédécesseurs, nous attaquons la langue fumée et le wiskey.

Nous laissons les chevaux en cet endroit, aux mains de l'un des guides, pour aborder la lave ancienne. Cette lave, excessivement inégale et tourmentée, fait songer aux ruines d'une ville babylonienne ; mais, grâce au tapis de mousse qui la recouvre, on la franchit sans beaucoup de peine. Au bout d'un quart d'heure, nous abordons la nouvelle coulée de 1878, qui est venue se superposer à la coulée primitive. Déjà nous pouvons apercevoir, surgissant devant nous à un kilomètre de distance, le plus haut des nouveaux cratères d'éruption formés en 1878 ; en atteindre la cime est le but de notre expédition.

Nous trouvons la nouvelle lave encore toute fumante, quoique refroidie à la surface ; fraîche et intacte, elle présente le plus parfait contraste avec celle que nous venons

de quitter ; sa teinte est d'un beau violet sombre, et elle offre çà et là des incrustations blanches, rouges et jaunes. La couche a sur les bords une épaisseur de six à sept mètres, mais en maints endroits elle atteint jusqu'à vingt mètres d'épaisseur. La lave, serrée et compacte, est fendue et brisée, crevassée et tordue dans tous les sens ; il est impossible d'imaginer une surface plus inégale, plus rugueuse et plus tourmentée : ce ne sont que crêtes aigues, arêtes dentelées, aiguilles pointues, pinacles et lames de couteau. Nous déployons tout notre talent d'équilibristes, sautant d'une pointe à l'autre, franchissant les crevasses au risque de nous rompre les os. En nous aidant des mains, nous nous déchirons la peau, tant la lave est raboteuse à la surface. Les blocs chancelants cèdent sous notre poids, ce qui nous expose à de périlleuses culbutes. La difficulté se complique pour moi d'une ancienne entorse dont la guérison ne remonte qu'à peu de temps, et me voilà bien tombé au milieu d'un vrai nid à entorses ! Mes compagnons, alpinistes éprouvés, déclarent n'avoir jamais franchi un aussi mauvais pas. La fameuse coulée de lave du *Malpais del Teyde*, qui me coûta tant de peines lors de mon ascension au pic de Ténériffe, est un vrai chemin de roses en comparaison.

Au bout d'une heure de ce périlleux exercice, nous arrivons au pied du nouveau cratère, qui n'est qu'un amoncellement de rapilli. Bien qu'il n'ait guère que 300 pieds de hauteur, l'ascension en est extrêmement pénible, et suivant l'expression des Cardinall, il s'agit d'encourager les jambes qui commencent à fléchir ; on enfonce à chaque pas dans les cendres et les débris volcaniques qui se dérobent sous les pieds. Ces débris offrent une teinte rouille de fer et sont mélangés de substances rouges et jaunes.

Après de pénibles efforts, nous nous trouvons tous réunis vers deux heures au point culminant du cône d'érup-

tion. Le sol cuit sous nos pieds, et les spécimens de lave que nous recueillons sont si chauds, que nous nous brûlons les mains en les ramassant. De toutes les fissures s'échappent d'abondantes vapeurs.

Le cône d'éruption dont nous avons atteint la cime est le plus important des cratères adventifs de l'Hékla (*bocca del fuoco*) qui se formèrent en 1878. Ces bouches volcaniques, au nombre de quatorze, sont situées sur une ligne se dirigeant de l'ouest-sud-ouest vers l'est-nord-est : cette ligne, prolongée, passerait au milieu des cratères situés au sommet de l'Hékla. La distance d'une extrémité à l'autre des nouveaux cratères est d'environ deux kilomètres.

Le tableau qui se déroule sous les yeux du haut de notre observatoire est de ceux qu'il faut renoncer à peindre par des mots; jamais je n'en oublierai la sombre grandeur. Le ciel est couvert de nuages noirs chargés de neige. Il fait un froid intense, comme au cœur de l'hiver. A droite, à six kilomètres de distance, se dresse la cime brumeuse de l'Hékla; plus près au sud surgit le *Krakatinkr,* tandis qu'à nos pieds se déploie l'immense nappe de lave vomie par les quatorze cratères et couvrant une étendue de plusieurs lieues carrées. Instinctivement on se représente cette nappe, aujourd'hui d'un violet foncé, à l'état de lac de feu d'un rouge incandescent. A peine refroidie, elle fume encore de tous côtés, et elle est si neuve, si saine, si vierge de toute souillure, qu'on pourrait se croire au lendemain de l'éruption.

Combien cette éruption dut être belle! Elle commença le 27 février 1878. De violents tremblements de terre épouvantèrent les populations des districts méridionaux de l'île. Le soir, le ciel parut tout en feu : les nuages réfléchissaient l'incandescence des laves. Le jour suivant, on vit s'élever d'épaisses colonnes de fumée, et une pluie de cendres volcaniques s'abattit sur les districts voisins. Les lueurs

furent aperçues à Reykjavik, à 120 kilomètres de distance. Un mois après, les bouches nouvellement ouvertes étaient encore en pleine éruption; l'ingénieur islandais Nielsens, que je rencontrai à Eyrarbakki, les visita au commencement d'avril, détermina leur position exacte, au nord du Krakatinkr, et traça une carte sur laquelle il indiqua le cours des nouvelles coulées de lave. Il gravit le Krakatinkr, et du haut de cette montagne il put apercevoir l'intérieur du cratère principal; le gouffre s'ouvrait vers l'est, ses parois étaient presque verticales; un mouvement ondulatoire, semblable à celui des vagues de la mer, agitait la lave dans le sein de l'abîme; un fleuve incandescent coulait vers le sud. D'épaisses vapeurs s'élevaient dans les airs, et l'on entendait un bruit pareil aux mugissements de la mer. Le 9 juin suivant, Nielsens explora de nouveau les lieux. La coulée de lave n'avait pas grandi depuis sa dernière visite, mais elle exhalait encore des colonnes de vapeur et s'était couverte de petites quantités de cendres et de ponces tombées durant les deux derniers mois. A travers les laves brûlantes l'audacieux savant réussit à faire l'ascension du plus grand cône d'éruption : il y trouva un cratère de 90 pieds de profondeur et d'environ 100 pieds de circonférence.

Lors de notre visite, le cratère avait totalement disparu. La cime présentait une surface plane; plus la moindre trace du gouffre où la lave bouillonnait quelques mois auparavant. Mais le sol qui brûlait sous nos pieds, les émanations gazeuses qui s'échappaient de toutes parts, nous disaient assez que de grands phénomènes volcaniques s'étaient produits en cet endroit : peut-être le cratère comblé par les laves fumantes ne faisait-il que sommeiller pour se réveiller dans un avenir plus ou moins prochain. Devant la terrible majesté de ce chaos, chacun de nous demeurait dans une contemplation muette et s'absorbait dans ses réflexions.

Le froid nous obligea à quitter la cime au bout d'un quart d'heure. Les pentes de rapilli dont l'ascension avait été si pénible et les terribles champs de lave furent bientôt franchis sans encombre. Dès que nous eûmes gagné nos chevaux, nous galopâmes ventre à terre jusqu'à Galtalœkr, où nous rentrâmes à six heures et demie du soir.

En moins de dix heures nous avions parcouru 15 milles danois (115 kil.), y compris notre marche pédestre à travers les laves. Nos coursiers avaient fait bravement leur devoir, car les Barrington avaient mis seize heures à la même expédition. Il est vrai que, à part des averses continuelles, nous fûmes favorisés par le temps : ni vent contraire ni tempêtes de sable.

En attendant la préparation de notre dîner bien mérité, mes nouveaux amis donnaient libre cours à leurs instincts britanniques en déplorant qu'il n'y eût pas dans les environs un hôtel confortable où nous eussions pu commander du roastbeef et oublier nos fatigues dans un lit moelleux.

Le lendemain, il s'agissait de dompter enfin l'Hékla, qui s'était montré si rebelle lors de ma première tentative. Il fallait, cette fois, vaincre ou mourir. Suivant mes instructions, mon fidèle Jóhannes vint m'éveiller à cinq heures précises. Quand je m'informai du temps, il secoua la tête d'un air découragé. Mais que m'importait! rien n'eût pu m'empêcher de gravir l'Hékla ce jour-là, et mes compagnons anglais se montraient aussi résolus.

L'ascension de l'Hékla se fait à cheval jusqu'aux premières neiges. A sept heures dix minutes, tout le monde fut en selle, et nous partîmes gaiement par une pluie fine, froide et pénétrante, qui semblait devoir durer toute la journée. L'Hékla était absolument invisible sous son triple manteau de brume. Nous étions armés des plus étranges alpenstocks; chacun s'était emparé de ce qu'il avait pu découvrir. L'un portait un manche à balai, un autre le

manche d'une bêche; pour ma part, je n'avais rien trouvé de mieux que l'un des pieux servant d'appui aux tentes; avec cette arme d'un aspect redoutable et mon casque en toile cirée, j'avais un faux air de don Quichotte.

Nous étions en marche depuis cinq minutes, quand il fallut franchir une assez grosse rivière. En voulant gravir la rive opposée qui était accore, mon cheval tomba, et nous prîmes tous deux un bain assez inattendu; je pus me convaincre alors, comme au passage du Markarfljót, de la vérité du proverbe islandais : en été, l'eau ne mouille pas. Avant l'éruption de 1845, les eaux de cette rivière contenaient des milliers de poissons : l'épanchement des laves doit en avoir fait une gigantesque matelote, car depuis lors on n'y a plus pris un seul poisson vivant.

Au delà de la rivière commencent immédiatement les premières pentes. Nous traversons des massifs de bouleaux nains, seule verdure que nous rencontrerons sur les pentes de l'Hékla. Pendant quelque temps, nous suivons un torrent alpestre qui se précipite en cascades au milieu des laves, puis nous traversons un vaste plateau couvert d'une mousse épaisse. Au bout du plateau, nous abordons le courant de lave de 1845; il semble remonter à une époque beaucoup plus reculée, car une vigoureuse végétation de mousse le revêt déjà. Le fleuve de lave a coulé en masse si compacte, qu'il affecte la forme d'un monstrueux serpent; sa surface est très-inégale, couverte de scories et de cendres qui cachent souvent des trous perfides où nos chevaux tombent au risque de se briser les jambes. En maints endroits, la coulée se répand dans les ravins, où elle s'accumule en masses aussi gigantesques que fantastiques.

C'est merveille de voir comme nos vaillants poneys se tirent d'affaire; leur adresse ne le cède en rien à celle des petits chevaux qui me portèrent sur les pentes ardues du pic de Ténériffe. Il est remarquable que les laves de

l'Hékla et celles du volcan des Canaries offrent des caractères identiques, à ce point que, n'était l'aspect bien différent du ciel, je pourrais me croire au *Malpais del Teyde*.

Après deux heures et demie de marche, nous atteignons la région des neiges : il faut mettre pied à terre. Abandonnant les chevaux à la garde des guides de Reykjavik, nous poursuivons l'ascension sous la conduite de Kristófer Jónsson.

Depuis notre départ, la pluie n'a pas cessé un seul instant; nous pataugeons dans une neige à demi fondue, salie par les cendres volcaniques que disperse le vent. Aussi, au bout de cinq minutes, nos épais bas de laine goudronnés sont-ils remplis d'eau. Nous enfonçons presque jusqu'aux genoux dans cette mare boueuse, et, embarrassés comme nous le sommes de nos lourds vêtements, cet exercice n'est rien moins qu'agréable. Heureusement l'inclinaison des pentes est très-modérée : sans le mauvais état de la neige, l'ascension serait d'une grande facilité.

A l'altitude de 3,000 pieds, la pluie fait place à un brouillard d'une telle opacité, que celui qui marche le dernier peut à peine apercevoir le guide. Ce brouillard obstiné nous cache tous les détails de la route; lorsque nous longeons un courant de lave, à peine pouvons-nous en distinguer la forme à vingt pas de distance. C'est au plus si nous remarquons quelques beaux blocs d'obsidienne qui rendent sous le choc un son métallique.

Durant plus de deux heures, les champs de neige succèdent aux champs de neige. Or, s'il n'est rien de si monotone qu'une longue marche sur des pentes glacées, cet exercice est encore plus dénué de charmes lorsque le brouillard cache au pauvre grimpeur le but de ses efforts. De toutes les montagnes que j'ai gravies, aucune n'est d'une montée aussi fastidieuse que l'Hékla; on n'y rencontre aucune surprise qui fasse diversion au découragement et au dégoût que provoque un travail pénible et fatigant.

La plupart des voyageurs ont exagéré à plaisir le danger de cette expédition. Si madame Ida Pfeiffer a pu dire qu'aucune autre ascension ne lui a paru offrir autant de difficultés, il faut songer que les femmes ne gravissent pas souvent les montagnes; mais que penser de ces quatre Américains qui, se trouvant en 1874 au pied de l'Hékla, n'osèrent lui donner l'assaut à cause des obstacles réels et imaginaires dont on les effraya : sentiers ardus et raboteux, torrents rageurs, abîmes de neiges, fondrières perfides, puis aussi le mauvais vouloir des guides, causé par des craintes superstitieuses! Parmi ces voyageurs se trouvait cependant un homme d'un courage éprouvé, le docteur Hayes, le célèbre explorateur du pôle nord. Enfin, à en croire le récit fantaisiste de certain voyageur français qui gravit l'Hékla en 1866, cette expédition demanderait deux jours entiers!

La seule difficulté réelle de l'entreprise, c'est le mauvais temps presque continuel dans le voisinage de la cime. Pour atteindre le point culminant, il faut franchir une longue arête en dos d'âne qui rappelle le pont de Mahomet du pic de Néthou. Au moment d'aborder cette arête, il règnait une brume d'une telle intensité, que l'on pouvait à peine apercevoir les précipices qui s'ouvraient à gauche. Nous trouvâmes sur ces hauteurs le climat des régions hyperboréennes; le vent du nord soufflait avec une si grande violence, qu'en maints endroits nous dûmes ramper sur les pieds et les mains pour ne pas être précipités dans les abîmes. Nos bâtons ne nous étaient d'aucune utilité, car le vent les refoulait devant lui au moment où nous pensions les piquer dans la neige. L'âpreté du froid nous obligeait à nous frictionner constamment le nez et les oreilles, qui menaçaient de geler. Les lunettes de verre fumé que je porte toujours sur la montagne se couvrirent d'une couche de glace; il fallut les remettre dans leur étui. Pour avoir ôté une de mes moufles

pendant cette opération, je faillis avoir la main gelée. La neige et le grésil nous cinglaient le visage comme des lanières.

Ce fut par une affreuse tempête de neige que nous atteignîmes la cime. Il était à peine midi; il n'y avait pas cinq heures que nous étions en marche. Le vent faisait rage, et c'est au plus si nous pûmes écrire nos noms sur un chiffon de papier que nous enfermâmes dans une bouteille enterrée sous un cairn.

L'exploration des cratères est le principal but de l'ascension du mont Hékla; malheureusement nous les trouvâmes ensevelis sous une telle accumulation de neige, que nous ne pûmes nous rendre compte ni de leur forme, ni de leur position, ni même de leur nombre. J'aime mieux faire cet aveu que d'augmenter, par des fictions mensongères, l'effroyable confusion que j'ai trouvée dans les descriptions de mes devanciers. Quand on compare leurs récits, on se demande s'il n'est pas plus facile de dénombrer les étoiles que de compter les prétendus cratères de l'Hékla. Il semble vraiment que tous les voyageurs qui ont atteint la cime du volcan aient été ensorcelés, tant il est difficile de concilier leurs affirmations. Pliny Miles constate avoir vu un cône et trois cratères; Metcafe et Ida Pfeiffer prétendent avoir vu un cratère et trois cônes; d'après Kneeland, il n'y a pas moins de quatre cratères; Chancourtois et Ferri-Pisani en comptent généreusement cinq, tandis que suivant l'opinion de Burton, l'Hékla n'aurait point de véritable cratère terminal. On pourrait bien concilier toutes ces contradictions en supposant que le nombre des cratères a pu varier à différentes époques, mais ce n'est guère probable, puisqu'il n'y a pas eu d'éruption de 1845 à 1878.

Les voyageurs les plus récents ont vu les cratères de l'Hékla à l'état de solfatares; ils ont rapporté que sous l'influence de la température souterraine, la neige fond

au-dessus des solfatares et laisse échapper les vapeurs. Quant à nous, nous n'avons pu découvrir la moindre trace de vapeurs, soit que la neige fût accumulée en trop grande quantité, soit que le foyer d'activité du volcan se soit déplacé depuis l'éruption de 1878, ce qui est plus probable. D'autres, plus favorisés que nous, ont vu le sommet dégagé de neige. Le chimiste anglais Rodwell, qui fit l'ascension le 23 août 1878[1], trouva la cime couverte d'une grande quantité de cendres, de sables et de pierres ponces rouges mélangées de laves offrant tous les degrés de compacité, depuis la lave poreuse jusqu'à l'obsidienne.

Le sombre linceul de brume qui enveloppe presque éternellement la cime de l'Hékla nous déroba complétement la vue du pays environnant. Ceux qui ont eu, comme madame Ida Pfeiffer, le rare bonheur de contempler ce panorama, déclarent que la plume est impuissante à le décrire. On plane comme au-dessus d'un vaste incendie éteint : des torrents de lave couvrent toute la contrée ; c'est une nature pétrifiée, morte et sans mouvement, tout un monde de glaciers, de laves, de neiges, où l'homme n'a jamais pénétré. Le commodore Forbes, en 1859, favorisé par un temps exceptionnellement clair, embrassa une perspective d'une étendue immense ; au nord-ouest il aperçut les geysers, au nord les dômes bleuâtres et étincelants des jökulls glacés, au nord-est le redoutable volcan du Skaptar Jökull et les glaciers inexplorés qui s'étendent au delà ; au sud il vit l'Océan azuré et les îles Westmann à 50 milles de distance ; à l'ouest enfin les noirs rochers de Thingvalla. « Le tout formait, dit-il, un panorama d'un intérêt et d'une beauté incomparables, le plus varié et le plus étendu qu'il y ait au monde. » Le capitaine Burton, en 1872, salua aussi un

[1] La revue anglaise *Nature* du 3 octobre 1878 contient un récit succinct de cette ascension.

brillant soleil au sommet de l'Hékla; mais l'ingrat trouva que la pluie, la neige ou le grésil eussent fait un meilleur cadre au tableau. Il put promener les regards sur les sombres régions qui s'étendent vers le *Sprengisandr*, lugubres déserts de cendres noires, sans eau et sans végétation, dépourvus même de cette lumière propre aux déserts de l'Arabie.

Nous ne pûmes séjourner que cinq minutes sur la cime, car déjà le froid commençait à nous mordre de sa dent d'acier. Au départ, le thermomètre marquait 10° sous zéro [1]. Cette température, supportable par un temps calme, est extrêmement pénible par le vent furieux qui balayait la cime. Nous prîmes une gorgée de wiskey pour nous ranimer, et nous descendîmes presque en courant les pentes neigeuses. En une heure, nous eûmes rejoint nos chevaux. Avant de remonter en selle, nous prîmes quelque nourriture, car le froid et l'exercice nous avaient singulièrement aiguisé l'appétit.

Par une de ces curieuses coïncidences qui se produisent dans les pays les moins parcourus, nous arrivâmes à Galtalœkr à l'heure même où deux Américains y plantaient leur tente : c'étaient les professeurs Watkin et Durgin, de l'État du Michigan. Ils venaient des geysers et se proposaient de gravir l'Hékla le lendemain, bien qu'ils fussent d'un âge assez avancé, comme l'attestaient leurs barbes aussi blanches que les neiges qu'ils allaient affronter. Je les revis plus tard à Reykjavik; leur tentative avait été couronnée d'un plein succès. C'est par eux que nous apprîmes la triste nouvelle de l'assassinat du président Garfield.

Nous rentrâmes à 3 h. 40 m. de l'après-midi sous la

[1] Le même jour, il régnait dans le centre de l'Europe une température de 40°.

tente que nous avions quittée à 7 h. 10 m. du matin; nous n'aurions pas osé espérer vaincre en aussi peu de temps le monarque de l'Islande, dont le nom inspire une sorte de terreur. De toutes les ascensions que j'ai faites, c'est la seule dont je ne sois pas revenu éreinté. Mes compagnons étaient si dispos, qu'ils s'exercèrent le reste de la journée à tirer sur des bouteilles posées à grande distance; leur adresse émerveillait les gens de Galtalœkr. Pendant qu'ils se livraient à ce passe-temps, M. Woolnough était absorbé dans une occupation d'un autre genre; il faisait des efforts frénétiques pour persuader à une aiguille entêtée de passer à travers son mackintosh, que la tempête de l'Hékla avait fendu dans le dos de haut en bas.

Dans la soirée, nous vîmes pour la première fois l'Hékla complétement dégagé de son voile de brume; nous distinguions parfaitement la cime que nous avions atteinte par une tempête de neige, et qui semblait nous narguer du sein de l'auréole de lumière où elle se baignait maintenant[1].

[1] Une vue du mont Hékla accompagne la notice que j'ai publiée sur ce volcan dans l'*Annuaire du club alpin français*, année 1881.

CHAPITRE XIII

HISTOIRE VOLCANIQUE DE L'ISLANDE.

Préjugé sur l'Hékla. — Fjalls et jökulls. — Histoire de l'Hékla. — Les plus hautes montagnes de l'Islande. — Les éruptions du Skaptar Jökull. — Le Katlugia et ses éruptions d'eau bouillante. — Les jökulls et leur formation. — Leur influence sur le climat. — Les deux chaînes de jökulls. — Les explorations de Watts. — Le Vatna Jökull. — L'Askja et l'éruption de 1875. — Énormité des dépôts de lave. — Formation de l'Islande. — Les deux lignes d'activité volcanique. — Tableau des éruptions volcaniques de l'Islande. — Grand nombre de volcans éteints. — Action destructive des volcans.

L'Hékla fut gravi pour la première fois en 1772 par le Suédois Uno Von Troil. La superstition populaire, au dire de ce voyageur, avait sauvegardé jusque-là sa virginité. Il a été souvent gravi depuis, même par des femmes Madame Pfeiffer en fit l'ascension en 1845, et l'on nous rapporté que cet exploit a été renouvelé en 1872 par trois jeunes Ecossaises.

Contrairement au préjugé généralement répandu, l'Hékla n'est ni le plus haut ni le plus remarquable volcan de l'Islande. Les Islandais ont deux noms différents pour désigner leurs montagnes : celles qui portent des glaciers s'appellent *jökulls*, celles qui n'en ont point s'appellent *fjalls*. Or la plupart des volcans de cette terre de glaceson

des jökulls, tandis que l'Hékla n'est qu'un fjall; il n'a pas l'honneur d'alimenter des glaciers. Et cependant, son nom est connu au loin, et l'imagination populaire en a toujours fait, avec le Vésuve et l'Etna, un des trois principaux volcans de l'Europe. C'est qu'il en est de la célébrité des volcans comme de celle des hommes : on n'en parle point s'ils vivent obscurs et retirés, et s'ils dédaignent la publicité. Beaucoup de volcans de l'Islande sont inconnus parce qu'ils sont situés dans des régions désertes ou complétement inaccessibles ; il en est qui n'ont jamais été explorés, et dont on ne connaît pas même au juste l'emplacement. L'Hékla doit sa réputation à la facilité de son abord, à sa situation au milieu d'une des régions les plus habitées de l'île, et surtout à ses fréquentes éruptions.

L'Etna du Nord semble avoir sommeillé pendant les premiers siècles de la colonisation de l'Islande. En 1114, le célèbre historien islandais Saemund le réveilla, s'il faut l'en croire, en y jetant une cassette. Depuis cette époque, il a eu vingt éruptions, séparées par des intervalles variant entre six et quatre-vingts ans. L'une des plus violentes fut celle de 1766. Après un hiver d'une douceur exceptionnelle, la montagne se mit à lancer dès le mois d'avril du sable, des pierres et des ponces. Quelques-uns de ces projectiles, qui n'avaient pas moins de six pieds de circonférence, allèrent tomber à quinze milles de distance. Le vent soufflait nord-ouest, et à cent milles à la ronde la contrée fut couverte d'une couche de sable de quatre pouces d'épaisseur ; il faisait nuit en plein jour. Vers midi, le vent sauta au sud-est et chassa les sables vers le désert central ; grâce à cette circonstance, les pâturages de la partie occidentale de l'île ne furent pas entièrement détruits. Au bout de cinq jours, le volcan commença à vomir des torrents de lave qui se répandirent jusqu'à cinq milles dans la direction du sud-ouest ; pendant trois mois, il continua à lancer

de l'eau, du sable et des pierres avec de bruyantes détonations. A dix kilomètres de distance, la fertile plaine qui s'étend au pied de l'Hékla fut ensevelie sous un déluge de laves et de cendres. Les torrents de feu ne s'épanchèrent pas seulement du sein de la montagne, mais encore d'une infinité de crevasses qui s'ouvrirent dans la plaine.

L'éruption qui eut lieu en 1845, peu de temps après l'exploration de madame Ida Pfeiffer, fut également précédée d'un hiver remarquablement doux; peut-être faut-il attribuer ce phénomène à l'intensité de l'action des feux souterrains. Le 2 septembre, le ciel fut complétement obscurci par une pluie de pierres, de cendres, de sables, et le bruit de sourdes détonations se propagea à une distance énorme. A Reykjavik, on entendait comme le bruit d'une lointaine bataille; l'air était imprégné d'une odeur semblable à celle qui se dégage d'un canon qu'on vient de décharger. Le vent transporta les cendres jusqu'aux îles Orcades, à plus de mille kilomètres. L'éruption dura sept mois. Les poissons périrent dans les rivières, dont les eaux acquirent une température très-élevée. Les plaines se soulevaient en collines par l'effet du mouvement des laves souterraines; les grondements du sol étaient effroyables là où se produisaient ces soulèvements. De nombreux naufrages eurent lieu sur les côtes, car la mer elle-même semblait subir l'influence de la convulsion.

Les gens du pays qui ont vu cet immense désastre ont tous quelque histoire terrifiante à raconter. L'un deux m'a montré un amas de lave recouvrant la maison où il vit le jour; sa mère, à l'approche du torrent de feu, avait dû prendre la fuite, l'emportant dans ses bras; un autre m'a raconté que son père fut tué, à plusieurs lieues de distance, par une bombe volcanique. A ces récits se mêlent, comme toujours, des fables absurdes qui se sont glissées dans maintes relations de voyage. Certains auteurs ont

rapporté que les explosions projetèrent dans les airs la cime du volcan, dont la hauteur se trouva diminuée de 500 pieds; or, on ne saurait concilier ce fait avec l'aspect des lieux; le cratère de 1845, en effet, s'est ouvert sur les flancs de la montagne, bien au-dessous du sommet : c'est un cratère latéral, et non un cratère terminal.

L'éruption de 1878 que j'ai relatée n'a pas eu d'aussi fatales conséquences; les coulées de lave se sont répandues sur une contrée inhabitée située au nord-est de l'Hékla. Les bouches adventives qui se formèrent à cette époque au pied de la montagne sont situées sur l'axe des cratères du sommet. La géologie constate que l'Hékla fait partie de cette chaîne de volcans disposés le long d'une même ligne sur toute l'étendue de laquelle s'ouvrent les bouches ignivomes : cette ligne, dont la Terre de glace serait le foyer septentrional, s'étendrait depuis l'île Jean Mayen jusqu'à l'île Tristan d'Acunha, en passant par l'Islande, les îles Féroë, les îles occidentales de l'Écosse, la Grande-Bretagne, les Açores, Madère, les îles Canaries, les îles du Cap Vert, l'Ascension et Sainte-Hélène. La gigantesque fissure de la croûte terrestre conserverait donc une direction à peu près méridionale sur une étendue de 120 degrés.

Le mont Hékla, que j'ai pu gravir en huit heures et demie, n'est qu'un pygmée auprès du pic de Ténériffe, dont l'ascension m'a demandé trent-quatre heures. Même en Islande, d'autres montagnes le dépassent de beaucoup en hauteur; les plus hautes sont : l'*Oraefa Jökull,* gravi par Povelsen en 1794 (altitude : 6241 pieds danois); le *Snaefells Jökull* (5808 pieds), l'*Eyafjalla Jökull* (5432 pieds) et le *Herdubreid* (5290 pieds). Ces trois dernières montagnes n'ont jamais été gravies. L'altitude de l'Hékla n'a pas encore été déterminée exactement. Stanley ne lui donne que 4300 pieds anglais; Banks, en 1770, l'évalua au

moyen de mesures barométriques à 5000 pieds anglais. La carte de Gunnlaugsen donne 4961 pieds danois (1557 mètres).

L'Hékla jouit donc d'une réputation quelque peu usurpée, et bien que je ne lui garde point rancune, j'achèverai de le discréditer : il y a en Islande des volcans infiniment plus redoutables. La plus terrible éruption qui ait jamais désolé l'île est celle du *Skaptar Jökull,* situé à 135 kilomètres à l'est de l'Hékla. Elle s'annonça au milieu du mois de juin 1783 par d'épouvantables tremblements de terre, éclata avec une fureur indescriptible, dessécha les rivières et combla leur lit. Semblable à un fleuve immense coulant vers la mer, le courant de lave avait 200 pieds de largeur et en maints endroits 600 pieds de profondeur. Tout le pays environnant fut la proie du feu; les anciennes laves furent refondues, et de toutes parts se formèrent des cavernes souterraines. L'effervescence dura plus de huit mois, et la lave mit deux ans à refroidir. A quarante lieues à la ronde les pâturages furent détruits par les ponces, les laves et les cendres. L'air était infecté de vapeurs pernicieuses, le ciel obscurci par des nuées de cendres. Suivant les calculs les plus modérés, 14,000 créatures humaines, et environ 150,000 têtes de bétail, périrent dans cette effroyable catastrophe. On estime que la masse des matières rejetées par le volcan est égale au double du volume de l'Hékla; suivant Bischoff, elle dépasse le volume du mont Blanc et peut être comparée aux plus grandes masses connues d'anciennes roches ignées.

Un des plus curieux volcans de la Terre de glace est le *Katlugiá,* qui a la spécialité des éruptions aqueuses, et qui a plus d'une fois déversé sur la contrée environnante un déluge d'eau bouillante. Cette eau provient de la soudaine fusion par la chaleur souterraine des neiges et des glaces accumulées sur le volcan, et aussi, selon toute probabilité,

de quelque grand réservoir souterrain ; sinon l'on ne pourrait s'expliquer que d'autres volcans en Islande aient offert le même phénomène à différentes époques, bien qu'ils n'eussent point une couronne de glace comme le Katlugiá. Ce geyser gigantesque a eu, depuis l'époque de l'occupation, neuf éruptions d'eau chaude. La plus terrible coïncida avec le tremblement de terre de Lisbonne en 1755 : elle inonda une superficie d'environ 300 milles carrés ; hommes et animaux, églises et maisons, champs et rochers, tout fut balayé et englouti dans la mer par l'effroyable déluge thermal. Par une de ces anomalies qu'on ne voit qu'en Islande, d'énormes glaçons nageaient à la surface des eaux chaudes ; l'air était infecté par une fumée suffocante ; des nuages de cendres obscurcissaient la contrée, et le flot ne laissa derrière lui qu'un désert de débris volcaniques. Les habitants qui survécurent se trouvèrent absolument ruinés, car la terre elle-même avait disparu !

La dernière éruption du Katlugiá a eu lieu en 1860 : un témoin oculaire l'a décrite dans l'*Islendigur,* journal de Reykjavik. Elle s'annonça le 8 mai au matin par les tremblements de terre accoutumés ; dans la matinée, l'eau commença à jaillir du volcan. Le 9, la montagne s'enveloppa de fumée et vomit des cendres ; le 10, elle projeta des ponces jusqu'à la mer ; le 11, l'inondation augmenta, le feu fut visible la nuit, les pluies de cendres continuèrent, et les trois jours suivants il gela toutes les nuits. De telles quantités de sable furent chassées dans la mer, qu'elles formèrent des bancs de quinze brasses d'épaisseur ; d'immenses masses de glace portées par le flot allèrent échouer dans la mer. La neige fut complétement fondue, et pendant quelque temps la montagne parut noire. Depuis lors, le Katlugiá est rentré daus le repos et a repris sa carapace de glace.

Les phénomènes volcaniques de l'Islande ne bornent

point leur champ d'activité au territoire de l'île, mais s'étendent aux régions circonvoisines de l'Océan. Les îles Westmann, qui ne sont que le prolongement de la chaîne des jökulls, sont pour ainsi dire entièrement constituées de lave, de même que le cap Reykjaness et les îles adjacentes. Maintes parties des côtes ont souvent éprouvé de grandes modifications, et en 1783, pendant la fameuse éruption du Skaptar Jökull, on a vu surgir du sein de l'Océan une île qui disparut l'année suivante à la suite d'un tremblement de terre. De violentes tempêtes accompagnent généralement les commotions volcaniques.

Si l'on jette les yeux sur la carte de la grande île du Nord, on y voit de tous côtés des jökulls, spécialement dans la région sud orientale. Ces jökulls jouent, dans la géographie physique du pays, un rôle non moins important que les volcans, bien que la plupart des voyageurs y aient fait peu d'attention. L'Islande n'est généralement connue que par ses geysers, qui n'offrent cependant qu'une importance secondaire, si on les compare aux phénomènes bien autrement redoutables des volcans et des jökulls.

Les montagnes de l'Islande ont presque toujours des contours arrondis; leurs roches trachytiques ont été polies et érodées pendant la période glaciaire; voilà pourquoi elles sont généralement d'une élévation peu considérable. Ces formes arrondies, ces vastes surfaces se prêtent admirablement aux grandes accumulations de neiges et à la condensation des brouillards; la chaleur solaire et la regélation transforment la neige en glace, et le *fjall* devient *jökull*. Ainsi naissent ces mers de glace qui alimentent les innombrables rivières, et dont les masses toujours grandissantes menacent d'ensevelir l'Islande entière sous un vaste linceul, si quelque grand changement géologique n'en vient enrayer les progrès. Beaucoup de ces jökulls sont des volcans qui sommeillent et qui retrouveront

quelque jour leur activité; alors les glaces se fondront et engloutiront les plaines voisines sous un déluge d'eau chaude, de pierres et de boue. Ou bien, les glaces transportées en masse iront se ressouder plus loin pour former un nouveau jökull. L'histoire de l'Islande offre des exemples de semblables catastrophes; une de ces mers de glace, le Breidamark, qui occupe une superficie de 800 kilomètres carrés, recouvre une plaine qui était au quatorzième siècle une des plus fertiles et des plus habitées du pays.

On comprend l'influence que doivent exercer ces immenses surfaces glacées sur le climat de l'île. A la suite des hivers froids et humides, leur étendue augmente fatalement, et l'atmosphère se refroidit à tel point, que l'année se passe sans que viennent les chaleurs de l'été qui doivent assurer du fourrage aux bestiaux.

Les jökulls forment deux chaînes à peu près parallèles, se dirigeant du sud-ouest au nord-est et séparées par une large et profonde vallée; l'une court non loin de la côte méridionale : lorsqu'on aborde l'Islande par le sud, on aperçoit de la mer ses cimes les plus élevées, qui atteignent 2,000 mètres d'altitude; l'autre, moins connue, se développe vers le nord-ouest, et son altitude moyenne dépasse à peine 1,500 mètres. Le mont Hékla n'appartient ni à l'une ni à l'autre chaîne; il surgit du milieu de la vallée intermédiaire, et forme un magnifique observatoire du haut duquel on peut contempler, par un temps clair, les deux systèmes de soulèvements.

Il serait très-intéressant de comparer les glaciers de l'Islande avec ceux de la Suisse, et de rechercher s'ils confirment les théories de Forbes et de Tyndall. Le seul qui ait jeté quelque jour sur les mystérieux jökulls, est un jeune étudiant en droit du nom de William Lord Watts, qui s'est acquis récemment en Angleterre une grande célébrité par un des plus courageux exploits qui aient jamais

illustré l'histoire des explorations. Il a osé le premier aborder la région complétement inconnue du *Vatna Jökull*. Doué d'une solide constitution, d'une force athlétique, d'une indomptable ténacité, jointes à l'intrépidité de la première jeunesse, il possédait toutes les qualités nécessaires pour mener son entreprise à bonne fin; il sut vaincre les préjugés et les superstitions de cinq indigènes et réussit à traverser le jökull; pendant douze jours il partagea avec eux des fatigues et des privations inouïes, au milieu des neiges, des glaces et des brouillards, et ne quitta le jökull que pour entrer dans un affreux désert de cendres et de laves, dont la traversée lui demanda quatre nouvelles journées de marche. Le récit de son odyssée a été publié à Londres en 1876.

Watts dépeint le Vatna Jökull comme une vaste accumulation de glaces, de neiges et de volcans, qui recouvre une superficie de plus de 3,000 milles carrés. Il est entouré presque de tous côtés d'un désert formé par les déjections stérilisantes des volcans, et par l'action érosive des torrents issus des neiges du jökull. Le Vatna et les régions voisines constituent la portion la plus élevée, et peut-être aussi la plus ancienne de l'Islande, car les laves vomies par les cratères du jökull offrent un aspect de ruine et de vétusté qu'on chercherait vainement dans les autres parties du pays; de plus, le Vatna se termine au sud par des rochers qui furent baignés par les mers préhistoriques, alors que bien d'autres parties de l'île devaient nécessairement se trouver sous les eaux, à moins que de grandes dépressions ne se soient produites depuis que les eaux qui baignaient les extrémités du Vatna ont reculé jusqu'à leur limite actuelle. Le Vatna Jökull forme le système montagneux le plus important de l'Islande; sa nappe neigeuse dépasse de beaucoup en superficie tous les autres glaciers de l'île réunis. Environ la moitié des rivières proviennent

directement ou indirectement du Vatna, soit qu'elles s'échappent en torrents de l'extrémité de ses glaciers, soit que, après avoir filtré sur de longs parcours à travers le sol criblé de cavernes, elles viennent sourdre au fond des vallées.

Le désert de l'Odádahraun, qui s'étend au nord du Vatna Jökull, et qui est resté si longtemps une *terra incognita*, commence à être mieux connu depuis que M. Watts y a découvert un foyer intense d'activité volcanique. Au cœur de ce désert, à peu près à égale distance des côtes septentrionale, méridionale et orientale, au milieu du groupe montagneux du Dyngjufjöll, surgit un volcan de prodigieuses dimensions, le plus grand de l'Islande. Il a nom l'Askja. Ce volcan était inconnu, même des Islandais, avant 1875 ! M. W. G. Lock, qui l'a exploré à deux reprises, en 1878 et en 1880, estime que son cratère a une superficie de vingt-trois milles carrés ! La seule inspection des lieux montre que ce volcan a dû avoir de fréquentes éruptions depuis la colonisation de l'île ; mais son isolement au milieu d'un redoutable désert inhabité l'avait préservé de la curiosité des hommes, et la convulsion de 1875 est la première qui ait attiré sur lui l'attention. Les éruptions antérieures n'ont pu cependant passer inaperçues des insulaires qui habitent les districts voisins du désert ; mais ils les attribuaient aux volcans situés dans les régions inaccessibles du Vatna Jökull.

Au dire de M. Lock [1], le phénomène de 1875 fut d'une nature tout à fait extraordinaire. Il s'annonça le 4 janvier par une terrible explosion qui se manifesta dans le sein du volcan. On peut juger de la violence de cette explosion par ses effets : dans le massif de l'Askja, une immense plaine de

[1] *Askja, Iceland's largest volcano*, by F. G. Lock, F. R. G. S. Londres, 1881.

lave refroidie de cinq milles de circuit et d'une énorme épaisseur se rompit et fut engloutie comme une seule masse dans un abîme de plus de 700 pieds de profondeur qui s'ouvrit sous elle dans les entrailles de la montagne! La commotion causa un effroyable tremblement de terre qui fut ressenti dans l'île entière, et d'immenses crevasses, de dix à vingt milles de longueur, s'ouvrirent dans le nord-est de la contrée. De grands désordres se manifestèrent à une distance considérable du volcan dans la région déserte du Myvatns Oraefi; là, pendant quatre mois consécutifs, des torrents de lave fondue jaillirent presque sans interruption du sein de la plus grande crevasse. Cette crevasse prend naissance en un point situé à trente milles de l'affaissement qui se produisit dans l'Askja, et s'étend sur un parcours de plus de vingt milles dans une direction nord-nord-est. Il résulte à l'évidence, au dire de M. Lock, de la nature des éruptions qui eurent lieu sur les deux points, que ces torrents de lave fondue vinrent de l'Askja par un canal souterrain; l'Askja, en effet, projeta de prodigieuses quantités de pierres ponces et de cendres volcaniques, mais ne déversa point de laves. M. Johnstrup évalue à plus de 3,000 milles carrés l'étendue du pays que recouvrit une couche de ponces et de cendres de plusieurs pieds d'épaisseur. Heureusement, il soufflait un fort vent d'ouest, et ce furent principalement les régions désertes et inhabitées situées à l'est du volcan qui furent envahies par les débris volcaniques. Les pâturages des fermes situées à l'est de la rivière Jökulsá furent tous détruits.

Les journaux de l'époque annoncèrent que des cendres volcaniques s'étaient dispersées sur la péninsule scandinave, apportées sans doute de l'Islande. L'éruption fut comme d'habitude attribuée à l'Hékla. Le capitaine Burton, qui visita l'Islande en 1875, se trouva à deux journées de marche de l'Askja et à quatre heures de marche du

siége des phénomènes volcaniques du Myvatns Oraefi : chose étrange, le célèbre explorateur de l'Afrique tourna le dos à l'Askja. Et l'on n'aurait peut-être jamais rien su au sujet de ce volcan, si l'intrépide Watts n'avait réussi, au mois de juin de la même année, à traverser le Vatna Jökull. Du haut de ces solitudes glacées, il aperçut vers le nord un nuage de fumée en forme de champignon [1], qui s'élevait au-dessus d'une grande montagne située dans le désert de lave ; et bien qu'il eût, dans sa rude traversée du Vatna, lutté pendant plusieurs jours contre une tempête de neige, il résolut de s'aventurer dans la région inconnue de l'Odádahraun et sut se frayer un chemin jusqu'à l'Askja. A lui revient l'honneur d'avoir fait connaître le plus grand volcan de l'Islande.

L'année suivante, le gouvernement danois envoya sur les lieux une expédition scientifique composée de M. Fr. Johnstrup, professeur de minéralogie à l'Université de Copenhague, et de M. le lieutenant de marine Caroc. Ce dernier parvint à dresser une carte du cratère de l'Askja, au milieu d'une tempête de neige qui dura trente-six heures.

Le vaste cratère de l'Askja est, suivant M. Lock, de forme presque circulaire, mesure dix-sept milles de circonférence, et est entouré d'une muraille dentelée qui s'élève à une altitude de 800 à 1,500 pieds au-dessus de la surface de la lave de l'intérieur du cratère. Cette périphérie montagneuse atteint sa plus grande hauteur au sud et au nord ; sa moindre altitude est au nord-est, où, sur un parcours de plus d'un mille, elle ne s'élève pas à plus de 800 pieds au-dessus du fond du cratère. Trois au moins de ses cavités les plus élevées contiennent de véritables gla-

[1] Pline le Jeune, en parlant du Vésuve, compare le même phénomène à un immense pin dont la cime déploierait de larges branches ombreuses.

ciers, et ses pics sont recouverts de neige pendant dix mois de l'année. A l'est du point le plus bas de la muraille s'ouvre une brèche au niveau de la surface de la lave du cratère; par cette brèche la lave a fait irruption sur la pente extérieure et s'est répandue sur l'Odádahraun. Du sein de l'immense enceinte surgit un cône qui forme lui-même un cratère; sa hauteur est de 200 pieds au-dessus de la lave de l'Askja, et de 3,800 pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est du haut de ce cône qu'on peut le mieux se faire une idée de la terrible explosion qui causa le tremblement de terre du 4 janvier 1875; on y domine un véritable chaos de gigantesques masses rocheuses qui furent alors brisées et soulevées.

Le dernier voyageur qui soit revenu de l'Askja est M. Delmar Morgan; accompagné du guide islandais Jón de Vidrkaer, il visita le volcan au mois d'août 1881. Sa relation forme un des plus intéressants chapitres du livre publié récemment à Londres par son compagnon de voyage M. Coles, qui ne voulut point partager les périls et les fatigues de l'excursion à l'Askja.

Suivant l'opinion des rares voyageurs qui ont exploré l'Askja, ce cratère de prodigieuses dimensions constitue le principal foyer de l'activité volcanique de l'Islande, et a joué un rôle important dans la constitution de l'île. Il est extrêmement probable que beaucoup d'éruptions que les annales de l'Islande attribuent à d'autres volcans doivent être mises au compte de l'Askja, car le seul aspect de son cratère montre qu'il a dû être souvent en travail même dans les temps historiques. Les flammes qu'on a vu s'élever parfois du sein du désert marquaient, sans nul doute, la place où des torrents de lave s'échappaient des canaux souterrains communiquant avec le cratère de l'Askja. L'Odádahraun, qui n'est qu'un immense désert de lave, a vraisemblablement été ainsi formé.

Il serait très-intéressant de calculer ce que les différentes éruptions volcaniques ont déposé de roches ignées en fusion à la surface du territoire de l'Islande. On arriverait à des chiffres fabuleux. L'énormité des champs de lave, aussi bien que des glaciers, est complétement disproportionnée avec l'étendue de l'île. L'Odádahraun seul forme une croûte de lave recouvrant des milliers de kilomètres carrés, et il faut, pour le traverser, plusieurs journées de marche. Les rivières, les cascades courent presque toutes sur des lits de lave. C'est un spectacle très-fréquent en Islande que de voir une rivière disparaître dans les entrailles de la terre et reparaître quelques lieues plus loin après une longue promenade souterraine.

De toutes les contrées situées dans notre hémisphère, nulle n'offre une formation comparable à celle de l'Islande. C'est du sein d'un Océan d'une incalculable profondeur que les forces plutoniennes ont soulevé le noyau de l'île. Les roches basaltiques et les tufs siliceux dont elle est principalement constituée se sont formés sous la mer. Les basaltes, qui surgirent les premières, probablement vers la fin de l'époque tertiaire, servent de base à l'édifice ; les tufs siliceux apparurent à l'époque suivante, pendant la période glaciaire ; puis les laves inondèrent les trachytes, qui suivent la direction des lignes d'activité volcanique, où des milliers de cratères ont dû travailler pendant une période dont il serait impossible de préciser les limites.

Suivant le géologue islandais Thorwaldr Thoroddsen [1], la structure de l'île montre qu'elle est traversée par deux axes volcaniques qui sont encore en pleine activité. Ils se manifestent non-seulement par la direction des cratères ou

[1] M. Thorwaldr Thoroddsen, professeur à l'École supérieure de Reykjavik, prépare un ouvrage important sur l'histoire des éruptions volcaniques et des tremblements de terre en Islande.

par les crevasses et les déchirures volcaniques, mais aussi par la relation intime qu'elles offrent avec la formation générale du pays. De ces deux lignes, l'une se dirige du sud-ouest au nord-est, et est représentée par les pics de Reykjanes, l'Hékla et plusieurs autres volcans de la région méridionale. L'autre se dirige du sud au nord : c'est celle des cratères volcaniques qui entourent le Vatna Jökull et le Myvatn. Sur ces mêmes lignes sont situés les sources chaudes et les solfatares, et les tremblements de terre suivent leur direction.

L'Islande est remarquable entre toutes les contrées volcaniques non-seulement par la multitude de ses volcans en activité, mais aussi par la violence des éruptions qui s'y produisent périodiquement. Et cependant les volcans de la Terre de glace sont encore très-mal connus, et il n'en est guère que deux ou trois qui aient fait l'objet d'un examen scientifique. On trouve dans les traités de géographie et de géologie les erreurs les plus grossières sur ce sujet, et il règne une incroyable confusion sur les noms des volcans et les dates de leurs éruptions; on donne souvent le titre de volcan à des montagnes qui n'ont jamais présenté le moindre symptôme d'éruption. Ce serait pourtant une étude digne de tenter un géologue compétent que celle des relations qui semblent exister entre le système volcanique de la Terre de glace et le nôtre. C'est en effet un fait bien connu que les grands tremblements de terre et les phénomènes volcaniques qui se produisent sur notre continent sont généralement précédés ou suivis de grandes éruptions en Islande.

En fouillant les livres et les manuscrits islandais, M. Thoroddsen est parvenu à dresser un tableau aussi exact que possible des éruptions volcaniques qui ont eu lieu en Islande depuis les temps historiques. Ce tableau, ci-annexé, donne mieux que la description une idée de l'histoire volcanique

de l'Islande. Les volcans y sont rangés suivant leur situation respective. La colonne consacrée à l'Hékla est tellement noire qu'il n'y reste guère de vides; au contraire, celle consacrée au massif du Dyngjufjöll, dont fait partie l'Askja, est presque blanche : aucune éruption antérieure à celle de 1875 n'y est mentionnée. L'avenir démontrera peut-être que ce n'est point l'Hékla, mais l'Askja, qui doit être placé au premier rang pour le nombre et la violence de ses éruptions.

Outre les volcans qui ont été vus en éruption depuis dix siècles que l'Islande est peuplée, que de volcans éteints! Leur nombre est prodigieux; certaines portions de l'île, telles que la région du Myvatn, sont tellement criblées de cratères préhistoriques, qu'elles rappellent sur la carte l'aspect de la surface de la lune. Combien de ces cratères ne sont éteints qu'en apparence et sont appelés à sortir un jour de leur sommeil! Suivant l'expression de Watts, « les volcans de l'Islande appartiennent à la classe des paroxysmaux, les plus dangereux et les plus perfides de toute la famille. Par leurs longues périodes de tranquillité, ils entretiennent les populations dans une fausse sécurité, jusqu'à ce qu'ils signalent enfin leur terrible voisinage par une explosion soudaine qui anéantit les existences humaines et les propriétés. »

Qu'un peuple ait pu traverser plusieurs siècles sur une terre perdue au milieu de l'Océan, et que ce peuple ait conservé après tous ses malheurs un ardent amour de la patrie, c'est là un des plus touchants spectacles que présente l'histoire.

On ne peut nier que les pâturages, qui sont une question de vie ou de mort pour les habitants, ne soient beaucoup moins étendus aujourd'hui qu'ils ne l'étaient au temps de la colonisation du pays. L'action combinée des volcans et des glaciers en a détruit d'immenses étendues, et l'on ne

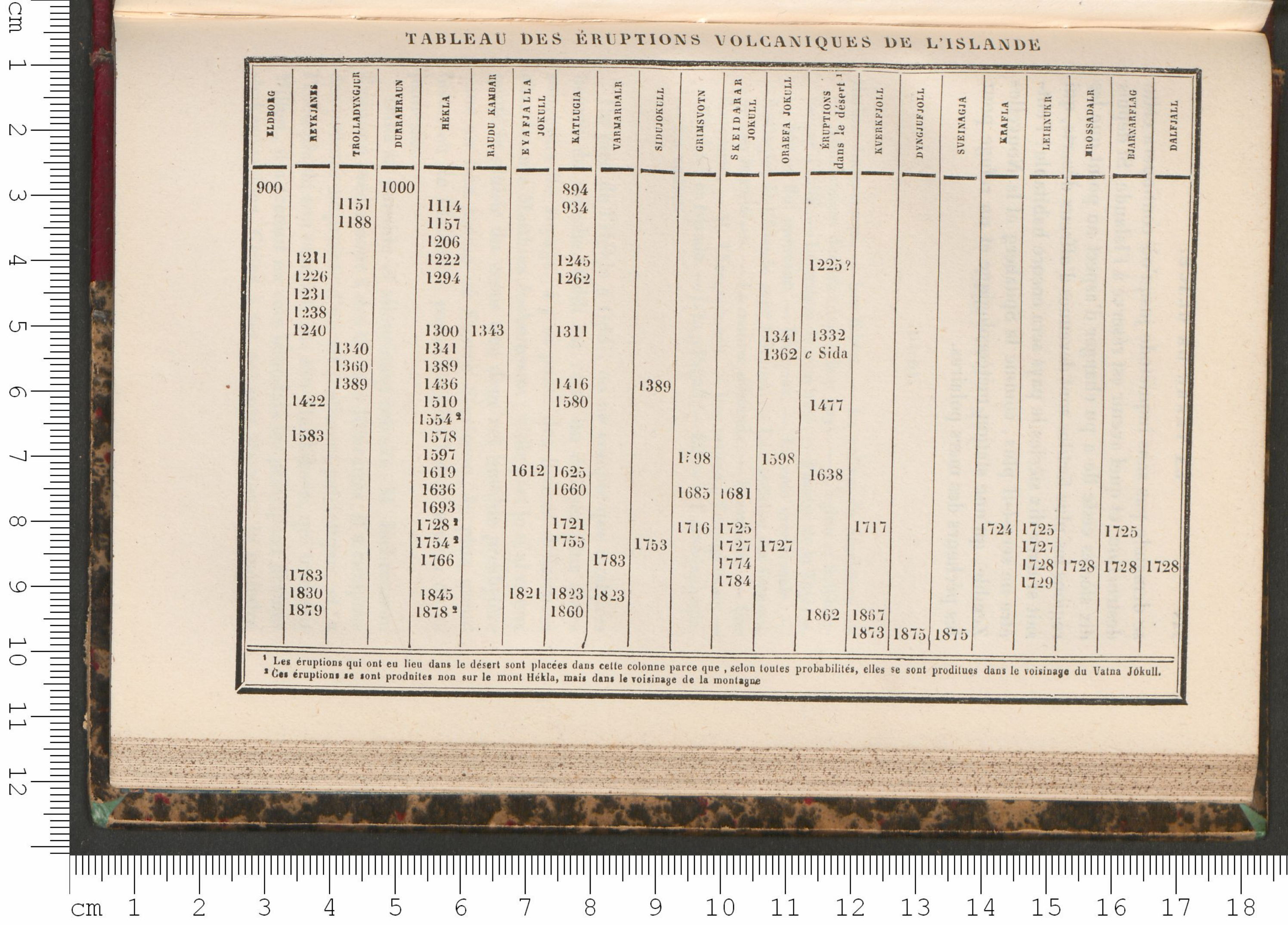


TABLEAU DES ÉRUPTIONS VOLCANIQUES DE L'ISLANDE

ELDBORG	REYKJANES	TROLLADYNGJUR	DURRAHRAUN	HÉKLA	RAUDU KAMBAR	EYAFJALLA JOKULL	KATLUGIA	VARMARDALR	SIDUJOKULL	GRIMSVOTN	SKEIDARAR JOKULL	ORAEFA JOKULL	ÉRUPTIONS dans le désert [1]	KVERKFJOLL	DYNGJUFJOLL	SVEINAGJA	KRAFLA	LEIHNUKR	HROSSADALR	BJARNARFLAG	DALFJALL
900			1000				894														
		1151		1114			934														
		1188		1157																	
				1206																	
	1211			1222			1245						1225?								
	1226			1294			1262														
	1231																				
	1238																				
	1240			1300	1343		1311					1341	1332								
		1340		1341								1362	*c* Sida								
		1360		1389																	
		1389		1436			1416		1389												
	1422			1510			1580						1477								
				1554 [2]																	
	1583			1578																	
				1597						1598		1598									
				1619		1612	1625						1638								
				1636			1660			1685	1681										
				1693																	
				1728 [2]			1721			1716	1725			1717			1724	1725		1725	
				1754 [2]			1755		1753		1727	1727						1727			
				1766				1783			1774							1728	1728	1728	1728
	1783										1784							1729			
	1830			1845		1821	1823	1823													
	1879			1878 [2]			1860						1862	1867							
														1873	1875	1875					

[1] Les éruptions qui ont eu lieu dans le désert sont placées dans cette colonne parce que, selon toutes probabilités, elles se sont produites dans le voisinage du Vatna Jókull.
[2] Ces éruptions se sont prodnites non sur le mont Hékla, mais dans le voisinage de la montagne

se demande pas sans inquiétude jusqu'où continuera cette destruction, et quel avenir est réservé à l'Islande. Si depuis dix siècles cette île a pu changer d'aspect au point que les régions les plus fertiles sont devenues d'affreux déserts, qui sait si dans dix siècles le pays sera encore habitable! Peut-être ne sera-t-il plus, comme le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble, qu'une station météorologique et un refuge pour les pêcheurs des mers polaires.

CHAPITRE XIV

ODDI.

Mathias Jochumsson. — Les Eddas. — La colline de Sturleson. — — Attachement des Islandais à leur pays. — L'église et la bibliothèque d'Oddi. — La maison de mon hôte. — Passage de la Thjorsá. — Sur un îlot mouvant. — Phoques. — La côte méridionale. — Analogies de l'Islande avec l'Orient. — La condition des femmes. — Les Islandaises. — La mousse d'Islande. — Eyrarbakki. — Une factorerie. — M. Thorgrimsson. — Une maison à l'européenne. — Offenbach en Islande. — L'Ingolfsfjall. — Effets de l'ichthyophagie. — Un voilier.

Du pied de l'Hékla à Oddi, on ne compte que quelques heures de marche. Oddi est resté un de mes plus chers souvenirs de voyage. J'y ai passé des heures délicieuses chez le curé Matthias Jochumsson : nulle part je n'ai mieux goûté le plaisir du repos que dans cet humble presbytère situé au lieu même où Snorre Sturleson, le plus grand historien de l'Islande, passa les plus belles années de sa jeunesse.

Dans sa paisible et silencieuse retraite, M. Jochumsson s'adonne avec amour à des travaux littéraires. Il a composé des poëmes empreints d'un vif sentiment patriotique, et, à l'exemple de son compatriote Jón Thorlakson, qui traduisit Milton, il a traduit en vers islandais les principaux drames shakespeariens. Grâce à ses patients travaux, le moindre

böndi peut lire *Macbeth, Hamlet* et *Othello* dans l'admirable langue des Eddas.

Les Eddas ! Ce nom vient sur les lèvres quand on parle d'Oddi. Mon hôte m'en relut, en les traduisant, les plus beaux passages, et je ne puis dire l'impression vive et profonde que me causa cette lecture faite par un Islandais à l'endroit même où naquirent les auteurs de ces impérissables monuments de la littérature scandinave.

M. Jochumsson m'a mené à la « colline de Sturleson », où, suivant la tradition, le célèbre historien venait méditer chaque jour. Du haut de cette petite éminence, qui surgit derrière le presbytère, on embrasse un saisissant panorama de fjalls et de jökulls. Au bout de la plaine immense, surgit au nord la majestueuse trinité de l'Hékla, du Tindfjalla-Jökull et de l'Eyafjalla-Jökull, tandis qu'au sud se profilent les bizarres soulèvements volcaniques des îles Westmann.

Et pourtant, malgré la magnificence du paysage et même par un glorieux soleil, cette plaine d'Oddi, la plus belle de l'Islande, m'a paru souverainement triste ; je ne pourrai jamais m'habituer à un pays sans arbres. Quand les Islandais vont en Europe, la vue des arbres doit être pour eux un bien grand sujet d'admiration : il ne semble pas cependant que cela leur fasse mépriser leur contrée disgraciée. C'est un fait remarquable que plus un sol est stérile et infécond, plus ses enfants semblent avoir d'affection pour lui.

M. Jochumsson est, lui aussi, profondément attaché à son pays natal. Il a longtemps habité Londres et parle l'anglais couramment ; il aurait pu se créer une belle situation en occupant à Oxford ou à Copenhague une chaire de littérature islandaise ; mais il a préféré à d'aussi séduisantes perspectives son modeste et obscur presbytère d'Oddi, où il vit heureux dans sa sphère d'études. Après tout, le travail et les satisfactions qu'il procure ne dépendent pas de tous ces stimulants inventés par notre civilisation. Si l'Islandais

peut se complaire dans des œuvres littéraires qui ne seront comprises que par une centaine de ses compatriotes, c'est que l'homme n'a pas besoin de l'approbation du public ni des éloges de la presse pour charmer sa solitude par les travaux de l'esprit.

Bien qu'Oddi soit une des plus importantes cures du pays et qu'elle compte parmi ses prébendes la fameuse forêt de Thorsmörk, l'église est cependant d'un aussi humble aspect que toutes celles que j'ai vues en Islande : c'est toujours la même petite construction en bois d'une simplicité rudimentaire; mais elle possède de très-anciennes sculptures et une chaire de vérité qui remontent évidemment à l'époque où la foi catholique régnait dans la contrée. Elle possède aussi une bibliothèque à l'usage des ministres des paroisses environnantes; j'ai pu me convaincre que cette bibliothèque est très-pauvre en ouvrages de théologie, mais fort bien pourvue d'œuvres de Walter Scott et de Bulwer traduites en danois; les livres de sainteté contrastaient par leur fraîcheur avec les romans maculés qui sont apparemment la lecture favorite des théologiens islandais.

Le presbytère était, comme le premier bœr venu, construit en lave et en gazon; mais le curé avait su en faire une demeure très-confortable. Son cabinet de travail renfermait une bibliothèque où j'ai trouvé des trésors; on ne saurait imaginer la joie que cause la vue des livres quand on a mené pendant quelque temps une vie nomade et à demi sauvage. Nous conversions dans un charmant petit salon orné de gravures et très-convenablement meublé. Mon hôte adorait la musique, et son seul regret était de ne pouvoir se procurer un piano; c'est un plaisir que doivent se refuser les Islandais dans l'intérieur de l'île, à cause de l'absence complète de routes; tous les meubles doivent être transportés à dos de poney : or les pianos sont une

trop lourde charge pour les petits chevaux islandais. Heureux pays! penseront les pianophobes. A défaut de piano, on trouve partout l'accordéon; les Islandais ont une véritable passion pour ce barbare instrument.

Pendant mon séjour à Oddi, je fus assailli par ma vieille ennemie la pluie, tandis qu'une tempête de sables sévissait du côté de l'Hékla, comme le montrait la couleur jaune de l'atmosphère. M. Jochumsson s'opposa à mon départ par ce mauvais temps, me retint deux jours chez lui, s'ingéniant à rendre mon séjour agréable. Il aurait voulu me retenir toute une semaine, et quand vint l'heure du départ, il défendit à ses domestiques d'accepter aucune gratification. Si jamais ces lignes tombent sous ses yeux, qu'il reçoive ici l'hommage de ma reconnaissance pour son accueil hospitalier.

J'avais résolu de retourner à Reykjavik par *Eyrarbakki* et *Reykir*. D'Oddi à Eyrarbakki on compte une longue journée de marche. A mi-chemin, on rencontre la Thjorsá, qui en cet endroit a une largeur de plus d'un kilomètre; nous perdîmes plus d'une heure à la traverser. Le passage fut facilité par cette circonstance qu'un banc de sable surgissait comme un îlot du milieu de la rivière, ce qui nous permit d'effectuer le trajet en deux fois. De la rive gauche jusqu'au banc de sable les eaux étaient profondes, mais du banc de sable jusqu'à la rive opposée elles étaient guéables. Nous atteignîmes l'îlot au moyen d'un bac, tandis que les pauvres chevaux l'abordèrent à la nage; ils y arrivèrent sains et saufs, mais essoufflés comme de jeunes daims poursuivis par une meute.

Sur ce banc de sable où nous enfoncions comme dans une fondrière, stationnait en ce moment une caravane qui attendait le bac, pour gagner la rive que nous venions de quitter. Le tableau avait une haute couleur locale. Au milieu d'un tas de coffres et de ballots rangés par terre,

les uns s'occupaient de desseller les chevaux et de transporter leurs charges dans le bac, d'autres enlevaient les femmes en un tour de bras pour les déposer à sec sur les bancs de la nacelle. Tous ces gens travaillaient dans l'eau qui leur montait jusqu'au ventre; mais que leur importait! l'eau ne mouille pas un Islandais.

Notre situation sur cet îlot mouvant n'avait rien de bien récréatif : il fallait constamment changer de place pour ne pas s'envaser jusqu'aux genoux. Autour de nous une plaine d'eau s'étendait à perte de vue entre deux rives basses à peine visibles; grossie par la fonte des neiges, la Thjorsá mugissait et tourbillonnait comme un fleuve en temps d'inondation. Quand nous remontâmes en selle pour franchir à gué la seconde partie de la rivière, il fallut donner l'accolade traditionnelle à tous les gens de la caravane, bien que je ne les connusse pas autrement que pour avoir passé un quart d'heure en leur compagnie. Nos montures nous portèrent de banc de sable en banc de sable : ces bancs étaient pour la plupart cachés sous deux ou trois pieds d'eau jaunie. Nous n'eussions jamais pu passer la Thjorsá sans un guide expérimenté, car le gué, au lieu de couper la rivière en droite ligne, formait une série de zigzags dont il fallait suivre exactement la direction.

De l'autre côté de la rivière, nous abordâmes des marais où nous n'avancions qu'avec la plus grande difficulté, et nous atteignîmes enfin les bords de la mer. L'Atlantique était, ce jour-là, calme comme un lac, aussi bleu que la Méditerranée, et ses eaux caressaient amoureusement le rivage. De noires cendres volcaniques remplacent ici le sable de la mer : nos chevaux marchaient péniblement sur ce sol mouvant; j'essayai de marcher à pied, mais j'enfonçais à chaque pas presque jusqu'aux genoux, et il fallut y renoncer.

Tout ce littoral est semé de brisants, de bas-fonds, de

bancs de sable qui en défendent l'accès aux marins. Depuis Eyrarbakki jusqu'à Berufjörd, sur une étendue de plus de 300 kilomètres, il n'est pas une seule crique où un navire puisse trouver un abri contre la tempête. Bien des vies d'hommes se sont perdues sur cette côte inhospitalière.

Nous aperçûmes quelques phoques qui se chauffaient au soleil dans une complète immobilité; à notre approche, ils plongèrent dans l'eau avec une surprenante agilité. Les phoques abondent sur le littoral méridional de l'Islande; les indigènes utilisent la peau de cet animal et s'en font des mocassins qu'ils portent le poil en dehors.

Dans une petite oasis voisine du rivage campaient plusieurs troupes d'Islandais qui allaient à Eyrarbakki acheter des marchandises; ils s'abritaient sous de petites tentes de vadmel, pendant que leurs chevaux paissaient alentour. Si ces Islandais avaient porté le costume arabe, tout m'eût rappelé les campements du Maroc; la mer bleue et la plage poudreuse ajoutaient à l'illusion et donnaient au paysage une couleur tout africaine.

Tous ceux qui ont voyagé en Islande ont été frappés des nombreuses analogies que cette contrée perdue au milieu des glaces polaires offre avec l'Orient. Les déserts de cendres, les plaines jonchées de pierres, l'absence d'arbres, le manque de routes, voilà pour le pays. Quant aux habitants, les ressemblances sont plus saisissantes encore; ils rappellent les Orientaux par leurs mœurs nomades, par leur habitude d'aller toujours à cheval en caravane, de camper sous la tente en voyage. Comme les Arabes, ils regardent les rites de l'hospitalité comme sacrés, ont horreur de la marche à pied, abusent du café et du laitage, sont très-expansifs dans leurs salutations, se servent de la bouse des bestiaux en guise de combustible, mangent avec les doigts et se mouchent de même. Ce qui les rapproche le plus des peuples de l'Orient, c'est encore leur saleté, qui

n'a guère changé depuis le temps de madame Ida Pfeiffer; la célèbre voyageuse trouvait les Islandais, sous ce rapport, inférieurs même aux Bédouins et aux Arabes.

Les Européens qui se sont familiarisés avec la langue islandaise ont observé dans cet idiome une poésie et une effusion tout orientales. Les Islandais se servent à tout propos des expressions « lumière de mon âme », « mon cœur chéri », « mon frère bien-aimé », etc., alors même qu'aucun lien d'amitié n'en justifie l'emploi.

Mais ce qu'il y a de plus frappant, c'est la condition des femmes. Quel que soit leur rang social, elles sont regardées comme des êtres inférieurs : leurs seigneurs et maîtres ont moins d'attachement pour elles que pour leurs chevaux Elles mènent, comme les femmes de l'Orient, une vie de travail et de servitude, et n'ont en retour que dédain et mépris. Ce qui me surprenait beaucoup lorsque je dînais avec les prêtres du pays, c'était de ne pas voir la maîtresse de céans faire les honneurs de la table : après nous avoir servis, elle s'effaçait aussitôt : tel est l'usage. Je crus d'abord que c'était une manière d'honorer l'étranger, mais j'appris par la suite qu'en aucun temps l'épouse ne s'asseoit à la table de son mari; elle mange les restes du repas dans la cuisine, avec les domestiques.

Et cependant ces bonnes Islandaises sont bien dignes d'un sort meilleur, car elles valent mieux à tous égards que leurs maris. Elles sont laborieuses, sobres, douces et patientes, et autant les hommes sont sales et négligés, autant les femmes ont souci de la toilette et de la propreté.

On m'a souvent demandé si les Islandaises sont jolies. La beauté m'a paru beaucoup plus rare en Islande que dans les autres contrées scandinaves. En revanche, les filles de Thulé l'emportent sur leurs sœurs d'Europe par la blancheur de leurs dents, l'éclat de leur chevelure blonde et l'extrême douceur de leurs yeux bleus. Le type féminin

gagne beaucoup en perfection lorsque au sang islandais se mêle un peu de sang danois. L'Islandaise pur sang a trop souvent les traits dénués d'expression ; elle n'a point ce sourire qui donne tant de charme au visage d'une femme. Elle est généralement pâle et blême, ce qui s'explique facilement quand on songe qu'en hiver jamais le soleil ne réjouit ses yeux. Cette pâleur est commune à toutes les races qui vivent dans les régions arctiques, privées de lumière pendant une grande partie de l'année ; c'est le soleil qui donne les couleurs aux joues comme aux fleurs. Le rigoureux climat contre lequel elles doivent lutter, les pénibles travaux auxquels elles sont astreintes, le mépris dont elles sont l'objet, les soucis que leur causent les soins de la famille sous un ciel funeste aux enfants en bas âge, tout contribue à donner aux Islandaises une singulière expression de tristesse qui m'a péniblement frappé ; quand elles sourient à ql'hôte u'elles servent, c'est avec une sorte de contrainte. Pauvres femmes !

On peut juger de leur dure condition en songeant que ce sont elles qui doivent récolter ce lichen nutritif connu sous le nom de mousse d'Islande, qui entre dans l'alimentation des indigènes, et que nos médecins recommandent comme émollient dans les maladies pulmonaires. C'est dans les régions désertes du centre de l'île qu'il faut aller chercher le précieux cryptogame. Chaque année, au cœur de l'été, les femmes organisent des expéditions pour l'intérieur du désert ; elles emportent des tentes et des provisions, et se font accompagner d'une troupe d'hommes assez nombreux pour les protéger contre les voleurs qui sont supposés infester ces régions. Elles mènent ainsi pendant plusieurs semaines une existence complétement nomade.

Nous voilà bien loin d'Eyrarbakki [1]. Cette localité, où

[1] Banc de sable.

nous arrivâmes dans la soirée, est située sur un triste banc de sable, comme son nom l'indique, à l'embouchure de l'Olfusá, large fleuve formé par la réunion des eaux de la Hvitá et de la Sog qui sort du lac de Thingvalla. Le fleuve s'en va silencieusement mourir dans l'Océan entre deux rives de sable noir, où pas un pouce de verdure ne réjouit la vue; c'est le plus lugubre tableau qu'on puisse contempler. Le sable a tout envahi, et mes pauvres poneys seront obligés ce soir d'aller chercher des pâturages à une lieue de distance.

Pour se rendre compte de cette immense étendue de sable, il suffit de jeter un coup d'œil sur la rive occidentale du fleuve, que recouvre une ancienne coulée de lave d'une superficie de plusieurs milliers d'hectares. Cette coulée, descendue des volcans dont je devais le lendemain contourner la base, s'avance au loin dans la mer; elle a envahi une portion du fleuve en face d'Eyrarbakki, et l'a rétréci en refoulant les sables et les matières boueuses transportées par les eaux. Il s'est formé ainsi un énorme amas de sable qui a détourné le cours de l'Olfusá, et l'a obligée à se déverser plus à l'est, laissant à découvert à l'ouest une grande partie de l'ancien lit.

C'est au milieu de cet affreux désert exposé à toutes les fureurs de l'Océan que se trouve la plus importante factorerie du sud de l'Islande; comme la localité est située sur la rive orientale de l'Olfusá, c'est là que vont s'approvisionner tous les Islandais qui demeurent à l'est du grand fleuve. Cette factorerie appartient à M. Thorgrimsson, l'homme le plus riche de l'Islande. Son habitation et ses magasins en bois composent toute la ville d'Eyrarbakki. M. Jochumson m'avait donné un mot d'introduction, qui me valut auprès de M. Thorgrimsson la plus chaude réception. Sa maison en bois est entièrement montée à l'européenne et doit faire l'étonnement des indigènes; si

j'avais été subitement transporté d'Europe dans cette opulente demeure, je me serais cru dans quelque coin de la Hollande ou du Danemark plutôt que dans la lointaine Islande. Les meubles, les glaces, les tableaux, les porcelaines, les tapis, les journaux illustrés, tout venait de Copenhague. Il y avait même un piano, le premier que j'eusse rencontré en Islande.

Il faut avoir mené quelque temps la vie nomade pour comprendre le plaisir qu'on peut avoir à dîner à l'européenne, chez un hôte aussi aimable que M. Thorgrimsson. Parmi les plats qu'on nous servit, j'ai retenu les œufs de l'hirondelle de mer, qui sont délicieux; lors de son voyage en Islande, le roi de Danemark s'était épris d'une vraie passion pour ce comestible. Madame Thorgrimsson, contrairement à l'usage du pays, faisait avec sa charmante fille les honneurs de la table; comme elles ne parlaient que l'islandais et le danois, notre conversation fut trop limitée; mais mon hôte et son gendre, l'ingénieur Nielsens, parlaient couramment l'anglais; M. Lefolii, associé de M. Thorgrimsson, parlait toutes les langues, y compris le français : c'est la seule fois que j'eus l'occasion de parler le français durant mon séjour en Islande. Parmi les hôtes de passage se trouvait le sysselmand du district occidental de l'Islande; il avait, lui aussi, la prétention de parler le français, mais il me fit rire aux larmes par ses énormes quiproquos. Après le dîner, on fit de la musique, on but des grogs et l'on fuma d'excellents cigares. La jeune fille chanta la saga de Frithiof et d'autres chants scandinaves, et le sysselmand, un pianiste aux poignets puissants, joua *Orphée aux enfers*. Offenbach dut tressaillir dans sa tombe.

Cette charmante soirée se prolongea jusqu'à minuit. Je dormis dans une jolie petite chambre; ma fenêtre avait vue sur l'Ingofsfjall, dont le sommet garde les os du premier colonisateur de l'Islande; la silhouette de la mon-

tagne se détachait harmonieusement sur le fond lumineux d'un horizon éclairé par les dernières lueurs d'un soleil couchant. Le tableau avait cette couleur vague et mystérieuse dont les nuits islandaises enveloppent toute la nature.

Le lendemain matin, je visitai la factorerie. Les magasins rappelaient absolument les *store-houses* des villes frontières des États-Unis, où l'on trouve toutes les marchandises qui peuvent convenir aux besoins multiples d'une population. Ce que j'ai vu là de morues salées ou séchées, entassées par piles, dépasse toute idée; d'immenses hangars en étaient complétement remplis du sol jusqu'au plafond, en sorte qu'on circulait entre deux murs de morues.

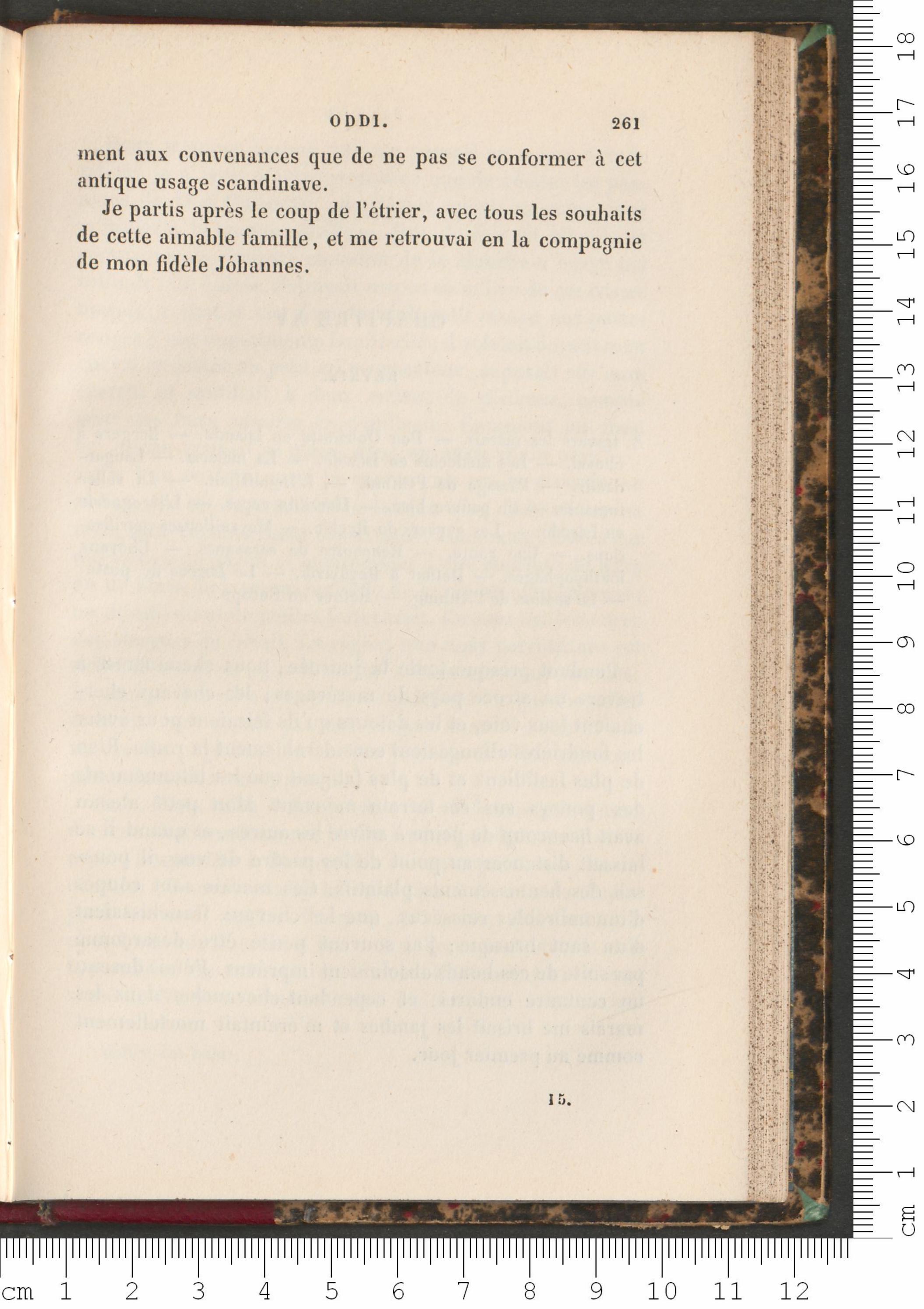
Quels prodigieux mangeurs de poisson ne faut-il pas être pour consommer les quintaux de morues qui échappent à l'exportation! Si l'on veut vérifier la théorie d'Agassiz, c'est peut-être en Islande qu'on pourra trouver le meilleur champ d'observations. On sait qu'Agassiz vante les avantages qu'offre le régime ichthyophage à ceux qui se livrent aux travaux de l'esprit; la morue renferme une notable quantité de phosphore : il paraît que la matière cérébrale s'accommode de cette substance au point « qu'il n'est point de pensée sans phosphore ». Si cette théorie a quelque fondement, le peuple islandais, qui fait de la morue la base de sa nourriture, est évidemment le plus spirituel de la terre, ce qui ôte au peuple français sa plus chère illusion.

Cette vigueur extraordinaire du système cérébral entraîne chez les Islandais quelques inconvénients qui sont le revers de la médaille. Un voyageur récent, qui a vu de près les mœurs de ce peuple, prétend que si Byron les avait connues, il se serait bien gardé de s'écrier : « *Harry, ye nations of the moral North!* » Il cite un jeune guide affligé de sept enfants illégitimes, qu'il a eus d'autant de mères différentes, et il affirme que cette immoralité règne même parmi le clergé. Burton attribue tout le mal

à l'ichthyophagie. Défions-nous de ce phosphore tant vanté par Agassiz.

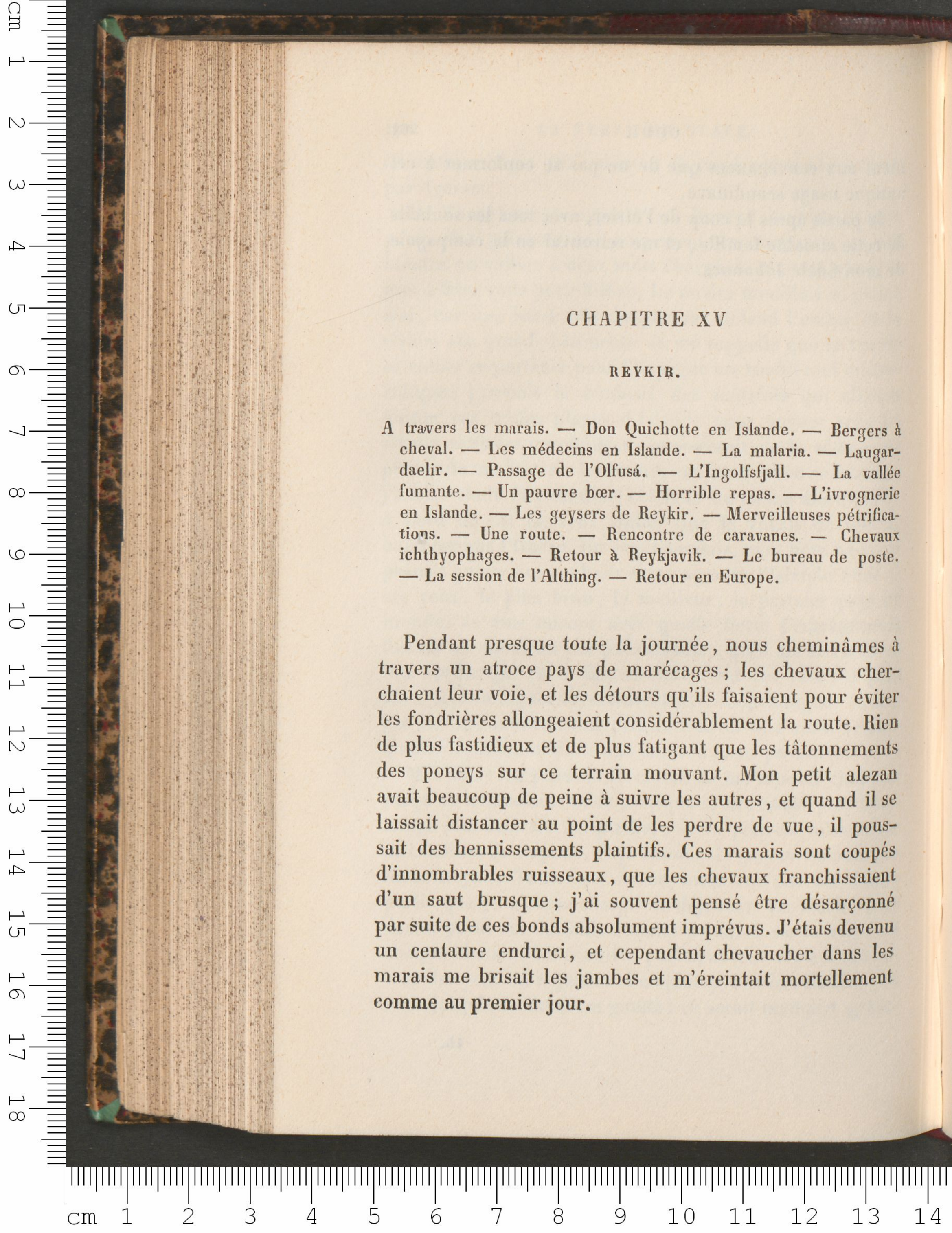
M. Thorgrimsson exporte en Europe la plus grande partie des poissons qui empestent ses magasins; il me montra un voilier à deux mâts chargé de morues salées et prêt à faire voile pour Bilbao. Le navire mouillait en pleine mer, car une barre très-dangereuse défend l'entrée de la rivière aux grands bâtiments. Je me rappelle que la vue de ce voilier en partance pour l'Espagne me rendit tout mélancolique; j'enviais le bonheur des matelots qui allaient quitter ces tristes plages d'Islande pour voguer vers les riantes contrées ensoleillées; le souvenir de la séduisante péninsule me fit venir les larmes aux yeux, et en ce moment j'aurais voulu être mousse, cuisinier ou même morue salée à bord de cet heureux voilier que je voyais de loin se balancer sur l'Océan. En vrai Islandais, mon hôte ne comprenait guère mes souhaits extravagants; l'Islande était, à ses yeux, le plus beau, le meilleur, le premier pays du monde. Je vois encore avec quelle fierté l'entreprenant facteur me montrait son petit steamer, qu'il abrite en hiver sous un hangar en le faisant rouler sur des rails; il peut ainsi communiquer directement avec Copenhague. Je n'ai pas été médiocrement surpris de trouver une aussi remarquable installation dans une contrée aussi primitive.

Mes hôtes me prièrent vivement de me reposer chez eux jusqu'au lendemain; mais je risquais, en restant plus longtemps sous leur toit hospitalier, de ne pouvoir m'arracher aux délices de Capoue, et je résolus de gagner immédiatement Reykir. Toutefois, ils ne voulurent pas me laisser partir que je n'eusse accepté le déjeuner. Le vin de Bordeaux parut sur la table comme au dîner de la veille; à chaque libation, les convives portaient leur verre à la hauteur des yeux en regardant l'amphitryon et le vidaient d'un trait jusqu'à la dernière goutte; ce serait manquer grave-



ment aux convenances que de ne pas se conformer à cet antique usage scandinave.

Je partis après le coup de l'étrier, avec tous les souhaits de cette aimable famille, et me retrouvai en la compagnie de mon fidèle Jóhannes.



CHAPITRE XV

REYKIR.

A travers les marais. — Don Quichotte en Islande. — Bergers à cheval. — Les médecins en Islande. — La malaria. — Laugardaelir. — Passage de l'Olfusá. — L'Ingolfsfjall. — La vallée fumante. — Un pauvre bœr. — Horrible repas. — L'ivrognerie en Islande. — Les geysers de Reykir. — Merveilleuses pétrifications. — Une route. — Rencontre de caravanes. — Chevaux ichthyophages. — Retour à Reykjavik. — Le bureau de poste. — La session de l'Althing. — Retour en Europe.

Pendant presque toute la journée, nous cheminâmes à travers un atroce pays de marécages; les chevaux cherchaient leur voie, et les détours qu'ils faisaient pour éviter les fondrières allongeaient considérablement la route. Rien de plus fastidieux et de plus fatigant que les tâtonnements des poneys sur ce terrain mouvant. Mon petit alezan avait beaucoup de peine à suivre les autres, et quand il se laissait distancer au point de les perdre de vue, il poussait des hennissements plaintifs. Ces marais sont coupés d'innombrables ruisseaux, que les chevaux franchissaient d'un saut brusque; j'ai souvent pensé être désarçonné par suite de ces bonds absolument imprévus. J'étais devenu un centaure endurci, et cependant chevaucher dans les marais me brisait les jambes et m'éreintait mortellement comme au premier jour.

Pour tromper l'ennui que me causait ce genre d'équitation, je n'avais d'autre ressource que de réciter les passages de Don Quichotte que j'avais appris naguère pour m'initier à la langue castillane. Que de fois en Islande la compagnie de l'illustre chevalier de la Manche a égayé ma solitude ! Ce qui me distrayait encore au milieu de ces tristes marais, c'était la vue d'un fort joli petit oiseau aux pattes rouges d'une impertinente familiarité ; il voletait devant mon cheval en jetant un petit cri provocateur, se posait sur mon chemin et sautillait à deux mètres de distance, comme pour me faire admirer sa gentillesse. Comment un aussi bel oiseau peut-il se plaire dans un aussi vilain pays ?

De loin en loin aussi je rencontrais un bœr perdu au milieu de ces interminables landes. Ces habitations en terre sont curieusement construites ; elles sont élevées sur des tertres de gazon et environnées d'une enceinte de terre ou de blocs de lave qui les isole de la plaine marécageuse ; on dirait autant de petites forteresses. Ce sont les demeures des éleveurs de bétail. La région que nous parcourions est riche en moutons ; j'y ai vu des troupeaux considérables. Ici comme dans les pampas, où galopent les gauchos, les moutons sont gardés par des bergers montés à cheval ; la nature du pays l'exige, car les prairies de l'Islande sont généralement marécageuses.

Nous fîmes halte à *Laugardælir* [1], où demeure le jeune docteur Gudmunthurson, le fils du prêtre chez qui j'avais reçu l'hospitalité à Storuvellir. Je me reposai une heure chez lui ; il avait étudié la médecine à l'école de Reykjavik et avait appris l'anglais en Écosse. Pendant que nous humions le café, il me donna de curieux détails sur la condition du médecin en Islande. Il lui faut jouir d'une santé de fer pour résister à tous les temps et à toutes les

[1] Vallée des bains.

fatigues. En hiver, quand les neiges interrompent les communications, il doit se faire escorter d'une troupe de paysans armés de pelles et de pioches pour ouvrir un chemin aux chevaux, et l'on va ainsi jour et nuit par les tempêtes de neige et les brouillards, quelquefois à des distances considérables.

Les maladies sont, heureusement, moins fréquentes en hiver qu'en été. Dès les premières chaleurs éclatent le typhus et autres fièvres malignes, qui éclosent régulièrement dans le sud de l'île. C'est une opinion accréditée chez les Islandais que ces fièvres ne prennent pas naissance chez eux, mais qu'elles leur sont apportées par les navires qui arrivent d'Europe; ils prétendent qu'elles commencent toujours dans le voisinage de Reykjavik, vers le temps où abordent les premiers navires étrangers. Mais il paraît plus probable que ces fièvres sont causées par l'accumulation des ordures dans les habitations pendant l'hiver et par la *malaria* des marais qui occupent de si vastes étendues dans le sud de l'île. La chaîne des jökulls courant de l'est à l'ouest divise l'Islande en deux climats bien distincts. Le sud de l'île est beaucoup plus humide que le nord, et cette différence influe sur l'aspect de la population. Dans le nord, où l'air est sec et fortifiant, les hommes sont robustes, laborieux, et jouissent d'un bien-être relatif; dans le sud, ils sont pauvres, sales, enclins à l'ivrognerie et à la paresse : on dirait deux races distinctes.

Ce n'est que depuis un peu plus d'un siècle que le gouvernement danois a organisé un corps médical en Islande. Le premier médecin qui y fut envoyé fut Bjarne Povelsen, qui publia en 1772 une des meilleures descriptions qu'on possède de cette île [1].

[1] *Voyage en Islande fait par ordre de Sa Majesté Danoise.* Traduit du danois par Gauthier de Lapeyronie, Paris, 1802. (*Olafesens og Povelsens Reise igiennem Island.* Soroe, 1772.)

Laugardœlir se trouve au bord d'un petit lac du même nom, où abondent les oiseaux sauvages et les moustiques. Le village se compose d'une ferme et d'une église qui possède un grossier chandelier en cuivre fort admiré des indigènes, et un autel orné de quatre crombins, chef-d'œuvre d'un artiste islandais qui a eu la louable intention de représenter les quatre évangélistes.

Nous nous remettons en route vers cinq heures, dans la direction de la rivière Olfusá; elle est ici beaucoup plus étroite qu'à Eyrarbakki, mais sa largeur a encore de quoi faire hésiter les chevaux, qui doivent la franchir à la nage, et il nous faut recourir à l'expédient habituel, qui consiste à les traîner à la remorque derrière le canot.

Débarqués sur l'autre rive, nous contournons la base de la chaîne des monts d'où ont fait irruption les torrents de lave qui recouvrent le pays que nous parcourons. L'Ingolfsfjall, cette belle montagne que j'avais admirée de ma fenêtre à Eyrarbakki, dresse au-dessus de nos têtes ses noirs cratères calcinés. Ses escarpements offrent ces curieuses murailles en saillie qu'on désigne en géologie sous le nom de *dikes;* ce sont des filons de lave qui ont résisté aux influences atmosphériques, tandis que la roche environnante, dégradée et émiettée par le travail des siècles, les a laissés à nu. Cette région a été le théâtre de grandes éruptions préhistoriques : chaque montagne y offre les caractères d'un volcan. Ces collines éruptives n'ont que de faibles altitudes, et il est facile de se rendre compte de ce fait si l'on considère le grand nombre de soupiraux par lesquels l'activité volcanique a pu se donner libre cours.

Vers neuf heures du soir, de nombreuses fumerolles m'annoncèrent que nous avions atteint la vallée de *Reykir,* terme de notre étape. Reykir, dont le nom signifie « fumées », est une miniature de la région des geysers. Cette vallée fumante, étroitement resserrée entre des montagnes d'un

aspect romantique, est traversée par la rivière Varmá[1], qui reçoit le tribut de toutes les sources d'eau bouillante dont ses rives sont criblées. Plusieurs sources jaillissent dans le lit même de la rivière, et les nuages de vapeur qui flottent à la surface indiquent leur situation. Le nom que porte cette curieuse rivière dit assez la température de ses eaux.

Je campai près du misérable bœr de Reykjakót, où je ne pus obtenir que du café et du skyr. J'avais ce soir-là une folle envie de me régaler d'œufs frais; contre toute espérance, j'en demandai au böndi, qui, à ma grande surprise, me fit signe qu'il allait m'en chercher. Il m'apporta en effet une couple d'œufs; horreur! ils étaient sur le point d'éclore. Si encore une fée m'en avait fait sortir de petits cochons au lieu de poussins, j'eusse pu apaiser une bonne fois ce tourment de la faim dont j'ai souffert pendant tout mon voyage au pays d'Islande

Il fallut donc recourir à mes conserves, dont l'usage prolongé m'avait enflammé la langue et les gencives, premier symptôme de scorbut. Quand je voulus me servir de la lampe pour faire un bouillon de Liebig, je constatai que Jóhannes avait bu jusqu'à la dernière goutte ma provision d'alcool. Il y avait longtemps que je le soupçonnais de ce méfait. Je lui montrai ma bouteille vide en le regardant obliquement; il n'essaya pas de nier, mais me fit comprendre que nous n'avions plus besoin d'alcool, puisque nous avions à notre disposition de l'eau bouillante à discrétion, et que le lendemain nous serions à Reykjavik; cet ingénieux calcul faisait honneur à l'intelligence de Jóhannes. Quiconque voudra voyager en Islande fera bien de veiller à sa provision d'esprit-de-vin, car les guides islandais ont un penchant insurmontable pour les spiritueux. J'étais parti de Reykjavik avec deux litres d'eau-de-

[1] Eau chaude.

vie danoise; Jóhannes les avait vidés presque à lui seul dès la première semaine, et par la suite je dus lui payer son petit verre dans tous les bœrs que nous rencontrions en route, car il n'est si pauvre böndi qui n'ait du rhum ou de l'eau-de-vie. L'ivrognerie et la saleté sont les deux péchés capitaux des Islandais. J'ai souvent rencontré des paysans dans un tel état d'ébriété, que je me demandais comment ils pouvaient se tenir à cheval. Leur ivresse n'est pas méchante, mais elle les plonge dans un hébétement qui leur ôte toute conscience de leurs actes. Lorsqu'ils se rendent chaque année aux stations de la côte pour faire leurs échanges, les marchands, avant de conclure leurs affaires, ont bien soin de les griser, pour leur acheter ensuite leurs articles à un prix dérisoire. Et le malheureux paysan s'en retourne chez lui plus pauvre que jamais.

Après une nuit passée sous la tente par une température glaciale, je fus sur pied de bonne heure pour explorer les sources chaudes. En plus de cent endroits, d'épaisses colonnes de vapeur indiquent les orifices d'où jaillit l'eau bouillante; ce sont autant de petits geysers qui offrent tous les états correspondant aux diverses périodes de leur développement, depuis la simple source thermale jusqu'à l'entonnoir vide. Il faut marcher avec beaucoup de précautions au milieu des « laugs » dont les voûtes minées cachent des abîmes remplis d'eau en ébullition.

Toutes ces sources sont intermittentes, de même que celles qui jaillissent sur les bords du lac Laugarvatn; elles déposent du soufre, en sorte que la vallée tout entière forme une vaste solfatare. Le sol offre une incomparable richesse de teintes, et une mousse argentée en fait un véritable tapis de velours. Nulle part je n'ai vu d'aussi merveilleuses incrustations que celles qu'offrent l'herbe et la mousse autour des sources; elles sont trop fragiles et trop délicates pour être emportées. En maints endroits on trouve

une argile pâteuse, humide et chaude; quand on y plonge la main, on la retire toute gluante, enduite d'une boue grasse, striée de jaune, de vert, de blanc, de rouge.

Les deux principales sources sont situées au pied d'un contre-fort de l'Ingolfsfjall, séparées par un intervalle de cinq mètres à peine; l'une s'échappe d'une caverne que surmonte une voûte brûlante, l'autre est une sorte de puits s'ouvrant au niveau du sol comme le Strokkr. Cette dernière est connue sous le nom de « Petit Geyser ». Uno Von Troil, qui la visita au siècle dernier, rapporte qu'elle avait des éruptions aussi belles que le grand geyser d'Haukadalr; mais aujourd'hui elle ne donne plus que des jets insignifiants, qui se reproduisent régulièrement toutes les trois heures.

Une autre fontaine, appelée « Badstofa », lance des jets obliques; elle jaillit sur les bords de la Varmá du sein d'un banc d'argile rougeâtre; ses éruptions se produisent toutes les cinq ou six heures, s'annonçant, comme celles du grand geyser, par de sourdes détonations.

Il est d'autres sources encore qui projettent à des intervalles irréguliers des colonnes d'eau de peu d'importance, mais suffisantes pour procurer des douches fort désagréables à l'imprudent visiteur qui n'aurait pas le temps de se garer.

A Reykir comme à Haukadalr, les geysers sont en pleine décadence, et ici comme là ce sont les tremblements de terre qui ont accompli leur œuvre de destruction. Mais si les tremblements de terre disloquent les anciens geysers, ils en créent souvent de nouveaux : dans la seule vallée de Haukadalr, trente-cinq nouvelles sources d'eau bouillante apparurent lors des violentes commotions qui suivirent l'éruption du Skaptar Jökull au siècle dernier; on a vu à Mosfell une source thermale de vingt mètres de diamètre jaillir subitement à la suite d'une de ces secousses et disparaître bientôt après par les mêmes causes.

Nous quittâmes Reykir par une pluie fine et glaciale qui dura toute la journée; c'était, comme disent les Anglais, « a jolly wet day ». En sortant de la vallée fumante, nous nous mîmes à gravir une longue côte par une route de trois mètres de large. Une route! Cela se rencontre trop rarement en Islande pour ne pas être signalé. Malheureusement la route finit au sommet de la côte, et nous abordons un affreux désert de lave, que la pluie rend encore plus lugubre. Mais la pluie vaut mieux que les brouillards qui règnent fréquemment dans ces régions inhospitalières et cachent les pyramides de pierres indiquant la direction à suivre.

Ce haut plateau fait partie de la longue chaîne montagneuse qui s'étend de Tingvalla à Krisuvik, à l'extrémité sud-ouest de l'Islande. A gauche surgissent des cratères rougeâtres : ce sont les « Monts magiques » d'où provint le grondement fatidique qui se fit entendre en l'an 1000, pendant que l'assemblée de l'Althing délibérait à Thingvalla sur l'adoption du christianisme.

Après trois longues heures de marche à travers ces tristes solitudes, nous descendîmes dans une vallée pittoresque, malheureusement mais privée d'eau; nous dûmes déjeuner à sec et nous contenter de notre viande salée. Il y avait un peu plus loin un misérable bœr, où nous ne pûmes obtenir ni lait ni café : l'eau même qu'on nous présenta était tellement putride que je fus malade pour en avoir pris quelques gouttes. Il est assez étrange que plus on approche de Reykjavik, plus les habitations sont pauvres; la cause en est peut-être que les pâturages sont beaucoup plus maigres que dans le cœur de la contrée.

Pendant la dernière étape, j'éperonnais continuellement mon cheval, car je brûlais de recevoir les lettres d'Europe que le *Camoëns* devait avoir apportées à Reykjavik. Les nombreuses caravanes que nous croisions nous annonçaient l'approche de la capitale; nous les rencontrions par

troupe de quinze à vingt chevaux lourdement chargés et se suivant à la file, attachés les uns aux autres avec une corde. Parfois le lien venait à se rompre, et il fallait alors que tout le convoi s'arrêtât pendant qu'on réparait l'accident. Les femmes montaient leurs poneys à califourchon. Les chevaux transportaient des morues séchées qui infectaient l'air au passage; ces poissons, réduits à l'état de parchemin, étaient liés en bottes énormes et suspendus de chaque côté de la selle de charge. Pauvres morues ! qu'elles étaient drôles avec leurs yeux grands ouverts ! Et comme elles semblaient peu réjouies de chevaucher à dos de poney !

Je me demandais souvent, en voyant défiler ces longs convois de morues, comment la mince population de l'Islande peut suffire à une pareille consommation de poisson. Un jour, mon cheval se chargea de me répondre; tandis que nous croisions un convoi, il happa au passage une tête de morue qu'il se mit à dévorer à belles dents. Comme le fourrage manque souvent en Islande, les chevaux aussi bien que les bêtes à cornes s'accommodent parfaitement de l'ichthyophagie; ils se contentent même des arêtes, et mangent en guise de foin de l'herbe de mer séchée.

Quand, du haut de la dernière côte, apparurent la baie de Faxa, la blanche cime du Snaefell et les trois navires mouillés devant Reykjavik [1], il me sembla que je renaissais à la civilisation; la minuscule capitale, qui n'est pas grande comme le moindre de nos villages, me faisait l'effet d'une ville splendide, après la vie nomade que je venais de mener au milieu des sauvages solitudes de l'Islande. Et cette route qui mène à la petite cité, et que j'avais trouvée si détestable lors de mon départ, comme elle me paraissait belle maintenant, après les marais, les champs de lave, les cendres,

[1] Le steamer anglais *le Camoëns,* l'aviso français *le Dupleix* et le steamer danois *l'Arcturus.*

les terrains mouvants et les ornières ! Je n'ai jamais si bien compris combien les jouissances humaines sont relatives.

Je courus à bride abattue à la poste, fou de joie à l'idée de dévorer bientôt mes correspondances; mais l'employé me fit pâlir en disant qu'il n'était rien arrivé à mon adresse. Qu'on juge de ma consternation ! Non, cela ne pouvait être, et dans mon exaspération je prononçai en français quelques épithètes bien senties à l'adresse de l'administration des postes islandaises. Il est probable que l'employé me comprit, car il m'offrit spontanément de trier moi-même les lettres : il me fit entrer dans son bureau, m'offrit une chaise, mit à ma disposition tout le dernier arrivage, et me laissa seul à la besogne.

Je me mis à fouiller une grande caisse qui renfermait le plus inimaginable mélange de papiers que j'eusse jamais vu : lettres et journaux en toutes langues y étaient jetés pêle-mêle dans une effroyable confusion; tout était chiffonné, déchiré, maculé; on voyait des lettres qui s'étaient échappées de leurs enveloppes, des enveloppes qui n'enveloppaient plus rien, des correspondances qui s'étaient glissées dans les journaux, et *vice versa*. J'eus bien vite reconnu, au milieu d'innombrables lettres portant le timbre danois ou islandais, celles qui étaient imprégnées de la délicieuse atmosphère du « home ». Les douces larmes qu'elles m'ont fait verser !

Reykjavik était en pleine session parlementaire : aussi la capitale offrait-elle une animation inusitée. L'Althing venait d'inaugurer son palais législatif, et il y avait eu à cette occasion un dîner officiel chez le gouverneur. Tous les jours le Parlement siégeait à partir de midi. Les députés, au nombre de vingt-quatre, délibéraient dans une grande salle carrée, aux murs couleur vert d'eau, ornée des portraits de Christian IX et de Jón Sigurdsson, l'orateur national qui a le plus contribué à l'émancipation

de l'Islande. Le gouverneur, en costume diplomatique, occupait une place isolée, à côté de la tribune du président. J'entendis plusieurs orateurs; ils s'exprimaient dans l'idiome des sagas, dont les mâles consonnances m'ont paru se prêter merveilleusement à l'art oratoire. Les membres de l'Althing ont religieusement conservé les habitudes de leurs ancêtres; or, comme leurs ancêtres ignoraient l'usage du mouchoir, ils ne se départissent point de l'antique et respectable coutume de se moucher dans les doigts. Après tout, cela se voit bien en Amérique : l'illustre Daniel Webster ne se mouchait pas autrement lorsqu'il parlait au congrès de Washington.

Rien ne m'a paru plus mesquin que ce petit parlement islandais siégeant entre quatre murs devant le tapis vert et le verre d'eau traditionnels. Je ne pouvais m'imaginer que ces orateurs en costume moderne descendissent des anciens héros scandinaves qui légiféraient autrefois en plein air sur la montagne de la Loi.

Trois jours après mon retour dans l'humble métropole islandaise, je me rembarquai pour l'Écosse à bord du *Camoëns*, qui emportait une cargaison vivante de huit cents poneys parqués dans la cale et l'entre-pont. Le *Camoëns* est un ancien transatlantique portugais qui voyageait autrefois entre Lisbonne et le Brésil. M. Slimon, de Leith, s'en sert actuellement pour importer en Écosse environ trois mille poneys par année. Ces poneys, débarqués sur le sol anglais, sont condamnés à ne plus jamais voir la lumière du soleil : c'est dans les mines qu'ils passent le reste de leur existence. Ceux qui s'apitoient sur le sort de ces pauvres bêtes oublient que le commerce des poneys ne peut qu'améliorer la condition des fermiers islandais ; autrefois, ils étaient réduits à tuer à l'entrée de l'hiver les chevaux qu'ils ne pouvaient nourrir ; aujourd'hui, ils peuvent les vendre à la fin de l'été et employer l'argent à nourrir ceux qu'ils

garderont l'hiver. Depuis une dizaine d'années que M. Slimon se livre à ce commerce, les poneys ont fort augmenté de prix, au grand avantage des éleveurs.

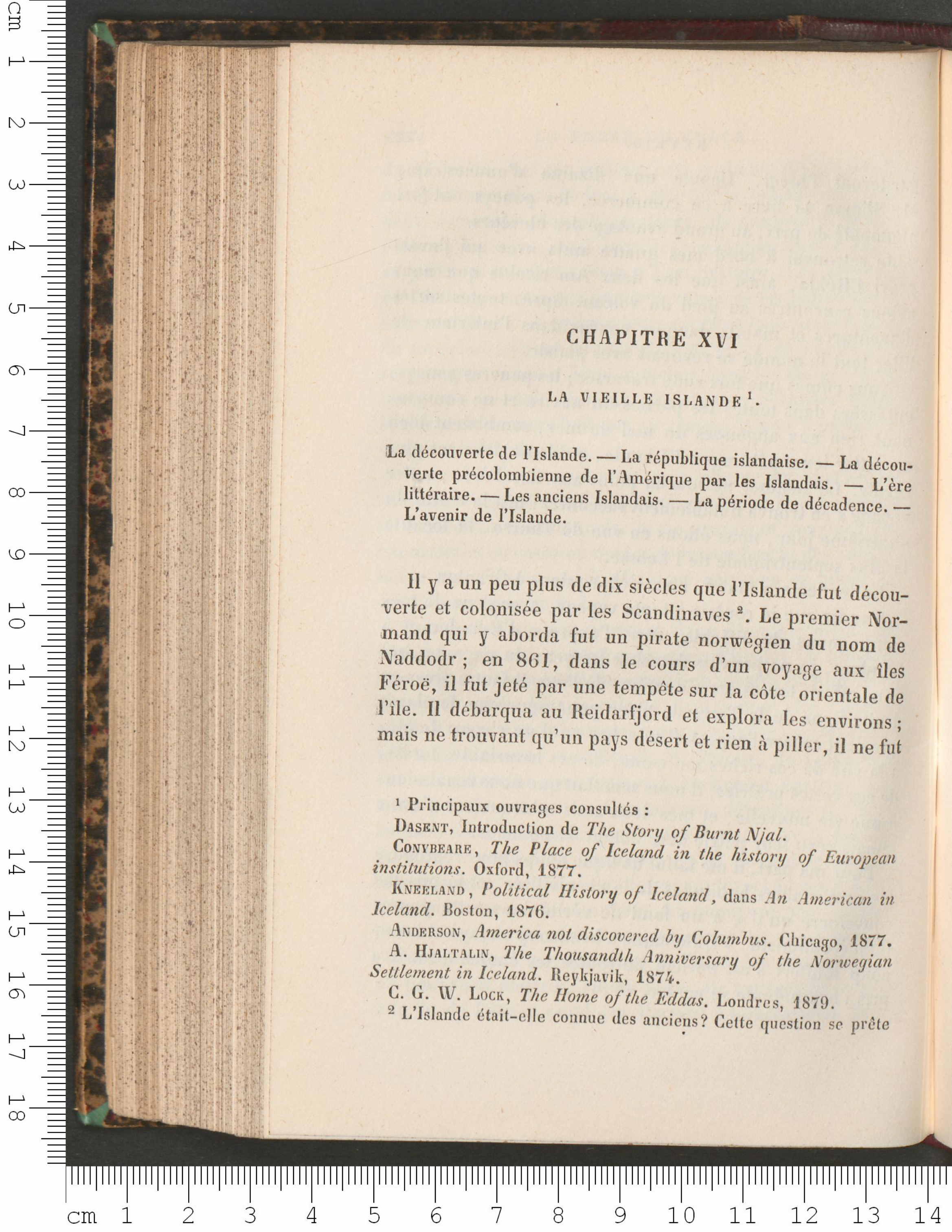
Je retrouvai à bord mes quatre amis avec qui j'avais gravi l'Hékla, ainsi que les deux Américains que nous avions rencontrés au pied du volcan. Après toutes sortes d'aventures et maints dangers courus dans l'intérieur de l'île, tout le monde se revoyait avec plaisir.

Nous eûmes une fort rude traversée ; les pauvres poneys, entassées dans toutes les parties du navire et ne comprenant rien aux angoisses du mal de mer, semblaient bien regretter leurs pâturages d'Islande, qu'ils ne devaient plus revoir. Le steamer ne toucha point aux îles Féroë ; notre voyage s'en trouva notablement raccourci : dès le matin du quatrième jour, nous étions en vue de Thurso, la localité la plus septentrionale de l'Écosse.

Le lendemain matin, nous débarquions à Granton.

Tandis que je roulais à toute vapeur, avec deux de mes compagnons de l'Hékla, dans l'express d'Édimbourg à Londres, je ne pouvais détacher les yeux du paysage, qui nous offrait toutes les séductions de l'été. Il faut arriver en droite ligne de la Terre de glace pour apprécier le plaisir que peut causer l'aspect d'un arbre ou d'un champ de blé ; à la vue de ces riches moissons, de ces luxuriantes forêts, de ces vertes prairies, il nous semblait que nous renaissions à une vie nouvelle, et mes deux amis m'avouaient n'avoir jamais revu leur patrie avec autant de bonheur.

Pour ma part, il me fallut quelque temps pour reprendre les confortables habitudes de la vie civilisée, et je pus me convaincre qu'il y a un fond de vérité dans cette pensée d'un économiste : « Quiconque a beaucoup voyagé et beaucoup souffert s'est enrichi de toutes les choses dont il a pris l'habitude de se passer. »



CHAPITRE XVI

LA VIEILLE ISLANDE[1].

La découverte de l'Islande. — La république islandaise. — La découverte précolombienne de l'Amérique par les Islandais. — L'ère littéraire. — Les anciens Islandais. — La période de décadence. — L'avenir de l'Islande.

Il y a un peu plus de dix siècles que l'Islande fut découverte et colonisée par les Scandinaves[2]. Le premier Normand qui y aborda fut un pirate norwégien du nom de Naddodr ; en 861, dans le cours d'un voyage aux îles Féroë, il fut jeté par une tempête sur la côte orientale de l'île. Il débarqua au Reidarfjord et explora les environs ; mais ne trouvant qu'un pays désert et rien à piller, il ne fut

[1] Principaux ouvrages consultés :

DASENT, Introduction de *The Story of Burnt Njal.*

CONYBEARE, *The Place of Iceland in the history of European institutions*. Oxford, 1877.

KNEELAND, *Political History of Iceland*, dans *An American in Iceland*. Boston, 1876.

ANDERSON, *America not discovered by Columbus*. Chicago, 1877.

A. HJALTALIN, *The Thousandth Anniversary of the Norwegian Settlement in Iceland*. Reykjavik, 1874.

C. G. W. LOCK, *The Home of the Eddas*. Londres, 1879.

[2] L'Islande était-elle connue des anciens? Cette question se prête

guère enchanté de sa découverte et reprit la mer, après avoir donné à la contrée le nom de *Snaeland* ou « Terre de neige », à cause d'une grande tempête de neige qu'il y avait essuyée. Trois ans plus tard, le Suédois Gardar, qui se rendait aux Hébrides, fut jeté à son tour hors de sa route, et atterrit presque au même point que son prédécesseur; il navigua vers la côte septentrionale, s'arrêta au Skjal Fjord, et passa l'hiver dans un endroit où il bâtit une maison et qu'il appela Húsavik (baie de la maison) : ce nom subsiste encore. L'été suivant, il acheva le tour de l'île et l'appela *Gardarsholm* ou « île de Gardar ». Sans doute il fut plus satisfait de son voyage que Naddodr, car ses récits déterminèrent un pirate norwégien du nom de Floki à se mettre en route cette année même (865) pour explorer l'île inconnue.

Floki, avant de mettre à la voile, offrit, en bon païen qu'il était, un grand sacrifice au dieu Thor et lui consacra trois corbeaux qui devaient lui servir de boussoles. Quand il eut laissé à une belle distance le groupe des Féroë, il lâcha son premier corbeau; mais l'oiseau, au lieu de diriger son

à de savantes dissertations. Burton a écrit de longues pages bourrées de textes latins, grecs, hébreux, sanscrits, pour établir que l'Islande est bien l'*Ultima Thule* des classiques, que visita le Marseillais Pythéas trois cent quarante ans avant Jésus-Christ. Mais ce voyage était déjà révoqué en doute par Strabon, et rien n'est moins certain que la situation de cette mystérieuse *Thule*. Pythéas n'en a laissé qu'une description extrêmement vague et n'a mentionné aucun des traits saillants qui font du paysage islandais un tableau unique au monde. Aussi s'est-on demandé si *Thule* n'était pas un terme général applicable à tous les pays septentrionaux connus des anciens, depuis les îles situées au nord de l'Écosse jusqu'à la Scandinavie. Des géologues ont tranché nettement la question en affirmant que l'Islande n'était pas encore émergée du sein de l'Océan au temps de Strabon, et que sa formation serait contemporaine de la grande éruption du Vésuve qui détruisit Pompéi.

vol vers le nord, trouva infiniment plus sage de retourner aux îles Féroë. Floki poursuivit sa route, et quelques jours après délivra son deuxième corbeau; celui-ci s'éleva à une grande hauteur, et n'apercevant aucune terre à l'horizon, jugea prudent de se reconstituer prisonnier. L'aventureux marin se confia à la protection des dieux, et après avoir navigué quelques jours encore, eut recours à son troisième corbeau ; cette fois l'oiseau de Thor prit son vol vers le nord. Floki suivit la même direction, toucha à la côte orientale de l'Islande, contourna le sud et l'ouest de l'île, et débarqua dans un fjord de la côte nord-ouest. Il y passa l'hiver, mais perdit tout son bétail pour avoir négligé de faire provision de fourrage. Quand il remarqua que la glace envahissait les fjords, il renonça à l'idée qu'il avait conçue de s'établir dans un pays aussi froid. C'est à lui que la grande île du nord doit le nom de « Terre de glace », qui a subsisté jusqu'à nos jours.

La route que suivaient ces navigateurs en passant par les Shetlands et les Féroë était un immense détour ; et quand on songe aux tempêtes qui règnent presque constamment dans ces régions septentrionales de l'Atlantique, on se demande ce qu'il a fallu à ces hardis marins de courage et de persévérance pour accomplir leurs lointaines découvertes. Les anciens Scandinaves étaient, comme le sont encore aujourd'hui leurs descendants, très-versés dans l'art de la navigation. Ils étaient bien au-dessus de leur temps dans la connaissance des astres, des marées, de la météorologie et de la géographie. Ils avaient d'excellents navires, comme on en peut juger par le spécimen récemment découvert, que l'on conserve à l'Université de Christiania. La Saga d'Olaf Trygveson nous donne la description minutieuse d'un vaisseau qui sortait des chantiers du célèbre constructeur Thorberg : sa quille n'avait pas moins de 140 pieds de long ; il contenait 34 bancs de rameurs et

était construit uniquement avec des matériaux de choix : sa poupe et sa proue étaient couvertes d'or ; on l'appelait le *Long Serpent*. Le vaisseau du yarl Hakon avait 40 bancs de rameurs ; celui du roi Canut en avait 60, et Olaf le Saint possédait deux navires qui pouvaient porter chacun 200 hommes. Ces « dragons » voguaient sur les eaux avec la grâce du cygne, dont ils avaient la forme. Ils pouvaient, aussi bien que les navires de Christophe Colomb, affronter l'Atlantique ; aussi était-il réservé aux hardis Vikings de débarquer en Amérique plusieurs siècles avant le navigateur génois.

A peine l'Islande était-elle découverte, que quelques gentilshommes norwégiens, fatigués de la tyrannie du roi Harald Haarfagr, résolurent d'y aller chercher une nouvelle patrie pour recouvrer leur liberté et leur indépendance. C'est ainsi que l'Islande fut colonisée non par un ramassis d'aventuriers, comme il arrive d'ordinaire, mais par l'élite de la race scandinave.

Ce furent souvent des intrigues amoureuses qui déterminèrent les guerres et les conquêtes. Ce fut un caprice de femme qui amena la colonisation de l'Islande. Harald Haarfagr ou « aux beaux cheveux » était épris de la belle et fière Ragna Adilsdattr ; mais quand il lui demanda sa main, elle lui répondit qu'elle n'épouserait qu'un homme qui serait roi de toute la Norwége. Harald fit le serment fort malpropre de ne couper ni peigner sa chevelure qu'il n'eût réuni sous son sceptre les trente et une petites républiques qui formaient alors cette nation scandinave. Après douze années d'incessants combats, il gagna en 872 la bataille décisive de Hafersfjord, qui amena l'unification du royaume. La plupart des chefs avaient péri dans les combats, et les survivants, réduits à la soumission, avaient perdu tout espoir de reconquérir la liberté. Harald se rendit odieux par son despotisme : il abolit la libre tenure de pro-

priété [1], et l'usurpa au profit de la couronne. Les fiers Normands ne voulurent point se soumettre à une pareille loi; plutôt que de courber la tête sous la tyrannie, ils résolurent d'aller chercher une nouvelle patrie ; les uns partirent pour les Shetlands, les Hébrides, les Orcades, les Féroë; les autres allèrent en Angleterre ou en France ; mais la plupart pensèrent que la lointaine Islande leur offrirait un plus sûr asile de liberté.

Les mécontents partirent en 874 sous la conduite d'Ingolfr, gentilhomme qui, à la suite de sanglantes querelles, avait été condamné au bannissement avec son cousin Leifr. Il s'embarqua avec ses partisans près de Throndhjem, emmenant quelques moutons et quelques bœufs, et emportant ses pénates, les piliers sacrés. Le voyage s'accomplit heureusement, car « la Providence veillait sur eux, dit Argrim Jónson, et les menait de la terre de servitude à ce Chanaan du nord ». Lorsqu'ils arrivèrent en vue de l'Islande, Ingolfr jeta les piliers à la mer et fit vœu de fixer sa nouvelle demeure à l'endroit où ils s'arrêteraient; mais une tempête les lui fit perdre de vue, et il dut débarquer sur la côte sud-est, à un endroit qui a conservé le nom d'Ingolfshofde [2]. Après y avoir passé trois ans, il apprit un jour que les piliers avaient été retrouvés sur la côte sud-ouest, et pour accomplir son vœu, il transféra sa demeure en cet endroit et fonda Reykjavik, la capitale actuelle.

Pendant plus de soixante ans la fleur de la population norwégienne se porta en foule vers l'Islande. Le roi Harald avait d'abord favorisé ce mouvement; mais bientôt, alarmé de voir son royaume se dépeupler, il imposa une amende de quatre onces d'argent à quiconque s'expatrierait. L'émi-

[1] La libre tenure de propriété, ou *udal* (allodium), fut rendue aux Normands par le roi Hakon le Bon en 935.

[2] *Landnámabók* p. 379.

gration n'en continua pas moins, et ne prit fin que lorsque les meilleures terres eurent été occupées.

Le flot d'émigration ne se composait pas uniquement de païens venus de la Norwége : des Suédois, des Goths, des Écossais, des Irlandais, furent aussi attirés dans l'île, dont les rivières regorgeaient de poissons et dont l'herbe « distillait du beurre », au dire de Hériolf, un des compagnons de Flóki. Mais les Norwégiens, qui étaient les plus nombreux, imposèrent aux autres colons leurs coutumes, leur langage et leur religion. Les récits des premiers explorateurs ne disent point s'ils trouvèrent des habitants en Islande; mais il paraît certain que l'île était déjà habitée dès le huitième siècle. Le moine irlandais Dicuil, qui écrivit une géographie en 825, rapporte que des prêtres de son pays visitèrent l'Islande en 795. Le *Landnámabók*, rédigé au onzième siècle, s'exprime ainsi dans son prologue : « Avant que l'Islande fût colonisée par les Normands, il s'y trouvait des hommes connus sous le nom de *Papae*. Ces hommes étaient chrétiens, et l'on pense qu'ils étaient venus de l'ouest, car on trouva des livres irlandais, des cloches (biöllur), des crosses (baglar), et différents autres objets qui laissent supposer qu'ils étaient des Occidentaux (Vestmanna) [1]. » Ils quittèrent le pays quand vinrent les Scandinaves, « ne voulant pas vivre au milieu des païens ». Suivant les uns [2], ces hommes étaient probablement des pêcheurs du nord de l'Irlande et des îles occidentales de l'Écosse, qui fréquentaient annuellement les mers du Nord et avaient fait de l'Islande une de leurs stations d'hiver; suivant d'autres [3], c'étaient des moines (*papar* ou *culdees*) qui s'étaient réfugiés en Islande pour prier Dieu en

[1] *Landnámabók*. Prologus, p. 2.
[2] Blackwelln, *Mallet's Northern Antiquities*, p. 189.
[3] Dasent.

paix. On trouve des traces de leur occupation dans les noms de plusieurs localités ; le Patriksfjord, Papey (l'île des Papae), les îles Westmann (Vestmannaeyar), rappellent d'anciennes colonies irlandaises. Cette occupation n'eut d'ailleurs aucune influence sur les destinées de l'Islande et n'a pas d'importance historique [1]. Ce furent des Irlandais qui massacrèrent Leifr, cousin d'Ingolfr. Ingolfr, en apprenant cette nouvelle, se contenta de remarquer « qu'il était regrettable qu'un homme aussi distingué fût occis par de pareils vilains, mais qu'il devait bien s'y attendre, depuis qu'il négligeait d'accomplir les rites ». Les meurtriers s'enfuirent aux îles Westmann, où Ingolfr les poursuivit et les tua [2].

Dans les premiers temps de la colonisation, l'Islande se passa de toute espèce de gouvernement. L'exode des Vikings norwégiens ne peut pas se comparer à celui du peuple israélite : ils n'émigrèrent pas sous la conduite d'un chef unique et n'apportèrent dans leur nouvelle patrie aucune organisation politique. Chaque famille, chaque bande d'immigrants arrivait sous la conduite d'un capitaine et prenait possession de la partie du littoral qui lui convenait. D'immenses étendues de terre furent ainsi occupées par les premiers colons.

Une telle liberté devait inévitablement faire naître plus tard des discordes au sujet de la possession des meilleures terres ; quand toutes eurent été occupées, les nouveaux arrivés durent recourir à la force pour s'en procurer. L'Islande fut donc livrée à la plus complète anarchie ; elle offrit le spectacle d'une foule de petites républiques indépendantes les unes des autres ; chacune de ces républiques avait son *thing* ou parlement : entre ces différents things

[1] *Islendingabók*, ch. III.
[2] *Landnámabók*, p. 10-19.

surgissaient de fréquentes dissensions, et il devait en résulter un continuel état de guerre. Ces hommes ardents tranchaient leurs disputes par l'épée, et le bon droit n'était pas toujours du côté du plus fort.

Aussi reconnut-on de bonne heure la nécessité d'un gouvernement constitué. Bien qu'on soit réduit sur ce point à des conjectures, il est probable que les chefs se concertèrent entre eux pour mettre fin à une situation qui menaçait leur sécurité. « Lorsque l'Islande fut entièrement colonisée, dit l'*Islendingabók,* un homme du nom d'Ulfljót y apporta le premier les lois de la Norwége : on les appela le Code d'Ulfljót. » Le Lycurgue islandais était âgé de soixante ans quand il alla passer trois années en Norwége pour étudier la meilleure forme de gouvernement qui pût convenir à son pays.

L'Islande passa ainsi presque instantanément de l'anarchie la plus complète à une organisation stable. Le peuple délégua la souveraineté à une assemblée régulière, l'Althing, dont l'un des premiers actes fut l'adoption du code de lois rédigé par Ulfljót. L'assemblée siégea pour la première fois en 928, cinquante-quatre ans après la prise de possession du pays par Ingolfr.

Chaque année, l'Althing se réunissait à Thingvalla vers la fin du mois de juin. La session durait quinze jours. L'assemblée était présidée par le *lögsögumadr* [1], qui était le plus haut magistrat de la république : élu par le libre choix du peuple, il était à la fois législateur et juge suprême de la nation. Il faisait les lois avec le concours du parlement, veillait à leur observation, et confirmait ou annulait les jugements rendus par les magistrats inférieurs, qu'il pouvait punir lorsqu'il était prouvé qu'ils avaient failli à leurs devoirs. Ses fonctions étaient rétribuées ; il recevait chaque

[1] *Lögsögumadr,* « l'homme qui proclame la loi ».

été 200 aunes de vadmel et la moitié du produit des amendes.

Le lögsögumadr proclamait les lois devant le *thing* assemblé, les unes chaque année, les autres à des intervalles de trois ans ; il résolvait les points obscurs de la loi qu'on soumettait à son appréciation ; enfin il remplissait des fonctions analogues à celles qui incombent aujourd'hui au *speaker* du parlement anglais ; cette analogie est si frappante, qu'il est impossible de ne pas voir dans l'Althing l'origine de la Chambre des communes. « Sans l'histoire de l'Islande, dit M. Conybeare, il serait difficile d'expliquer le titre de speaker. » D'après l'écrivain américain Charles Brace, c'est chez les Islandais et non dans les cantons suisses qu'il faut chercher les origines du Parlement et du Congrès ; c'est chez eux, et non chez les Anglo-Saxons, qu'il faut chercher l'institution du jury; c'est chez eux qu'il faut chercher ce respect de la loi, dont héritèrent plus tard toutes les branches de la race teutonique.

La constitution d'Ulfljót mit le plus grand soin à limiter le pouvoir du lögsögumadr et à empêcher qu'il ne devînt excessif. Sa gestion ne pouvait dépasser trois ans, bien qu'à l'expiration de cette période il pût être réélu. Ses fonctions étaient purement honorifiques, en ce sens qu'elles lui conféraient peu d'influence en dehors des limites de l'Althing. Mais en dépit de ces restrictions, un homme d'action et d'autorité pouvait acquérir dans cette situation une réelle puissance. L'*Islendingabók*, en parlant du lögsögumadr Skapti Thorodsson, dit que « beaucoup de chefs et de nobles furent condamnés et bannis pour meurtre ou effusion de sang, en vertu de son pouvoir et de son gouvernement[1] ». Il pouvait, comme les préteurs romains, promulguer des édits spéciaux ; toutefois, ces édits n'avaient force obliga-

[1] *Islendingabók*, c. VIII.

toire que pendant la durée de son mandat. Mais lorsqu'un lögsögumadr populaire était souvent réélu, ainsi que le furent le deuxième et le troisième président, qui conservèrent leurs fonctions pendant une période de vingt années consécutives, ses édits acquéraient la même autorité que les lois.

Quand Ulfljót eut donné des lois à l'Islande, l'île fut divisée en quatre grandes provinces ; les provinces furent subdivisées à leur tour en trois ou quatre districts qui eurent chacun trois temples principaux ou *hoffs ;* enfin les districts furent subdivisés en sections ou *hrepps,* généralement au nombre de dix : ces hrepps sont devenus les paroisses actuelles. Chacune de ces divisions avait ses magistrats, à l'élection desquels le peuple prenait part. Les magistrats les moins élevés devaient être des hommes de sagesse et d'un caractère élevé ; ils possédaient généralement des biens considérables. Ils administraient la justice, veillaient à la morale publique, et avaient soin des pauvres. Les magistrats des principales divisions ou provinces étaient à la fois juges et prêtres : ils présidaient les assemblées politiques et les réunions dans les temples ; on les appelait *godar* ou *hofgodar ;* leurs fonctions étaient héréditaires ; ils constituaient une sorte d'aristocratie. Le peuple s'assemblait au moins une fois par année dans les principaux temples ; on le convoquait en promenant à la ronde un maillet de bois appelé « le marteau de Thor ». Dans ces réunions, on réglait les différends ordinaires devant des juges, des jurés et des témoins.

La république islandaise dura trois cent trente-deux ans ; elle prit fin par des discordes intestines. Les familles qui étaient en possession des magistratures héréditaires devinrent de plus en plus puissantes et constituèrent bientôt une ambitieuse oligarchie ; les chefs prirent l'habitude de substituer le sabre à la loi pour trancher leurs différends,

et l'Althing se transforma plus d'une fois en un champ de bataille. Ce qui causa la perte de l'indépendance de la nation, ce fut précisément le principe de liberté individuelle que les Normands maintenaient avec un soin jaloux. N'étant point soumis au contrôle d'une puissante autorité centrale, les chefs indépendants étaient constamment engagés dans des luttes intestines, qui diminuèrent la force de la nation, appelèrent chez elle une intervention étrangère, et préparèrent son assujettissement au trône de Norwége.

C'est ainsi que périssent la plupart des petites nations; du jour où le patriotisme qui faisait leur force est étouffé et annihilé par les haines et les ambitions des chefs de parti, elles sont mûres pour l'asservissement. Rien n'est plus triste à contempler que le spectacle de cette république expirante. « Ces hommes, dit M. Conybeare, qui étaient enflammés autrefois du fier esprit d'indépendance et qui avaient honte de reconnaître l'autorité d'un maître, étaient maintenant tellement aveuglés par les haines de parti, qu'ils rampaient à l'envi devant les monarques dont ils avaient repoussé les attaques pendant des siècles. » Le savant écrivain anglais attribue ce changement moral qui s'était opéré dans la nation à un vice radical de la constitution islandaise, l'absence d'une force suffisante aux mains de la suprême autorité de l'État. En dehors de la session de l'Althing, qui ne durait que quinze jours, le pays était administré par les chefs locaux; ceux-ci prirent ainsi une force prépondérante au détriment du pouvoir central, et l'Islande retomba dans l'anarchie qui avait précédé la constitution d'Ulfljót.

La *Sturlunga Saga*, où sont relatés les événements qui se passèrent en Islande de 1100 à 1263, nous montre le pays livré aux rivalités des chefs, qui tous avaient leur petite armée de partisans dont ils se faisaient obéir aveuglément;

ces partisans mettaient les volontés de leurs chefs au-dessus des lois du pays. La plupart des chefs avaient pris l'habitude de prendre les criminels sous leur protection : en favorisant les proscrits, ils augmentaient le nombre de leurs partisans.

Les rois de Norwége, qui avaient toujours vu d'un œil jaloux la prospérité du petit État, profitèrent des dissensions qui le minaient. Ils fortifièrent le pouvoir du célèbre Snorre Sturleson, qui était alors, par sa naissance et ses alliances, l'homme le plus influent de l'Islande. Il s'était acquis une grande renommée comme orateur, poëte et historien ; mais il souilla sa gloire en préparant avec le roi Hakon la perte de l'autonomie politique de son pays, trahison qu'il paya de sa vie. Des assassins armés par son propre gendre le frappèrent en 1241.

Quelques années plus tard, en 1264, fut consommée l'annexion de l'Islande à la couronne de Norwége. Mais il fut stipulé qu'elle garderait son indépendance et serait gouvernée selon ses propres lois par un vice-roi. Ce qui montre que cette union ne devait point avoir les caractères d'une sujétion, c'est cette phrase finale de l'acte d'union : « Nous et nos héritiers nous vous garderons fidélité aussi longtemps que vous et vos héritiers vous tiendrez vos promesses et que vous adhérerez aux résolutions qui précèdent ; mais nous nous déclarerons déliés de nos engagements si, dans l'opinion des hommes les plus honorables, vous enfreignez la foi jurée. » On a donc pu dire avec raison que l'Islande n'a jamais été soumise entièrement à la Norwége, ni plus tard au Danemark : voilà pourquoi les Islandais ont conservé dans toute sa pureté leur ancienne langue, dont ils sont aujourd'hui encore extrêmement fiers.

On peut dire que l'histoire de l'Islande finit avec son annexion à une puissance étrangère. Tout ce qu'elle fit de

noble et de grand fut accompli à l'époque où elle était constituée en république indépendante. Ce fut pour elle l'âge d'or, où brilla dans tout son éclat cette admirable littérature que Pliny Miles n'hésite pas à proclamer la plus remarquable de toutes les littératures connues. Ce fut pour elle aussi l'ère des grandes entreprises maritimes et des lointaines découvertes.

*
* *

Un siècle à peine après qu'Ingolfr eut peuplé l'île, les Islandais découvraient et colonisaient le Groënland, qui n'est éloigné de l'Islande que de quarante-cinq milles géographiques. Déjà en 976 Gunnbjorn, fils d'Ulf Krage, avait aperçu une grande terre située à l'ouest de l'Islande; mais ce ne fut qu'en 984 qu'Erik le Rouge en prit possession; il explora la contrée pendant deux ans, et lui donna le nom de Terre verte [1], afin, disait-il, d'y attirer des colons que séduirait un aussi joli nom. Revenu en Islande, il détermina un grand nombre de ses compatriotes à émigrer au Groënland; en 986, vingt-cinq vaisseaux partirent sous sa conduite, mais quatorze seulement atteignirent leur destination; les autres revinrent ou se perdirent en route. Erik le Rouge fonda une colonie qui prospéra pendant quatre siècles; il éleva une petite capitale du nom de Gardar, et après l'adoption du christianisme vers l'an 1000, érigea plusieurs églises sur la côte orientale. La colonie eut des relations suivies avec la Norwége et le Danemark; dix-sept évêques, dont Torfaeus donne la liste, résidèrent successivement à Gardar; le dernier évêque y fut envoyé en 1406, et depuis lors on n'eut plus jamais de nouvelles des colons. On se perd en

[1] *Terre verte* est la traduction française de *Groënland*.

conjectures sur leur sort : les uns croient qu'ils furent bloqués par les glaces polaires, et qu'ils périrent de froid et de faim ; d'autres pensent qu'ils succombèrent à la maladie et aux attaques des Esquimaux.

Un bien plus grand titre de gloire pour les Islandais est la découverte du Nouveau Monde. Cinq siècles avant les voyages de Christophe Colomb, ces audacieux navigateurs avaient trouvé l'Amérique. Comme le fait remarquer M. Anderson, si la découverte du Groënland fut la conséquence naturelle de la colonisation de l'Islande, celle de l'Amérique fut la conséquence naturelle de la colonisation du Groënland. L'Islande est donc, suivant son expression, *le gond sur lequel s'appuie la porte qui ouvrit l'Amérique à l'Europe* [1].

Le premier Normand qui aperçut l'Amérique est un Islandais du nom de Bajrne Herjulfsson. Les récits d'Erik le Rouge avaient enflammé l'imagination de cet homme aventureux. Il possédait un navire marchand, et il demanda à ses hommes qui voulait aller avec lui au Groënland. Ceux-ci lui répondirent : « Nous irons tous avec toi. » « Mais personne de nous n'a jamais navigué dans la mer du Groënland », leur dit Bjarne. « Peu nous importe », répondirent-ils. Ils mirent donc à la voile, et ne tardèrent pas à perdre de vue l'Islande. Au bout de trois jours, le vent tomba. Puis s'éleva un brouillard si épais, qu'ils ne savaient où ils étaient. Le soleil ne reparut qu'au bout de plusieurs jours, et ils reconnurent alors qu'ils étaient en vue d'une terre plate et boisée. Mais comme l'aspect de cette terre ne répondait nullement à la description du

[1] Dès la première session du congrès des Américanistes, en 1875, M. Bénédict Grondal, professeur à l'école des hautes études de Reykjavik, revendiquait la priorité des Islandais dans la découverte de l'Amérique.

Groënland, ils poursuivirent leur route vers le nord, et au bout de deux jours aperçurent une nouvelle terre : comme ils n'y voyaient pas davantage les montagnes neigeuses dont on leur avait parlé, ils continuèrent leur navigation et arrivèrent au bout de trois jours en vue d'une troisième terre, dont l'aspect ne répondait pas encore à celui du pays qu'ils cherchaient. Poussés par un violent vent du sud-ouest, ils atteignirent après quatre nouvelles journées de navigation la terre du Groënland et furent assez heureux pour débarquer tout près de l'endroit où s'était établi Erik le Rouge.

La relation de Bjarne a été conservée avec celles d'autres navigateurs islandais dans le *Flateyarbók,* qui parut en Islande en 1387. Les détails de son récit font supposer que la première terre qu'il aperçut était *Nantucket;* la seconde, la *Nouvelle-Écosse,* et la troisième, *Terre-Neuve.*

Quelques années plus tard, Bjarne alla en Norwége, et quand il y raconta ses aventures, il y fut vertement blâmé par le yarl Erik pour ne pas s'être donné la peine de débarquer dans les pays dont il parlait, et au sujet desquels il ne pouvait rien dire de précis. Leifr Erikson, fils d'Erik le Rouge qui avait colonisé le Groënland, résolut d'aller explorer ces contrées inconnues. Il acheta le navire de Bjarne, et partit du Groënland avec trente-cinq hommes. Bientôt fut signalée, au sud-ouest, une terre qu'on suppose être la côte du Labrador; en poursuivant sa route vers le sud, Leifr trouva la contrée boisée qui avait été vue par Bjarne, et qu'il appela *Hellulaud* (pays de dalles) : c'était, comme on croit, l'île de Terre-Neuve; en continuant à voguer vers le sud, l'explorateur vit une terre qu'il appela *Markland* (pays de bois), probablement la Nouvelle-Écosse[1]. Deux jours après, poussé par un fort vent du nord-

[1] On peut consulter, sur les anciennes colonies du Markland et de

est, il découvrit une île séparée du continent par un détroit; il traversa le détroit, et arriva dans une superbe mer intérieure sur les bords de laquelle il hiverna. Au jour le plus court, le soleil était visible à l'horizon depuis sept heures et demie du matin jusqu'à quatre heures et demie du soir, ce qui donne une latitude un peu plus septentrionale que celle de New-York [1]. La mer intérieure devait être une baie comprise entre Rhode-Island et le cap Cod. Un homme de l'équipage, du nom de Tyrker, qui s'était aventuré dans l'intérieur du pays, trouva une grande quantité de raisins sauvages, et pour cette raison Leifr donna à la contrée le nom de Vinland, ou pays de vignes. Ces événements se passaient en l'an 1000.

Quand, au printemps, Leifr Erikson retourna au Groënland, son frère Thorwald, séduit par la description des contrées découvertes, voulut à son tour les visiter. Il s'embarqua en 1002 sur le navire de Leifr, mais son expédition lui fut fatale. Après un séjour de trois ans au Vinland, il perdit la vie dans une bataille contre les naturels ou *Skraellings*. Ce fut le premier chrétien enseveli en terre américaine [2].

l'Escociland un curieux mémoire de M. E. Beauvois, publié dans le premier volume du *Compte rendu du congrès des Américanistes de Luxembourg*. La revue internationale *le Muséon,* t. Ier, n° 2, 1882, contient une savante étude du même auteur sur la *Vendetta dans le Nouveau Monde au onzième siècle*, d'après les textes scandinaves, spécialement la saga des frères d'armes dans le *Flateyarbok,* « une des mieux contées et des plus instructives : avec elle nous pénétrons dans la vie intime des Scandinaves; bien mieux, elle nous transporte dans un coin du Nouveau Monde et nous donne une relation tellement circonstanciée des mœurs des habitants, que l'on se trouve en pays de connaissance dans cette contrée alors étrangère à l'Europe non scandinave... Malheureusement il nous est parvenu fort peu des sagas relatives au Nouveau Monde. »

[1] 41° 24′ 18″.

[2] En 1831, on trouva dans le Massachusets, près de *Fall River*,

La triste fin de Thorwald n'empêcha point Thorfinn Karlsefne de fonder une colonie dans le Vinland. Il s'embarqua en 1007 avec sa femme Gudrid, emmenant avec lui 151 hommes et 7 femmes. Il s'aboucha avec les indigènes et fit avec eux le commerce de fourrures ; il alla beaucoup plus au sud, jusqu'aux régions où croissait le maïs sauvage ; on croit que ces hommes du Nord poussèrent leurs explorations jusqu'à la baie de Chesapeake, en Virginie ; les traditions des vieilles tribus indiennes de la Floride font même mention d'hommes blancs qui possédaient des instruments en fer. Thorfinn passa trois années dans le Nouveau Monde ; au bout de ce temps, l'hostilité des indigènes l'obligea à quitter le pays. En 1008, il lui naquit à Straumfjord, sur la côte de la baie de Buzzard, un fils du nom de Snorre Thorfinnsson ; ce fut le premier Européen qui naquit en Amérique, et c'est de lui que descendit sept siècles et demi plus tard le fameux sculpteur islandais Thorwaldsen. Les sagas donnent les détails les plus complets sur la colonie de Thorfinn au Vinland ; elles disent aussi que Gudrid, après la mort de son mari, fit un pèlerinage à Rome. Il est vraisemblable qu'elle y fit la description du Vinland. L'existence de cette contrée était si bien connue en Europe, que le pape Pascal II y envoya en 1121 un évêque du nom d'Erik Upsi, qui avait juridiction sur l'Islande, le Groënland et le Vinland [1].

un squelette enveloppé d'une armure. Cette découverte fit alors beaucoup de bruit et souleva de grandes discussions parmi les savants. « Les circonstances qui s'y rattachent sont, dit M. Anderson, tellement extraordinaires, qu'il semblerait vraiment que ce squelette soit celui de Thorwald Erikson lui-même ! » Le célèbre chimiste Berzélius analysa la cuirasse et trouva que sa composition répondait à celle des métaux en usage dans le Nord au dixième siècle. Sa forme aussi était celle des vieilles armures du Nord. Longfellow écrivit à cette occasion son poëme : *Speak! speak! thou fearful guest!*

[1] Thorfinn a laissé à la postérité un témoignage de son séjour en

Les peuples scandinaves eurent des relations avec les établissements américains jusqu'au milieu du quatorzième siècle. On ne sait ce que devinrent les colons par la suite ; peut-être se mêlèrent-ils aux Indiens ; peut-être périrent-ils dans les guerres qu'ils eurent à soutenir. Les sagas, qui racontent si minutieusement la colonisation du Vinland et celle du Groënland, laissent planer sur le sort des hardis colons un mystère qui ne sera probablement jamais éclairci. Le professeur Rafn, qui a fait une étude approfondie des antiquités américaines relatives à l'occupation scandinave, émet l'opinion que les populations qui habitaient le Massachusets lors des découvertes de Christophe Colomb, descendaient d'ancêtres européens, et que longtemps avant cette époque le christianisme y fut introduit parmi les Indiens comme parmi les Scandinaves [1].

Telle est l'histoire assez peu connue de la découverte précolombienne de l'Amérique par les Islandais. Christophe Colomb n'ignorait nullement l'existence du Vinland, car il appert d'une de ses lettres citée par Washington Irving [2] qu'il fit un voyage en Islande en 1477, dans le but de recueillir des renseignements sur les contrées

Amérique : c'est la fameuse inscription gravée sur le rocher de Dighton, sur la rive droite de la rivière Taunton, dans le Massachusets, comté de Bristol. Cette inscription fut copiée dès 1680 par le docteur Danforth et signalée par les premiers colons de la Nouvelle-Angleterre, bien avant qu'on se préoccupât de la découverte précolombienne de l'Amérique. Le professeur Rafn l'a interprétée de cette façon : « Thorfinn, avec cent cinquante et un marins normands, a pris possession de ce pays ». Les chiffres romains CXXXI représentent 151, et non pas 131, car les Islandais, comme le remarque M. Anderson, comptaient douze dizaines dans ce qu'ils appelaient *ttort hundrad* (grande centaine). Or 151 représente précisément le nombre d'hommes qui composaient la troupe de Thorfinn.

[1] Rafn, *Antiquitates Americanæ*.

[2] Columbus, vol. I, p. 59.

situées par delà l'Atlantique. Au chapitre IV de la biographie de Christophe Colomb publiée à Venise en 1571 par son propre fils Fernand Colomb [1], se trouve relaté un fait qui lève tous les doutes sur ce point : l'auteur rapporte que son père ne se borna pas à visiter l'Islande en 1477, mais navigua jusqu'à 300 milles au delà, ce qui permet de supposer qu'il aperçut le Groënland. Qui oserait contester, en présence de ces révélations puisées dans les écrits mêmes de Colomb et de son fils, que le navigateur génois ait tiré profit des connaissances que les Islandais avaient de l'Amérique? Alexandre de Humboldt [2] affirme comme un fait certain que c'est à Reykjavik que le célèbre amiral puisa dans les manuscrits islandais les informations qui le déterminèrent à franchir les mers occidentales.

Le projet de Colomb n'était point d'ailleurs de découvrir un monde nouveau : il n'avait d'autre but que de rechercher une nouvelle route commerciale vers l'Inde ; les terres auxquelles il aborda étaient, dans sa pensée, l'extrémité orientale du continent asiatique, et tout le monde sait que c'est par suite de cette erreur que les Antilles sont aujourd'hui encore désignées sous le nom d'Indes occidentales, de même que les indigènes de l'Amérique sont devenus des Indiens.

Il serait injuste de conclure de ces faits que Christophe Colomb fut un imposteur et un fourbe, ainsi que n'a pas craint de le faire l'écrivain américain Goodrich dans un livre récent [3]. Loin de se donner comme un homme inspiré, il ne cachait à personne que sa conviction était basée sur l'autorité de savants historiens. Il affirmait de science certaine qu'il trouverait à l'occident un continent situé à sept

[1] *Vita dell'admiraglio Christophoro Columbo.*
[2] *Cosmos.*
[3] *A history of the character and achievements of the so called Christopher Columbus.* New-York, 1874.

cents lieues de navigation. Sa biographie tout entière montre qu'il possédait des notions sûres et précises sur l'Amérique, puisées non dans une prétendue inspiration, mais dans de longues études et de patientes recherches. « Lorsque Colomb, dit Washington Irving, eut fondé sa théorie, elle se fixa dans son esprit avec une singulière fermeté. Jamais il n'eut de doute ni d'hésitation dans ses paroles : il parlait avec autant de certitude que si ses yeux avaient déjà contemplé la Terre promise. »

Si Colomb ne découvrit pas le premier l'Amérique, il faut lui reconnaître un mérite plus grand, c'est d'avoir révélé à l'Europe l'existence d'un nouveau continent. Les voyages antérieurs des Islandais n'eurent aucune influence sur les destinées du monde ; à Colomb seul revient la gloire d'avoir posé un nouveau jalon dans l'histoire du genre humain.

* * *

C'est à l'époque de son indépendance que l'Islande fit ses conquêtes maritimes ; c'est alors aussi qu'elle brilla de tout son éclat dans les lettres. L'âge littéraire de cette république du Nord commença avec l'introduction du christianisme au début du onzième siècle. Au temps du paganisme, les traditions se transmettaient oralement ou par le moyen très-imparfait des caractères runiques gravés sur des pièces de bois. Mais ces runes devaient être d'un usage fort peu répandu, même parmi les plus instruits ; Snorre Sturleson, le Cicéron de l'Islande, aurait échappé à la main des assassins s'il avait compris le sens d'un avertissement en caractères runiques par lequel un ami lui conseillait de fuir.

Ce fut le christianisme qui apporta l'usage de l'écriture en caractères romains, et dès lors la littérature des sagas prit tout son essor. Les scaldes, ces bardes de l'Islande, récitaient les sagas dans les réunions publiques et au sein

des familles; c'étaient des nobles et des guerriers attachés à la personne des princes; comme les troubadours, ils voyageaient à l'étranger, où ils étaient bien accueillis partout; dans leurs pérégrinations, ils s'instruisaient des principaux événements de leur siècle, et, rentrés dans leurs foyers, racontaient dans des sagas ce qu'ils avaient appris [1].

Les premières sagas furent des fictions poétiques : chez tous les peuples, la poésie a toujours précédé la prose, ce qu'il est facile d'expliquer si l'on songe qu'à une époque où l'usage de l'écriture était encore inconnu, il n'y avait d'autre moyen de perpétuer les œuvres littéraires que de les apprendre par cœur et de les réciter à toute occasion dans les réunions publiques : or, comme la mémoire trouvait un grand secours dans la mesure rhythmique, on les composait en vers [2]. Plus tard, les sagas devinrent des annales en prose racontant les événements contemporains avec une minutieuse fidélité. L'Islande est le seul pays d'Europe qui possédât dès le douzième siècle une littérature en prose. Je ne sais pas de plus beau spectacle que celui de cette petite république, faisant éclore sur une île lointaine au milieu

[1] « L'Islande, écrivait récemment M. Beauvois, a été pour tout le Nord un foyer lumineux, comme la Grèce pour le Midi. Les *saegumen* (scaldes) n'ont pas seulement conté l'histoire des princes scandinaves, ils ont aussi conservé à la postérité le souvenir des principaux chefs, pontifes, magistrats de l'île; ils savaient quand et par qui telle vallée avait été colonisée, telle maison bâtie, tel chemin tracé... Leurs récits nous font assister à la formation d'une société, ou plutôt à sa transplantation dans des pays déserts; ils sont remplis de détails, et des plus pittoresques, sur les mœurs des émigrants et de leurs descendants, sur leurs entreprises souvent héroïques, sur leurs vendettes, leurs procès. Ils nous les peignent avec tant de naturel et de vérité que l'on croit vivre au milieu d'eux : on se transporte par l'imagination sur le théâtre de leurs exploits. » *Revue des questions historiques*, 1er avril 1882. *Courrier du Nord.*

[2] Les scaldes n'étaient pas que des poëtes : avant l'introduction de

des glaces du pôle, une pépinière de poëtes et d'historiens qui sauvèrent de l'oubli les événements les plus mémorables d'une période où l'Europe était déchirée par des guerres sanglantes, et ensevelie dans la nuit profonde qui suivit la chute de l'empire romain.

Ce mouvement intellectuel fut favorisé par le goût des Islandais pour le beau langage. Les Norvégiens qui émigrèrent en Islande étaient issus des familles les plus distinguées : c'étaient, pour la plupart, des nobles habitués à fréquenter les assemblées publiques et parlant une langue pure, élégante et imagée. Les longs hivers de leur nouvelle patrie, ils les passaient à écouter ou à composer des récits auxquels ils donnaient une forme littéraire et poétique.

Les sagas n'ont évidemment pas toutes une égale valeur historique. La plupart sont des biographies de rois; la plus authentique de ces biographies est la saga de Swerrir, roi de Norwége du douzième siècle. On l'a comparée aux récits de Thucydide. D'autres, comme la Njálsaga, racontent la vie domestique des Islandais et leurs aventures lointaines : ce sont à la fois les plus intéressantes et les plus véridiques[1]. Les plus importants monuments historiques

l'écriture, ils constituaient une institution indispensable et jouaient le rôle d'historiens et de biographes; ils formaient l'opinion publique : c'étaient les journalistes de l'époque, et à la guerre ils suivaient les armées comme « correspondants spéciaux ». Ils allaient de demeure en demeure, récitant pendant de longues heures les sagas qu'ils avaient apprises mot pour mot. Les annales islandaises rapportent, sans considérer le fait comme fort extraordinaire, qu'un de ces scaldes connaissait par cœur deux cent cinquante longs poëmes, outre un nombre considérable de petits poëmes ou de sagas. De nos jours, les Islandais possèdent encore une mémoire étonnante qu'ils ont héritée de leurs ancêtres : ils excellent à raconter minutieusement les épisodes les plus compliqués de leurs sagas.

[1] Dans l'introduction qui précède sa magnifique version de la *Njal Saga,* sir George Dasent donne à celle-ci la palme de la beauté

sont le *Landnámabók,* l'*Islendingabók* et le *Heimskringla*. Le premier est le « Livre de l'occupation », relatant la colonisation de l'Islande; commencé à la fin du onzième siècle par Ari Frodi, il fut continué jusqu'au quatorzième siècle par différents auteurs [1]. L'*Islendingabók,* qui forme une sorte d'introduction au « *Livre de l'occupation* », n'est qu'un abrégé d'un ouvrage historique beaucoup plus considérable, aujourd'hui perdu. Le *Heimskringla* ou « Orbe du Monde » fut écrit au treizième siècle par Snorre Sturleson; il contient non-seulement les annales de l'Islande, mais aussi celles des autres peuples contemporains.

De toutes les productions de la littérature islandaise, les Eddas sont les plus connues. La Nouvelle-Edda fut écrite en prose par Snorre Sturleson, l'auteur du *Heimskringla :* elle renferme toute la mythologie du paganisme

et de la véracité. Aussi est-elle aujourd'hui encore la plus populaire en Islande. Autrefois, on la récitait « dans toutes les grandes réunions, autour de tous les foyers, sur le rivage de la mer ou au bord des rivières, dans les vallées et sur les montagnes ».

[1] Ari Frodi, mort en 1148, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, est considéré comme le père des lettres islandaises, le premier écrivain en prose et le premier historien de l'île. Il était d'ailleurs, à raison de ses liens de parenté, en situation de recueillir des faits historiques : il descendait de Gudrun, l'héroïne de la *Laxdale saga,* et aussi de Hall, un des principaux personnages de la *Njal saga*. Ari passa quatorze années de sa jeunesse avec Hall, qui avait connu saint Olaf et se souvenait de l'introduction du christianisme en Islande. L'historien islandais dut recueillir de sa bouche beaucoup de détails pour son grand ouvrage, qu'il laissa d'ailleurs inachevé. Le *Landnámabók* nous renseigne sur la généalogie des premiers colons; il raconte minutieusement leurs faits et gestes, leurs aventures, leurs découvertes géographiques, et nous initie aux mœurs de ces temps éloignés. On y trouve les noms de 1,400 localités et de 3,000 personnes : ce qui montre combien la femme jouait un grand rôle dans la vie des anciens Islandais, c'est qu'un tiers des noms cités sont des noms de femmes.

scandinave, outre de nombreux fragments d'anciens chants. La Vieille-Edda, celle qui est écrite en vers, l'Edda par excellence, a pour auteur Saemund le Savant (pron. Saïmound), qui naquit en 1056, à une époque où l'introduction du christianisme commençait à adoucir les mœurs guerrières des Vikings. C'est un recueil de vieux poëmes qu'on peut considérer comme l'art poétique de l'ancienne langue scandinave.

Il paraît certain que ces poëmes ne sont pas sortis tout d'une pièce du cerveau de Saemund; il est même peu probable qu'ils soient d'origine purement islandaise. Ils prirent naissance sans doute parmi les populations scandinaves de l'Europe, à une époque où l'écriture y était encore inconnue; mais ce fut en Islande qu'ils revêtirent la forme définitive sous laquelle ils nous sont parvenus [1].

Les poëmes de l'Edda traitent des sujets les plus variés : les uns nous initient à l'ancienne mythologie scandinave; d'autres renferment des maximes et des paroles de sagesse; d'autres, et ce sont les plus remarquables, racontent la vie des héros : tels sont les chants de Sigurd, d'Helgi et des Niebelungen. Ces chants abondent en beautés qu'on ne saurait traduire : il faut les lire dans l'original. De bons

[1] Suivant l'opinion de Vigfusson, les poëmes de l'Edda proviennent surtout des colonies normandes qui s'étaient établies en Irlande, en Écosse et dans les îles occidentales; la plupart furent composés vers le temps d'Alfred, alors que dominaient sur les mers les puissants Vikings, qui les faisaient réciter dans leurs veillées et leurs fêtes, sur terre et sur mer. Le savant écrivain appuie son opinion sur différentes raisons philologiques : les chants de l'Edda abondent en tours de phrase d'origine celtique; les rivières de l'Écosse, les oiseaux des îles Britanniques y sont souvent mentionnés. L'esclave y est représenté comme un homme vil, d'une autre race que l'homme libre ou *Karl*. Cette circonstance indique une société où l'esclave appartenait à la race captive des Celtes, race différente des conquérants normands ni l'Islande ni la Norwége n'offraient une telle condition sociale.

poëtes en ont essayé vainement des traductions : tous se sont heurtés à l'impossibilité de rendre l'admirable concision, la clarté, la chaleur de cette belle langue islandaise, où la phrase sert si bien la pensée [1].

On peut se demander par suite de quelles circonstances une littérature nationale dont la richesse et l'élévation surpassent toutes les littératures modernes a pu germer et se développer sur la Terre de glace. Pour atteindre son magnifique essor, elle a dû prendre sa source dans un enthousiasme universel que ne pouvaient refroidir ni la rigueur d'un climat polaire ni la stérilité d'un sol volcanique. C'est là un phénomène vraiment unique dans l'histoire des peuples. M. Conybeare en attribue la cause principalement à l'impulsion que donnait un désir général de s'instruire de ce qui se passait en Europe. Quand cette île isolée du monde était visitée par un navire étranger, tous étaient curieux d'apprendre comment leurs compatriotes se comportaient ailleurs, et si les autres nations envisageaient leur pays avec des sentiments amicaux ou hostiles. C'est ce qu'expose un passage de la saga de Gunnlaugi [2]. On trouve dans une autre saga le vivant tableau de l'intérêt que provoqua le retour de l'évêque

[1] Comment rendre, par exemple, la nerveuse concision qui résulte de la forme négative du verbe dans ces vers si brefs, si énergiques, cités par Oswald :

« Skridat that skip	« Puisse-t-il ne point s'élancer, le navire
Er und thér skrida	Qui devra s'élancer avec toi,
Thott oskabyrr	Quand bien même le vent désiré
Eptir leggast.	Soufflerait directement derrière lui !
Rennat sá marr	Puisse-t-il ne point courir, le cheval
Er und thér renni	Qui devra courir avec toi,
Thottu fjandr thina	Quand bien même, pour échapper à tes ennemis,
Fordask eigir.	Tu devrais recourir à la fuite !
Bitiat that sverd	Puisse-t-elle ne point mordre, l'épée
Er thû bregdir	Que tu tireras,
Nema sjálfum thér. »	A moins qu'elle ne se tourne contre toi ! »

[2] *Gunnlaugs Saga*, Copenhague, 1775, p. 25.

Magnus, qui avait voyagé à l'étranger ; c'était pendant la session de l'Althing, au milieu de l'agitation qu'entraînaient les affaires publiques ; sitôt que la nouvelle se répandit, la masse entière des citoyens se leva, et laissant là les débats législatifs, vola à la rencontre de Magnus, afin d'apprendre les dernières nouvelles de Norwége.

La nature du pays a dû puissamment contribuer à imprimer à la littérature islandaise le caractère de grandeur qui la distingue entre toutes. L'aspect sombre et désolé de sa patrie devait inspirer au scalde de sublimes et austères pensées : lorsqu'il faisait vibrer les cordes de sa harpe, il avait sous les yeux de vastes solitudes, des montagnes glacées, des champs de lave, des jökulls et des banquises. Quand les volcans vomissaient des torrents de feu, quand les geysers lançaient des trombes d'eau bouillante, quand les tremblements de terre déchiraient le sol, quand les magiques lueurs de l'aurore boréale brillaient dans la longue nuit d'hiver, le scalde saisi de frayeur et d'admiration devait subir malgré lui l'influence de ces grands et redoutables phénomènes.

Du jour où ils furent annexés à une monarchie, les Islandais perdirent leur génie politique et littéraire, et tombèrent dans la profonde apathie où ils sont plongés depuis plusieurs siècles; ils cessèrent de s'intéresser aux affaires publiques; le temps des héros était passé, et la verve poétique des scaldes s'éteignit faute d'aliments. Le peuple s'appauvrit, et le commerce tomba entre les mains des étrangers. La langue scandinave, que l'isolement de l'Islande a toujours conservée pure, se corrompit en Europe au contact des langues germaniques; en sorte que les poëtes islandais parlaient un langage incompris des autres nations scandinaves : ce fut une des principales causes du déclin d'une littérature qui n'était plus accessible qu'à la faible population de l'Islande.

*
* *

C'est dans les Sagas qu'on peut s'initier aux mœurs des Islandais des temps héroïques. Quand elles n'eurent pas encore été adoucies par le christianisme, ces mœurs, on le conçoit, devaient être rudes et souvent barbares, comme l'était le culte de Thor et d'Odin. A l'époque du paganisme, il était d'usage que le père décidât si un nouveau-né serait admis à vivre. La difformité était, comme à Sparte, une cause d'indignité. L'enfant était déposé par terre, et personne n'y pouvait toucher avant que le père ou le plus proche parent masculin eût décidé de son sort; s'il le trouvait digne de vivre, le père l'enlaçait dans ses bras, le couvrait de son manteau, et prenait l'engagement public de pourvoir à sa subsistance; ensuite avait lieu une cérémonie qui rappelle le baptême chrétien : on répandait de l'eau sur l'enfant, et on lui donnait un nom; après quoi on ne pouvait plus l'exposer sans se rendre coupable de meurtre. Si le nouveau-né était jugé indigne de vivre, on le plaçait dans une fosse couverte ou dans un endroit solitaire, et on l'y laissait mourir. Cette barbare coutume qui ne disparut qu'avec le christianisme avait pour but, chez les Islandais comme chez les Spartiates, d'empêcher l'affaiblissement d'une race qui tenait en haute estime la force et la beauté du corps.

Leurs jeux favoris étaient les exercices athlétiques; ils aimaient la lutte, la course, la nage, l'équitation, les courses de chevaux, la danse, le jeu de boules ou de palettes : de très-gros paris s'engageaient à l'occasion de ces divertissements. Ils s'exerçaient à jouer avec des épées, à tirer à l'arc, à lancer des pierres, à s'escrimer à la lance, à l'épée ou à la hache en parant les coups avec un bouclier. Ils étaient passionnés pour un spectacle qui rappelait les

combats de gladiateurs de l'antiquité : on forçait les criminels à se battre entre eux ou à lutter contre des ours, et le pardon était accordé aux vainqueurs. Ils offraient aussi des sacrifices humains à leurs divinités païennes : on brisait le dos des victimes sur la pierre de Thor, dans l'enceinte sacrée des temples. Ces adorateurs de Thor avaient, nous l'avons vu ailleurs, d'épouvantables châtiments pour les coupables ; dans ces temps de violence, on pensait que la justice, pour être efficace, devait être cruelle et sanguinaire.

Ce qui forme un étrange contraste avec ces mœurs barbares, c'est le respect que les farouches Vikings avaient pour la femme. Les relations sociales entre les personnes de sexe différent étaient entièrement libres, et les mœurs se conservaient pures. Si un homme se rendait trois fois coupable de sévices sur sa femme, celle-ci était en droit de le quitter et de reprendre sa dot; mais de telles violences étaient rares et considérées comme inhumaines. Une vieille loi disait : « Tout homme a les mêmes obligations envers sa femme qu'envers lui-même. »

Les lois islandaises entouraient la femme d'une très-grande sollicitude : si son époux ne se montrait pas assez attentif à lui plaire, rien ne lui était plus facile que d'obtenir le divorce; elle pouvait invoquer des motifs bien autrement futiles qu'une parole violente ou un soufflet sur la joue : un mari convaincu d'avoir porté une chemise de femme ou tout autre article de toilette féminine, pouvait être déclaré déchu de ses prérogatives conjugales. Il y avait d'ailleurs réciprocité, comme par exemple si une femme portait les cheveux coupés en ligne droite sur le front à la mode masculine, ce qui de nos jours rendrait la liberté à des milliers d'époux malheureux. Le divorce n'était pourtant pas aussi fréquent qu'on pourrait le croire, à cause du discrédit qu'y attachait l'opinion publique.

Parmi les lois protectrices de la femme, aucune n'est plus

curieuse que celle qui sévissait contre une étrange coutume nationale aujourd'hui encore très-vivace : l'Islandais, quel que soit son âge, son sexe ou sa condition, qu'il soit laïque ou ecclésiastique, jeune ou vieux, embrasse tous les gens qu'il rencontre. Il faut croire que les anciens Islandais durent fort affectionner cette coutume, car le législateur dut édicter contre quiconque se permettrait d'embrasser une autre dame que sa femme légitime, une amende de cent quarante-quatre aunes de vadmel pour chaque baiser. L'historien Mallet observe gravement que le prix d'un baiser suffisait à habiller de vestes courtes tout un équipage de navire.

On le voit, la rudesse de mœurs des Islandais n'excluait pas chez eux une galanterie poussée à l'excès. Elle n'excluait pas non plus des plaisirs plus élevés que la course ou le pugilat. Ils se passionnaient pour les poétiques récits des scaldes, qu'ils invitaient à leurs fêtes et à leurs banquets; ils cultivaient l'éloquence, les langues étrangères, les sciences, et une de leurs prédilections était l'étude des lois.

Quand on lit leurs sagas, on est frappé du respect excessif qu'ils professaient pour la légalité et la procédure : le moindre vice de forme était une cause de nullité dans les procès. L'habileté d'un homme à vaincre son adversaire dans une lutte judiciaire était pour le moins aussi admirée qu'une victoire remporté dans un « *Holmgang* » ou combat singulier. Aussi chacun s'appliquait à connaître les lois et la jurisprudence : c'était l'étude favorite des riches, qui n'ambitionnaient rien de plus glorieux que de plaider devant l'Althing et de ruiner un ennemi par des subtilités juridiques et des procédures sans fin. On a peine à concilier ce culte de la loi et cette idolâtrie de la chicane avec un état social où la force physique était tenue en si grand honneur, et où la considération se mesurait surtout au

courage. Mais les Islandais, avec ce bon sens qui caractérisait la race normande, avaient compris de bonne heure qu'il fallait choisir entre l'autorité de la loi et le despotisme du glaive, entre l'état de paix et l'état de guerre.

Les Islandais passaient volontiers de la barre à la table : c'étaient des mangeurs et des buveurs de premier ordre. C'est à eux que nous devons les banquets et les toasts, dont ils abusaient plus encore que nos politiciens actuels. Leurs banquets duraient généralement plusieurs jours, et même des semaines entières. Ils y faisaient de prodigieuses consommations de viande de cheval qu'ils arrosaient d'hydromel. Dans les intervalles entre les mets, on se divertissait par des jeux, des chants, des récits de sagas ou des exercices athlétiques ; après quoi on buvait et l'on mangeait avec un nouvel entrain, et quand l'ivresse gagnait les convives, la fête dégénérait en querelles et en orgies. Les riches invitaient des centaines de convives à ces festins homériques ; ce qui en augmentait les frais, c'était la coutume de ne point laisser partir les hôtes sans leur offrir un riche présent.

L'hospitalité était une des vertus des Islandais. Riches et pauvres étaient toujours sûrs d'être accueillis sous le toit où ils demandaient un abri. Les sagas donnent une foule d'exemples de cette hospitalité que notre siècle égoïste ne comprend plus. Une femme du nom de Geirrid avait construit sa *skali* en travers de la voie publique et avait coutume de s'asseoir sur le seuil de sa porte pour inviter les voyageurs à entrer et à prendre quelque nourriture. Thorbrand avait construit une maison si grande, que tous ceux qui parcouraient la vallée pouvaient y entrer avec leurs chevaux.

L'ancienne habitation islandaise a servi de type au *bœr* actuel. Chaque appartement formait une construction séparée, et l'ensemble de ces compartiments groupés les uns à

côté des autres constituait le *hus* ou la maison. Le compartiment principal était la salle du festin, qui s'appelait *höll, eldhus* ou *skali;* elle était généralement orientée de l'est à l'ouest; deux portes y donnaient accès : la *karldyrr,* destinée aux hommes, et la *kvenndyrr,* destinée aux femmes. Les piliers de la *karldyrr* étaient ornés des *brandar* ou éperons provenant de la poupe et de la proue du navire qui avait amené les colons dans leur nouvelle patrie. La porte extérieure du höll s'ouvrait sur une sorte d'antichambre, la *framhus* (maison de devant) ou *and-dyri* (porche). Cette antichambre était divisée parfois en un vestibule proprement dit et une chambre intérieure ou *klefi*. La *klefi* était un magasin à provisions : on y conservait de la morue séchée, de la farine, et peut-être de la bière, car c'était la boisson de l'époque. A l'intérieur, le *höll* était divisé en trois parties, une nef centrale et deux ailes, exactement comme les églises gothiques du moyen âge. Ces ailes ou *skot* contenaient les lits des hommes qui dormaient en commun, afin de pouvoir repousser toute attaque nocturne. Les armes et les boucliers des dormeurs étaient accrochés aux cloisons qui séparaient le *höll* proprement dit des *skot*. Ces cloisons étaient ornées parfois de sculptures représentant des sujets mythologiques; dans les grandes occasions, on les recouvrait de tentures. Le *höll* était chauffé par un grand feu (lang-eldar) qu'on entretenait sur un espace oblong en terre battue ou dans un fossé s'ouvrant au milieu de la salle. La fumée s'échappait par le *ljori,* ouverture pratiquée au milieu du sommet du toit. A cette époque, l'usage des fenêtres en verre était inconnu. Les habitations étaient éclairées par des ouvertures rondes (*gluggr*) percées dans le toit et recouvertes d'une membrane (*skjall*) tendue sur une charpente circulaire (*skja-grind*) : ces fenêtres primitives sont encore en usage aujourd'hui dans les demeures les plus pauvres.

*
* *

L'histoire moderne de l'Islande, qui commence à la date de sa réunion à la Norwége, n'offre plus qu'un médiocre intérêt. En 1380, l'île passa au Danemark, dont elle dépend encore aujourd'hui. Vers cette époque, elle faillit être complétement dépeuplée par la peste noire, les éruptions volcaniques et les tremblements de terre : les deux tiers de la population et les neuf dixièmes des animaux périrent. Les chroniqueurs de l'époque représentent l'Islande comme « plongée dans un abîme d'apathie et d'ignorance ». Au siècle suivant, la malheureuse île fut livrée aux pirateries des Anglais, et Christian II fut bien près de la livrer à l'Angleterre pour une somme d'argent; sans les événements qui le privèrent de sa couronne, l'Islande serait probablement aujourd'hui une colonie anglaise.

La doctrine luthérienne fut introduite en Islande sous Christian III; elle y rencontra une grande opposition au début, et le Danemark ne put l'imposer que par la force. L'évêque Jón Arason, qui avait dans les veines du sang de Viking, déclara à cette occasion que, plutôt que de mourir comme une vache à l'écurie, il subirait plus volontiers le martyre de son patron saint Jean-Baptiste : les réformateurs déférèrent à une aussi respectable préférence et lui tranchèrent la tête. Ce fut vers la même époque que l'imprimerie fit son apparition dans l'île; la première presse fut installée à Holum, dans le nord du pays.

Au dix-septième siècle, l'Islande devint la proie facile des corsaires français, anglais et algériens, qui pillaient les côtes, massacraient les habitants, et les emmenaient en captivité. Au siècle suivant, la petite vérole, la famine et d'épouvantables éruptions volcaniques enlevèrent la plus grande partie de la population; la petite vérole fit à elle

seule 16,000 victimes, et 10,000 personnes moururent de faim. La grande éruption du Skaptar Jökull, en 1783, vint mettre le comble aux calamités qui affligeaient alors l'Islande; elle fit périr le quart de la population restante, déjà réduite à 55,000 âmes.

Les grandes éruptions volcaniques furent presque toujours suiviesdans l'île de maladies épidémiques; ces maladies sont causées par les émanations et les vapeurs pernicieuses qui infectent l'atmosphère. Qu'on ajoute à cela une nourriture malsaine et insuffisante, et l'on ne s'étonnera point que la population de cette île ait été si souvent décimée dans les derniers siècles.

Au commencement du siècle actuel, quand les Anglais faisaient la guerre au Danemark, l'Islande se trouva privée de toute communication avec la mère patrie, et les vivres lui manquèrent à ce point, que tous les habitants auraient péri de misère si l'Angleterre ne les avait secourus par humanité, au lieu de les traiter en ennemis. Ennemis peu redoutables! L'Islande est, en effet, le seul pays du monde dont l'armée permanente se réduise à deux agents de police.

Ces représentants de la force publique furent impuissants à contenir l'effervescence populaire en 1848. Le peuple, opprimé par les tout-puissants marchands danois qui avaient seuls le monopole du commerce, demandait la liberté des transactions et une constitution; le roi lui en octroya une par l'entremise du gouverneur; mais l'Althing, dédaignant de la lire, se mit en tête d'en rédiger une autre. Le gouverneur dut dissoudre l'Assemblée au milieu d'une grande agitation. « Il y eut une petite révolution, dit Chambers, et il fallut envoyer une armée pour rétablir l'ordre. L'armée se composait d'un lieutenant et de trente-six hommes; les troubles cessèrent dès son apparition. »

Un aventurier du nom de Jorgensen eut un jour l'étrange idée de conquérir l'île. S'étant saisi de la personne

du gouverneur, il s'installa à sa place sous le titre de « protecteur de l'Islande », proclama l'indépendance du pays et arbora un drapeau portant trois stockfishs blancs sur fond d'azur. Il régna plusieurs mois à la tête d'une armée composée d'une demi-douzaine de matelots. L'arrivée d'un navire de guerre mit fin à sa dictature; il fut envoyé en Danemark comme un vulgaire malfaiteur.

En 1874, l'Islande célébra le millième anniversaire de son existence nationale. Les fêtes qui eurent lieu à cette occasion furent rehaussées par la présence de Christian IX, le premier souverain qui eût jamais visité la Terre de glace. Le roi octroya solennellement à ses sujets islandais une constitution leur assurant le « self government » après lequel ils soupiraient depuis longtemps. La cérémonie eut lieu dans la grandiose plaine historique de Thingvalla, où tout le peuple se trouvait assemblé et campait sous la tente, comme dans les anciens temps où l'Althing y délibérait en plein air. La constitution de 1874 fut en grande partie l'œuvre de Jón Sigurdsson, le patriote qui ne cessa de travailler toute sa vie à l'émancipation de son pays, et qui mourut avant la visite royale, sans avoir pu recueillir les applaudissements de ses concitoyens.

D'après la nouvelle organisation de l'Islande, le roi et l'Althing exercent le pouvoir législatif; au roi seul revient le pouvoir exécutif; aux juges appartient le pouvoir judiciaire. L'Islande ne prend point part aux affaires de la mère patrie, ne lui paye aucun impôt, et pour cause, et n'est pas représentée au Rigsdag danois. Le roi gouverne par l'intermédiaire d'un ministre qui porte le titre de « ministre pour l'Islande », et qui peut être choisi au sein ou en dehors du cabinet. Le roi nomme le gouverneur et lui dicte ses ordres par l'intermédiaire de son ministre. Celui-ci peut être mis en accusation par l'Althing, suivant es formes déterminées par la constitution. L'Althing peut

adresser une pétition au roi contre les actes du gouverneur, et il est loisible au roi d'ordonner sa mise en accusation ou de le démissionner. Tous les fonctionnaires danois doivent parler la langue islandaise.

L'Althing se compose de trente-six députés : trente sont élus par le peuple, six nommés par le roi. Tous doivent être Islandais. La durée du mandat est de six années. L'Althing est formé de deux Chambres : la Chambre haute comprend douze membres ; la Chambre basse, vingt-quatre ; ceux qui tiennent leur nomination du roi sont *ex officio* membres de la Chambre haute ; les six autres sont désignés par le corps entier assemblé en session générale. Les projets de loi adoptés par l'Assemblée doivent être approuvés par le roi ; si le roi diffère son assentiment pendant plus de deux ans, ils n'acquièrent point force de loi. L'Althing se réunit régulièrement à Reykjavik tous les deux ans et siége pendant six semaines à partir du 1er juillet. Le gouverneur a la faculté de prendre part aux débats, mais il ne peut émettre un vote que s'il a été élu député.

La Constitution de 1874 a-t-elle ouvert pour l'Islande une ère nouvelle? Le travail destructeur des volcans et des glaciers, en modifiant profondément l'aspect du pays, a modifié aussi le caractère de ses habitants. N'ayant plus sous les yeux qu'une nature triste et désolée, bouleversée périodiquement par les tremblements de terre et les éruptions volcaniques, l'Islandais est porté à la mélancolie et à l'indifférence : une longue série de malheurs a étouffé en lui l'esprit d'initiative de ses ancêtres ; il vit dans la contemplation des gloires du passé, et n'est pas de son temps. Ce peuple islandais semble un peuple du douzième siècle : il ignore le mouvement contemporain, ne connaît point les inventions modernes, n'est ni capitaliste ni agriculteur, vit exactement de la même façon que vivaient les Normands du

moyen âge, et forme un si complet anachronisme au milieu de notre époque, qu'il ne saurait, dans sa condition actuelle, entrer en lice dans l'arène de la civilisation européenne.

Si donc l'Islande songe à se régénérer, elle doit commencer par se mettre au niveau du progrès moderne et sortir de l'isolement funeste qui a causé sa décadence. Il faut faciliter les communications avec l'Europe, et organiser une ligne de paquebots plus confortables et plus rapides que l'*Arcturus* et le *Valdemar,* qui font actuellement le service de Copenhague à Reykjavik, à des intervalles rares et irréguliers, et qui mettent quinze jours à franchir la distance de 1600 milles qui sépare les deux pays. Comme ces affreux petits paquebots ne font chacun que trois ou quatre voyages par été, l'Islande est en réalité aussi éloignée de la mère patrie que les îles de l'Océanie. Elle ne pourra développer ses ressources que lorsqu'elle se sera rapprochée de l'Europe.

Les ressources de l'Islande sont plus grandes qu'on ne pourrait le croire. J'ai montré ailleurs que nulle contrée au monde n'est aussi riche en moutons proportionnellement au chiffre de sa population : elle en nourrit environ 400,000, et pourrait en nourrir bien davantage. La laine islandaise est d'excellente qualité et pourrait être améliorée encore par des croisements. La Terre de glace entretient aussi un grand nombre de chevaux et de bêtes à cornes. Dans les mauvaises années, l'herbe reste courte; aussi arrive-t-il souvent que les fermiers sont réduits à la triste nécessité d'abattre un grand nombre de bêtes, faute de pouvoir les nourrir. L'année dernière, la persistance de la gelée pendant tout l'été a détruit la plupart des pâturages. Lorsque j'ai quitté l'Islande, les fermiers manquaient de fourrage et se préparaient à une grande hécatombe; de telles pertes sont d'autant plus déplorables qu'on pourrait facilement

les prévenir par l'importation de fourrages comprimés.

Ce qui devrait être la première industrie de l'île, ce sont les pêcheries. La mer offre aux Islandais d'incalculables richesses qu'ils laissent pour ainsi dire infructueuses; leurs bateaux de pêche sont de toutes petites barques non pontées et absolument impropres à ce genre d'industrie; leur outillage est tout à fait primitif. Ils n'ont aucune idée de l'association de capitaux et de l'assurance qui suppléeraient à l'insuffisance de l'entreprise individuelle. Les pêcheries d'Islande sont encore dans l'enfance de l'art : bien exploitées, elles seraient une grande source de prospérité pour le pays, car les mers circompolaires sont extraordinairement prolifiques. Les autres nations ne manquent pas de tirer avantage de l'infériorité des pêcheries indigènes; les pêcheurs de France, de Norwége et d'Angleterre font chaque année d'immenses récoltes dans les eaux islandaises.

L'Islande est absolument dépourvue de voies de communication intérieures. Des routes, des routes et encore des routes, tel est le premier besoin du pays; non pas de simples sentiers ou des pistes comme celles dont se servent actuellement les caravanes qui voyagent à cheval, mais des chemins où l'on puisse faire rouler des chariots ou des carrioles du type norwégien. Les rivières sont le plus grand obstacle aux voyages dans l'intérieur; le pays est trop pauvre pour construire des ponts, qui d'ailleurs seraient périodiquement détruits à l'époque de la fonte des neiges; mais on pourrait procéder à l'établissement peu coûteux de bacs à traille qui transporteraient les caravanes par la seule force du courant. Pour couvrir les dépenses, il suffirait d'y faire contribuer chaque fermier suivant la mesure de ses moyens, car les fermiers seraient les premiers à profiter des facilités de communication.

Les ressources minérales du pays n'attendent que l'in-

tervention des capitaux. Le spath d'Islande, le borax, le fer, le soufre, se trouvent en abondance dans la Terre de glace. Ce qui a jusqu'ici entravé l'exploitation de ces richesses, c'est la difficulté de les transporter à un port d'embarquement à travers un pays privé de routes.

On a récemment découvert dans l'île un gisement de charbon dont on pourrait tirer parti. Dans maints districts, on utilise la tourbe comme combustible; la fiente des bestiaux sert au même usage; enfin la nature a donné aux Islandais une espèce de lignite qu'ils désignent sous le nom de *surtarbrandur*. Ce fossile, qui appartenait autrefois au règne végétal, est constitué d'une matière dure, noire et unie, qui se polit comme l'ébène, et qui se laisse manier au rabot, à la hache, à la scie; il brûle parfaitement et dégage beaucoup de chaleur; on le trouve en immenses quantités dans la péninsule nord-ouest, mais on ne s'est guère mis en peine jusqu'à présent d'exploiter ces précieux gisements.

Comme tous les peuples scandinaves, les Islandais sont généralement doués d'une remarquable facilité à s'instruire : ils n'ont point d'écoles, et ne reçoivent d'autre enseignement que celui que leur donnent leurs parents sans aucune intervention gouvernementale; et cependant, on ne trouverait pas, dans toute l'étendue de l'île, un enfant de quinze ans qui ne sache lire les sagas. Mais la lecture des sagas et la contemplation du passé absorbent peut-être un peu trop les Islandais. Ce peuple est un des plus arriérés du monde en fait de notions pratiques; il n'a aucune idée des sciences, et s'il y a en Islande deux ou trois médecins qui ont étudié à Copenhague, on n'y trouve en revanche ni ingénieurs ni architectes.

Soumis à une éducation plus pratique, les Islandais pourraient tirer de leur sol un bien meilleur parti. Cette grande île de plus de 100,000 kilomètres carrés d'étendue

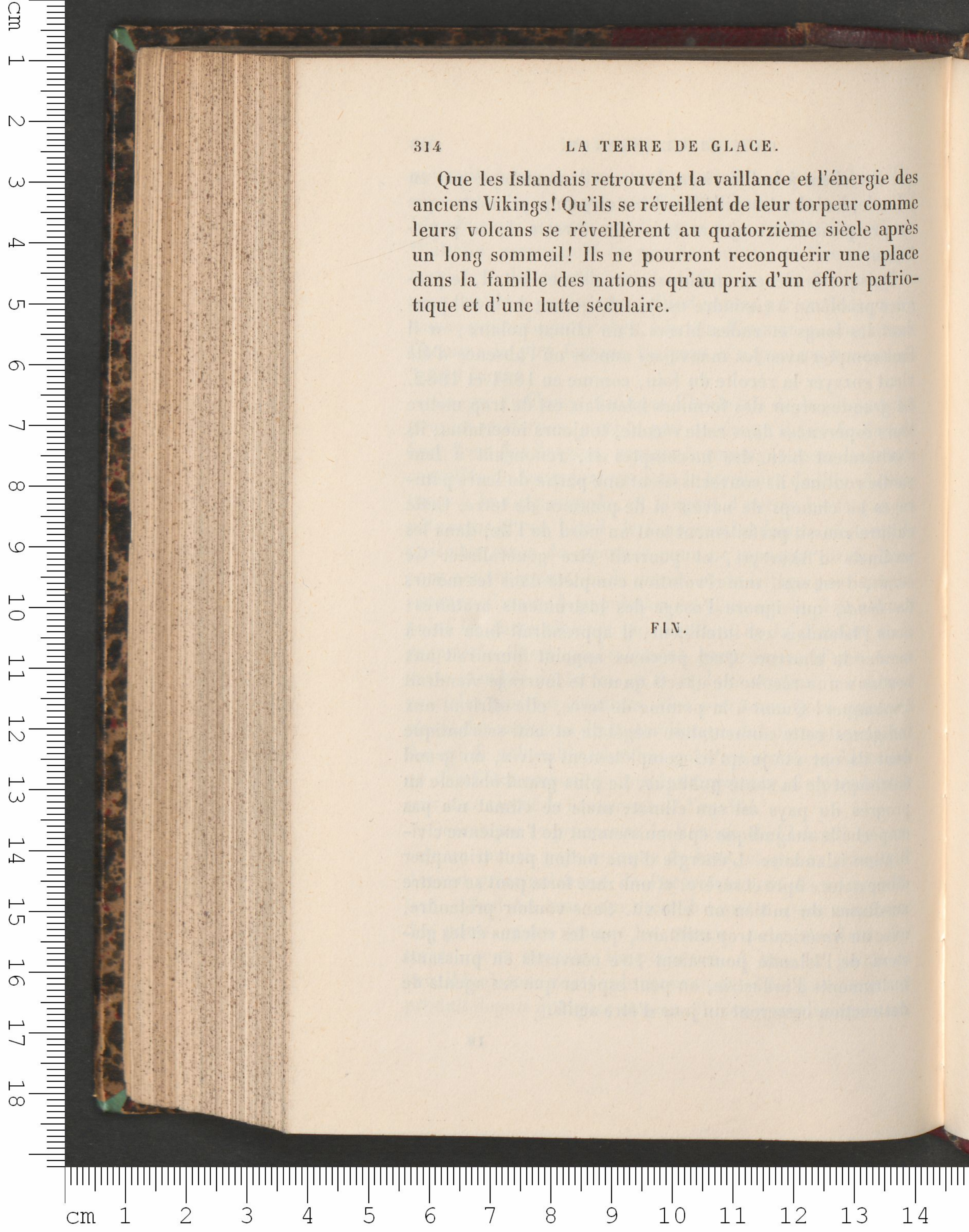
pourrait nourrir aussi une population sept ou huit fois plus considérable que ses 70,000 habitants actuels. Un Islandais qui a parcouru d'autres pays que le sien, Herra Hjaltalin, assure qu'il est peu de contrées où l'on vive avec aussi peu de travail; aussi, si l'on y voit beaucoup de pauvres, on n'y voit jamais d'indigents; par contre, on n'y trouve guère de gens riches, à la tête d'immenses domaines : l'homme le plus fortuné du pays n'a pas un revenu de 7,500 francs.

Ce qui d'ailleurs distingue l'Islandais de la plupart des peuples modernes, c'est le peu de cas qu'il fait de l'art de faire fructifier l'argent, comme le témoigne assez l'absence complète de banquiers sur tout le territoire de l'île. Accoutumé à la vie pastorale, et n'ayant d'autres biens que ses pâturages et son bétail, le fermier islandais se contente de posséder assez de moutons pour ne manquer ni de laine pour ses vêtements, ni de viande et de laitage pour sa subsistance. Comme la population est clair-semée, il ne connaît point les inconvénients qui résultent de la division de la propriété; il est généralement propriétaire d'une assez vaste étendue de terres qu'il exploite suivant les mêmes procédés que ses ancêtres. Ses serviteurs sont pour lui plutôt des membres de la famille que des domestiques, car il n'est de si humble Islandais qui n'ait reçu une éducation qui fait l'étonnement de tous les voyageurs. Ce peuple pasteur a conservé le sentiment de l'égalité.

Quiconque se préoccupe de l'avenir de l'Islande se convaincra que ce pays manque de bras, et que sa prospérité dépend principalement de l'accroissement de sa population. Il faut des bras pour créer des routes, pour construire des ponts, pour drainer les marais, pour améliorer les terres, pour exploiter les pêcheries. A tous les points de vue, il faut donc enrayer le mouvement d'émigration qui se produit depuis quelques années, et bien aveugles sont ceux

qui cherchent à le favoriser. Le travail ne manque pas en Islande, mais les travailleurs : l'histoire du pays montre que sa prospérité fut toujours en raison directe de sa population.

Puisque la richesse nationale consiste en bétail, le premier problème à résoudre est la subsistance du bétail pendant les longs et rudes hivers d'un climat polaire; or il faut compter avec les mauvaises années où l'absence d'été vient enrayer la récolte du foin, comme en 1881 et 1882. La grande erreur des fermiers islandais est de trop mettre leurs espérances dans cette récolte, toujours incertaine; ils s'éviteraient bien des mécomptes si, renonçant à leur vieille routine, ils convertissaient une partie de leurs pâturages en champs de navets et de pommes de terre. Cette culture réussit parfaitement tout au nord de l'île, dans les jardinets d'Akureyri, et pourrait être généralisée. Ce serait, il est vrai, une révolution complète dans les mœurs du *böndi,* qui ignore l'usage des instruments aratoires; mais l'Islandais est intelligent, il apprendrait bien vite à manier la charrue. Quel précieux appoint fournirait aux bestiaux une récolte de navets quand le fourrage viendrait à manquer! Quant à la pomme de terre, elle offrirait aux indigènes cette alimentation végétale et anti scorbutique dont ils ont été jusqu'ici complétement privés, au grand détriment de la santé publique. Le plus grand obstacle au progrès du pays est son climat; mais ce climat n'a pas empêché le magnifique épanouissement de l'ancienne civilisation islandaise. L'énergie d'une nation peut triompher d'une nature âpre et sévère, et une race forte peut se mettre au-dessus du milieu où elle vit. Sans vouloir prétendre, avec un Américain trop utilitaire, que les volcans et les glaciers de l'Islande pourraient être convertis en puissants instruments d'industrie, on peut espérer que ces agents de destruction cesseront un jour d'être actifs.



Que les Islandais retrouvent la vaillance et l'énergie des anciens Vikings! Qu'ils se réveillent de leur torpeur comme leurs volcans se réveillèrent au quatorzième siècle après un long sommeil! Ils ne pourront reconquérir une place dans la famille des nations qu'au prix d'un effort patriotique et d'une lutte séculaire.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

CHAPITRE PREMIER

LES ILES FÉROË.

CHAPITRE II

REYKJAVIK.

CHAPITRE III

LES FJORDS.

CHAPITRE IV

PAR MONTS ET PAR VAUX.

CHAPITRE V

LE LAC MYVATN.

CHAPITRE VI

THINGVALLA.

CHAPITRE VII

LES GEYSERS.

CHAPITRE VIII

RHUNI.

CHAPITRE IX

LA RÉGION DE L'HÉKLA.

CHAPITRE X

LE PAYS DE NJAL.

CHAPITRE XI

L'ISLANDE ALPESTRE.

CHAPITRE XV

REYKIR.

CHAPITRE XVI

LA VIEILLE ISLANDE.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE CARANCIÈRE, 8.

